Le Monde

Le Monde des livres
Régis Debray par François Maspero
Un cahier de 12 pages

CINQUANTE-DEUXIÈME ANNÉE – N° 15945 – 7 F | VENDREDI 3 MAI 1996 | FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MÉRY – DIRECTEUR : JEAN-MARIE COLOMBANI

■ Yasser Arafat à Washington

Bill Clinton a réservé, mercredi 1er mai, un accueil exceptionnel au président de l'Autorité palestinienne, Yasser Arafat. p. 2

■ Croissance en Algérie

Selon le FMI, la croissance économique algérienne sera de 3,2 % en 1996, supérieure à l'année précédente. p. 3

■ Franck Riboud à la tête de Danone

Le conseil d'administration du groupe devait désigner, jeudi 2 mai, Franck Riboud pour succéder à son père Antoine. p. 18

■ Les nouveaux films



Pascale Ferran signe pour Arte et le grand écran *L'Âge des possibles*, un exercice de style sur le thème de la jeunesse, sa gravité, son insouciance et la peur d'être adulte. Lire nos critiques et nos informations. p. 25, 26 et 27

■ Le Front national joue le social

Le nouveau discours « social » de Jean-Marie Le Pen cherche à séduire les électeurs des couches populaires. p. 6

■ Le gène de l'obésité

Des chercheurs français et américains ont mis en évidence un lien entre le gène de la leptine et l'obésité humaine. p. 21

■ Carpentras : le juge dessaisi

La Cour de cassation a dessaisi le juge d'instruction de Carpentras chargé de l'enquête sur la profanation du cimetière juif, en 1990. p. 11

■ L'alcool au stade

Le gouvernement est divisé sur la vente, à certaines conditions, d'alcool dans les stades. p. 9

■ Gens du Français

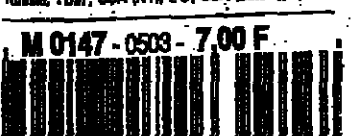
Jouer à la Comédie-Française est un privilège, mais on n'y fait pas forcément fortune. p. 13

■ Bateaux en fête

Plus de 2 500 bateaux, grands trois-mâts et bisquines, sont attendus à Brest du 13 au 20 juillet. p. 23

Allemagne, 3 DM ; Antilles-Guyane, 9 F ; Autriche, 25 ATS ; Belgique, 45 FB ; Canada, 2,25 $ CAN ; Côte-d'Ivoire, 800 F CFA ; Danemark, 14 KRD ; Espagne, 220 PTA ; Grande-Bretagne, 1£ ; Grèce, 360 DR ; Irlande, 1,40 £ ; Italie, 2700 L ; Luxembourg, 46 FL ; Maroc, 10 DH ; Norvège, 14 KRN ; Pays-Bas, 3 FL ; Portugal CON., 230 PTE ; Réunion, 9 F ; Sénégal, 850 F CFA ; Suède, 15 KRS ; Suisse, 2,10 FS ; Tunisie, 1 Din ; USA (NY), 2 $; USA (others), 2,50 $.

M 0147 - 0503 - 7,00 F

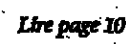


Un élève sur quatre ne sait pas lire ou calculer à l'entrée au collège

Le niveau général s'est pourtant élevé depuis vingt ans

LE MINISTÈRE de l'éducation nationale a rendu public, jeudi 2 mai, le bilan des évaluations des connaissances des élèves en classe de CE2 et en sixième. Les statistiques de la direction de l'évaluation et de la prospective (DEP) montrent qu'une partie des élèves entre au collège en situation de grand échec scolaire. 6 % d'entre-eux ne maîtrisent pas les compétences de base des deux disciplines fondamentales : la lecture et le calcul. Mais plus d'un quart (26 %) n'ont pas ces compétences dans les deux matières à la fois : ils ne savent pas lire correctement ou calculer. Dans un entretien au *Monde*, Claude Thélot, directeur de la DEP, estime que le collège ne permettra pas de remettre à niveau ces élèves en situation de très grand échec. *« Pour beaucoup d'entre eux, en sixième, c'est trop tard »*, dit-il. M. Thélot note pourtant que *« depuis 20 ou 30 ans, le niveau général des élèves a plutôt augmenté »*. 65 000 jeunes sortent du système éducatif sans formation, contre 225 000 au milieu des années 70.

Lire page 10





Budget : M. Juppé cherche 60 milliards d'économies

Une réduction « draconienne » des dépenses en 1997

LE PREMIER MINISTRE a réuni, jeudi matin 2 mai, à Matignon, l'ensemble des membres de son gouvernement pour débattre avec eux de la préparation du projet de loi de finances pour 1997. Alain Juppé souhaite en effet mettre en chantier un plan d'économies sans précédent dans l'histoire économique récente du pays : le montant des crédits annulés devrait approcher 60 milliards de francs. A l'Hôtel Matignon, cependant, on indiquait qu'aucun montant d'économies n'a encore été fixé, en soulignant qu'on est au début de la procédure budgétaire et que celle-ci devra se faire en concertation avec le Parlement.

Malgré ces précautions, les services de M. Juppé précisaient : *« Le gouvernement va s'atteler dans le projet de loi de finances 1997 à une nouvelle baisse des charges publiques. »* Le premier ministre a donc organisé cette rencontre avec l'équipe gouvernementale pour lui expliquer la procédure qui allait être retenue et demander à chaque ministre *« une implication personnelle (...) dans l'examen de la pertinence et du degrè de priorités de chacune des dépenses figurant au budget dont il a la responsabilité »*.

Cette décision du premier ministre est la mise en œuvre d'une directive présidentielle. Lors de son déplacement, vendredi 26 avril, à Amiens, le chef de l'Etat avait déclaré : *« Nous devons être draconiens dans la diminution de la dépense* [publique]. *Il va bien falloir de gré ou de force avoir un changement de mentalité – je dirais presque une révolution de culture –, bien comprendre que l'argent qu'on prend au contribuable, producteur ou consommateur, doit être dépensé avec un souci constant de le faire de la manière la plus efficace possible. »*

Ces économies devraient servir d'abord à réduire le déficit budgétaire. Le souhait initial du ministère du budget était de ramener celui-ci de 287,8 milliards de francs en 1996 à 247,9 milliards de francs en 1997. La croissance plus faible que prévu contraint aussi le gouvernement à plus de rigueur.

Lire page 30

Minamata et la conspiration du silence

TOKYO
de notre correspondant

Minamata, quatre syllabes entrées comme une litanie dans l'histoire de la douleur humaine. Le nom de cette petite ville de Kyushu est lié au plus grand drame de la pollution industrielle au Japon : douze cents morts, dix mille malades empoisonnés par le mercure organique qui détériore le système nerveux et provoque paralysie, perte de l'ouïe et de la vue puis une fin atroce dans des tremblements compulsifs. Les photographies de ces enfants aux membres tordus comme des fleurs d'apocalypse furent la tragique expression des conséquences de la destruction de l'environnement par une croissance aveugle.

Quarante ans après que, le 1er mai 1956, cette maladie dite alors des « chats qui dansent » – car ceux-ci titubaient avant de se précipiter dans la mer pour s'y noyer – eut été reconnue et que, quelques mois plus tard, les premiers malades eurent reçu leur diagnostic, le drame de Minamata entre dans l'Histoire : le dernier groupe de victimes a accepté le programme d'indemnisation du gouvernement, mettant fin à une longue bataille juridique. Pendant près de vingt ans, l'usine chimique Chisso refusa d'admettre sa responsabilité. Bien que la relation entre l'intoxication par le mercure qu'elle déversait dans la mer et la maladie eût été établie, elle continua à rejeter ses déchets, contaminant plus profondément la mer. Quant au ministère de la santé, il refusa d'interdire la vente du poisson dont la consommation était à l'origine de la maladie. Ce n'est qu'au début des années 70, à la suite du procès intenté par les victimes contre l'usine qui dévorait leur vie, qu'une prise de conscience se manifesta.

Ce procès fut suivi de la mise en place de mesures de protection contre les nuisances et de la création de l'Agence pour l'environnement. Au-delà des cas jugés, les tribunaux condamnaient le primat de la croissance forcenée et son corollaire selon lequel les nuisances étaient des ratés du « progrès » à endurer, comme autrefois la nation avait subi souffrances et privations pour le « bien de l'empire ».

L'usine chimique Chisso, implantée dans la région depuis 1908, c'était la richesse, une source de travail. Et, comme autrefois le vassal allait vers le seigneur, les victimes avaient d'abord humblement demandé aide, compassion. Puis, devant l'ampleur du drame et l'indifférence hautaine des autorités, elles en appelèrent à la justice avec pour pièces à conviction leurs corps mutilés et leurs enfants larves. Ce cheminement est retracé par l'un des livres les plus émouvants de la littérature contemporaine, *Mer de souffrances, terre de lumière*, de Michiko Ishimure, qui entra avec sensibilité dans la constellation de souffrances de Minamata.

Ce drame n'est pas qu'une page d'histoire qui se tourne. La même conspiration du silence s'est organisée dans l'affaire du sang contaminé qui a coûté la vie à 400 hémophiles. Dans les deux cas, Minamata et le sang, la course au profit a primé sur les risques encourus. L'ancien premier ministre Murayama a reconnu, en 1995, la responsabilité de l'Etat dans la propagation de la maladie de Minamata. Aujourd'hui, le ministre de la santé, Naoto Kan, s'emploie à faire la lumière dans l'affaire du sang contaminé.

Philippe Pons

Le cadeau fait à M. Eltsine

LES CONCESSIONS tout récemment faites à la Russie par ses créanciers ont de quoi frustrer plus d'un pays en développement. Pourquoi s'évertuer à rembourser ses dettes, à consacrer une lourde partie de recettes en devises souvent maigres, pour honorer ses engagements, alors qu'ailleurs on accepte facilement de régulariser les défauts de paiement ? Moscou a obtenu, lundi 29 avril, le rééchelonnement de la quasi-totalité de la dette publique de l'ex-Union soviétique, soit une quarantaine de milliards de dollars. Cela constitue une part non négligeable de l'endettement du monde en développement, qui atteint quelque 2 000 milliards de dollars.

Face à ce fardeau, les Etats concernés ont adopté au fil des ans trois types de stratégies : certains ont choisi la vertu à tout prix, d'autres ont réussi à étaler dans le temps leurs remboursements, voire à réduire leur stock de dette, d'autres, enfin, ont réalisé qu'ils avaient un « joker » politique à jouer avec leurs créanciers. Eliminant la première option, la Russie s'appuie sur les deux autres, en espérant y trouver le chemin de la prospérité.

Pour certains Etats, l'indépendance compte avant tout, et seul le remboursement ponctuel des emprunts peut la garantir. A l'extrême, la Roumanie de Nicolae Ceausescu refusait le moindre emprunt à l'étranger, et laissait dépérir les structures de son économie. L'Algérie, où l'indépendance a toujours été un thème politique hypersensible, avait beaucoup emprunté, opté pour le remboursement ponctuel, puis rogné sur la moindre importation pour tenter de boucler ses comptes. Jusqu'à ce qu'au début de 1994 ses problèmes insurmontables de balance des paiements la contraignent à solliciter auprès de ses créanciers des conditions de remboursement plus favorables.

L'Inde, elle, avait connu de graves déséquilibres de ses comptes extérieurs en 1991-1992, mais avait choisi de poursuivre les remboursements, s'appuyant elle aussi sur une stratégie de recherche de l'indépendance. Sa situation macro-économique est relativement stabilisée depuis, et les investisseurs étrangers s'intéressent beaucoup à New Dehli.

Françoise Lazare

Lire la suite page 16

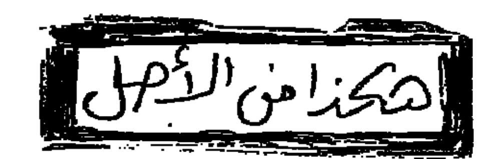
L'envers de l'aventure castriste



DARIEL ALARCON RAMIREZ
dit « BENIGNO »

SON SURNOM, « Benigno », a fini par faire oublier son nom, Dariel Alarcon Ramirez. Converti dès l'âge de dix-sept ans dans la Sierra Maestra, fidèle de « Che » Guevara et l'un des rares survivants de l'aventure bolivienne, instructeur de la plupart des guérillas latino-américaines, acteur jusque sur le continent africain de la plupart des campagnes secrètes cubaines, ce *guajiro* (paysan) dans l'âme est l'incarnation même de l'héroïsme combattant dans l'aventure castriste. La proclamation, dès la première phrase de son livre-confession, qui paraît vendredi 3 mai en France, de sa *« rupture avec le régime de Fidel Castro »*, est donc l'annonce de la désertion la plus retentissante et la plus symbolique subie par La Havane. Dans *Vie et mort de la révolution cubaine* (Fayard), « Benigno » dévoile crûment l'envers du mythe castriste, tout en restant fidèle à ses idéaux de jeunesse. En exil en France, il a accordé au *Monde* son premier entretien. Au même moment, Régis Debray, qui a partagé les espoirs de « Benigno », publie *Loués soient nos seigneurs* (Gallimard), récit lucide de son *« éducation politique »* et chronique amère d'une fin de siècle, dans lequel il rend publique sa rupture avec Fidel Castro.

Lire « Le Monde des livres »



PROCHE-ORIENT Soucieux de dissiper les tensions qui se sont fait jour entre Israël et la France lors de la récente opération militaire israélienne au Liban, M. Shimon Pérès a affirmé, mercredi 1er mai, à Paris, après un déjeuner avec Jacques Chirac, qu'il n'y avait pas de *« contradictions entre les politiques française et israélienne »*. ● A WASHINGTON, la veille, M. Pérès s'était entendu réaffirmer par le président Clinton le soutien des Etats-Unis, qui ont conclu avec Israël des accords de coopération militaire et de lutte contre le terrorisme. Bill Clinton a aussi reçu le président de l'Autorité palestinienne, Yasser Arafat, dont il a salué le courage pour sa lutte contre le terrorisme et pour l'abrogation de la charte de l'OLP. ● A HÉBRON, en Cisjordanie, un religieux juif a été poignardé, mercredi, ce qui risque de retarder le redéploiement de Tsahal hors de cette ville, initialement prévu en mars.

Israël et la France « tirent les leçons » du récent conflit au Liban

Après avoir déjeuné, mercredi 1er mai à Paris, avec Jacques Chirac, Shimon Pérès s'est félicité en son nom et en celui du président américain de la participation de Paris à la surveillance de la trêve au pays du Cèdre

SHIMON PÉRÈS sait comment tirer le meilleur parti d'un état de fait qu'il s'était pourtant employé à éviter. La France ayant réussi à s'imposer comme partie prenante à l'instauration de la trêve au Liban, le premier ministre israélien n'a pas hésité à dire, mercredi 1er mai, au terme d'un déjeuner, à Paris, avec Jacques Chirac, qu'il n'y avait *« aucune contradiction entre les politiques française et israélienne »* à propos du pays du Cèdre.

Manière de faire oublier que le 21 avril encore, il récusait toute initiative française, affirmant publiquement que *« le canal unique de négociations passe par les Etats-Unis d'Amérique »*. Ce propos s'adressait au ministre français des affaires étrangères, Hervé de Charette, qui s'employait à apporter sa contribution à l'arrêt des hostilités au Liban. M. Pérès n'a pas non plus hésité, mercredi, à se faire le porte-parole du président américain, Bill Clinton, qui serait *« très content que la France participe à l'effort »* destiné à régler *« les choses entre la Syrie, le Liban et Israël »*.

Propos contredits par avance par le *Washington Post*, auquel des responsables américains ont confié leur irritation, accusant la France d'avoir *« failli faire capoter la mission Christopher en envoyant des messages contradictoires aux gouvernements arabes, à des moments délicats de la négociation »*. Bien qu'aujourd'hui la courtoisie ait repris le dessus, le secrétaire d'Etat américain avait, lui aussi, au cours de sa mission, exaspéré les diplomates français et l'on avait assisté à quelques scènes cocasses de porte-parole se disputant la paternité des idées proposées pour un cessez-le-feu.

En termes qui ne sont peut-être pas uniquement diplomatiques, la porte-parole de la présidence de la République française, Catherine Colonna, a déclaré, mercredi, que M. Chirac et M. Pérès étaient désireux de *« tirer les leçons des dernières semaines et de se tourner vers l'avenir »*, de faire en sorte que la trêve ne soit pas seulement la fin d'une crise mais *« le début d'un nouveau chapitre »*.

LA GRATITUDE DE BEYROUTH

En clair, cela signifie que le premier ministre israélien entend faire le meilleur usage des relations que la France entretient avec le Liban et la Syrie, ainsi que des contacts qu'elle maintient avec l'Iran, pour obtenir l'application de l'*« arrangement »* sur la base duquel la trêve a été proclamée, samedi 27 avril.

M. Pérès peut vouloir aussi tirer le meilleur parti du fait que, pour la première fois, c'est le gouvernement libanais – et non pas le Hezbollah – qui est lié par la trêve et que, pour la première fois aussi, la Syrie se porte officiellement garante de l'accord puisque, avec le Liban, les Etats-Unis, la France et Israël, elle fera partie du Groupe de surveillance du cessez-le-feu.



Paris peut éventuellement servir de relais pour faire passer des messages.

Pour le reste, le premier ministre israélien a répété une antienne classique, à savoir que son pays *« n'a aucune ambition territoriale ou politique au Liban »*. Il a réaffirmé que l'Etat juif était disposé à *« participer à l'essai de reconstruction du Liban »*, où l'opération israélienne « Raisins de la colère » n'en aura pas moins fait cent soixante-quatorze morts, dans leur écrasante majorité des civils, et provoqué des dégâts estimés à 1 milliard de dollars. Plus concrètement, M. Chirac et M. Pérès ont discuté de la mise en place du Groupe de surveillance de la trêve, thème dont l'ambassadeur des Etats-Unis auprès de l'ONU, Madeleine Albright, avait discuté, la veille, à Paris, avec M. de Charette.

Ils sont convenus que ledit Groupe devait se réunir *« sur place ou dans la région »*, ce qui est contraire au projet initial de M. Christopher de faire siéger le Groupe à Washington. M. Chirac a été invité à se rendre en Israël, ce qu'il pourrait faire à l'automne.

La veille, le président de la République avait reçu son homologue libanais, Elias Hraoui, venu lui dire la *« gratitude du Liban »*, à la fois pour l'initiative diplomatique et pour l'aide humanitaire et technique – à propos des installations électriques détruites par l'aviation israélienne – au Liban. Paris en tout cas n'a pas l'intention d'arrêter en si bon chemin. M. Chirac a mis l'accent sur la nécessité d'accélérer les choses et de passer à l'application de la résolution 425 du Conseil de sécurité de l'ONU – qui prévoit le retrait d'Israël de tout le territoire libanais – et au désarmement du Hezbollah.

La France continuera d'*« apporter ses idées, sa détermination et son engagement pour que l'arrangement* [sur la base duquel le cessez-le-feu a été proclamé] *soit suivi dans les délais les plus courts de la reprise du processus de paix »* au Proche-Orient, avait déclaré, mardi, M. de Charette devant l'Assemblée nationale.

Mouna Naïm

« Square de la tolérance »

Dédiée à la mémoire de l'ancien premier ministre israélien Itzhak Rabin, assassiné le 4 novembre 1995 par un extrémiste juif, une œuvre intitulée *Square de la tolérance* a été inaugurée, mercredi 1er mai, dans les jardins de l'Unesco, à Paris, en présence de Shimon Pérès et de Leah Rabin. *« L'intolérance qui a tué Rabin ne pourra jamais tuer notre détermination »* à faire la paix, a déclaré M. Pérès. L'actrice Anouk Aimée a lu un poème écrit par le directeur de l'Unesco, Federico Mayor, en l'honneur d'Itzhak Rabin. La cérémonie a été ouverte par une chanson de l'interprète israélienne Zehava Ben. *« En solidarité avec les victimes civiles libanaises »*, les pays arabes ont boycotté la cérémonie.

M. Clinton apporte un soutien ostensible à M. Pérès et à M. Arafat

WASHINGTON
de notre correspondant

Shimon Pérès et Yasser Arafat ont trouvé à Washington ce qu'ils étaient venus chercher : un soutien diplomatique ostensible de Bill Clinton, qui n'a ménagé à aucun de ses hôtes les preuves de la solidarité des Etats-Unis. Ceux-ci, en retour, ont souligné que le chef de la Maison Blanche était le meilleur avocat du processus de paix. M. Clinton renforce ainsi sa réputation de *« faiseur de paix »*. A six mois de l'élection présidentielle américaine, ce n'est pas chose négligeable.

Ce sont des préoccupations politiques voisines que le chef du gouvernement israélien et celui de l'Autorité palestinienne avaient à l'esprit : avant les élections israéliennes du 29 mai, le premier ne peut que se féliciter d'un nouveau « coup de pouce » de Washington. Quant au second, il acquiert une respectabilité politique renforcée, utile pour obtenir le soutien des pays donateurs.

« DES RISQUES POUR LA PAIX »

Comme l'a confirmé M. Pérès, mercredi 1er mai, à son retour à Jérusalem, les relations entre Israël et les Etats-Unis ont atteint *« un nouveau sommet »*, et rares sont les pays qui peuvent se flatter de bénéficier, comme l'Etat juif, *« d'une telle amitié et compréhension de la part de Washington »*, ainsi qu'en témoigne la signature de plusieurs accords militaires. Mais la célébration de l'amitié israélo-américaine n'est pas nouvelle. Bien plus exceptionnel fut l'accueil réservé à M. Arafat, qui s'était certes rendu à deux reprises à Washington, mais à chaque fois pour la signature d'un accord de paix israélo-palestinien. Sa rencontre avec M. Clinton, dans le bureau ovale de la Maison Blanche, était donc une première, qui institutionnalisait les relations bilatérales, comme l'a confirmé la création d'une commission conjointe chargée de *« traiter de toutes les questions d'intérêt mutuel »*. M. Clinton a ainsi félicité son hôte pour la décision « historique » prise le 24 avril par l'OLP de supprimer de sa Charte les articles qui prônaient l'*« élimination du sionisme de la Palestine »*.

M. Clinton a souligné que, *« dans des circonstances difficiles »*, M. Arafat a *« respecté ses engagements »*, ce qui montre qu'il *« prend des risques pour la paix »*. Les Etats-Unis ont apprécié les efforts déployés par la direction de l'OLP pour mettre un terme aux activités des extrémistes islamistes. Semblable satisfecit a été décerné par M. Pérès : *« Pour la première fois pendant ce siècle, les Palestiniens combattent le terrorisme »*, a dit le premier ministre israélien, à New York.

FAIBLE ASSISTANCE FINANCIÈRE

M. Clinton était ainsi plus à l'aise pour évoquer les mesures destinées à *« améliorer le bien-être des Palestiniens »*, c'est-à-dire l'aide financière américaine. Les Etats-Unis n'ont encore déboursé que 175 millions de dollars sur les 500 millions (environ 2,5 milliards de francs), sur cinq ans, qu'ils ont promis en 1993. Et, pour le moment, ils n'ont pas l'intention d'augmenter cette aide. M. Arafat s'est plaint de la faiblesse des déboursements de l'assistance financière par rapport aux quelque 2,2 milliards de dollars promis par la communauté internationale.

A l'occasion d'un entretien avec James Wolfensohn, le président de la Banque mondiale, il a affirmé que *« beaucoup de donateurs ont fait des promesses, mais peu ont payé »*. M. Wolfensohn et M. Arafat ont présidé la cérémonie de signature d'un prêt de 20 millions de dollars de la Banque mondiale pour développer les infrastructures et créer des emplois dans les territoires palestiniens.

Le Congrès américain demeure réservé : le républicain Benjamin Gilman, président de la commission des relations internationales de la Chambre des représentants, continue de bloquer un versement de 10 millions de dollars à l'OLP et, mardi, le Sénat a voté une résolution pour réclamer l'extradition aux Etats-Unis d'Aboul Abbas, responsable du détournement, en 1985, du paquebot *Achille Lauro*. Soucieux de ne pas envenimer ses relations avec le Congrès, M. Arafat s'est borné à rappeler qu'Aboul Abbas a entériné les modifications de la Charte palestinienne.

L'échéance électorale du 29 mai aura dominé la visite de M. Pérès à Washington. L'insistance avec laquelle ce dernier a remercié le président américain montrait à quel point il était sensible à l'avantage politique ainsi récolté face au chef du Likoud, Benjamin Netanyahou. Celui-ci avait critiqué le *« voyage électoral »* de M. Pérès à Washington. La Maison Blanche a évidemment démenti toute attitude partisane : *« Le président, c'est bien connu, n'essaierait jamais de s'ingérer dans les affaires politiques intérieures d'un autre pays »*, a déclaré le porte-parole de la présidence.

Laurent Zecchini

Coopération militaire

Outre une aide financière de 100 millions de dollars (plus de 500 millions de francs) sur deux ans, les Etats-Unis fourniront à Israël du matériel sophistiqué pour prévenir des attentats (détecteurs de bombes) et se défendre contre les tirs de roquettes Katioucha et de missiles balistiques. Les Etats-Unis vont accélérer la mise au point d'un système antimissiles, le « laser tactique Nautilus », qui devrait être opérationnel, à la fin de 1997, et sera financé à 28 % par Israël.

En attendant, Washington va livrer à l'Etat juif l'arme antimissiles Phalanx (canon ultrarapide) qui équipe la marine américaine. Israël bénéficiera aussi d'un système d'alerte instantanée, par images satellites, des tirs de missiles ennemis.

Les Libanais, unis dans la douleur, ont enterré les 102 « martyrs » de Cana

CANA (Liban sud)
de notre envoyée spéciale

Uni dans sa douleur, le Liban tout entier – officiels et personnalités de tous bords, dignitaires religieux de toutes confessions, anonymes de toutes régions – a rendu, mardi 30 avril, à Tyr, un solennel hommage aux cent deux civils tués, le 18 avril, par un obus israélien, dans un poste de la Force intérimaire des Nations unies au Liban (Finul). Le grandiose amphithéâtre romain de Tyr a servi de cadre à cette cérémonie à laquelle s'était joint le général polonais Stanislaw Wosniak, commandant en chef de la Finul, le ministre d'Etat syrien aux affaires de la présidence, Wahib El Fadel, et l'ambassadeur d'Iran au Liban, Hamayoun Ali Zada.

« Israël a voulu détruire le Liban, il n'a fait que renforcer son unité. Un nouveau Liban est né, le 18 avril, à Cana », a proclamé dans son oraison funèbre, Cheikh Mohammed Mehdi Chamseddine, qui s'adressait à plusieurs milliers de personnes, en tête desquelles se tenaient le premier ministre, Rafic Hariri, le président du Parlement, Nabih Berri, et un grand nombre de ministres et de députés. Président du Conseil supérieur chiite, Cheikh Chamseddine a conduit la prière pour les cent une victimes chiites et la seule victime chrétienne de ce massacre de Cana, village mixte où coexistent chrétiens et chiites.

Les cent deux cercueils de bois blanc recouverts du drapeau libanais ont ensuite été acheminés vers Cana, à 9 kilomètres de Tyr. Tout le long de la route, les habitants des villages voisins agitant des drapeaux libanais ou des fanions noirs s'étaient massés pour un adieu silencieux. La mise en terre des dépouilles mortelles dans un cimetière aménagé spécialement à côté du quartier général du contingent fidjien de la Finul, où a eu lieu le drame, s'est en revanche déroulée dans une atmosphère frôlant l'hystérie, familles des victimes en pleurs et villageois hurlant leur peine. Plus de dix mille personnes avaient investi les abords du cimetière, criant tout à la fois *« Allah Akbar !* [Dieu est le plus grand] *Mort à Israël ! Mort à l'Amérique ! »*.

Sur une grande banderole noire, dominant le cimetière, et signée *« Le peuple du Liban sud »*, on pouvait lire : *« Le massacre de Cana est le témoignage du terrorisme israélien. »* Le 18 avril a été décrété, *« journée nationale du souvenir »*, afin, a déclaré M. Hariri, *« que les martyrs tombés du fait de l'agression israélienne puissent survivre dans la conscience des Libanais et que nous leur gardions une place dans l'Histoire »*.

Françoise Chipaux

Le redéploiement israélien hors de Hébron risque une nouvelle fois d'être retardé

JÉRUSALEM
de notre correspondant

En prévision du redéploiement des troupes israéliennes, la tension est montée de plusieurs crans, mercredi 1er mai à Hébron, où 450 colons juifs extrémistes se sont installés au cœur d'une ville de 120 000 habitants arabes. Tandis que la Knesset, réunie en session extraordinaire à la demande de l'opposition de droite, débattait de l'opportunité de tenir ou non l'engagement pris avec Yasser Arafat, chef de l'Autorité palestinienne, d'évacuer l'essentiel de la ville, la semaine prochaine, un colon religieux âgé d'une soixantaine d'années a été poignardé sur le marché arabe de la vieille cité.

L'homme, résidant à Kiryat Arba, haut lieu des colons extrémistes de Cisjordanie occupée, était considéré par les médecins, mercredi soir, comme hors de danger.

Aussitôt placée sous couvre-feu, tandis que l'armée procédait aux arrestations habituelles de jeunes Palestiniens – le coupable n'a pas été arrêté –, la ville, où les militants du Mouvement de la résistance islamique (Hamas) sont nombreux, redoute que ce nouvel attentat retarde encore le redéploiement espéré. Nul doute, pour le maire palestinien de la cité, Moustapha Natshé, que l'agresseur ait tenté, par son geste, d'*« empêcher la sortie des soldats de l'occupation »* en donnant aux colons le prétexte qu'ils cherchent.

Rentré, dans la soirée, à Tel Aviv, de sa tournée américaine, et de son escale à Paris, le premier ministre israélien, Shimon Pérès, a déclaré qu'il n'avait *« pas l'intention de retarder le redéploiement de Hébron si l'armée ne soulève pas de problème de sécurité »*. Le Shin Beth, le service de sécurité intérieure, y serait favorable, mais plusieurs généraux en charge des territoires occupés estiment qu'il est *« trop tôt »* et Ori Orr, vice-ministre de la défense, a déclaré, mercredi, qu'*« il vaudrait mieux attendre après les élections du 29 mai »*. Convaincus, à tort ou à raison, que la droite, qui s'est engagée à ne pas retirer Tsahal de Hébron, va l'emporter, les représentants des colons, soutenus par les trois partis ultra-orthodoxes de la Knesset, réclament la même chose.

TERRAINS CONFISQUÉS

Au terme de l'accord israélo-palestinien signé, en septembre 1995, à Washington, Israël aurait dû *« redéployer »*, en mars, ses troupes hors de la deuxième ville de Cisjordanie. Après la récente vague d'attentats-suicides qui ont tué une soixantaine de personnes en Israël, Shimon Pérès avait « gelé » le processus et posé comme condition l'annulation par l'OLP des articles de sa Charte nationale qui préconisait la destruction de l'Etat juif, ce qui a été fait, le 24 avril. M. Pérès a promis qu'en retour *« Israël honorera ses engagements »* envers les Palestiniens. Selon les accords, les soldats israéliens doivent se retirer de l'essentiel de la ville arabe. Plus d'un millier de militaires resteront, cependant, au centre de la cité pour protéger les colons extrémistes qui s'y sont installés depuis une vingtaine d'années.

Située à quelques centaines de mètres des trois colonies juives, une ancienne église devenue mosquée il y a sept siècles, puis partagée en deux en 1967 pour faire place à une synagogue, restera aussi sous le contrôle exclusif de l'armée israélienne. Selon la tradition des trois religions monothéistes, les restes du patriarche Abraham-Ibrahim y seraient ensevelis.

Enfin, d'autres forces israéliennes resteront en place à la lisière de la ville où s'est édifiée, essentiellement sur des terres arabes confisquées, la colonie de Kiryat Arba qui abrite aujourd'hui plus de six mille résidents. Pour relier cette colonie à Jérusalem, Israël a percé ces derniers mois, sur des terrains palestiniens confisqués, une nouvelle route qui contourne les villes arabes de Hébron et de Bethléem.

Patrice Claude

L'économie algérienne connaît une très fragile embellie

Les bons résultats de l'agriculture favorisent la croissance

Les pluies dont a bénéficié l'Algérie au cours de l'hiver vont lui permettre d'afficher, en 1996, une croissance économique supérieure à celle de 1995 (3,2 % selon le FMI), alors que la plupart des *spécialistes tablaient sur une croissance zéro*. Les autorités locales peuvent en attendre un soutien accru des institutions financières internationales *à un moment où* la balance commerciale du pays est positive.

MALGRÉ l'insécurité et l'immobilisme politique, l'économie algérienne affiche quelques signes d'amélioration. Ainsi, selon le *Fonds* monétaire international (FMI), l'une des rares sources d'informations disponibles, la croissance économique a *atteint* 3,2 % en 1995. Venant après deux ans de récession, le résultat constitue une divine surprise pour les dirigeants locaux. Jusqu'alors, la plupart des spécialistes tablaient sur une croissance proche de zéro.

Plus étonnant encore, l'Algérie affiche, depuis le début de l'année, une balance commerciale positive (800 millions de dollars environ, soit 4 milliards de francs au titre du premier *trimestre*). *La* chute des réserves en devises, jugée préocupante par les tuteurs de l'Algérie, le FMI et la Banque mondiale (*Le Monde* du 12 janvier), serait donc enrayée.

Autre bonne nouvelle, les pluies ont été abondantes cet hiver. Les récoltes promettent d'être exceptionnelles et la croissance de l'économie en témoignera. Pour peu que la production d'hydrocarbures suive, que le programme de construction de logements ne prenne pas de retard, elle atteindra 5,8 % en 1996, selon les prévisions du FMI.

Dans ces conditions, il est probable que la prochaine « revue » du FMI – bilan périodique de l'économie – décernera un satisfecit global à l'équipe dirigeante. Présentée au conseil d'administration du Fonds en juin, elle fait l'objet de réunions préparatoires d'experts à Washington, Genève et Rome, Alger étant exclu pour des raisons de sécurité.

Bon élève aux yeux du FMI et de la Banque mondiale, l'Algérie *l'est d'autant plus que le pays* amorce, à pas comptés, une politique de privatisation de ses entreprises. Une chaîne espagnole vient de prendre en main la gestion de deux complexes hôteliers publics non loin de la capitale. L'Hôtel Hilton, situé dans la banlieue d'Alger, est désormais totalement contrôlé par le groupe sud-coréen Daewo, qui prévoit de le rouvrir cet été. La presse, de son côté, publie des placards annonçant la cession au privé d'unités textiles et agroalimentaires. Enfin, la privatisation d'un premier établissement financier, la Banque de développement local (*BDL*), est programmée pour la fin de l'année.

MENACE DE DÉVALUATION

L'Algérie est pourtant loin d'être tirée d'affaire. *« Le léger mieux perceptible est récent et fragile. On ne peut en tirer aucune conclusion »*, souligne un banquier. Témoin, l'amélioration de la balance commerciale. Fruit à la fois d'une augmentation des exportations d'hydrocarbures – *les* cours du pétrole sont orientés à la hausse – et d'un effritement des importations comparées à celles de l'hiver dernier, le phénomène pourrait bien n'être qu'un feu de paille. En mars, les achats algériens à l'étranger ont, semble-t-il, repris de plus belle. Le schéma de 1995, marqué par un bon début d'année et une suite catastrophique, pourrait donc se renouveler.

D'autres chiffres, qui permettraient d'avoir une vue plus exacte de la situation, manquent. Bien qu'en baisse, l'inflation demeure élevée, de l'ordre de 20 % l'an. La croissance réelle de l'économie reste une donnée floue. Les investissements *piétinent*. Le chômage ne diminue pas...

Or le temps presse. Dans moins de trois ans s'achèvera le programme d'ajustement, synonyme pour l'Algérie de libéralisation économique mais aussi d'allégement du service de la dette extérieure. En 1998, le remboursement des échéances va de nouveau peser *sur le pays*. En effet, il *faudra* y consacrer près de la moitié des recettes d'exportation, au lieu de 32 % en 1995. Montant très élevé qui fait planer la menace d'une nouvelle dévaluation du dinar, la monnaie nationale, et d'un nouveau plan d'ajustement.

Jean-Pierre Tuquoi

Au Nigeria, la presse d'opposition vit dans la clandestinité

LAGOS
de notre envoyée spéciale

« Vous voulez rencontrer notre rédaction en chef ? Alors suivez-nous. » Après un coup d'oeil circulaire pour déceler dans la foule une possible surveillance policière, le conducteur de cette voiture, estampillée « presse », prend le chemin d'un quartier industriel du nord de Lagos, laissant derrière lui l'adresse légale de l'hebdomadaire *The News*, l'une des bêtes noires du régime militaire. Direction : une modeste imprimerie où se cache une équipe de journalistes qui doivent ruser avec les autorités.

Dans une pièce exiguë, quelques employés composent sur des écrans d'ordinateur le journal du matin *A. M. News* – 40 000 exemplaires produits dans des conditions acrobatiques. Punaisée sur la porte, une affiche du Syndicat des journalistes nigérians (NUJ) rappelle que plusieurs de ses membres sont en prison, dont quatre journalistes lourdement condamnés, en juillet 1995, dans le procès d'une tentative de putsch contre le général Sani Abacha. On entend ronfler les rotatives sur lesquelles tourne la prochaine édition de *Tempo*, l'autre hebdomadaire du groupe, qui tire de 50 000 à 75 000 exemplaires.

« C'est plus facile de produire un hebdo qu'un quotidien sans se faire remarquer, affirme Babafemi Ojudu, responsable de *A. M. News. A cause de la répression, nous avons six locaux différents pour protéger les titres que nous publions, et surtout le service distribution qui est « top secret ». Ici, l'imprimeur nous héberge parce que nous le payons rubis sur l'ongle. Ma grande crainte est qu'il nous mette dehors si les forces de sécurité nous lancaient des bombes incendiaires, comme elles ont fait, fin décembre, contre nos bureaux. »*

ÉVITER LES SAISIES

D'autres rédactions tout aussi persécutées, notamment celle du magazine *Tell*, se sont imposé des règles de fonctionnement draconiennes. Les jeunes journalistes déposent leur copie dans un endroit discret, où quelqu'un viendra la ramasser pour l'apporter aux *senior editors*, qui changent fréquemment de domicile. Il faut déployer des trésors d'astuce pour que les exemplaires péniblement imprimés ne soient pas saisis avant leur mise en circulation, guetter le matin, sur leur trajet habituel, les camionnettes chargées de distribuer des titres moins menacés, glisser quelques billets dans la main du chauffeur. Par intérêt commercial autant que par sympathie, quelques milliers de « sans-grade » – ouvriers imprimeurs, chauffeurs, vendeurs et clients – se *prêtent à cette petite guérilla d'un David armé* de son seul stylo défiant un Goliath en uniforme kaki.

Les intrépides rédacteurs des *News*, *Tell* et du *Sunday Magazine*, les animateurs de *Radio-Liberté* – station clandestine lancée par l'écrivain Wole Soyinka qui devrait reprendre, d'ici à l'été, ses émissions dans l'ouest du pays – ne sont qu'une infime minorité parmi les 20 000 professionnels de la presse écrite et audiovisuelle que compte le Nigeria. Mais ils sont une référence, même pour ceux de leurs collègues qui considèrent le régime militaire comme *« un mal nécessaire »*.

Les militaires eux-mêmes hésitent entre dureté et souplesse : si leur première réaction est de casser le baromètre *qui annonce*, trop souvent à leur goût, la tempête, ils savent aussi qu'une presse turbulente est une soupape de sécurité. *« Si l'on voulait vraiment une révolution au Nigeria, il suffirait d'interdire tous les journaux »*, résume Paul Adams, correspondant local du *Financial Times*, inculpé, en janvier, de *« détention de documents séditieux »*. Réflexion faite, le pouvoir vient d'abandonner les poursuites qu'il avait engagées contre lui.

Michèle Maringues

La stabilité politique en Asie du Sud-Est est le fruit d'un exceptionnel dynamisme économique

HAUTES de 450 mètres, les silhouettes de tours jumelles de bureaux, dont la construction s'achève, dominent déjà l'horizon de Kuala Lumpur, la capitale malaisienne. Quant aux officiels vietnamiens, ayant mieux *pris la mesure* des faiblesses de leur système bancaire et financier, ils n'osent plus avancer la date de l'ouverture d'un premier marché boursier à Ho Chi Minh-Ville. Mais ni les grandioses projets des uns ni les prudences des autres n'oblitèrent une évidence : en 1995, le taux de croissance a été de 8,6 % en Malaisie et de 9,3 % au Vietnam.

On peut en dire autant des autres économies de la région. En dépit de pénuries de riz et d'une criminalité inquiétante, la reprise amorcée aux Philippines en 1994 (4,3 %) s'est consolidée en 1995 (5 %). A Singapour, un « atterrissage » en douceur s'est amorcé avec un taux de *croissance de 8,3 % en 1995 au lieu* de 10,1 % l'année précédente. De désastreuses inondations en Thaïlande n'ont eu qu'une *légère* incidence sur l'expansion (8,3 % au lieu des 8,6 % prévus). Un flot continu d'investissements étrangers a contribué à nourrir une forte croissance en Indonésie (7,3 %). La Birmanie, elle-même, tire quelques dividendes *d'un premier afflux de* capitaux étrangers, avec un taux d'expansion situé dans une fourchette de 7 % à 8 % en 1995, au lieu de 5,9 % en 1994.

L'Asie du Sud-Est demeure donc la région la plus dynamique du monde. Pour s'être déjà un peu égarés à plusieurs reprises, les experts se hasardent moins à *prévoir* un ralentissement de cette forte expansion économique d'ici à la fin du siècle. La stabilité politique est largement le fruit d'un exceptionnel dynamisme économique drainé, en grande partie, par des exportations.

La raison est évidente : les économies émergentes de la région *n'ont pas* encore fait le tour de leur potentiel. Même lorsque l'une des locomotives du « miracle » de l'Est asiatique, le Japon, marque à tout le moins une pose, les autres – Corée du Sud, Taïwan, Hongkong, Singapour, ainsi que certaines régions de Chine – assurent le relais, alors que les derniers wagons, tel le Vietnam, ne font que s'ébranler.

Le mouvement de délocalisation entamé, l'an dernier, avec la forte appréciation du yen ne s'est pas démenti depuis lors, encourageant une nouvelle vague d'investissements nippons en Asie du Sud-Est. En outre, l'amorce d'une *zone* de libre-échange de l'Association des nations de l'Asie du Sud-Est (Asean) a tendance à renforcer le courant d'investissements étrangers.

En 1995, les économies émergentes d'Asie du Sud-Est, menacées par une inévitable surchauffe après des années de rapide expansion, se sont surtout efforcées d'enrayer une relance de l'inflation (Malaisie, Thaïlande, Indonésie).

Cependant, les succès ne se démentent pas. En 1970, les exportations de la Malaisie s'étaient élevées à 4 milliards de dollars, dont 15 % seulement de produits manufacturés. En 1994, ces derniers ont représenté 78 % des 153 milliards d'exportations de cette fédération. L'Indonésie, quant à elle, a aussi réussi à diversifier ses exportations : les produits pétroliers représentent moins de la moitié des exportations, au lieu de 80 % à la fin des années 70. Les exportations de la Thaïlande sont supérieures, pour leur part, à celles de l'Inde.

Jean-Claude Pomonti

Les nationalistes hindous ont le vent en poupe en Inde

223 MILLIONS des 600 millions *d'électeurs* indiens sont appelés à se rendre aux urnes, jeudi 2 mai, pour la deuxième phase d'élec*tions* législatives qui se concluront le 7 mai. Les forces de de l'ordre ont été mises en alerte maximale *dans* l'Etat du Bihar, considéré comme le plus violent du pays. Quelque 300 000 arrestations pré*ventives* ont été faites dans cet Etat ainsi que dans celui de l'Uttar Pradesh. Ce scrutin s'annonce *sous de mauvais* auspices pour le Parti du Congrès, qui a essuyé, mercredi 1er mai, une nouvelle dé*convenue* avec la démission de deux gouverneurs issus de ses rangs. Motilal Vohra et P. Shiv Shankar, en poste respectivement dans l'Uttar Pradesh et le Kerala, sont mis en cause dans un scandale de pots-de-vin qui a déjà provoqué la démission de sept ministres.

Plusieurs sondages d'opinion créditent les nationalistes hindous du Bharatiya Janata Party (BJP) du plus grand nombre de sièges. Le dernier en date, publié, jeudi 2 mai, par le magazine *Outlook*, donne au BJP une avance de 48 députés sur le Parti du Congrès. Aucune formation ne devrait toutefois enlever la majorité absolue à la Chambre basse, qui compte 545 sièges. Le premier ministre Narasimha Rao a brandi, mercredi, la menace d'un pays livré *« à l'anarchie et à la confusion »* en cas de victoire des nationalistes hindous, qu'il a dénoncés comme *« antilaïques »*.

La campagne électorale a aussi été marquée par une nouvelle controverse entre Indiens et Pakistanais au sujet du Cachemire, où les opérations de vote vont être organisées les 7, 23 et 30 mai. Le ministère des affaires étrangères a qualifié d'*« inacceptables et provocants »* les propos de l'ambassadeur du Pakistan à New Delhi, qui avait affirmé que le gouvernement indien s'apprêtait à truquer les élections au Cachemire, théâtre d'une guérilla musulmane depuis la fin des années 80. Les partis d'opposition ont réclamé son expulsion. – *(AFP.)*

Les manifestations du 1er mai dans le monde

Trois personnes ont été tuées en Turquie. En Russie, les rassemblements ont servi de tribunes aux candidats de l'élection présidentielle

LES DÉFILÉS du 1er mai *ont pris* une signification particulière cette année en Russie où les rassemblements ont servi de tribunes aux protagonistes de l'élection présidentielle du 16 juin. Le président Boris Eltsine, s'adressant à quelque 10 000 manifestants à Moscou, a invité les Russes à faire *« le bon choix »*. Tenant trois roses *roses à la main*, il *a parlé durant* quinze minutes, avant de prendre un bain de foule. Le candidat du Parti communiste, Guennadi Ziouganov, s'adressant également à quelque 10 000 personnes, a affirmé que seule une annulation ou une falsification du scrutin pourrait l'empêcher d'accéder à la présidence. A Saint-Pétersbourg, *25 000 manifestants*, brandissant des portraits de Lénine, ont appelé à *« lutter pour le communisme »*. Des manifestations rivales ont également réuni 8 000 démocrates et 20 000 communistes à Minsk. En Ukraine, 8 000 personnes ont défilé à Simferopol, en Crimée, pour réclamer une restauration de l'URSS.

A La Havane, la très officielle *« marche du peuple combattant »* a mobilisé des centaines de milliers de personnes, selon des estimations officielles, en présence du président Fidel Castro et des principaux *dirigeants cubains*. En revanche, à Varsovie, des étudiants ont tourné en dérision les anciens défilés officiels en arborant des portraits de Karl Marx et une pancarte sur laquelle on pouvait lire : *« Nous saluons le camarade Brejnev ! »*. Au préalable, ces manifestants avaient jeté une nuée de pétards sur le cortège des anciennes formations communistes auquel participaient le général Jaruzelski et l'ex-premier ministre, Jozef Oleksy. A Belgrade, plusieurs centaines de personnes ont manifesté silencieusement avec pour slogan *« Pain, paix, démocratie »*.

En Europe de l'Ouest, les affrontements les plus remarqués se sont déroulés en Turquie où trois personnes ont été tuées et des dizaines d'autres blessées, dont une cinquantaine de policiers, lors d'une manifestation à Istanbul qui avait rassemblé quelque 50 000 personnes. En Allemagne, dix-huit policiers ont été *légèrement* blessés au cours d'incidents à Berlin. Un policier a été légère*ment blessé en Espagne et* plusieurs sympathisants des indépendantistes basques ont été interpellés lors d'accrochages à Pampelune (Navarre).

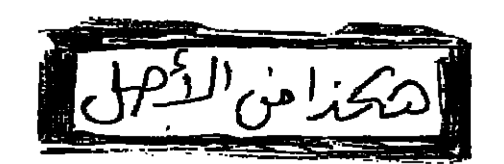
En Belgique, plusieurs ministres socialistes du gouvernement ont été conspués, lors de différentes manifestations, par des enseignants protestant contre un plan de restructuration dans le secondaire francophone. A Rome, c'est sous le signe de la fête que les syndicats italiens ont organisé le 1er mai pour célébrer la victoire de la gauche aux élections législatives du 21 avril. Un concert de six heures, avec en vedette la rock star britannique Sting, a conclu le traditionnel défilé dans la capitale italienne.

En Asie, d'importantes manifestations ont notamment eu lieu au *Japon où plus de deux millions de* travailleurs ont participé à 1 100 rassemblements qui ont pris la forme d'une déclaration de guerre au chômage. Le premier ministre, Ryutaro Hashimoto, a pris la parole lors d'un rassemblement organisé à Tokyo sous la tutelle de la Confédération des syndicats japonais, une première au Japon. Autre première, en Afrique : au Swaziland, plus de 40 000 travailleurs se sont rassemblés *pour célébrer le 1er mai, désor*mais jour férié mais non payé. – *(AFP.)*

Le PC chinois annonce des « difficultés » pour les travailleurs

Le dernier grand pays dont les prolétaires sont censés être les *« maîtres »* s'est vu annoncer, pour la première fois explicitement, à l'occasion du 1er mai, que ses *« serviteurs »* suprêmes, les dirigeants de l'Etat, prévoyaient des secousses sociales dans la transformation du pays. L'éditorial du *Quotidien du peuple* a fait preuve d'une humilité inaccoutumée en prédisant que, dans la mutation en cours, *« certains travailleurs seront quelque peu affectés et leur vie connaîtra certaines difficultés »*. *« C'est là quelque chose que le parti* [communiste] *s'efforce d'éviter sans y arriver totalement, et cela exige une dose de compréhension et de soutien de la part des travailleurs »*, ajoute l'éditorialiste, parlant au nom de la haute direction du régime. – *(Corresp.)*





Les indépendantistes du Kosovo perdent patience face à l'intransigeance serbe

Les incidents violents qui ont fait sept morts en une semaine, fin avril, dans cette province du sud de la Serbie peuplée en majorité d'Albanais, inquiètent les Occidentaux et les pays limitrophes

Relégué au second plan pendant la guerre en Croatie et en Bosnie, le problème du Kosovo, province du sud de la Serbie où la population en majorité albanaise, soumise à la repression serbe, revendique l'indépendance, continue de menacer la stabilité de la région. Plusieurs incidents armés, qui ont fait sept morts en une semaine, fin avril, inquiètent vivement les chancelleries occidentales et les pays limitrophes qui redoutent une escalade dangereuse. Pour la première fois, ces violences ont opposé des Albanais non seulement aux forces de l'ordre serbes mais aussi à des civils serbes. L'engrenage est d'autant plus périlleux qu'après les accords de Dayton sur la Bosnie, les Albanais du Kosovo savent ne plus pouvoir compter sur un soutien occidental. La politique de résistance passive prônée par la Ligue démocratique du Kosovo (LDK) pourrait être remplacée par une statégie plus offensive. De son côté, le président de la Serbie, Slobodan Milosevic, ne paraît guère disposé à engager des négociations avec les indépendantistes.

LES INCIDENTS ARMÉS qui ont coûté la vie à cinq Serbes et deux Albanais la semaine dernière au Kosovo ont fait resurgir le problème de cette province du sud de la Serbie, où la population à majorité albanaise, endurcie par dix années de répression et cinq années de quasi-clandestinité, est en train de perdre patience. Depuis 1989, le régime de Belgrade mène une guerre sournoise au Kosovo pour étouffer les aspirations à l'indépendance des Albanais. Mais la suppression du statut d'autonomie que Tito avait octroyé à la province en 1974, la répression violente qui a suivi, la marginalisation totale des Albanais par les licenciements massifs et l'exclusion des écoles et des hôpitaux, ainsi que le déploiement d'un appareil policier et militaire serbe qui compte plus de 40 000 hommes en état d'alerte permanente n'ont fait que radicaliser les revendications albanaises. Plus question de se contenter d'un retour au statut d'autonomie : les 1,8 million d'Albanais que compte le Kosovo (contre 200 000 Serbes) veulent une république souveraine.



Face à cette politique brutale d'apartheid, les Albanais ont préféré la résistance pacifique plutôt que la lutte armée. Un choix réaliste que l'écrivain Ibrahim Rugova, élu triomphalement au poste de président de la République autoproclamée du Kosovo, en mai 1992 lors d'élections semi-clandestines, a réussi à imposer à son peuple.

Depuis plus de six ans donc, la paix au Kosovo repose sur un équilibre fragile à la merci de la moindre provocation. Figés sur des positions irréconciliables, Serbes et Albanais ne sont jamais parvenus à amorcer le dialogue. Il est vrai que la question du Kosovo était tributaire des autres conflits en cours dans l'ex-Yougoslavie et que personne n'avait intérêt, d'un côté comme de l'autre, à faire des concessions avant de savoir comment se terminerait la guerre en Bosnie.

Depuis la signature des accords de Dayton sur la Bosnie, le règlement de la question du Kosovo est devenu l'une des priorités. Washington ne le cache pas. Lors d'une récente visite à Belgrade, le secrétaire d'Etat américain, Warren Christopher, a réclamé auprès du président de la Serbie, Slobodan Milosevic, *« un statut qui garantirait les droits de la population du Kosovo »*. Washington estime en effet que toute paix balkanique passe par un statut pour les Albanais du Kosovo dont dépend la stabilité de l'Albanie et aussi de la Macédoine limitrophe où 23 % de la population est de souche albanaise.

RADICALISATION

Depuis la reconnaissance de Belgrade par l'Union européenne le mois dernier, le régime serbe sait que nul ne soutiendra désormais l'indépendance du Kosovo. Au grand soulagement de Slobodan Milosevic, qui avait conquis le pouvoir en se posant en défenseur de la minorité serbe de cette province qui fut autrefois le berceau historique de l'Etat serbe. Mais pour le président serbe, revenir à un statut d'autonomie du Kosovo, comme le lui suggèrent les diplomates, serait un terrible échec, un retour à la case départ. D'autant que, fragilisé sur le plan intérieur, Slobodan Milosevic n'a pas intérêt à voir les Albanais réintégrer les institutions et s'emparer notamment de la quasi-totalité des 24 sièges attribués au Kosovo au sein du Parlement de Serbie (250 sièges au total).

Côté albanais, l'heure n'est pas non plus au compromis. Déçus par l'attitude de la communauté internationale qui, selon eux, *« s'apprête à reconnaître l'occupation serbe au Kosovo »*, bon nombre d'Albanais s'interrogent aujourd'hui sur le bien-fondé de la ligne pacifique prônée par la Ligue démocratique du Kosovo (LDK) d'Ibrahim Rugova. La résistance non violente a certes permis aux Albanais d'affirmer leur identité et d'éviter, jusqu'à présent, un sanglant conflit, mais elle ne leur a pas permis d'obtenir l'indépendance. Car après Dayton, il est clair que le Kosovo, quelle que soit la formule choisie, demeurera une province de la Serbie. Et l'idée d'un protectorat international servant de transition vers l'indépendance, avancée par M. Rugova, n'a plus aujourd'hui aucune chance d'aboutir. Conscients de cet échec politique, les Albanais sont de plus en plus nombreux à réclamer un changement de stratégie : ils souhaitent une résistance plus musclée, moins attentiste, convaincus que seul le langage de la force est écouté, voire récompensé par la communauté internationale.

Talonnés par les partisans de la politique du pire, les dirigeants les plus modérés risquent bientôt de ne plus être en mesure de tenir leur troupes. C'est peut-être ce qui s'est passé ces derniers jours au Kosovo lorsque l'assassinat d'un jeune étudiant albanais par un tireur embusqué serbe *(Le Monde* du 23 avril) a été vengé le surlendemain par une série de meurtres de Serbes *(Le Monde* du 25 avril).

La radicalisation du mouvement comporte un risque : le conflit, jusqu'ici limité à un affrontement entre les Albanais et l'Etat serbe, pourrait devenir interethnique. Un pas a déjà été franchi la semaine dernière lors de cette sanglante riposte. Simultanément, cinq Serbes dont un policier étaient abattus dans différentes parties du Kosovo. Pour la première fois, les Albanais, à supposer qu'ils en soient les auteurs, ont pris délibérément pour cibles des civils. En l'occurrence des Serbes de Krajina et des Serbes d'Albanie, réfugiés au Kosovo. Pourquoi ? En janvier dernier, un Albanais du Kosovo était tué et trois membres de sa famille blessés par des réfugiés serbes d'Albanie. Le mois suivant, c'est tout une famille albanaise qui était agressée au couteau par des réfugiés de Krajina. Bilan : deux personnes égorgées...

En dépit des appels au calme des dirigeants albanais et serbes, le Kosovo est en train de sombrer dans l'engrenage de la violence interethnique. Comme s'il ne pouvait se défaire de cette sinistre prédiction : *« La guerre en Yougoslavie a commencé au Kosovo. Elle se terminera au Kosovo. »*

Florence Hartmann

Inquiétude dans l'Albanie voisine....

Lors d'un entretien, mercredi 1er mai à Tirana, le président albanais, Sali Berisha, et le secrétaire général de l'OTAN, Javier Solana, ont exprimé leur *« préoccupation »* devant la situation régnant dans la province serbe du Kosovo. M. Solana a estimé nécessaire le retour de la mission de l'OSCE, expulsée en juillet 1993 après avoir condamné la *« répression croissante »* exercée par les autorités serbes contre la population de souche albanaise. Rappelant que, *« sans règlement de ce problème, il ne peut y avoir de stabilité dans la région »*, le président albanais a appelé à l'ouverture, sous médiation internationale, de négociations entre Belgrade et les Albanais du Kosovo.

Banja Luka dispute à Pale le statut de capitale de la « République serbe » de Bosnie

La bataille oppose les réalistes, ralliés aux accords de Dayton, aux partisans ultranationalistes de Radovan Karadzic

BANJA LUKA
de notre envoyé spécial

Banja Luka veut devenir la « capitale » de la « République serbe » de Bosnie-Herzégovine, puis s'affirmer comme un lieu d'échanges économiques entre le Nord et le Sud, entre l'Ouest et l'Est. La plus grande ville serbe de Bosnie jalouse le rayonnement de Sarajevo et ses chefs politiques, qui s'affirment prêts à prendre la relève des ultranationalistes de Pale, travaillent à réintégrer leur ville dans le paysage ex-yougoslave. La bataille entre Pale et Banja Luka pourrait en fait se résumer à une vision différente de l'avenir en Bosnie. Tandis que Pale croit encore en une guerre politique, voire militaire, Banja Luka n'évoque déjà plus qu'économie et commerce. Tandis que Pale affronte la communauté internationale pour défendre un Radovan Karadzic inculpé de *« génocide »*, Banja Luka essaie de séduire ses interlocuteurs étrangers et de renforcer son image de cité au tempérament pondéré.

Le principal artisan de cette transformation progressive est le premier ministre de la République serbe, Rajko Kasagic. Ce fidèle de Radovan Karadzic et de Momcilo Krajisnik, les « présidents » de la « République » et du « Parlement » de Pale, prend peu à peu ses distances avec eux. L'homme est un pragmatique. Il a compris que son avenir politique supposait de conclure une véritable alliance avec Belgrade et de s'entendre avec les Occidentaux. Rajko Kasagic n'en demeure pas moins un membre influent du Parti démocratique serbe (SDS) de Radovan Karadzic et un partisan de la cause grand-serbe. *« Ici, tous les leaders politiques ont été impliqués dans la " purification ethnique "*, note un diplomate en poste à Banja Luka. *La notion de " modéré " est donc floue. Disons que Kasagic et ses amis n'ont pas directement de sang sur les mains, qu'ils sont plus flexibles que les irréductibles de Pale. »*

Rajko Kasagic veille au destin de Banja Luka, persuadé que le reste de la République serbe le suivra prochainement. *« Kasagic est un maître-caméléon ; il a compris que sa carrière dépendait autant des Occidentaux que des Serbes d'ici*, estime Spasoje Perovic, le directeur du journal d'opposition *Prelom. Son pragmatisme l'a incité à se rapprocher de Belgrade et il est devenu un pilier du dialogue avec la Fédération croato-musulmane. On pourrait le comparer avec Haris Silajdzic* [l'ancien premier ministre bosniaque] *à Sarajevo. Tous deux sont des opportunistes qui savent plaire aux Américains et à la population. »*

PRUDENCE

L'objectif principal des leaders de Banja Luka n'est toutefois pas un rapprochement avec les Musulmans et les Croates de Bosnie, considérés comme d'éternels ennemis. A leur avis, la collaboration entre les deux entités de la Bosnie-Herzégovine devra se limiter à la restauration des infrastructures du pays. Il est actuellement hors de question de négocier un retour des non-Serbes chassés de la région. *« Nous sommes sans doute très loin de la réconciliation*, commente un observateur. *Pourtant, j'ai l'impression que tout pourrait évoluer très vite après la " chute " de Pale. Car la population, elle, est fermement décidée à tisser des relations de bon voisinage avec les Musulmans et les Croates. »*

Si l'axe politique d'ouverture de Banja Luka est plutôt tourné vers Belgrade que vers Sarajevo, au nom de l'unité du peuple serbe, l'axe économique ne tient aucun compte des critères ethniques. Banja Luka veut acheter à Zagreb ou à Ljubljana, vendre à Sarajevo ou à Mostar et vice-versa. Une certaine prudence est cependant de mise. Et le nom de Pale revient au cours de chaque conversation. Rajko Kasagic ou Predrag Radic, le maire de Banja Luka, enragent d'avoir encore les mains liées par les ultranationalistes de Pale, alors qu'ils ont un soutien sans faille de la Serbie et des organisations internationales. Récemment, M. Radic a même reçu un ordre officiel de Pale de ne rencontrer aucun ambassadeur occidental qui viendrait à Banja Luka.

Il est vraisemblable toutefois que, sous la pression occidentale, l'aile de Banja Luka finira par l'emporter sur celle de Pale et que la vision économique de l'avenir supplantera les considérations purement nationalistes. Le grand vainqueur sera alors Slobodan Milosevic : l'homme fort de Belgrade sera parvenu à rétablir son autorité sur une République serbe qui avait mal digéré les ordres de Belgrade au moment de la signature de l'accord de paix et encore moins le soutien implicite de la Serbie aux bombardements de l'OTAN en septembre dernier. Le SDS version Kasagic, comme le Parti socialiste (copie du parti de Milosevic en Serbie) seront fidèles à Belgrade. M. Milosevic pourra alors régner sur une « Grande Serbie » certes moins étendue que prévu, mais débarrassée des encombrants chefs de guerre qu'il avait lui-même installés au pouvoir. Contrairement à Pale, Banja Luka a compris à temps que la non-allégeance était un crime impardonnable au royaume de Slobodan Milosevic.

R. O.

Rajko Kasagic, premier ministre de la République serbe de Bosnie

« Il ne faut pas réclamer l'inacceptable, un véritable Etat »

BANJA LUKA
de notre envoyé spécial

« Il existe des frictions croissantes entre Pale et Banja Luka. Mettent-elles votre gouvernement en danger ?

– La République serbe n'a qu'un seul gouvernement, dont je suis le premier ministre. Il y a eu une tentative de briser le gouvernement, mais elle a échoué. Une majorité de parlementaires pensent, comme moi, qu'il faut ouvrir nos frontières sur l'Europe et le monde. D'autre part, je désire que le gouvernement s'installe ici, à Banja Luka. A Pale, il n'y a aucune institution. En fait, il n'y a rien, excepté de la neige six mois par an. A Pale, c'est toujours l'hiver, avec ou sans neige. Nous devons changer de capitale. Karadzic (le « président de la République serbe ») et Krajisnik (le « président du Parlement ») ne sont pas de cet avis, mais le Parlement tranchera. Karadzic n'est pas membre du Parlement, et Krajisnik ne représente qu'une seule voix, la sienne.

– Seriez-vous prêt à accepter le retour des Musulmans et des Croates chassés de la région de Banja Luka durant le conflit ?

– La République serbe réclame la réciprocité. Les Musulmans insistent pour revenir dans leurs villages, mais ils n'autorisent aucun Serbe à entrer sur leur territoire. De toute façon, la vie commune signifie une autre guerre dans l'avenir, que nul ne souhaite. Grâce à l'accord de Dayton, nous avons une chance pour la paix, avec la division de la Bosnie en deux entités.

– Votre objectif est-il toujours de rassembler tous les Serbes d'ex-Yougoslavie dans un seul Etat ?

– Nous ne pouvons pas encore réaliser ce rêve, et je suis satisfait de notre statut d'entité serbe en Bosnie-Herzégovine. De plus, nous avons le droit d'établir des « relations spéciales » avec la Serbie. Il faut réorganiser le SDS [le Parti démocratique serbe], sinon il perdra les élections. Certains devraient comprendre qu'il ne faut pas réclamer l'inacceptable. Avec l'accord de Dayton, nous ne pouvons pas exiger que la République serbe soit un véritable Etat. Je me sens proche de Slobodan Milosevic, qui est réaliste. Exiger davantage équivaudrait à un suicide.

– Pensez-vous que la guerre est finie ?

– Devons-nous continuer à mourir parce que certains sont encore amers ? Les gens ordinaires dans les trois camps ne veulent plus de la guerre. Nous devons établir une confiance mutuelle et développer la coopération économique. Lorsque les gens auront retrouvé un travail, ils ne songeront plus à la politique. Ils oublieront la haine. »

Propos recueillis par Rémy Ourdan

L'utilisation des mines antipersonnel va être davantage réglementée

NÉGOCIÉ par plus de quatre-vingts pays depuis près d' une dizaine de jours à Genève, un accord pour limiter l'utilisation des mines antipersonnel devait être officiellement approuvé vendredi 3 mai. Il prévoit l'interdiction progressive des mines non détectables ainsi que de celles qui ne s'autoneutralisent pas au terme d'une durée maximale de quatre mois. Valable pour les conflits internationaux aussi bien que civils, le compromis obtenu à Genève accorde un délai de neuf ans aux pays pour se mettre en règle vis-à-vis des nouvelles exigences internationales. Ses signataires s'engagent par ailleurs à ne pas vendre ni acheter de mines antipersonnel à des organismes non étatiques ou à des États non liés par l'accord.

A quelques heures de sa finalisation (seul le Pakistan manifestait jeudi matin des réticences), le projet a été sévèrement critiqué par les nombreuses ONG présentes à Genève, nous indique notre correspondante Isabelle Vichniac. Il s'agit, selon elles, d'un accord *« honteux »* et hypocrite car, loin d'interdire purement et simplement l'usage des mines antipersonnel, il se contente d'en réduire l'utilisation. Plus grave à leur yeux, l'accord de Genève va encourager la production et l'utilisation de nouvelles générations d'armes encore plus sophistiquées. Chaque année, 26 000 personnes – en majorité civiles – sont mutilées ou tuées dans le monde par des mines antipersonnel.

Due à une initiative de la France, qui a déjà adopté le 26 septembre 1995 un moratoire sur la production des mines et s'est engagée à réduire par destruction les stocks existants, le compromis de Genève va se substituer au protocole actuel, qui ne s'applique qu'aux seuls conflits internationaux, alors que les guerres civiles forment 90 % du théâtre des combats et font fi des lois généralement reconnues de la guerre.

Premier producteur mondial de mines antipersonnel, la Chine avait réclamé un délai de grâce général de douze ans avant de se conformer au compromis de Genève. Pékin souhaitait également que l'on se contente de limiter – et non d'interdire – les restrictions à l'exportation des mines en direction des pays non adhérents à l'accord.

Dans un message adressé à la Conférence, le secrétaire général de l'ONU, Boutros Boutros-Ghali avait dit : *« Nous devons interdire l'emploi des mines terrestres. Nous devons détruire celles qui sont stockées, nous devons éliminer les mines une fois pour toutes. »* Force est de reconnaître qu'il n'a pas été totalement entendu, alors que, à ce jour, quelque cent dix millions de mines ont été fabriquées et vendues par des pays qui n'ont jamais eu à subir les effets meurtriers de ces engins ; que l'on pose davantage de mines que l'on en retire ; que chaque année dix millions de mines supplémentaires sont fabriquées et que toutes les vingt minutes quelqu'un, généralement un civil, saute sur une mine.

Il n'empêche : au-delà des résultats de la réunion de Genève, il faudrait, selon les estimations des experts, attendre au moins onze siècles pour que la totalité de la planète soit débarrassée des mines antipersonnel. Cette opération gigantesque de déminage, même si aucune mine n'est posée entretemps, devrait revenir à quelque 33 milliards de dollars (165 milliards de francs).

Londres commence l'abattage des vaches de réforme

LONDRES. Le gouvernement britannique a officiellement lancé, mercredi 1er mai, son programme d'abattage pour tenter d'enrayer l'épidémie de « vache folle ». Un porte-parole du ministère de l'agriculture a indiqué que les premiers abattages auraient lieu en fin de semaine dans les abattoirs agréés. A ce stade, le plan prévoit l'achat aux éleveurs de leur bétail âgé de plus de trente mois au jour de leur présentation à l'abattoir et ayant séjourné depuis plus de trois mois dans le pays. Les carcasses devront être retirées de la chaîne alimentaire.

Prévu pour durer trois ans, ce programme devrait conduire à la destruction de plus de 2,5 millions de bêtes. 15 000 vaches laitières âgées de quatre à six ans, parvenant à la fin de leur existence productive, seront abattues chaque semaine. Le plan concerne aussi 150 000 animaux de boucherie également âgés de plus de trente mois, qui seront détruits au cours des six prochains mois. – *(AFP, Reuter.)*

Accrochage entre « marines » américains et miliciens au Liberia

MONROVIA. Les « marines », pris pour cible par des combattants libériens, ont fait feu, pour la première fois, tuant au moins trois personnes, selon le département d'Etat américain. L'accrochage s'est déroulé, mardi 30 avril, le jour même de l'arrivée à Monrovia de George Moose, secrétaire d'Etat adjoint américain aux affaires africaines. Venu *« renforcer le processus de paix »*, M. Moose a dû repartir sans avoir pu rentrer en contact *« même par téléphone »* avec les chefs de factions rivales. Après l'échec de sa mission au Liberia, M. Moose a décidé, mercredi, d'écourter sa tournée africaine et a regagné les Etats-Unis *via* Dakar.

Aucune issue à la crise ne se dessine pour les différentes factions libériennes qui avaient adopté un cessez-le-feu, qui n'a, en fait, été respecté que moins de dix jours. Mercredi, les combats à l'arme lourde qui avaient réveillé la capitale n'ont cessé qu'à la mi-journée, laissant s'installer un calme précaire qu'une partie de la population a mis à profit pour se réfugier à la concession Greystone, située en face de la représentation américaine. – *(AFP.)*

AFRIQUE

■ **SOMALIE : au moins treize personnes ont été tuées et de** nombreuses autres ont été blessées dans des combats entre miliciens du général Mohamed Frah Aïdid et ceux de la résistance armée de Rahanwein (RRA), près d'Oddur au nord-ouest de Mogadiscio, *selon des informations recueillies, mercredi 1er mai, dans la* capitale somalienne. – *(AFP.)*

■ **ÉRYTHRÉE : la France a annoncé,** mercredi 1er mai, que l'Erythrée et le Yémen ont accepté de soumettre à un arbitrage leur différend à propos de l'archipel des Hanish, stratégiquement situé à l'entrée sud de la mer Rouge. Cet accord intervient après les nombreuses navettes effectuées par le diplomate Francis Gutmann. Les troupes érythréennes se sont emparées de la Grande Hanish le 18 décembre, à l'issue de trois jours de combats. – *(AFP.)*

■ **BURUNDI : ■ BURUNDI : selon l'*Herald Tribune*,** le chef de la délégation américaine aux Nations unies, Madeleine K. Albright, a publiquement dénoncé la France, mercredi 1er mai, qui bloquerait, selon elle, les efforts pour la mise sur pied d'une force militaire onusienne afin de prévenir un bain de sang au Burundi et l'exode des réfugiés.

AMÉRIQUES

■ **CANADA : le vice-premier ministre, Sheila Copps,** âgée de quarante-trois ans, a démissionné mercredi 1er mai, de ses fonctions au sein du gouvernement libéral et de son siège de député à la Chambre des communes d'Ottawa, à la suite de la controverse entourant le maintien dans le dernier budget fédéral, de la *« taxe sur les produits et services (TPS) »*. – *(Corresp.)*

ASIE

■ **CHINE : le feu qui ravageait la Mongolie-Intérieure** depuis le 23 avril a été maîtrisé, annonce le *Quotidien du peuple* du 2 mai. En neuf jours, il a parcouru 300 000 hectares, dont 46 000 hectares de forêt. En Mongolie, où tous les incendies n'étaient pas éteints le 1er mai, le bilan est beaucoup plus lourd : en trois semaines, le feu a tué quinze personnes, détruit 3 millions d'hectares de forêt et 5 millions d'hectares de pâturages. – *(AFP, Reuter.)*

EUROPE

■ **SLOVAQUIE : un ancien policier, témoin dans l'affaire de** l'enlèvement du fils du président Michal Kovac, a été tué, dans la soirée du lundi 29 avril à Bratislava, dans l'explosion de la voiture qu'il conduisait, a rappporté, mardi, la radio slovaque. – *(AFP.)*

■ **TCHÉTCHÉNIE : Zelimkhan Iandarbiev a rencontré plusieurs journalistes,** mercredi 1er mai, pour mettre fin aux rumeurs de sa mort. M. Iandarbiev, qui a remplacé Djokar Doudaev, tué le 21 avril, a affirmé que des négociations entre les indépendantistes et la Russie ne pourraient commencer *« qu'après le retrait total des troupes russes de Tchétchénie »*. – *(AFP.)*

ÉCONOMIE

■ **CAISSE FRANÇAISE DE DÉVELOPPEMENT : principal outil de la coopération française, la CFD a dégagé en 1995 un béné**fice de 193,8 millions de francs, en progression de 7,5 % sur 1994, annonce la Caisse dans un communiqué publié mardi 30 avril. Le résultat de la CFD a été affecté en réserve, conformément aux statuts de l'établissement, ajoute le communiqué. – *(AFP.)*

■ **CHÔMAGE : le Programme des Nations unies pour le développement (PNUD),** a remis en cause, dans un document publié mardi 30 avril, la politique de lutte contre le chômage et d'aide au développement menée par les pays les plus industrialisés. Le document estime notamment que les rivalités commerciales entre les pays contribuent à faire augmenter le nombre de demandeurs d'emploi. Il souligne en revanche que, contrairement à une idée de plus en plus répandue, le salaire minimum n'est pas un facteur aggravant pour l'emploi. – *(AFP.)*

■ **DÉVELOPPEMENT : Boutros Boutros-Ghali, secrétaire général des Nations unies,** a reçu l'appui de Jacques Chirac pour son initiative en faveur de l'Afrique et a espéré la tenue d'une réunion en juillet pour rassembler des fonds. *« J'ai l'appui du président de la République, du gouvernement français pour cette initiative en faveur de l'Afrique pour mobiliser toutes les agences spécialisées et les Etats pour lutter contre la marginalisation du continent africain »*, a-t-il dit à l'issue d'un entretien avec Jacques Chirac. Boutros Boutros Ghali a présenté en mars dernier un plan visant à mobiliser sur dix ans 25 milliards de dollars pour stimuler le développement économique et social de l'Afrique. – *(AFP.)*

■ **RUSSIE : *la Banque mondiale*** a annoncé l'octroi d'un prêt de 200 millions de dollars (1 milliard de francs) destiné à soutenir les services sociaux russes. Le projet porte sur la réhabilitation d'installations (services de santé, traitement des eaux, éducation...) dans les régions de Novossibirsk et de Rostov et devrait servir de modèle pour d'autres régions du pays. – *(Reuter.)*

La droite italienne cherche à s'organiser dans l'opposition

Le rôle dirigeant de Silvio Berlusconi n'est plus contesté par ses alliés du Pôle des libertés

Les représentants des partis formant le Pôle des libertés se sont réunis, discrètement à Rome, mardi 30 avril, pour tirer les leçons de leur défaite face à l'alliance de gauche aux élections du 21 avril. Faisant taire leurs divergences, ils vont devoir organiser ce qui n'était qu'une machine de guerre électorale en une force d'opposition durable. Première étape : se prononcer sur la présidence d'une des deux Chambres, que la gauche leur propose.

ROME
de notre correspondante

Pour fêter sa victoire aux élections législatives, il y a deux ans, le Pôle des libertés, dirigé par Silvio Berlusconi, avait tenu un véritable sommet télévisé. Cette fois, pour tirer les enseignements de la défaite du 21 avril, c'est au Lord Byron, un hôtel discret de la capitale, que le Pôle *s'est retrouvé*, à l'insu de la presse et des télévisions, mardi 30 avril. Et dans les amères constatations qui ont émaillé cette *séance de travail post-électorale*, la télévision, justement, venait en bonne place : elle s'est révélée presque *« contreproductive »* lors de la campagne. Notamment, à la veille du scrutin, lors du seul débat entre les deux chefs de coalition, où il semblerait que l'image trop parfaite d'un Silvio Berlusconi professionnel des ondes n'a pas été payante contre la spontanéité un peu maladroite du candidat du centre-gauche, Romano Prodi.

Durant les premières heures qui ont suivi la défaite, tandis que Silvio Berlusconi, enfermé chez lui, était tenté par l'abandon, les chefs des petits partis centristes de la coalition avaient placé Gianfranco Fini, le chef d'Alliance nationale, la droite post-fasciste, sur le banc des accusés. En effet, c'est largement à son initiative que le Pôle des libertés avait exigé des élections anticipées, interrompant les négociations avec la gauche sur les réformes constitutionnelles.

« FÉDÉRATION » PARLEMENTAIRE

Gianfranco Fini, engagé dans une logique de rivalité avec Forza *Italia, le parti de Silvio Berlusconi* qu'il espérait, sur la foi des sondages, égaler ou même dépasser, avait surestimé les possibilités de son mouvement (15,7 % des votes à la proportionnelle), notamment au nord du pays, où la Ligue a très bien tenu. Autre erreur que lui reprochent ses détracteurs : avoir sous-estimé, cette fois sur sa propre droite, les forces des nostalgiques néo-fascistes du MSI, mécontents du virage pris par Alliance nationale. La présence du MSI, qui s'est adjugé 2,3 % des votes pour le Sénat et 0,9 % pour la Chambre des députés, a fait tomber aux mains de la gauche une bonne vingtaine de circonscriptions.

Aujourd'hui, faisant taire ses divisions, le Pôle des libertés, cette « machine de guerre » conçue pour prendre le pouvoir, tente laborieusement de se tranformer en une opposition cohérente et durable. L'heure est à la réorganisa*tion. Celle de Forza Italia d'abord*, le fameux « parti-entreprise » si peu enraciné que sa résistance a presque surpris (20,6 % des voix), *qui sera « étoffé» pour s'installer* dans la durée. Réorganisation de tout le Pôle ensuite. Et s'il n'est plus question d'envisager la création d'un seul grand parti libéral de droite, en revanche, une sorte de « fédération » parlementaire serait mise sur pied, avec les représentants à la Chambre des députés, de Forza Italia et des Centristes chrétiens-démocrates unitaires (CCD-CDU). Et c'est à Silvio Berlusconi, dont le rôle de chef n'est plus contesté, du moins officiellement dans cette période délicate, que devrait revenir la tâche de gérer l'ensemble.

Cela ne sera pas facile, d'autant que les alliés centristes de M. Berlusconi n'ont pas renoncé à l'idée d'un « grand centre » à recréer. Et si les choses tournaient mal dans le Pôle, certains pourraient être tentés de céder aux appels du pied des modérés du camp adverse. Modération reste donc le seul mot d'ordre praticable. Silvio Berlus*coni a d'ailleurs personnellement* besoin de quelques « assurances » sur l'avenir – notamment dans le domaine de la justice et des télé*visions –, ce qui le pousse à la né*gociation. D'où les discussions actuelles au sein du Pôle sur l'opportunité ou non d'accepter la présidence d'une des deux assemblées parlementaires (vraisemblablement le Sénat), comme le propose le centre-gauche, dans le dessein évident de désamorcer sa future opposition. Les partisans du « oui » semblent majoritaires, et des noms circulent déjà, dont celui de Carlo Scognamiglio (FI), le président sortant du Sénat, ou du professeur Domenico Fisichella (AN).

M.-C. D.

La cour d'assises de Rio condamne un policier assassin d'« enfants des rues »

Le verdict de trente années de réclusion criminelle est une première au Brésil

RIO DE JANEIRO
de notre correspondant

Pour la première fois dans l'histoire brésilienne, un policier a été reconnu coupable et condamné à une très lourde peine de prison en raison de sa participation à un massacre d'« enfants des rues ». Marcus Emanuel, âgé de vingt-neuf ans, a été condamné, mardi 30 avril, à trente années de réclusion criminelle, peine maximal prévue par la loi, par une cour d'assises de Rio.

Désireux de frapper l'opinion nationale et internationale lassée de l'impunité dont bénéficient d'habitude les auteurs de ces crimes, le juge a additionné les diverses peines prévues par le code. pénal au lieu de les confondre *comme c'est* l'usage, arrivant à une condamnation à trois cent neuf années de détention. Marcus Emanuel, qui appartient à la police militaire, un corps chargé du maintien de l'ordre sur la voie publique, a été déclaré responsable de six assassinats, cinq tentatives d'assassinat et deux cas de blessures ayant entraîné la mort.

EXPÉDITION PUNITIVE

Les « enfants des rues » font partie de la scène urbaine, à Rio comme dans d'autres grandes villes brésiliennes. Une cinquantaine d'entre eux avaient pris l'habitude de passer la nuit sur les marches de la Candelaria, l'ancienne cathédrale de Rio, en plein cœur du quartier des affaires. L'endroit est désert dès le soir tombé. Le 24 juillet 1993, à une 1 h 30 du matin, une Chevrolet beige s'arrête à une cinquantaine de mètres des enfants endormis. Plusieurs hommes en civil en sortent, qui demandent où est le « Russe », surnom donné au chef de la bande en raison de ses cheveux décolorés à l'eau oxygénée. Dès qu'ils l'ont trouvé, ils ouvrent le feu sur lui, puis sur les autres enfants. Huit d'entre eux, dont le « Russe », sont tués, cinq autres grièvement blessés.

Le policier militaire Marcus Emanuel, qui était de service, en uniforme, le 23 juillet, dans les rues voisines de la Candelaria, est rapidement soupçonné, de même que plusieurs de ses amis, policiers ou anciens policiers. Placé en détention préventive, Marcus Emanuel nie tout en bloc jusqu'à l'ouverture du procès. Beaucoup s'attendent à ce que ce dernier se termine par une peine symbolique, voire un acquittement, comme cela a été systématiquement le cas depuis des années dans des affaires de ce genre. Mais un coup de théâtre se produit : le policier reconnaît, le 29 avril, qu'il a participé au massacre.

Là tête baissée, implorant le pardon des jurés, Marcus Emanuel, raconte qu'il *« n'en peut plus »* et ne veut pas que trois autres inculpés, dont deux policiers, qui doivent être jugés séparément le 27 mai et qu'il sait innocents, soient condamnés à tort. Parmi eux se trouve un lieutenant de la police militaire, Marcelo Cortes, qu'un adolescent rescapé du massacre, Wagner dos Santos, affirme avoir reconnu. Le lieutenant ne cesse de répéter que ce dernier confond les visages et que, cette nuit-là, il a été, au contraire, le premier à secourir l'adolescent blessé et à l'amener à l'hôpital.

Le récit que Marcus Emanuel a fait de ce raid nocturne n'a pas pour autant entièrement convaincus les jurés. Le policier affirme qu'il était rentré chez lui, le 23 juillet au soir, lorsqu'il a reçu la visite d'un ami d'enfance, surnommé « Vendredi treize », lequel a fait partie de la police militaire mais en a été chassé pour mauvaise conduite. Un autre policier, Marco Aurelio Alcantara, est également présent. Marcus Emanuel leur raconte sa journée. Des gamins appartenant à la bande de la Candelaria ont lancé des pierres sur sa voiture de patrouille après l'arrestation de leur fournisseur local de colle de cordonnier. « Vendredi treize » propose de les punir sur-le-champ.

Les trois hommes vont alors chercher un autre ancien policier militaire, Nelson Cunha, et s'engouffrent dans la Chevrolet de « Vendredi treize ». Marcus Emanuel affirme qu'il n'a tué lui-même qu'un seul des enfants et que « Vendredi treize » est responsable de la plupart des autres assassinats. *Le procédé est commode dans* la mesure où « Vendredi treize » a été tué par des policiers dans des circonstances mal éclaircies, en 1994.

Marcus Emanuel a fait appel de la sentence. Il devra être jugé une seconde fois par un nouveau jury.

Dominique Dhombres

6 000 assassinats en dix ans

Abandonnés par leurs familles ou en fuite pour échapper aux mauvais traitements que leur inflige le nouveau compagnon de leur mère, les *« enfants des rues »* viennent des *favelas*, ces bidonvilles accrochés aux pentes des collines de Rio. Le soir venu, ils dorment en *groupe dans les halls d'entrée des immeubles ou sous les auvents* des magasins. Dans la journée, ils vendent des sucreries à la terrasse des cafés ou nettoient les vitres des voitures en stationnement.

Ils mendient, volent et se prostituent à l'occasion. La plupart *d'entre eux se droguent avec de la colle de cordonnier, l'ivresse la* moins chère qui soit, mais aussi une des plus dangereuses car elle produit rapidement de graves troubles neuro-psychiques. Selon une organisation humanitaire, plus de 6 000 d'entre eux ont été assassinés en dix ans, dont la moitié depuis 1993.

SOCIAL La Fête du travail a été célébrée séparément par les principales confédérations syndicales, mercredi 1er mai, à Paris, et de façon plus unie en province. La CGT a organisé, dans la capitale, un défilé auquel se sont associés SUD, la FSU et de nombreuses associations, ainsi que le Parti communiste et l'extrême gauche. Comme la CFDT, elle met la réduction de la durée du travail au centre de ses revendications. ● LA GÉOGRAPHIE des manifestations en province recoupe, dans ses grandes lignes, celle du mouvement social de la fin 1995, particulièrement vif dans le Sud. ● L'EXTRÊME DROITE, de son côté, a célébré Jeanne d'Arc par un rassemblement que Jean-Marie Le Pen a présidé à Paris. Le dirigeant du Front national a insisté, dans son discours, sur la dimension *« sociale »*, qu'il entend ajouter à son programme *« national » (lire aussi notre éditorial page 16).*

La CGT a rassemblé nouveaux syndicats et associations pour le 1er mai

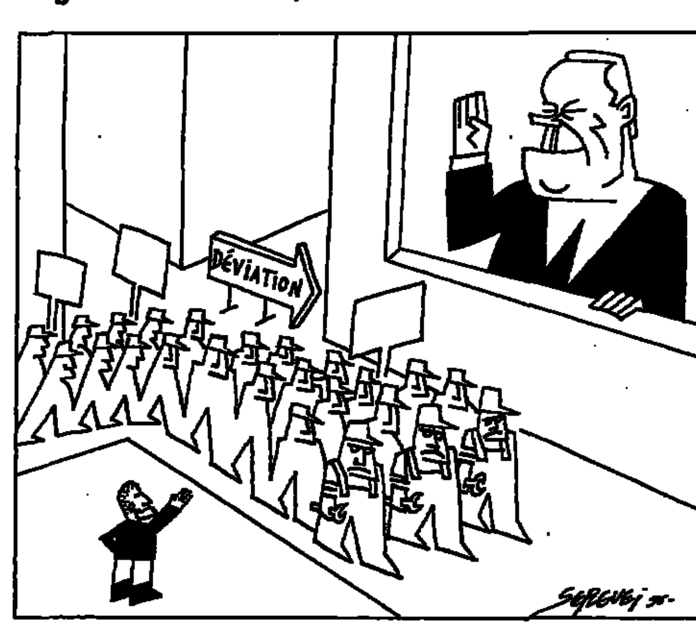
SUD, la FSU et SOS-Racisme, notamment, ont défilé à Paris avec la confédération que dirige Louis Viannet, tandis que Marc Blondel réunissait les cadres de Force ouvrière au siège de sa centrale, et Nicole Notat ceux de la CFDT au Parc floral de Vincennes

DES TROIS dirigeants syndicaux qui célébraient, pour une fois tous à Paris, mais en trois lieux différents, la Fête du travail, mercredi 1er mai, c'est à Marc Blondel, secrétaire général de FO, qu'est revenu le privilège de parler le premier. Interpellé par un journaliste qui lui demandait pourquoi FO ne manifestait pas dans les rues de Paris, M. Blondel a pu rétorquer que cela faisait près de vingt-cinq ans que sa centrale avait fait le choix de ne plus défiler pour le 1er mai. Interrogé sur une possible réédition du mouvement social, il a déclaré que *« pour l'instant, c'est un peu cafouilleux »*. *« La condition première pour que les salariés nous suivent,* a-t-il dit, *c'est de définir l'objectif et la revendication. Nous n'en sommes pas encore là. En ce moment, les organisations syndicales ont des visions différentes. »*

Dans son discours, devant une centaine de personnes réunies au siège de FO à Paris, M. Blondel avait décidé de concentrer le tir sur *« la pensée unique, redevenue pensée gouvernementale »* un an après l'élection de Jacques Chirac à la présidence de la République. *« La pensée unique est une pensée de nature totalitaire : ses partisans sont tellement convaincus d'avoir raison qu'ils ne tolèrent pas la contradiction »*, a-t-il martelé, en clouant une fois de plus au pilori Jean-Claude Trichet gouverneur de la Banque de France.

« TOUS ENSEMBLE »

Une tout autre ambiance entourait la gare du Nord mercredi après-midi. Autour de la CGT, une trentaine de syndicats et d'associations ont participé au traditionnel défilé en direction de la Bastille. La manifestation a rassemblé de 13 500 personnes, selon la préfecture de police, à 30 000, selon ses organisateurs. Derrière une grande banderole, *« Tous ensemble solidaires »*, tenue par les principaux dirigeants de Solidaires et Unitaires (ex-Groupe des dix), Annick Coupé, secrétaire générale de SUD-PTT, Chantal Aumeran, secretaire générale du SNUI, Gérard Gourguechon, ancien secretaire général du SNUI, et sous les ballons multicolores de la FSU, Louis Viannet, secrétaire général de la CGT, ouvrait la marche aux côtés de Fodé Sylla, président de SOS-Racisme.



Pour M. Viannet, la célébration de ce 1er mai était *« l'occasion pour que s'exprime la volonté du "tous ensemble" qui a fait ses preuves en décembre »*. Il marque *« la volonté de persévérer sur le chemin difficile d'un mouvement syndical unitaire et rassembleur »* et doit créer les conditions pour que le mouvement social se fasse entendre, alors que des échéances approchent pour plusieurs entreprises publiques, dont EDF-GDF et France Télécom... Enfin, le secrétaire général de la CGT, qui participera à la journée d'action de la CFDT sur la réduction du temps de travail le 23 mai, a rappelé le combat de la CGT afin d'*« obtenir une loi-cadre sur les trente-cinq heures par semaine, sans perte de salaire, pour retrouver le chemin du plein emploi solidaire »*. Ces mots d'ordre n'étaient pas très éloignés de ceux mis en avant par Solidaires et unitaires et SUD, qui avaient réalisé plusieurs centaines de « sucettes », pancartes fluorescentes, jaunes, orange ou vertes, prônant la réduction du temps de travail, le partage des richesses et la sauvegarde du service public.

SOLIDARITÉ AVEC LES IMMIGRÉS

Les différentes composantes de la FSU (le SNES, le SNUIPP, le SNEP) étaient venues gonfler les rangs de la manifestation. Organisatrice, la CGT d'Ile-de-France avait habilement fait les choses, répartissant les appports des associations de sans-droits, de défense des chômeurs, de soutien aux travailleurs immigrés, de la Ligue communiste révolutionnaire (trotskiste), de la Jeunesse ouvrière chrétienne, etc., entre les différentes délégations CGT de la région. Ouvert par l'union départementale CGT du Val-de-Marne, le cortège se terminait avec celle de Seine-Saint-Denis, deux unions « musclées » de la CGT.

Derrière un grand calicot rouge : *« Solidarité avec les réfugiés de Saint-Ambroise, la démocratie est en jeu, non aux lois racistes ! »*, défilait un groupe d'Africaines avec leurs bébés accrochés au dos, en compagnie de Léon Schwartzenberg. Plus discrètement, avec des autocollants rouges *« CFDT en lutte »*, les cédédistes en désaccord avec la ligne suivie par Nicole Notat se tenaient aussi à cet endroit du cortège. Un haut-parleur appelait à la *« solidarité avec les sans-papiers »*.

L'ambiance était résolument festive. L'APEIS, association de défense des droits des chômeurs, proche du Parti communiste, portait des écriteaux sur lesquels était inscrit : *« Faites du travail ! »*. Un groupe lançait des slogans contre le Front national. Plus loin, fleurissaient des affichettes *« Le SMIC à 7 500 francs »*, vieille revendication de la CGT. Les mots d'ordre hostiles aux ordonnances sur la Sécurité sociale étaient nombreux.

Réunis en queue de cortège, les mouvements étrangers, notamment kurdes et sri-lankais, sont arrivés sur la place de la Bastille aux alentours de 18 heures, avec une poignée de militants de Lutte ouvrière (trotskiste). Les concerts itinérants se sont prolongés, sur la place, devant l'Opéra.

Alain Beuve-Méry

Sortie familiale à Vincennes pour la CFDT

SAGE, voire intimiste, l'ambiance au Parc floral de Vincennes, où l'union régionale CFDT d'Ile-de-France avait organisé une petite fête à l'occasion du 1er mai, ressemblait à celle de ces samedis familiaux où les parents profitent des premiers jours de printemps pour promener leurs enfants au grand air et leur donner des couleurs. Seule l'arrivée de chanteurs comme Cheb Khaled ou Brigitte Fontaine est venue agiter, en fin de journée, cette atmosphère paisible. On était loin du défilé de la CGT et de la réunion de notables de FO, organisés dans la capitale.

Devant un millier de personnes, Nicole Notat a rappelé les priorités de la CFDT, notamment la campagne menée en faveur de la réduction du temps de travail afin de créer des emplois, alors que le patronat semble de plus en plus avancer à reculons sur ce terrain. *« Qui peut croire aux promesses du CNPF d'embaucher 150 000 jeunes supplémentaires ? »*, a-t-elle lancé, en relatant les difficultés rencontrées par quatre jeunes pour entrer sur le marché du travail. *« Il ne s'agit pas de vous faire pleurer,* a-t-elle affirmé, *mais de dire que cela existe et ne peut plus durer ! De dire que, de témoins, nous ne voulons pas devenir complices de ce gâchis ! »*

« Le 1er mai 1890, la journée des « trois huit » (huit heures de travail, huit heures de sommeil, huit heures de loisirs) était le symbole des revendications sur le temps de travail, a-t-elle expliqué. *Le 1er mai 1996, la réduction du temps de travail revient en force avec notre référence aux trente-deux heures. »* En conséquence, Mme Notat a appelé à mener campagne, *« sans relâche, pour réduire le temps de travail et embaucher des jeunes »*. *« Salariés et chômeurs ont des intérêts solidaires, nous nous emploierons à le faire comprendre »*, a-t-elle dit, en rappelant que la CFDT organise, le 23 mai, une journée d'action pour la réduction du temps de travail et l'embauche de jeunes.

A. B.-M.

En province, l'« esprit de décembre »

LA RÉFÉRENCE au mouvement social de novembre-décembre 1995 est revenue tout au long de la journée du 1er mai. L'unité syndicale, pourtant, n'était pas de mise partout, et les troupes étaient loin d'être aussi fournies. Néanmoins, dans les régions, se retrouve esquissée à grands traits la géographie du conflit social de l'hiver dernier.

Ainsi, le Sud s'est assez fortement mobilisé. A Marseille, 1 500 personnes selon la police, au moins 5 000 selon les observateurs locaux, ont défilé mercredi matin. Seule FO n'avait pas appelé ses troupes à se joindre au cortège. Montpellier fait exception avec quelques centaines de manifestants seulement, mais on trouve à nouveau en première ligne Toulouse (de 1 500 à 5 000 personnes selon les estimations), Limoges (2 000), Bordeaux (au moins 1 600). Le 1er mai avait une connotation particulière à Orange et à Toulon où, respectivement, 3 000 et 1 000 personnes ont défilé contre le Front national.

La mobilisation était forte, aussi, à Grenoble et à Lyon. A La Mure, dans l'Isère, le 1er mai a été l'occasion de réclamer une fois de plus la prolongation de l'activité de la mine de charbon et la réouverture de la maternité. Près de 2 000 personnes ont défilé, une douzaine d'élus locaux en tête. Dans l'Est, l'unité syndicale était de mise en Alsace, mais beaucoup moins en Lorraine et en Franche-Comté. Comme en novembre-décembre 1995, le Nord est apparu en retrait, avec une quinzaine de manifestations qui ont rassemblé près de 3 000 personnes, au total, selon la police. A Lille, la CGT, la CFDT, FSU et SUD-PTT n'ont réuni que quelques centaines de sympathisants.

Dans l'Ouest, les manifestants étaient loin des démarches unitaires de la fin 1995. A Brest, par exemple, la CFDT, la CGT, FO et le PCF avaient organisé une animation, chacun dans son coin. Parmi les cortèges les plus importants, on comptait environ un millier de personnes à Tours, à Rouen, à Nantes ou à Hennebont (Morbihan).

Le Front national désigne le « mondialisme » à la vindicte des « travailleurs »

JEAN-MARIE LE PEN avait placé sous le double signe du social et du national la fête du 1er mai, traditionnellement consacrée par l'extrême droite à Jeannne d'Arc. Social, à travers des slogans destinés à séduire et à maintenir sous son influence des électeurs des couches populaires ; national, avec un discours réaffirmant que pour le Front national, aujourd'hui, le combat n'est plus entre la droite et la gauche, mais entre les *« mondialistes »* et les *« nationaux »*, qu'il entend représenter.

Défilant sous l'œil attentif du « chef » juché sur une estrade placée devant la statut de Jeanne d'Arc, place des Pyramides, à Paris, les manifestants, au nombre de dix mille environ, arboraient des banderoles montrant que le Front national se préoccupe aussi du social. C'est d'ailleurs par les mots *« Le social, c'est le Front national »* que commençait la série de slogans clairsemés le long du défilé, dont un *« Défendons le service public ! »* et *« Le SMIC à 7 000 francs ! »*.

Ce social-là est toutefois teinté de xénophobie, puisqu'il se déclinait avec l'invariable précision *« pour les Français » : « La Sécu aux Français », « Les emplois pour les Français »* ou *« Des HLM pour les Français d'abord ! »*. Recherchés par les journalistes, les représentants des nouveaux syndicats suscités par le Front national défilaient eux aussi. Il y avait là Frédéric Jamet et Marc Daniel, deux responsables du FN-police, ainsi que le secrétaire général du FN-RATP, Michel Ebherardt, en tenue, mais contrit de ne pas avoir obtenu de ses troupes syndicales le feu vert pour défiler sous la banière de son organisation. *« J'espère qu'il y aura des banderoles l'année prochaine »*, leur a lancé M. Le Pen.

Plus tard, place de l'Opéra, le président du Front national a *« salué »* les *« travailleurs »* et les *« syndicats »* qui, en *« d'autres temps »*, ont lutté pour *« plus de justice, plus de sécurité, plus de liberté dans le travail »*. Tout cela pour immédiatement préciser qu'à ses yeux, *« aujourd'hui, ce n'est plus le travail qui opprime, mais le chômage »*. M. Le Pen désigne ceux qu'il tient pour responsables du chômage, tantôt par les expressions *« ceux du capital anonyme et vagabond »* ou *« ceux des grandes multinationales »* ; tantôt par celle de *« minorité anonyme et conquérante »* ou de *« tenants du nouvel ordre mondial »*, parmi lesquels il décèle une *« tonalité maçonnique »*.

LE « GRAND COMPLOT »

Tous, selon lui, ont, *« dans le but d'accumuler un profit illimité, et donc illicite, mis en place et imposé dans les esprits comme solution inéluctable les éléments d'un véritable complot : le mondialisme »*. Ce complot, a-t-il ajouté, *« vise à détruire les nations et les structures de l'ordre naturel »*. *« Travailleurs français, vous devez savoir qu'on vous ment ! Chômeurs français, vous devez savoir qu'on vous trahit ! »*, a lancé M. Le Pen. « On » renvoie aux *« politiciens de la bande des quatre »*. « On » ment donc sur les chiffres du chômage comme « on » trahit la France avec *« l'infâme traité de Maastricht »*.

Ce traité est, aux yeux de M. Le Pen, une *« simple étape sur la voie de la mondialisation »*, un *« tremplin du grand complot mondialiste contre les nations et les peuples »*, complot dans lequel entre *« l'extension du pouvoir des régions »*. Développant l'idée selon laquelle *« la suppression des frontières et l'ultra-échangisme aboutissent à la transformation du système libéral en système communiste mondial »*, M. Le Pen a affirmé qu'*« une fois de plus, on voit clairement, comme au début du siècle, l'alliance structurelle entre haute finance et communisme »*.

Christiane Chombeau

Contre l'extrême droite à Orange

***« Ensemble pour les libertés et la démocratie » :* derrière une grande banderole unitaire, environ 3 000 personnes – 2 000 selon la police – ont fêté le 1er mai, mercredi, à Orange, dans le Vaucluse, en manifestant leur hostilité au Front national, dont est membre le maire de la ville, Jacques Bompard.**

Venus de l'ensemble du département, les manifestants ont défilé entre l'arc de triomphe romain et le théâtre antique, en lançant des slogans et en portant des banderoles aux sigles des syndicats CGT, CFDT, SUD et FSU, ainsi que d'une vingtaine d'associations. Alerte Orange, une association créée à la suite de l'élection de M. Bompard lors des municipales de juin 1995, ainsi que deux délégations de Toulon et de Marignane, villes également gérées par le Front national, étaient présentes. Le cortège a lancé des mots d'ordre en faveur de l'emploi et contre le racisme, avant de se disperser, en fin de matinée, au son de *La Marseillaise*.

« De vrais petits Français »

« TU VOIS celui-là ? C'est un tueur. J'aimerais pas me "friter" avec lui. » Sur le trottoir de la rue de Rivoli, un jeune homme aux cheveux ras parle en connaisseur des troupes du Front national, qui s'apprêtent à défiler derrière une Jeanne un peu boulotte et ses hallebardiers. *« En bataille, messieurs ! »*, crie une voix. Le convoi s'ébranle.

« Les voilà ! », exulte une mamie en apercevant les jeunes lepénistes. Elle sort les photos de ses petits-enfants. *« De vrais petits Français, blonds avec des yeux bleus ! »*, dit-elle à sa voisine. Un groupe de messieurs endimanchés se plaint de l'Eglise (*« Ce qu'on y entend n'a plus rien à voir avec la foi : on parle des droits de l'homme... »*), se plaint de l'abbé Pierre (*« Il faudrait le piquer. Il finira dans sa baignoire »*), se plaint de Gaillot (*« Tout lui est bon pour le fric »*), se plaint de Lustiger (*« Un juif... Il a compris que c'était pas la bonne religion »*).

CORBEAUX ET PREMIERS DE LA CLASSE

Les premiers slogans résonnent sur le parcours, repris par les marcheurs au pas, les mères de famille, les délégations régionales du parti, par les jeunes aux allures de corbeaux – bottes noires, blousons noirs, lunettes noires –, par les jeunes bien mis comme des premiers de la classe, nuque dégagée, foulard blanc et lodens. *« Israël assassin, Amérique complice ! » « Que disent-ils ?*, demande une femme à son mari. – *Amérique complice. – Ah ! C'est pas étonnant, avec tous les juifs qu'il y a en Amérique ! »*

« Je paie, tu paies, ils touchent », décline une affiche collée sur une camionnette. C'est le moment des slogans anti-immigrés. Dans le cortège défilent, égarés, un Africain muet et quelques Maghrébins, sous les regards vaguement inquiets d'un marchand de muguet indien. *« Carpentras, coup monté. Exigeons la vérité ! »*, reprennent maintenant les marcheurs, avant d'essayer un bref *« Pendez Mandela ! »*, qui amuse beaucoup les plus jeunes.

Eric Fottorino



Lionel Jospin dénonce les promesses « envolées » de Jacques Chirac

« LE DISCOURS, les promesses faites par le candidat Chirac se sont envolées », a affirmé Lionel Jospin, mercredi 1er mai. Le premier secrétaire du Parti socialiste, qui participait à Bourbriac (Côtes-d'Armor) à la Fête de la rose, a estimé que *« se crée dans notre pays à nouveau un sentiment de scepticisme à l'égard du discours et de l'action politique qui nourrissent l'extrémisme ». « C'est en réalité une politique de droite conduite depuis cinq ans que les Français auront à juger en 1998. (...) Nous devons, nous, travailler à une alternance qui soit véritablement une alternative »*, a rappelé M. Jospin.

M. Jospin a invité les socialistes à *« combattre avec force le Front national »*, en soulignant qu'il fallait *« démystifier le langage du FN dans les milieux populaires ». « Nous ne devons pas oublier*, a-t-il ajouté, *que le 1er mai dernier, en 1995, à l'occasion d'une manifestation du Front national, un jeune Maghrébin a été noyé, assassiné par des skinheads qui entouraient ce cortège et nous devons aussi démystifier le discours du Front national, qui n'est pas seulement xénophobe mais dont la philosophie économique prône l'ultra libéralisme. »*

Mercredi soir sur France 2, le premier secrétaire du PS est revenu sur le bilan de Jacques Chirac, en soulignant qu'il *« avait mené une campagne de promesses sur le thème de la fracture sociale. (...) Au bout d'un an, l'économie est en panne ; le chômage a progressé de plus de 300 000 personnes et dépasse trois millions de personnes ; (...) La précarité s'accroît. Il ne reste pas grand-chose du discours initial de M. Chirac »*, a-t-il dit.

Le chef de l'Etat qualifie de « négatif » le bilan des grandes surfaces

M. Chirac critique le développement de la « corruption » et du « chantage »

En recevant le muguet du 1er mai, le président de la République s'en est violemment pris aux grandes surfaces, qu'il estime responsables de la désertification des campagnes et des villes. Par ailleurs, devant le Haut Conseil de la francophonie, il a demandé que l'on produise en langue française sur les autoroutes de l'information.

JACQUES CHIRAC n'aime pas les grandes surfaces. Député de Corrèze, il les rendait responsables du dépérissement des bourgs de son département. Maire de Paris, il les accusait de vider de leurs chalands les rues commerçantes de sa ville. Président de la République, il n'a pas changé. Recevant, le 1er mai à l'Elysée, comme le veut la tradition, le bouquet de muguet offert par les professionnels du marché de Rungis et les dirigeants de l'Union fédérale des marchés, il s'est livré à une charge contre la grande distribution peu coutumière à ce niveau de responsabilité.

« La grande distribution, phénomène purement français qui n'existe pratiquement nulle part ailleurs, peut faire état d'un bilan extraordinairement négatif s'agissant de la distribution, de l'équilibre de l'aménagement de notre territoire et de la convivialité », a assuré le chef de l'Etat. Il a continué en critiquant *« la double erreur »* d'un *« urbanisme totalement inadapté »* et *« du développement incontrôlé d'un système de distribution qui s'est traduit par une espèce de désertification des quartiers des villes et des campagnes »*.

Les actes ont déjà précédé les paroles. Le gouvernement est en train de faire débattre au Parlement un projet de loi limitant l'influence des grandes surfaces, notamment en réglementant la concurrence pour interdire les ventes à perte (*Le Monde* du 20 mars). Le conseil des ministres du lundi 29 avril a approuvé un autre projet qui rend beaucoup plus difficile l'ouverture et l'extension des grandes surfaces (*Le Monde* du 30 avril). Le président de la République avait alors qualifié ce texte préparé par Jean-Pierre Raffarin de *« particulièrement bienvenu »*. Il avait même ajouté, *« sur un ton particulièrement critique »*, selon Alain Lamassoure, ministre délégué au budget et porte-parole du gouvernement, que s'étaient développées dans ce secteur *« des pratiques de corruption envers une partie des décideurs et de chantage envers les autres »*.

Pour cette offensive, le gouvernement sait avoir le soutien de sa majorité. Sa difficulté est, au contraire, de faire en sorte que députés et sénateurs ne se montrent pas plus sévères qu'il ne le souhaite. La grande distribution se sent ainsi désarmée face à cette politique, faute de disposer de relais parlementaires efficaces. Cela n'empêche pas certains de ses dirigeants d'élever la voix. Ainsi Michel-Edouard Leclerc, jeudi 2 mai au micro d'Europe 1, a-t-il expliqué que le président de la République était *« très impulsif »*, ajoutant : *« Je pense qu'il a besoin de trouver une tête de Turc. »* Pour M. Leclerc, M. Chirac *« se trompe »*, d'autant que ce patron de grandes surfaces a rappelé que *« les hommes politiques »* avaient été souvent favorables à leur développement.

Ce combat du chef de l'Etat rejoint celui qu'il entend mener pour la défense de la spécificité française. Recevant, mardi 30 avril à l'Elysée, le Haut Conseil de la francophonie, il a souligné le *« risque d'uniformisation linguistique et culturelle »* véhiculé par les autoroutes de l'information. Il a donc déclaré : *« Il faut produire et diffuser en français. Il faut unir nos efforts, multiplier les programmes, les informations, les échanges dans notre langue. Il faut valoriser la diversité et la richesse de nos patrimoines culturels. (...) Il faut imposer l'enseignement des sciences et des technologies en français sur les nouveaux réseaux »*, tout en souhaitant, aussi, *« l'épanouissement des langues nationales ou régionales »*.

Image contrastée du président après un an à l'Elysée

Un an après son élection à la présidence de la République, l'image de Jacques Chirac dans l'opinion publique est très contrastée. Selon un sondage réalisé les 26 et 27 avril auprès de 953 personnes par BVA pour France 3 et *Paris-Match*, 83 % des personnes interrogées trouvent le chef de l'Etat *« dynamique »*, 76 % *« sympathique »* et 68 % *« proche des gens »*. En revanche, 62 % des Français dressent un bilan globalement négatif de son action, notamment sur le terrain économique et social. En outre, 66 % jugent que *« les choses se sont plutôt moins bien passées que prévu »* depuis l'élection de Jacques Chirac, la déception étant particulièrement forte (69 %) parmi les sympathisants de l'UDF.

Selon cette enquête de BVA, si une élection présidentielle avait lieu aujourd'hui, Lionel Jospin l'emporterait au second tour avec 53 % des voix, contre 47 % à Jacques Chirac. Un sondage récent de l'Institut CSA indiquait, au contraire, que M. Chirac l'emporterait avec 51 % des suffrages (*Le Monde* du 23 avril).

■ **GÉNOCIDE RWANDAIS : les sénateurs ont adopté à l'unanimité**, mardi 30 avril, le projet de loi adaptant la législation française à une résolution de l'ONU, en vue de juger les actes de génocide commis en 1994 au Rwanda et de permettre l'instauration d'un tribunal pénal international à Arusha (Tanzanie). Ce texte *« marque un nouveau progrès dans la longue marche de la justice vers la répression internationale des crimes contre l'humanité »*, a déclaré le rapporteur de la commission des lois, Robert Badinter (PS, Hauts-de-Seine). Le garde des sceaux, Jacques Toubon, a indiqué que les tribunaux pour le Rwanda et l'ex-Yougoslavie constituent *« une étape vers la création d'une cour criminelle internationale permanente »*.

■ **PATRIMOINE : les députés ont voté**, mardi 30 avril, en première lecture, le projet de loi sur la création d'une fondation du patrimoine, destinée à favoriser le mécénat pour sauvegarder le patrimoine culturel et naturel. La majorité RPR-UDF a voté pour, le PS contre. Le PCF s'est abstenu. Les députés ont modifié la composition du conseil d'administration de la fondation.

■ **PSYCHOTROPES : le Sénat a adopté**, mardi 30 avril, à l'unanimité en première lecture, un projet de loi visant à contrôler la fabrication et la vente de produits chimiques pouvant servir à fabriquer des stupéfiants. Ce texte, soumis le 12 mars à l'Assemblée nationale, prévoit la répartition en trois catégories, selon la nature et la gravité du risque qu'elles présentent, de vingt-deux substances chimiques susceptibles d'être utilisées à des fins illicites.

■ **FINANCES : le débat d'orientation budgétaire aura lieu** les mardi 14 et mercredi 15 mai à l'Assemblée nationale, a confirmé mardi 30 avril la conférence des présidents. Quelques jours auparavant, la commission des finances devrait recevoir un document de *« cadrage »* du gouvernement. *C'est la première fois qu'un tel débat d'orientation* budgétaire est organisé au Parlement.

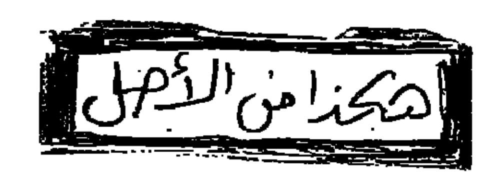
■ **BOYCOTT : les députés communistes ont décidé de ne pas participer** à la visite du roi Hassan II du Maroc à l'Assemblée nationale le 7 mai, a annoncé mardi 30 avril leur président, Alain Bocquet. Une délégation du groupe communiste a remis, la semaine dernière, à l'ambassadeur du Maroc en France une liste de *« prisonniers politiques »* qu'elle souhaite voir libérer, a précisé M. Bocquet.

■ **RENCONTRE VERTS-PCF : le secrétaire national du PCF, Robert** Hue, et la porte-parole des Verts, Dominique Voynet, se sont rencontrés, mardi 30 avril, au siège du Parti communiste, où ils ont évoqué la perspective d'une *« coopération »* entre leurs deux formations. Au cours de cette rencontre, organisée à la demande des Verts et qui a duré une heure et demie, Robert Hue et Dominique Voynet sont convenus d'*« agir pour un rassemblement* [à gauche] *le plus large qui ne reproduise pas les erreurs du passé et permette un vrai changement dans notre pays »*.

■ **ARMÉES : le ministre de la défense, Charles Millon**, a adressé, mardi 30 avril, un *« message à toutes les armées »* pour leur faire-part *« de la très grande satisfaction »* du président de la République *« pour la qualité des travaux conduits sous votre responsabilité dans la perspective de la réforme engagée pour notre défense »*. Dans ce message, M. Millon souligne que *« la disponibilité et la compétence dont chacun a fait preuve, le sens de l'Etat qui a permis de dépasser les intérêts personnels et catégoriels, sont un gage de réussite pour l'avenir de nos forces armées »*.

■ **BANQUE DE FRANCE : le Parti socialiste a vivement réagi**, mardi 30 avril, aux conclusions du rapport annuel de la Banque de France et s'en est pris à son gouverneur, Jean-Claude Trichet. *« Il est alarmant de voir que, pour le gouverneur de la Banque de France, les seules solutions envisagées sont encore et toujours la réduction de la dépense publique »*, indique, dans un communiqué, Pierre Moscovici, secrétaire national du PS aux études. *« Le président de la République a trouvé en Jean-Claude Trichet son inspirateur »*, affirme M. Moscovici.

■ **SÉCURITÉ SOCIALE : le ministre des affaires sociales, Jacques Barrot**, a annoncé, mardi 30 avril à l'Assemblée nationale, qu'il recevrait les organisations de médecins, la semaine prochaine, en vue d'une *« concertation »* et il a confirmé le dépôt, *« avant l'été »*, d'un projet de loi sur l'assurance-maladie universelle.



Groupe Crédit Foncier : activité et résultats consolidés de l'exercice 1995

1995 :
un provisionnement substantiel des risques immobiliers

1996 :
la mise en œuvre d'un plan de redressement et d'adaptation vigoureux

Le Conseil d'Administration du Crédit Foncier, réuni le 29 avril 1996 sous la présidence de Jérôme MEYSSONNIER, a pris connaissance des décisions du Ministre de l'Economie et des Finances, qui ont fait l'objet d'un communiqué. Dans ce contexte, le conseil a procédé à l'arrêté des comptes sociaux et à l'examen des comptes consolidés de l'exercice 1995. Il a approuvé le projet de plan de redressement et d'adaptation du groupe Crédit Foncier à mettre en œuvre dès 1996 et qui doit conduire au redressement de la rentabilité du groupe.

I - Activité

• Production nouvelle

Les conditions d'activité sont restées difficiles en 1995 avec en particulier une nouvelle dégradation des marchés immobiliers, la faiblesse de la demande de crédit et le développement d'une concurrence agressive limitant les marges de la production nouvelle.

Dans ce contexte, la production du groupe s'est établie à 36,3 MdF, en diminution de 19,5 % par rapport à 1994, compte tenu notamment de la suppression des prêts à l'accession à la propriété (P.A.P.) au 1er octobre et d'une base de référence 1994 accrue par l'effet du plan de relance des prêts aidés de l'époque.

Face à la disparition des P.A.P., le Crédit Foncier s'est mobilisé dans le placement, des prêts à taux zéro et des prêts complémentaires associés. Sa part de marché a atteint pour les prêts à taux zéro 17 % au 31/12/1995. Dans ce secteur, l'exercice 1995 a été marqué par un accord de partenariat avec La Poste qui prévoit que celle-ci oriente les agents sous "statut P.T.T." et ses clients titulaires de droits à épargne-logement vers le Crédit Foncier pour l'obtention d'un prêt à taux zéro. Cet accord permet *d'appuyer la capacité de production du Crédit Foncier sur* ce segment de marché. En ce qui concerne le prêt à l'accession sociale (P.A.S.), la production de prêts s'est maintenue à un niveau élevé de 2,7 MdF avec une part de marché de 26 %. Au total, le Crédit Foncier a ainsi confirmé, en 1995, sa capacité de développement dans le domaine des prêts réglementés.

Globalement, les prêts à l'habitat et aux collectivités locales ont constitué 93 % de la production, traduisant la poursuite du rééquilibrage des opérations vers les secteurs les moins risqués. Les crédits promoteurs ont été à nouveau réduits de moitié, à 785 MF, et n'ont financé que des opérations de construction de logements engagées par les sociétés du groupe.

• Encours de prêts

L'encours des prêts est resté stable à 348 MdF avec une diminution du secteur aidé de 1 % et une progression du secteur concurrentiel de 2,5 %. Le secteur aidé représentait 61 % du total des encours à fin 1995.

• Financement

Les ressources nouvelles à long terme collectées par le groupe en 1995 ont atteint 15,2 MdF contre 24 MdF en 1994. Cette réduction s'explique principalement par la baisse de la production globale et un volume de remboursements anticipés toujours élevé bien qu'en très net retrait par rapport à 1994.

Les conditions de financement de l'établissement se sont détériorées à partir de septembre 1995 (annonce de la suppression des P.A.P., publication des résultats du premier semestre, dégradation des notations du Crédit Foncier), empêchant, à compter de novembre, de nouvelles émissions sur les marchés. Au début de 1996, le relais a été pris grâce à l'octroi par la Caisse des Dépôts et Consignations d'une ligne de crédit de 20 MdF extensible à 25 MdF.

II - Résultats consolidés

• **Le produit net bancaire** du groupe, dans sa nouvelle définition[1], s'est inscrit à 4.768 MF en 1995 contre 5.788 MF en 1994. Hors plus-values de cessions et facteurs non récurrents, la diminution des recettes d'activité ressort à 14 %. Elle est expliquée par une réduction des marges sur l'encours de prêts liée aux volumes élevés de renégociations et de remboursements anticipés de prêts enregistrés en 1993 et 1994.

• **Le résultat brut d'exploitation** ressort à 1.957 MF, en baisse de 39 % par rapport à 1994. Il tient compte notamment :

- de charges générales d'exploitation (y compris amortissements) qui enregistrent une légère baisse à 2.557 MF (contre 2.567 MF en 1994), traduisant la politique de maîtrise des frais généraux du groupe. A périmètre constant, les charges d'exploitation ont diminué de 1,4 % ;
- d'une provision de 254 MF destinée principalement à ramener à la valeur de marché actuelle de deux ensembles immobiliers acquis par le Crédit Foncier ces dernières années.

• Charge du risque 1995

Dans un marché immobilier en crise persistante, le Crédit Foncier a été conduit à examiner, dans une perspective de cession de certains actifs et de réorganisation profonde de ses activités, l'ensemble des risques, *latents ou avérés, affectant ses métiers de prêteur aux* professionnels, de promoteur et d'investisseur patrimonial. Ce changement de perspective est lié à la suppression de son quasi-monopole de distribution des prêts d'accession à la propriété, situation qui a entraîné un mouvement de défiance envers la société qui s'est traduit par des dégradations de sa notation et l'impossibilité de lever des capitaux suffisants compte tenu du renchérissement corrélatif de ses conditions de ressources.

C'est dans ce contexte que la direction du Crédit Foncier et son conseil d'administration ont estimé nécessaire qu'il soit procédé, au-delà des travaux annuels de même nature déjà réalisés, à une revue approfondie des risques immobiliers du groupe, et à l'estimation de la charge du risque y afférente.

Cette mission, réalisée en étroite liaison avec les travaux des commissaires aux comptes, a été confiée à un cabinet d'audit et à des experts externes au groupe Crédit Foncier. Son champ d'investigation a couvert tous les risques immobiliers, notamment ceux afférents à la promotion, aux crédits spécialisés (hôtellerie, loisirs, restauration,...) et au patrimoine immobilier du groupe. Le résultat de ces évaluations a été pris en compte dans le provisionnement de l'exercice 1995. La valeur des créances et des actifs a ainsi été ramenée à la valeur de marché déterminée en avril 1996 et établie dans une perspective de sortie définitive des risques concernés. Cette mise à niveau est apparue nécessaire eu égard à la nouvelle détérioration des marchés immobiliers et au besoin d'adaptation rapide et important du groupe à un contexte entièrement concurrentiel.

Elle permettra en outre :

- de céder plus facilement les actifs sous-jacents aux créances gagées par des immeubles et de réduire en conséquence les intérêts non perçus sur créances douteuses ;
- d'apprécier les opportunités de vente d'immeubles ;
- de ne plus supporter de pertes significatives sur fonds propres investis dans la promotion.

Au total, la charge du risque de l'exercice 1995 ressort à 13,6 MdF et se répartit comme suit :

Charge du risque 1995 sur :	(en MdF)
- immeubles	4,7
- promotion (fonds propres et crédits)	6,3
(dont en fonds propres)	*(2,4)*
- immobilier spécialisé (crédits)	2,1
- autres	0,5
Total	13,6

• La valeur nette comptable des **actifs immobiliers** a été dégradée de 4,7 MdF dont 4,3 MdF complètent, au niveau de 49 %, la couverture de la valeur comptable des *immeubles en moins-values du pôle patrimonial.*

• Les engagements en fonds propres dans la **promotion** ont été décotés de 2,4 MdF pour tenir compte des perspectives sus-énoncées, portant ainsi à 52 % la couverture des engagements bruts globaux en fonds propres et en crédits des risques de promotion interne du groupe.

• L'effort substantiel de provisionnement des crédits réalisé dans le secteur de la **promotion externe** permet de porter le taux de provisionnement des créances douteuses de cette catégorie de 57 % au 31/12/1994 à **84 %** au 31/12/1995. La politique active de traitement des opérations compromises a par ailleurs abouti à une réduction des concours bruts aux professionnels de l'immobilier de 7 %. Le taux de provisionnement des encours bruts est passé de 34 % à fin 1994 à **59 %** au 31/12/1995.

• Le Crédit Foncier a réalisé également un effort de provisionnement important sur le secteur des crédits à **l'immobilier spécialisé** (hôtellerie, loisirs, santé, ...). Le taux de provisionnement de ces créances douteuses a été porté de 34 % à fin 1994 à **52 %** à fin 1995. Dans le **secteur de l'habitat**, dont l'encours total est de 252 MdF soit 73 % des encours globaux de prêts, les taux de créances douteuses ont diminué de 4,7 % à 4 % pour le secteur aidé et de 5,4 % à 4,9 % pour le secteur concurrentiel. Au total, le stock de provisions sur crédits représente **71 %** de l'encours douteux global du secteur concurrentiel, à la fin de 1995.

• Autres éléments significatifs du compte de résultat :

- Une provision de 1.000 MF a été constituée dans les livres du Crédit Foncier afin de faire face aux coûts liés au projet de plan de restructuration de la société.
- *Une plus-value d'échange d'immeubles de 756 MF a été* réalisée au cours de l'exercice 1995.
- Une reprise de 753 MF a été effectuée sur les fonds pour risques bancaires généraux.

En définitive, le résultat consolidé, part du groupe, s'établit à – 10,8 MdF, ramenant les capitaux propres consolidés (part du groupe) à – 2,4 MdF et le ratio de solvabilité du groupe de 9,1 % à fin 1994 à 0,5 % au 31/12/1995.

(1) Les produits nets bancaires 1995 et 1994 comprennent les autres produits et charges d'exploitation bancaire et non bancaire, auparavant classés entre le produit net bancaire et le résultat brut d'exploitation.

III - Résultats sociaux

Le résultat du Crédit Foncier société mère ressort à – 10,4 MdF. En conséquence, le conseil d'administration ne proposera pas le versement d'un dividende au titre de l'exercice 1995. Il décidera de la convocation d'une assemblée générale extraordinaire dans le délai légal consécutif à cette situation.

IV - Plan de redressement et d'adaptation

Le projet de plan, approuvé par le conseil d'administration, a été remis au comité central d'entreprise le 29/04/1996. Il a été élaboré afin de faire face aux conséquences de la suppression des prêts P.A.P. Il vise à réformer et moderniser profondément l'entreprise afin que le Crédit Foncier demeure le premier des établissements spécialisés sur le marché des prêts fonciers.

Le plan repose sur la concentration des activités du Crédit Foncier sur le marché des crédits à l'habitat et sur la collecte d'épargne, sur une réorganisation complète de la distribution et de la gestion des prêts, sur un allégement très important, nécessairement rapide, des charges générales d'exploitation et sur la cession d'actifs faiblement productifs ou ne correspondant pas à sa stratégie.

L'objectif du plan est d'atteindre un retour à l'équilibre en 1997 et une rentabilité satisfaisante des fonds propres en 1998.

V - Restructuration financière

Le Conseil d'Administration, ayant pris connaissance des perspectives du Crédit Foncier et approuvé le plan de redressement que lui a soumis Jérôme Meyssonnier, a décidé de proposer à l'Assemblée Générale Extraordinaire des actionnaires, qui sera convoquée pour le 28 juin, *d'imputer les pertes*, qui s'élèvent à 10,4 MdF, sur les primes et réserves et de réduire le capital social pour le ramener à 943 MF, soit 25 francs par actions.

A l'issue de cette imputation et de cette réduction, il subsisterait un report à nouveau déficitaire de 3,5 MdF.

Le Conseil d'Administration suivra tout particulièrement d'ici le 31 juillet 1996 la mise en œuvre du plan de redressement et d'adaptation du Crédit Foncier et les perspectives d'un adossement assurant la pérennité de l'établissement.







Le gouvernement est partagé sur l'opportunité de l'« amendement buvette »

Tandis que Guy Drut préconise un assouplissement du décret pris en application de la loi Evin, Jacques Barrot et Hervé Gaymard s'opposent résolument, au nom de la santé publique, à cette proposition d'origine parlementaire, qui vise à autoriser sous conditions la vente d'alcool dans les stades

Les députés devaient se prononcer en deuxième lecture, jeudi 2 mai, sur un amendement au projet de loi portant diverses mesures d'ordre social, sanitaire et statutaire (DMOSSS) *autorisant, sous certaines conditions, la vente d'alcool dans les stades*: selon ce texte, les buvettes pourraient vendre du vin, de la bière et du cidre, à raison de vingt week-ends par an, *en ouvrant trente minutes avant et en fermant trente minutes après une compétition.* Adopté en première lecture par les députés, puis repoussé par les sénateurs, cet amendement a fait l'objet d'un intense *lobbying de la part des responsables de* clubs amateurs. Les producteurs d'alcool sont restés relativement discrets, la corporation des cafetiers s'insurgeant contre la perspective d'une concurrence déloyale. Les associations de *lutte contre l'alcoolisme redoutent*, dans la perspective de la Coupe du monde de football organisée en France en 1998, que cette proposition d'origine parlementaire ne soit les prémices du démantèlement de la loi Evin.

SPORT ET ALCOOL : l'« amendement buvette », visant à autoriser sous certaines conditions la vente d'alcool dans les buvettes des stades, est un cocktail détonant. Avant son passage en deuxième lecture à l'Assemblée nationale, jeudi 2 mai, ce texte d'origine parlementaire a déjà fait l'objet de *séances mémorables au* Palais-Bourbon comme au palais du Luxembourg (*Le Monde* du 21 mars et du 20 avril).

Déclencheur de l'affaire : le problème du financement des petits clubs sportifs. Partout en province, ces associations – qui emploient bon nombre de bénévoles – évaluent les recettes de ces fameuses buvettes à environ un *quart de leur* budget. Aménageant la réglementation antérieure, la loi Evin du 10 janvier 1991 a posé comme principe l'interdiction de la vente d'alcool dans les stades. Par décret, les dérogations temporaires ont été limitées à une seule par an et par club, d'une durée maximale de quarante-huit heures.

La législation est une chose, la pratique en est une autre. Pendant que le champagne coule à flots dans les luxueuses loges du Parc des Princes, à Paris, la plupart des petites buvettes de province continuent de vendre de l'alcool en toute illégalité. *« 80 % des buvettes du Sud-Est le font »*, indique Thierry Mariani (RPR, Vaucluse), prompt à dénoncer *« l'hypocrisie »* régnante. Entre responsables associatifs et députés, les contacts, fréquents par nature, sont d'autant plus proches que se profile à l'horizon l'échéance des prochaines élections législatives. *« Les dirigeants de clubs sont nos correspondants habituels »*, souligne Bernard Accoyer (RPR, Haute-Savoie), rapporteur du projet de loi portant diverses mesures d'ordre social, sanitaire et statutaire (DMOSSS), favorable à l'amendement. Quant aux sénateurs, érigés par la Constitution en représentants des collectivités territoriales, ils ne peuvent décemment ignorer *l'un des fondements* de la vie provinciale... Bon nombre d'élus sont d'autant plus sensibilisés au sujet qu'ils ont eux-mêmes eu des responsabilités dans le secteur associatif avant d'exercer leur mandat.

Vice-président du groupe d'étude sur le sport de l'Assemblée nationale, Edouard Landrain (UDF-FD, Loire-Atlantique), en charge des affaires culturelles et sportives au conseil général de Loire-Atlantique, est aujourd'hui le chef de file de l'« amendement buvette » *(lire ci-dessous)*. Dans le passé, M. Landrain a bataillé en vain sur plusieurs fronts – l'institution d'une taxe sur la consommation de tabac ou le relèvement du prélèvement sur la Française des jeux, afin d'augmenter les recettes du Fonds national de développement du sport (FNDS) –, avant de défendre cette *« mesure populaire qui ne coûte pas un rond »*.

« MAUVAIS MOYEN »

L'« amendement buvette » a suscité des réactions diverses et variées au sein du gouvernement : la colère de Jacques Barrot, ministre du travail et des affaires sociales, qui a souligné devant les députés que leur proposition consistait à *« trouver un mauvais moyen pour résoudre un vrai problème »*; et la compréhension de Guy Drut, ministre de la jeunesse et des sports, qui, quarante-huit heures plus tard, assurait que le gouvernement *« allait permettre une plus large possibilité d'ouverture des buvettes »* dans les enceintes sportives...

En dépit de ce que certains arguments échangés en séance publique pouvaient laisser présager, le lobby de l'alcool semble être resté relativement discret. *« La consommation dans les buvettes n'étant pas considérable, on n'a pas vu apparaître les lobbys des bouilleurs de cru ou de la bière »*, confirme Jean-François Mattéi, professeur de médecine et député (UDF-PPDF) des Bouches-du-Rhône, opposé à l'amendement.

Les organisations professionnelles de cafetiers sont bien montées au créneau... mais pour s'opposer vigoureusement à la proposition des parlementaires, qui leur fait craindre une concurrence déloyale. *« Les députés ont cédé à la pression du milieu associatif »*, explique-t-on à la Confédération française des hôtels, restaurants, limonadiers et discothèques (CFHRLD). *« On veut, de façon dérogatoire, autoriser la vente de bière lors des manifestations sportives, alors que, depuis la loi Evin, les brasseurs ne peuvent plus sponsoriser les clubs, et alors qu'il est impossible aujourd'hui de créer un café aux portes d'un stade ! » « Les clubs vont faire commerce dans le cadre d'associations, sans être soumis ni à la TVA ni à la taxe professionnelle ! »*, s'insurge, de son côté, le groupement des cafetiers (25 000 adhérents, affilié à la CFHRLD), qui redoute également qu'avec l'arrivée des clubs le prix des licences ne s'envole.

Quant aux puissants lobbys qui avaient largement donné de la voix lors du débat sur la loi Evin, ils regardent tout cela d'un œil quelque peu désabusé. Directement concernés, les brasseurs se tiennent prudemment en dehors de la bataille, les buvettes ne représentant pour eux qu'un canal très marginal de ventes. *« Ce sont des points de vente tellement éphémères qu'on ne peut les considérer comme de véritables interlocuteurs commerciaux »*, explique-t-on à l'Association des brasseurs de France. Pas question, dès lors, de se brouiller avec la corporation des cafetiers, autrement plus stratégique. Chez Heineken, on souligne que *« ce sont les patrons de clubs sportifs qui font du lobbying. Le risque est d'habiller Pierre en déshabillant Paul, c'est-à-dire de déstabiliser des bistrots qui, eux, ont un vrai rôle social dans les campagnes »*.

A l'Association nationale de prévention de l'alcoolisme (ANPA), on ne rentre pas dans ce genre de détail. Son directeur, Patrick Elineau, est en effet persuadé que l'« amendement buvette » marque *« les prémices de quelque chose de plus grave ». « Dans la perspective de la Coupe du monde de football de 1998, il y a une pression de plus en plus forte des producteurs et des annonceurs pour faire sauter l'interdiction du parrainage. » « D'entorse en entorse, on finit par vider cette loi de sa substance »*, regrette M. Mattéi.

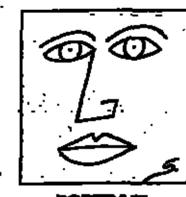
Quant au professeur Gérard Dubois, l'un des cinq membres du groupe de travail dont le rapport avait servi à l'élaboration de la loi Evin, il partage la même inquiétude : *« Quand on voit un pan de mur qui commence à tomber, on s'inquiète pour le toit et pour les fondations... »*

Caroline Monnot et Jean-Baptiste de Montvalon

Edouard Landrain défend une certaine idée de la « convivialité »

NANTES
de notre correspondant

« Doudou » n'en revient pas. Son amendement « buvette » lui vaut un courrier de ministre. Député (UDF-FD) de la circonscription d'Ancenis (Loire-Atlantique), il travaille depuis 1988 dans un anonymat total sur les questions de santé, de Sécurité sociale, de culture ou de patrimoine. Et là, c'est la France entière qui lui écrit pour le féliciter ou l'agonir : *« J'ai reçu une lettre délirante du syndicat des cafetiers qui proteste contre la concurrence déloyale des buvettes. »*


PORTRAIT

Promis, juré : Edouard Landrain, soixante-six ans, chirurgien-dentiste, bon basketteur, vice-président du conseil général de Loire-Atlantique, rapporteur du budget de la jeunesse et des sports l'an dernier, ne roule pas pour le lobby de l'alcool.

« FAUTE POLITIQUE »

Même s'il est l'élu d'un département où se vendangent le muscadet, le gros-plant et les vins du coteau d'Ancenis, commune dont il est conseiller municipal depuis 1965 et maire depuis 1977, seule l'intéresse, à l'entendre, la défense du milieu associatif, dont il goûte chaque dimanche la *« convivialité »* et dont il juge ébranlé le socle fait de bénévolat et de retrouvailles amicales autour d'un *« verre d'une boisson alcoolisée culturellement admise localement »*.

Pour Edouard Landrain, la politique consiste justement à *« sortir des choses décidées par Bercy et à prendre fait et cause pour l'intérêt de ses concitoyens au niveau le plus humble »*. Un député qui ne saurait pas faire *« remonter le mécontentement »* n'a pas de raison d'être. Et tant pis pour le gouvernement s'il veut *« commettre une faute politique de plus »*.

« Doudou » estime ne demander qu'une application de la loi Evin, respectueuse des millions de bénévoles et sportifs du dimanche : *« Je me suis abstenu lors du vote de la loi. Non à cause de son principe, qui est bon, mais de ses outrances. Essayez de manger un jambon-beurre en buvant une orangeade. Et que fait un ministre après avoir fait voter sa loi ? Il l'arrose à la buvette de l'Assemblée nationale ou du Sénat. »*

Adrien Favreau

ÉDUCATION Le ministère de l'éducation nationale a rendu public, jeudi 2 mai, le bilan des épreuves d'évaluation réalisées à la dernière rentrée auprès des élèves entrant en classe de CE2 et en sixième. ● CES RÉSULTATS confirment qu'à la fin des cinq premières années d'école 9 % d'entre eux ne maîtrisent pas les compétences de base en lecture et 23,5 % en calcul. Au total, 6 % des élèves sont déjà en situation de grand échec scolaire. ● POUR CLAUDE THÉLOT, qui dirige la direction de l'évaluation et de la prospective, il importe de réfléchir à de nouvelles méthodes pour *« améliorer l'efficacité pédagogique »* de l'école primaire, le collège ne pouvant remettre à niveau les élèves les plus en difficulté. M. Thélot note pourtant que *« depuis vingt ou trente ans, le niveau général des élèves a plutôt augmenté »*. 65 000 jeunes sortent aujourd'hui du système éducatif sans formation.

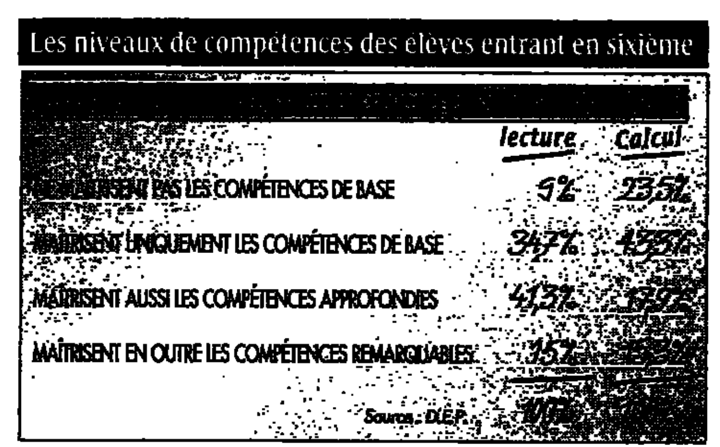
26 % des écoliers ne savent pas lire ou calculer à la fin du primaire

Le bilan des évaluations menées par le ministère à l'entrée en CE2 et en sixième montre qu'une part importante des jeunes scolarisés a les plus grandes difficultés en calcul. 6 % d'entre eux entrent au collège en situation de grand échec

A L'ENTRÉE en sixième, 9 % des élèves ne savent pas lire et 23,5 % éprouvent les plus grandes difficultés en calcul. Au total, 6 % ne maîtrisent ni l'une ni l'autre de ces compétences. Cumulant ces deux handicaps, ils sont déjà considérés en grand échec scolaire. En rendant public, jeudi 2 mai, le bilan des épreuves d'évaluation conduites, lors de la dernière rentrée, auprès des élèves entrant en deuxième année de cours élémentaire puis en sixième, la direction de l'évaluation et de la prospective (DEP) du ministère de l'éducation nationale risque d'alimenter la polémique ouverte par la commission Fauroux sur l'efficacité du système éducatif. L'état des lieux qu'elle dresse semble confirmer les analyses faisant porter sur l'école primaire une part de la responsabilité des difficultés du collège, comme l'indiquait récemment Luc Ferry (*Le Monde* du 23 avril).

Attachée à mesurer les progrès des élèves d'année en année, la DEP, toutefois, ne tire pas des chiffres les mêmes conclusions. Selon ses résultats, les bons élèves sont plus nombreux qu'autrefois et la proportion d'élèves en grand échec a tendance à diminuer. Il n'empêche : la comparaison établie à l'issue du test de certificat d'études passés par des élèves de 1920 avec ceux d'aujourd'hui en fin de parcours scolaire avait déjà laissé entrevoir des lacunes.

Lors de la dernière rentrée, plus de 15 % des élèves entrant en CE 2 ne savaient pas reconnaître des mots courants ou déchiffrer un texte inconnu, ni comprendre un texte simple. Presque la moitié des élèves avaient ces acquis de base, tandis que 38 % possédaient des compétences *« remarquables ou approfondies »* : retrouver des informations non explicites dans un texte, mettre en relation plusieurs informations. 17 % des élèves ne savaient pas faire une addition, ne connaissaient pas les nombres entiers et se révélaient incapables d'exploiter un tableau à double entrée. Près des deux tiers le pouvaient (63,6 %), mais uniquement cela, alors que 12 % de leurs camarades maîtrisaient la soustraction et la multiplication et un peu plus de 7 % savaient déjà résoudre des problèmes.



La lecture croisée de ces résultats permet de déterminer le pourcentage d'enfants en très grande difficulté : 7,7 %. Depuis que ces évaluations sont conduites, ce chiffre oscille, d'année en année, entre 5 % et 10 %. Au total, un tiers (33,8 %) des élèves maîtrisent uniquement les compétences de base dans les deux disciplines.

A l'entrée au collège, la proportion d'élèves qui ne maîtrisent pas les compétences de base en lecture a diminué par rapport au CE 2, mais reste trop importante : 9 % des nouveaux collégiens ne comprennent pas de quoi parle le texte qu'ils ont lu et se révèlent donc incapables d'en tirer des informations. De plus, ils ne maîtrisent toujours pas l'ordre alphabétique. 35 % des élèves maîtrisent uniquement ces compétences de base.

PROGRESSION POSSIBLE

En calcul, la situation s'est aggravée : près du quart des élèves ne maîtrisent pas les compétences de base (comparer des nombres entiers, faire les quatre opérations, en comprendre le sens et les utiliser à bon escient) ; 43 % des élèves maîtrisent uniquement ces compétences. Si l'on croise les résultats de français et de mathématiques, 26 % des élèves ne maîtrisent pas les compétences de base dans au moins une des deux matières. Néanmoins, d'après les premiers résultats de l'expérimentation conduite en sixième en 1994-1995, les « mauvais » élèves peuvent progresser au collège. A la fin de l'année, les collégiens des établissements expérimentaux réussissent mieux les tests que les élèves des collèges ordinaires (*Le Monde* du 9 avril). Les très mauvais élèves sont moins nombreux, les très bons plus nombreux. Mais ces résultats restent modestes.

Une étude sur les connaissances acquises en fin de troisième sera publiée dans quelques semaines. S'il est encore temps, elle pourrait alimenter les réflexions de la commission Fauroux sur le *« bagage minimum »* en fin de scolarité obligatoire ou celles du Conseil national des programmes sur le *« socle commun de connaissances »*.

B. G.

★ « Les compétences en lecture, en calcul et en géométrie des élèves à l'entrée au CE 2 et en sixième », note 96 22, mai 1996 ; « L'expérimentation menée en sixième en 1994-1995 », note 96 21, mai 1996. DEP, ministère de l'éducation nationale, 58, boulevard du Lycée, 92170 Vanves.

Claude Thélot, directeur de l'évaluation et de la prospective

« Depuis vingt ou trente ans, le niveau général des élèves a plutôt augmenté »

CLAUDE THÉLOT est à la tête de la direction de l'évaluation et de la prospective (DEP), qui dépend du ministère de l'éducation nationale

« 47 % des élèves entrant en CE2 ne font que maîtriser les compétences de base en lecture et 64 % en calcul. Y a-t-il lieu d'être satisfait ?

– Oui et non. En début de CE2, il est assez naturel que les apprentissages soient en cours d'acquisition. Ce n'est pas extrêmement grave si tout n'est pas maîtrisé au niveau de cette classe. Il est vrai qu'il y a déjà eu auparavant deux années d'école obligatoire, dont le cours préparatoire (CP) : c'est un moment important, mais ce n'est pas le seul où l'on puisse acquérir les apprentissages de base. On peut, pendant les trois années qui restent – le cycle des approfondissements, justement –, maîtriser ce qui ne l'est pas encore à l'entrée du CE2. Il ne faut pas se concentrer sur le CP, c'est toute l'école élémentaire qui est importante.

» Cela dit, il faut s'interroger sur les élèves qui ne maîtrisent même pas les compétences de base. Les enseignants, les corps d'inspection ont à réfléchir pour savoir comment accroître l'efficacité pédagogique. Ces résultats doivent servir de base à des actions d'information, de formation. On sait très bien que les pratiques diffèrent d'un enseignant à l'autre. Par exemple, le temps d'enseignement du français peut varier de un à quatre. Je crois que cette diversité est trop grande.

> « Un peu plus du quart d'une génération est en difficulté à l'entrée au collège »

– Faut-il faire remonter la source des échecs scolaires à l'école primaire ?

– Il y a des enfants qui entrent au collège – entre 5 % et 10 % – en très grande difficulté. C'est bien entendu à l'école, le plus précocement possible, qu'il aurait fallu traiter leur échec. Pour beaucoup d'entre eux, en sixième, c'est trop tard. Si vous leur ajoutez les élèves qui sont en difficulté moyenne, c'est au total un peu plus du quart d'une génération (26 %) qui est en moyenne ou grande difficulté à l'entrée au collège.

» Mais il ne faut pas perdre de vue que, deux ou trois ans plus tard, environ 20 % de cette population en difficulté sera tirée d'affaire. Donc, le collège a la capacité de combattre l'échec.

– Mais d'autres élèves, qui n'étaient pas en difficulté à l'entrée du collège, le sont deux ou trois ans plus tard. Et votre étude fait apparaître un « marais » d'élèves moyens, qui ne possèdent que des compétences de base en français ou en mathématiques.

– Ces élèves-là représentent près de la moitié d'une génération, soit 46 %. On se concentre sur les élèves en difficulté : on sait faire ou l'on ne sait pas faire, mais ils sont ou devraient être l'objet de soins attentifs.

» En revanche, il ne faut pas négliger « l'élève moyen ». Ce sont ces élèves qu'il faut tenter de hisser au niveau des bons. C'est un objectif possible. Par exemple, les heures d'études dirigées, décidées par François Bayrou pour la nouvelle sixième, sont très utiles et adaptées à l'élève moyen. Pour les élèves en grande difficulté, cela ne suffit pas, c'est clair. D'où les « dispositifs de consolidation » qui s'ajoutent pour eux aux études dirigées.

– Dans les résultats que la DEP propose chaque année, pourquoi ne pas croiser ceux des évaluations de CE2 et de sixième avec l'origine sociale des élèves ?

– On ne peut pas tout faire à chaque fois. Nous l'avons publié dans l'*Etat de l'école*, en 1994, et ces résultats montrent, en effet, un écart lié à la catégorie socio-professionnelle du chef de famille. Mais il ne faudrait pas, pour cette raison, imputer toute la responsabilité de l'échec à des facteurs extérieurs à l'école.

» On le voit bien dans l'évaluation des lycées. Certains établissements obtiennent de meilleurs résultats que ceux que l'on pourrait attendre en fonction d'un contexte social donné. Ils apportent une vraie valeur ajoutée quand d'autres restent en deçà des performances possibles.

– On ne peut tout de même pas nier qu'une partie des élèves arrivent à la fin du collège assez mal outillés...

– Il faut considérer l'évolution dans le temps. Depuis vingt ou trente ans, le niveau général des élèves a plutôt augmenté. Cela dépend des compétences et des disciplines, mais la tendance est plutôt à la hausse.

» Au milieu des années 70, 225 000 enfants, soit le quart d'une génération, quittaient l'école sans formation. C'était beaucoup moins grave qu'aujourd'hui et personne ne parlait d'échec scolaire : ils trouvaient quand même un emploi et s'inséraient dans la société. Actuellement, ce sont 65 000 jeunes qui sortent du système éducatif sans formation, trois fois moins qu'il y a vingt ans. Mais ces exclus scolaires seront presque à coup sûr des exclus économiques et sociaux.

– On constate que les échecs sont toujours concentrés dans les mêmes établissements et dans les mêmes classes...

– Pour une part, l'école reflète le territoire. Or non seulement le territoire est socialement très inégalitaire, mais cette inégalité s'est notablement accrue depuis quinze ans. Pour la compenser, les établissements scolaires ont mis en œuvre des projets spécifiques : les collèges, en particulier, fonctionnent de façon moins inégalitaire qu'au début des années 80. De même, alors que leur environnement s'est dégradé, les établissements situés en zone d'éducation prioritaire (ZEP) n'ont pas vu leur retard sur les autres établissements s'aggraver. »

Propos recueillis par Béatrice Gurrey

L'infernal huis clos des deux cousins Gérard

AIX-EN-PROVENCE
de notre envoyé spécial

Ils étaient cousins, RMistes et chômeurs, et ils s'appelaient tous les deux Gérard. Le premier, Gérard Franoux, trente et un ans, fait face à ses juges, lundi 29 et mardi 30 avril, aux assises des Bouches-du-Rhône. La photo du second, Gérard Fays, nu, circule de main en main parmi les jurés. Le président, Daniel Trillie, finit par perdre patience. L'accusé, tassé dans son box, les yeux baissés, ne veut rien voir. *« Comment ! Vous ne vous êtes rendu compte de rien ? Faites passer les photos aux jurés. »* Un à un, les visages se décomposent. Le légiste a dit sobrement : *« Il ne lui restait que la peau sur les os. »*

Gérard Franoux est accusé d'avoir séquestré et laissé mourir de faim et de froid son cousin dans la cave de la villa marseillaise qu'ils louaient ensemble, après que ce dernier eut été licencié et qu'il n'eut plus pu payer sa part de la location. L'accusation parle aussi d'actes de torture et de violences ayant entraîné la mort sans intention de la donner. Gérard Franoux encourt la perpétuité. Sa femme, Anne-Marie, principal témoin à charge, a été condamnée en correctionnelle à trois ans de prison avec sursis pour non-assistance à personne en danger.

La victime est décédée le 18 janvier 1991, au lendemain de son admission à l'hôpital dans un état comateux. Les médecins ont noté un état de maigreur extrême due à une sous-alimentation, une hypothermie à 23 degrés et des contusions au visage.

Entendu quinze jours après le décès, Gérard Franoux a expliqué aux policiers que son cousin *« s'était laissé aller »* après avoir été licencié de son entreprise de menuiserie. *« Au début, en août 1990, il avait une chambre particulière à l'étage, il prenait les repas avec nous. Il partageait les frais. A partir de novembre, il était descendu à la cave.. Il mangeait un peu moins. Il refusait les médecins. (...) C'était un grand enfant. »*

Les policiers en étaient restés là. *« Les médecins nous ont dit que c'était naturel,* rapporte un ami de la victime. *Et on s'était fait refouler au commissariat. »* La famille de Gérard Fays avait cependant persisté, consciente que quelque chose d'anormal s'était produit. La veille du décès, Marie-Madeleine, sa mère, avait eu son fils au téléphone. Elle était sans nouvelles depuis deux mois. A la barre, elle se souvient, en chiffonnant ses mains, que son Gérard avait rêvé de poulet aux champignons, avant que Franoux intervienne sèchement : *« Dégage en bas ! »*

Ensuite, la famille n'avait pas pu récupérer ses affaires : un living *« moderne »*, un ensemble vidéo et une mobylette, seuls signes extérieurs de richesse de ce *« gentil garçon »*, *« un peu simplet, peut-être »*, qui avait emménagé avec son cousin en rêvant d'une *« nouvelle cellule familiale »*. Mais qui avait surtout servi, note un ami, *« de poule aux œufs d'or »* en payant pour le couple Franoux facture sur facture. Le lendemain du décès, tout avait été nettoyé à la Javel et la porte de la « chambre » avait été repeinte.

« UN AUTRE LUI-MÊME »

Finalement, un juge avait été nommé, en juin 1991. Des premiers indices avaient enfin été relevés : des traces roses indéchiffrables, émanant de Gérard Fays, sous la peinture fraîche de la porte de sa « chambre » : un barreau scié à la fenêtre ; des rangées de bâtonnets barrés sur un mur, représentant peut-être un calendrier ; des verrous extérieurs suspects sur les portes de la cave. *« Pour enfermer les chiens »*, avait expliqué Franoux. Car les chiens vivaient là auparavant.

Et puis il y eut ce témoignage capital d'Anne-Marie, la femme de Gérard Franoux, recueilli en décembre 1993, près de trois ans après les faits, lorsque le couple fut à nouveau localisé après avoir un temps disparu. Il y aurait eu des douches froides dans le jardin, des nuits dans le lavoir non chauffé, des coups de règle en fer, une bousculade dans l'escalier, des repas donnés en cachette et repris de force par Gérard Franoux... *« Au début, il voulait aider son cousin, c'est vrai,* dit sa femme, *mais à la longue il ne l'a plus supporté. De toute façon, il n'y avait pas besoin de l'enfermer. Il avait peur. »*

Une psychologue indique que l'accusé a trouvé chez son parent *« un autre lui-même »* : reflet d'une enfance écorchée par les placements et les carences affectives, décalque d'une vie atteinte par le chômage et l'inactivité. Le psychiatre estime que l'accusé est un paranoïaque *« à la limite de la maladie mentale »* et mentionne *« l'instauration de relations de type sadomasochiste »* entre les deux cousins : *« Franoux, probablement, voulait inconsciemment remettre Fays au travail. L'enfer est souvent pavé de bonnes intentions... »*

L'avocat général, Alain Mombel, a requis douze ans de réclusion en demandant aux jurés de tenir compte des personnalités respectives du tortionnaire et de sa victime. Mᵉ Eliane Keramidas, avocat de Gérard Franoux, plaide les zones d'ombre entourant l'infernal huis clos : *« Il ne l'a peut-être pas empêché de mourir, mais il ne l'a pas tué. »* Les jurés, eux, ont finalement tranché pour plus de sévérité : quinze années d'enfermement.

Jean-Michel Dumay

L'abbé Pierre a été exclu du comité d'honneur de la Licra

POUR N'AVOIR pas formellement retiré son soutien au philosophe négationniste Roger Garaudy – auteur des *Mythes fondateurs de la politique israélienne*, mis en examen pour contestation de crimes contre l'humanité –, l'abbé Pierre a été exclu, mercredi 1er mai, du comité d'honneur de la Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme (Licra), dont il était membre depuis une vingtaine d'années. Cette décision, prise par le bureau et la commission juridique de cette organisation, est intervenue bien que le fondateur des communautés Emmaüs fût largement revenu, la veille, sur ses déclarations précédentes, renonçant notamment à réclamer un nouveau débat entre historiens (*nos dernières éditions* du 2 mai).

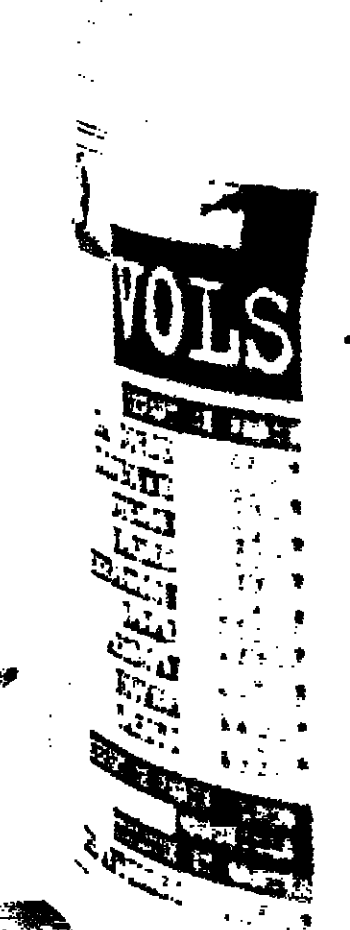
Mardi 30 avril, en effet, l'abbé Pierre, après *« de longs entretiens téléphoniques avec le président du Consistoire central juif de France et le grand rabbin »*, avait publié un communiqué, dont l'essentiel était sans équivoque : *« Je condamne avec fermeté,* écrivait-il, *tous ceux qui, pour des raisons diverses, veulent, de quelque manière que ce soit, nier, falsifier ou banaliser la Shoah, qui restera à jamais une tache de honte indélébile dans l'histoire de notre continent. »*

Cependant, l'abbé Pierre concluait son texte ainsi : *« Roger Garaudy ayant oralement et par écrit pris l'engagement formel de reconnaître toute erreur qui lui serait prouvée, ce n'est que s'il ne tenait pas cet engagement que, avec tristesse, je lui retirerais ma confiance. »*

GARAUDY PERSISTE

Cette position a été jugée par la Licra *« totalement contradictoire »* avec la condamnation des thèses négationnistes précédemment affirmées. La présence du fondateur des communautés d'Emmaüs au sein de son comité d'honneur *« ne se justifie plus »* à ses yeux. Selon l'organisation antiraciste, toutes les preuves contredisant les aberrations défendues par le philosophe ont été depuis longtemps apportées.

Ce dernier ne paraît pas près de désarmer. Dans une lettre publiée le 30 avril par le bihebdomadaire islamiste égyptien *Al Chaab*, Roger Garaudy affirme lutter contre *« le lobby sioniste en France, aux Etats-Unis et dans tous les pays occidentaux »*. L'ancien communiste converti à l'Islam écrit notamment : *« Ni la Torah ni les persécutions d'Hitler ne justifient l'usurpation des territoires des Palestiniens. »*



هكذا من الأصل

Le juge instruisant l'affaire de Carpentras a été dessaisi

Le dossier est confié à un magistrat marseillais

Le juge d'instruction chargé de l'enquête sur la profanation du cimetière juif de Carpentras, Sylvie Mottes, a été dessaisi, lundi 29 avril, par la chambre criminelle de la Cour de cassation au nom de l'*« intérêt d'une bonne administration de la justice »*. Le dossier a été confié à un juge d'instruction de Marseille.

AU NOM d'une *« bonne administration de la justice »*, la chambre criminelle de la Cour de cassation a décidé, lundi 29 avril, de retirer le dossier de l'enquête sur la profanation du cimetière juif de Carpentras au juge d'instruction chargé du dossier, Sylvie Mottes. Une seconde procédure, concernant un dossier qui semble lié à la profanation – l'homicide volontaire, en 1992, d'une jeune fille de la ville, Alexandra Berrus – est elle aussi visée par cet arrêt. Les deux enquêtes seront désormais instruites au tribunal de Marseille.

La Cour de cassation était saisie de deux requêtes. Fondée sur l'article 665 du code de procédure pénale, la première, datée du 10 avril, émanait du procureur général de la cour d'appel de Nîmes, Olivier Boutan, qui demandait le dessaisissement de Mme Mottes *« dans l'intérêt d'une bonne administration de la justice »*. Rédigée au mois de février, la seconde était une requête en *« suspicion légitime »* présentée par le neveu du défunt, Félix Germon. Son avocat, Me Gilbert Collard, dénonçait les lenteurs de l'instruction et l'*« absence d'investigations sérieuses dans un délai raisonnable »*. La chambre criminelle a finalement fait droit à la demande du procureur général.

L'interminable dossier de la profanation du cimetière juif de Carpentras compte aujourd'hui plus de 2 000 cotes. Depuis l'ouverture de l'information judiciaire, au mois de mai 1990, aucune mise en examen n'a été prononcée dans ce dossier. Aucun non-lieu n'a été rendu non plus. Les premières constatations ayant été faites avec beaucoup d'à-peu-près dans un contexte très médiatisé – le ministre de l'intérieur, Pierre Joxe, s'était rapidement rendu sur les lieux –, le dossier n'a guère progressé. Après avoir exploré la piste de l'extrême droite locale et régionale, l'instruction s'est orientée vers des jeunes gens de la bonne société de Carpentras mais, six ans après les faits, la confusion reste de mise.

A la fin de l'été 1995, le dossier semblait avoir fait un pas important avec le témoignage d'une jeune fille, Jessie Foulon, qui affirmait que la profanation avait été commise au cours d'un jeu de rôles par un groupe de jeunes gens de la ville. La confrontation entre les adolescents et Jessie Foulon avait cependant tourné court après une crise de nerfs de la jeune fille, qui avait ensuite déposé une plainte pour subornation de témoin contre l'adjudant-chef de la section de recherches de la gendarmerie de Nîmes. Elle l'accusait d'avoir fait pression sur elle afin qu'elle retire son témoignage (*Le Monde* daté 25 et 26 février).

Le 18 septembre 1995, lors de l'émission de TF 1 « Témoins NI », le nouveau procureur de Carpentras, Jean-Michel Tissot, avait ensuite annoncé que des *« mises en examen pourraient intervenir dans les prochaines semaines »*. Ce magistrat, qui estimait que la piste d'extrême droite *« n'était plus plausible, même si elle n'était pas totalement abandonnée »*, invoquait deux témoignages *« dignes d'intérêt »* : le premier faisait état de conversations tenues dans un bar de Carpentras au sujet de soirées organisées par des jeunes de la ville dans le cimetière, le second était une lettre anonyme reçue au palais de justice le 16 septembre. Dans ce courrier, l'auteur, qui affirmait avoir été le témoin passif de la profanation, donnait des noms et adresses. Depuis, le dossier ne semble pas avoir fait de progrès significatifs.

Anne Chemin

Guy Névache a été condamné à dix mois de prison avec sursis

GRENOBLE
de notre bureau régional

Personnalité influente du Parti socialiste jusqu'en 1985, puis acteur politique omniprésent dans la « cuvette » de Grenoble à partir de 1989, lorsqu'il rejoignit l'équipe d'Alain Carignon, maire (RPR) de la ville, Guy Névache a été condamné, mardi 30 avril, à dix mois de prison avec sursis et 200 000 francs d'amende. Il avait comparu le 27 février devant le tribunal correctionnel de Grenoble, aux côtés de François-Régis Bériot, conseiller général (UDF), et Robert Magnin (FD), ex-président du syndicat intercommunal de l'agglomération grenobloise (Sieparg). C'est la première fois que des élus comparaissaient dans le cadre des « affaires grenobloises ».

Accusé d'abus de biens sociaux, M. Bériot a été condamné à six mois de prison avec sursis et 50 000 francs d'amende. Mis en examen pour avoir délivré une fausse attestation, M. Magnin a été relaxé. *« Je paie pour le contexte »*, a réagi M. Bériot, président de la société d'économie mixte Grenoble Isère Développement (GID), dont le directeur général fut, de 1990 à avril 1995, M. Névache. A l'époque, Guy Névache était troisième adjoint de M. Carignon, chargé des grands travaux, et premier vice-président du Sieparg.

Le tribunal a examiné les conditions dans lesquelles M. Névache a quitté ses fonctions de directeur général de GID. Quelques semaines après son incarcération pour corruption dans une précédente affaire, en décembre 1994, M. Névache s'était mis d'accord avec M. Bériot pour recevoir, en guise de séparation à l'amiable, une *« indemnité transactionnelle d'accompagnement à la retraite »* d'un montant de 405 000 francs. L'opération fut rondement menée, grâce notamment à un document délivré par le président du Sieparg, Robert Magnin, qualifié par le parquet de *« lettre de complaisance »* destinée à *« tromper le service de légalité de la préfecture »*.

PAS DE CONTRAT DE TRAVAIL

Requérant *« des peines non symboliques et d'avertissement »*, le ministère public a été suivi par le tribunal. A propos de l'indemnité versée à M. Névache, les juges ont considéré que celui-ci n'était pas salarié de GID, mais mandataire social : *« Aucun contrat de travail ne le liait à GID et aucune convention collective ne lui était applicable,* ont-ils noté. *Il est constant qu'un directeur général est révocable sans préavis ni indemnité. »* Le président Bériot avait la possibilité, en raison de l'incarcération de M. Névache, de révoquer le directeur général *« sans donner de motif »*. Une telle décision, ajoute le jugement, *« s'imposait même pour sauvegarder l'image de marque de Grenoble Isère Développement »*.

Claude Francillon

DÉPÊCHES

■ *RÉGINE : Lionel Rotcage*, le fils de la chanteuse, a été inculpé de voies de fait et d'intimidations par une chambre des mises en accusation fédérale de Boston (Massachusetts). Les charges retenues contre sa mère ont été abandonnées. Tous deux étaient accusés d'avoir perturbé, le 17 avril, un vol Paris-Miami de la compagnie American Airlines, contraignant le pilote à faire une escale impromptue à Boston (*Le Monde* du 20 avril). Régine et son fils y avaient été interpellés par le FBI à leur descente d'avion. L'examen au fond a été fixé au 6 mai.

■ **FAITS DIVERS : un adolescent a été gravement blessé par balle**, lundi soir 29 avril, alors qu'il jouait au ballon sur un parking de Bischheim, près de Strasbourg. Excédé par le bruit d'un ballon, Ernest Henrich, âgé de quatre-vingt-quatre ans, a tiré en direction d'un groupe de jeunes gens. Une balle de calibre 22 LR a atteint le garçon à l'abdomen. Le tireur a été placé en détention.

■ **DIFFAMATION : le député (RPR) de Meurthe-et-Moselle, Gérard Léonard**, mis en examen pour diffamation à la suite d'une plainte de l'avocat parisien Arnaud Montebourg, a reçu, mardi 30 avril, le soutien *« unanime »* des députés RPR. Lors de la polémique sur les appartements d'Alain Juppé, Me Montebourg avait qualifié le premier ministre de *« délinquant »*, alors que le procureur de la République de Paris avait estimé que *« le chef de l'exécutif avait commis deux délits »*. M. Léonard avait dénoncé *« le caractère politicien et haineux de cette démarche indigne d'un avocat »*.

REPUBLIQUE FRANCAISE

PREFECTURE DE L'ALLIER
Direction de la Réglementation et des Libertés Publiques
bureau de l'environnement

PREFECTURE DU CHER
Direction des relations avec les collectivités territoriales et du cadre de vie
bureau de l'environnement

PREFECTURE DE LA CREUSE
Direction de la Réglementation et des Libertés Publiques
bureau de l'environnement

PREFECTURE DE L'INDRE
Direction de la Réglementation et de l'Administration Générale
bureau de l'environnement

PREFECTURE D'INDRE-ET-LOIRE
Direction des Collectivités Territoriales et de l'Environnement
bureau de l'urbanisme

PREFECTURE DU LOIR ET CHER
Direction de la Réglementation
bureau de l'environnement
et du cadre de vie

AVIS D'ENQUETES

PROJET DE BARRAGE DE CHAMBONCHARD SUR LA RIVIERE CHER

Le public est informé de l'ouverture simultanée par arrêté interpréfectoral (Allier, Cher, Creuse, Indre, Indre et Loire, Loir-et-Cher) en date du 11 mars 1996, des enquêtes publiques suivantes, relatives au projet de barrage de Chambonchard sur la rivière Cher, dont le maître d'ouvrage est l'Etablissement Public d'Aménagement de la Loire et de ses Affluents (EPALA) et qui s'inscrit dans le cadre de la charte d'exécution du plan « Loire Grandeur Nature », conclu le 6 juillet 1994 entre l'Etat, l'EPALA et l'Agence de l'eau :

OBJET DES ENQUETES

I – une enquête publique préalable :

– à la déclaration d'intérêt général du projet (article 31 de la loi n° 92.3 du 3 janvier 1992 sur l'eau).

– à la délivrance de l'autorisation prévue par l'article 10 de la loi n° 92.3 du 3 janvier 1992 sur l'eau pour la construction du barrage proprement dit et de ses annexes et la réalisation de sa retenue.

– cette enquête vaudra (article 3 du décret n° 93 - 1182 du 21 octobre 1993) enquête préalable à la déclaration d'utilité publique des acquisitions d'immeubles ou de droits réels immobiliers nécessaires à :

– la construction du barrage proprement dit et de ses annexes,
– la réalisation de la retenue,
– la réalisation des aménagements rendus nécessaires par la création du barrage et de sa retenue en vue :
• du rétablissement des voies de communication,
• du rétablissement des réseaux divers,
• du relogement des habitants,
• de la reconstruction de l'église de Chambonchard.

– elle tiendra lieu de l'enquête préalable à la délivrance de l'autorisation de défrichement (articles L. 311.1, L. 312.1 et R. 311-3-1 du code forestier).

– elle portera également sur la mise en compatibilité du plan d'occupation des sols de la commune d'Evaux-Les-Bains dans le département de la Creuse (article R. 123-35-3 du code de l'urbanisme).

Cette enquête se déroulera dans les formes et conditions prévues par les articles R. 11-14-1 à R. 11-14-15 du code de l'expropriation et de l'article 2 du décret n° 93-1182 du 21 octobre 1993.

II - une enquête parcellaire

sur le territoire des communes de La Petite-Marche dans le département de l'Allier, Chambonchard et Evaux-les-Bains dans le département de la Creuse en vue de déterminer les parcelles à acquérir nécessaires à la construction du barrage de Chambonchard proprement dit et de ses annexes ainsi qu'au relogement des habitants, et d'identifier les propriétaires et titulaires de droits réels.

DATES DES ENQUETES

Ces enquêtes se dérouleront du LUNDI 29 AVRIL 1996 AU VENDREDI 14 JUIN 1996 INCLUS.

COMPOSITION ET SIEGE DE LA COMMISSION D'ENQUETE

La composition de la commission chargée de conduire ces enquêtes est la suivante :

– Président : M. François VIVIER, officier en retraite
14, rue du Cardinal de Polignac - 43000 LE PUY-EN-VELAY - Téléphone : 71.02.02.85 ou 48.56.38.19

– Membres : M. Robert DECLOQUEMENT, officier en retraite
1, Boulevard Marchant Duplessis - 37000 TOURS - Téléphone : 47.64.49.13

M. Daniel CHAILLOU, ingénieur géologue géotechnicien
60, rue de l'Oradou - 63000 CLERMONT-FERRAND - Téléphone : 73.90.10.51

M. Jacques CAILLARD, ingénieur préretraité de la Sté Peugeot
Rue du Vieux Quai - 03290 DOMPIERRE-SUR-BESBRE - Téléphone : 70.34.52.24

M. Fernand SIMONNET, retraité de l'agriculture
Begouneix - 23110 SAINT-PRIEST - Téléphone : 55.82.35.99

Le siège des enquêtes est fixé à la :
SOUS-PREFECTURE DE MONTLUÇON
Place de la Comédie - B.P. 234 - 03109 MONTLUÇON CEDEX
Téléphone : 70.02.25.00 - Fax : 70.02.25.01

CONSULTATION DES DOSSIERS

Pendant la durée de l'enquête, du LUNDI 29 AVRIL 1996 AU VENDREDI 14 JUIN 1996 INCLUS, le dossier de l'enquête mentionné au I ci-dessus, ainsi qu'un registre préalablement coté et paraphé par le président de la commission d'enquête ou un membre de celle-ci, seront tenus à la disposition du public aux jours et heures habituels d'ouverture, dans les lieux désignés ci-après :

– à la Préfecture de l'ALLIER :
• Direction de la Réglementation et des Libertés Publiques, bureau de l'Environnement
– à la Préfecture du CHER :
• Direction des relations avec les collectivités territoriales et du cadre de vie, bureau de l'Environnement
– à la Préfecture de la CREUSE :
• Direction de la Réglementation et des Libertés Publiques, bureau de l'Environnement
– à la Préfecture de l'INDRE :
• Direction de la Réglementation et de l'administration générale, bureau de l'Environnement
– à la Préfecture d'INDRE ET LOIRE :
• Direction des collectivités territoriales et de l'environnement, bureau de l'urbanisme
– à la Préfecture du LOIR-ET-CHER :
• Direction de la Réglementation, bureau de l'Environnement et du cadre de vie
– à la Sous-Préfecture de MONTLUÇON (Allier)
– à la Sous-Préfecture de ST-AMAND-MONTROND (Cher)
– à la Sous-Préfecture de VIERZON (Cher)
– à la Sous-Préfecture d'AUBUSSON (Creuse)
– à la Sous-Préfecture d'ISSOUDUN (Indre)
– à la Sous-Préfecture de ROMORANTIN (Loir-et-Cher)
– dans les mairies de :

Département de l'Allier : L'Etelon, Meaulne, Urçay, Audes, Estivareilles, Nassigny, Reugny, Vallon-en-Sully, Marcillat-en-Combraille, Mazirat, La Petite-Marche, St-Genest, St-Marcel-en-Marcillat, Ste-Thérence, Villebret, Montluçon, St-Victor, Vaux, Lavault-Ste-Anne, Lignerolles, Teillet-Argenty, Désertines.

Département du Cher : Lunery, St-Florent/Cher, Villeneuve/Cher, Chateauneuf/Cher, Corquoy, Crézançay/Cher, St-Loup-des-Chaumes, Vallenay, Venesmes, St-Georges/La Prée, Lapan, St-Caprais, Brinay, Preuilly, Quincy, Foecy, Ste-Thorette, Epineuil-le-Fleuriel, St-Georges de Poisieux, Ainay-le-Vieil, Bouzais, Bruère-Allichamps, Colombiers, Coust, Drevant, Farges-Allichamps, La Groutte, La Perche, Nozières, Orval, St-Amand-Montrond, Mery/Cher, St-Hilaire de Court, Thenioux, Vierzon.

Département de la Creuse : Budelière, Chambonchard, Evaux-les-Bains.

Département de l'Indre : Chabris.

Département d'Indre et Loire : Ballan-Miré, Berthenay, La Riche, Savonnières, St-Genouph, Villandry, Athée/Cher, Azay/Cher, Bléré, Chenonceaux, Chisseaux, Civray-de-Touraine, Dierre, Francueil, La Croix en Touraine, St-Martin-le-Beau, Joué-les-Tours, Larçay, La Ville-aux-Dames, Montlouis/Loire, Veretz, St-Avertin, St-Pierre-des-Corps, Tours.

Département du Loir-et-Cher : Châtres/Cher, La Chapelle-Montmartin, Langon, Maray, Mennetou/Cher, St-Julien/Cher, St-Loup, Villefranche/Cher, Angé, Bourré, Chissay-en-Touraine, Faverolles/Cher, Monthou-sur-Cher, Montrichard, St-Georges/Cher, St-Julien-de-Chedon, Chatillon/Cher, Couffi, Mareuil/Cher, Noyers/Cher, Pouillé, St-Aignan, St-Romain/Cher, Seigy, Thésée, Gièvres, Selles/Cher.

Pour l'enquête parcellaire, mentionnée au II ci-dessus, un dossier d'enquête et un registre préalablement coté et paraphé par les maires et les sous-préfets concernés, seront tenus à la disposition du public aux jours et heures habituels d'ouverture dans les sous-préfectures de Montluçon et Aubusson et dans les mairies de :

Département de l'Allier : La Petite Marche

Département de la Creuse : Chambonchard et Evaux-les-Bains.

Les observations du public relatives à ces enquêtes pourront être :

– consignées par écrit sur les registres d'enquêtes prévus à cet effet aux lieux définis ci-dessus,

– adressées au Président de la commission d'enquêtes :

• Monsieur François VIVIER, Président de la Commission d'enquête du Barrage de Chambonchard
Sous-Préfecture de Montluçon, Place de la Comédie - BP 234
03109 MONTLUÇON CEDEX - FAX : 70.02.25.01

– exprimées oralement auprès du ou des membres de la commission d'enquête qui recevront personnellement le public aux lieux, jours et heures suivants :

Département de l'Allier		
Sous-Préfecture de Montluçon	lundi 29 avril	9 heures à 12 heures
	jeudi 30 mai	9 heures à 12 heures
	vendredi 14 juin	10 heures à 12 heures et 14 heures à 16 heures 30
Mairie de la Petite Marche	vendredi 10 mai	14 heures à 17 heures
	jeudi 13 juin	14 heures à 17 heures
Département de la Creuse		
Sous-Préfecture d'Aubusson	lundi 29 avril	14 heures 30 à 17 heures 30
	jeudi 30 mai	14 heures 30 à 17 heures 30
Mairie de Chambonchard	vendredi 10 mai	10 heures à 12 heures
	jeudi 6 juin	14 heures à 17 heures
Mairie d'Evaux-les-Bains	mercredi 15 mai	14 heures à 17 heures
	mercredi 12 juin	14 heures à 17 heures
Département du Cher		
Préfecture du Cher - Bourges	vendredi 24 mai	8 heures 45 à 11 heures 30
Sous-Préfecture de Saint-Amand-Montrond	vendredi 24 mai	13 heures 30 à 16 heures 30
Sous-Préfecture de Vierzon	vendredi 7 juin	14 heures à 17 heures
Département d'Indre et Loire		
Préfecture d'Indre et Loire - Tours	mercredi 5 juin	9 heures à 12 heures
Département du Loir et Cher		
Mairie de Montrichard	mardi 4 juin	14 heures à 17 heures
Sous-Préfecture de Romorantin	vendredi 7 Juin	9 heures à 12 heures

Dans un délai d'un mois après la clôture de l'enquête la commission d'enquête établira pour chacune des enquêtes un rapport relatant son déroulement et rédigera pour chacun de leurs objets des conclusions motivées en précisant si elles sont favorables ou non.

A l'issue de la procédure, et pour chaque enquête, une copie du rapport et des différentes conclusions de la commission d'enquête sera adressée au Président du tribunal administratif de Clermont-Ferrand, au Président de l'Etablissement Public d'Aménagement de la Loire et de ses Affluents (EPALA), aux maires des communes où se sont déroulées les enquêtes, ainsi qu'aux préfets et sous-préfets concernés, pour y être tenue à la disposition du public pendant un an à compter de la date de clôture des enquêtes.

Par ailleurs, les personnes intéressées pourront obtenir communication des rapports et des conclusions auprès des préfets concernés, dans les conditions prévues au titre 1er de la loi du 17 juillet 1978.

Le Préfet de l'Allier, Paul MASSERON — Le Préfet du Cher, Victor CONVERT — Le Préfet de la Creuse, Jean GODFROID

Le Préfet de l'Indre, Nicolas THEIS — Le Préfet d'Indre et Loire, Daniel CADOUX — Le Préfet du Loir et Cher, Catherine DELMAS-COMOLLI

هكذا من الأصل

AU CARNET DU « MONDE »

Naissances

Le docteur et Mme Pierre FORTIN,
M. Léon BRÉZIN,
M. et Mme François de JUVIGNY,
M. et Mme Edouard BRÉZIN,
Sophie et Olivier de JUVIGNY
ont la joie de faire part de la naissance de leur arrière-petit-fils, petit-fils et fils,

Baptiste,

à Paris, le 16 avril 1996.

Décès

– Mme Arlette Alliel, née Pitoun,
son épouse,
Nicole et Henry,
ses enfants,
Ses petits-enfants,
Ainsi que toute la famille,
ont la douleur d'annoncer le décès de

M. Alexandre ALLIEL,
expert-comptable,

survenu le 26 avril 1996, dans sa soixante-seizième année.

Les obsèques ont eu lieu à Bagneux, le 29 avril.

– Mme Georges Bévilacqua,
M. et Mme Gilbert Bévilacqua,
M. et Mme Bruno Chomel
et leurs enfants,
M. et Mme Pierre Bévilacqua
et leurs enfants,
Leurs amis, alliés et proches,
ont le chagrin d'annoncer le décès de

Georges BÉVILACQUA,
inspecteur général honoraire
du travail et de l'emploi,
croix de guerre 1939-1945,
chevalier de la Légion d'honneur,
chevalier de l'ordre national du Mérite,

survenu le 28 avril, dans sa soixante-treizième année.

La levée du corps aura lieu à l'hôpital de Gap (Hautes-Alpes), le vendredi 3 mai, à 8 h 15.

L'inhumation aura lieu à La Roche-de-Rame, le vendredi 3 mai, à 11 h 15.

Cet avis tient lieu de faire-part.

– On nous prie d'annoncer le décès de

Henry R. CLARKE,
photographe,

survenu à Cannes, le 26 avril 1996, dans sa soixante-dix-huitième année.

– Jean-Paul et Pascal Etienne,
ses enfants,
Et leur famille,
ont la douleur de faire part du décès de

M. André ETIENNE,
ingénieur ESPCI,
ingénieur en chef de l'armement,
professeur honoraire
de chimie industrielle
au Conservatoire national
des arts et métiers,

survenu le 29 avril 1996, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Les obsèques auront lieu le 3 mai 1996, à 11 heures, au cimetière de Pommeuse (par Coulommiers, Seine-et-Marne).

34, rue Abel-Hovelacque,
75013 Paris.

– Mme René Faure,
son épouse,
Ses sept enfants,
Ses dix-sept petits-enfants,
Et toute la famille,
ont la douleur de faire part du décès de

M. René FAURE,

survenu le 29 avril 1996, à Creil, dans sa soixante et onzième année.

Les obsèques ont eu lieu à Creil, le jeudi 2 mai 1996, en l'église Saint-Médard.

15, rue de Marl,
60100 Creil.

– M. et Mme Sylvain Fournier,
M. et Mme Henri Lewenkron,
M. et Mme François-Hugo Fournier,
Toute la famille,
ont la douleur de faire part du décès de

Mme Agnès FOURNIER,

survenu le 24 avril 1996, à l'âge de soixante-quinze ans.

Ses obsèques civiles auront lieu le jeudi 2 mai, à 15 h 30, au cimetière de Carnoët (Côtes-d'Armor).

– Avignon. Rochefort-du-Gard. Ceyrat (Puy-de-Dôme).

Mme Marcel Khitrick
et sa famille,
ont la tristesse de faire part du décès du

docteur Marcel KHITRICK,
chirurgien-dentiste honoraire,

survenu le 19 avril 1996.

Les obsèques ont été célébrées le 22 avril.

34, avenue Wilson,
63122 Ceyrat.

– Mme Bernard Morel,
M. et Mme Benoît Morel,
leurs enfants Alexandra et Philippe,
M. et Mme Toby Barbey,
leurs enfants Zoé et Julien,
M. et Mme François Morel,
leurs enfants et petits-enfants,
M. et Mme Raymond Pictet,
leurs enfants et petits-enfants,
Les familles Dieterlen, Bernard, Gerber, De Mulinen, Gagnebin, Sahler, Deymie, Castelnau, Kreiss,
ont la tristesse de faire part du décès de

**M. le pasteur
Bernard MOREL,**
professeur de théologie,

survenu à Genève, le 28 avril 1996.

Le service religieux sera célébré en la cathédrale Saint-Pierre, le jeudi 2 mai, à 15 heures.

Domicile :
16, rue de l'Ecole-de-Médecine,
1205 Genève.

Cet avis tient lieu de faire-part.

*« L'homme est un apprenti,
la douleur est son maître
et nul ne se connaît
que lorsqu'il a souffert. »*

– Grenoble.

Suzanne Moussa,
son épouse,
Ses enfants
Jacqueline et Philippe Guelton,
Michelle et Jean-Paul Paufique,
Pierre et Fernande Moussa,
Nicole et Francis Bonnardel,
Jean et Anne Moussa,
André-Michel Moussa,
et leurs enfants et petits-enfants,
Germaine Sales,
Jacques et Nadeleine Moussa,
ses frère et sœur,
ont la tristesse de faire part du décès de

M. André MOUSSA,
agrégé de l'Université,
ancien doyen de la faculté
des sciences de Lyon,
ancien professeur
à l'université de Grenoble,
ancien conseiller scientifique au CENG,
chargé de recherche
au Muséum d'histoire naturelle
de Grenoble,

survenu à Grenoble, le 28 avril 1996, dans sa quatre-vingt-deuxième année.

Les obsèques ont été célébrées dans l'intimité familiale.

9, cours de la Libération,
38100 Grenoble.

Nos abonnés et nos actionnaires, bénéficiant d'une réduction sur les insertions du « Carnet du Monde », sont priés de bien vouloir nous communiquer leur numéro de référence.

– Françoise Bouchara-Kogan,
sa femme,
Arthur et Julie,
ses enfants,
Hélèna et Paul Bouchara,
Annick, Joël et Marine Ankri,
ses belles-sœurs, beaux-frères et nièce,
ont la très grande tristesse de faire part du décès de

Avi KOGAN,

survenu le 27 avril 1996, à l'âge de trente-neuf ans.

L'inhumation a eu lieu le 28 avril, à Tel-Aviv.

Romanelli Street 9,
69547 Tel-Aviv.
9, rue de Poissy,
75005 Paris.

– Jérôme Bocquet,
Juliette Rosenkovitch,
Claude et Emma Rosenkovitch,
Bernard Huberty,
ses proches et amis,
ont la douleur de faire part du décès de

**Nicole
ROSENKOVITCH-BOCQUET,**

survenu le 30 mars 1996.

79, boulevard Richard-Lenoir,
75011 Paris.
39 *bis*, avenue Gambetta,
75020 Paris.

– Nicole Rostand, née Rochat,
son épouse,
Vianney et Maya Rostand,
leurs enfants et petits-enfants,
Jérôme et Bernadette Rostand,
leurs enfants et petits-enfants,
Bénédicte et Bernard Mingasson,
leurs enfants et petits-enfants,
Angélique (†) et Jean François (†) Pélissié du Rausas,
leurs enfants et petits-enfants,
Sophie et Alain de Kermel,
leurs enfants et petits-enfants,
Calixte et Jean Parpais,
leurs enfants et petit-enfant,
ses enfants,
ses petits-enfants,
ses trente-cinq arrière-petits-enfants,
Les familles Rostand, Rochat, Olivier, Richard, Vincent, Loizillon,
ont le grand chagrin de faire part du décès de

Georges ROSTAND,
né le 9 janvier 1903,
ingénieur en chef honoraire
des Ponts et Chaussées (X 21),
officier de l'ordre national
de la Légion d'honneur,

le 20 avril 1996, à Paris.

Son incinération a eu lieu dans l'intimité familiale.

Ses cendres seront dispersées dans le lac de Serre-Ponçon (Hautes-Alpes).

*« Il ne faut pas avoir peur de la mort,
il n'y a rien après la mort,
que les souvenirs dans le cœur
de ceux qui l'ont aimé. »*

– Michèle et Alexandre Lachowsky,
ses enfants,
Anne-Laure et Jean-Luc Schwab,
Caroline Lachowsky,
ses petits-enfants,
Arielle, Katia, Noemi et Raphaël,
ses arrière-petits-enfants,
Amos et Ruthy Dreyfus
et leurs enfants,
Arie et Myriam Dreyfus
et leurs enfants,
Erna Haber,
Joseph et Ginette Haber
et leurs enfants,
Ses neveux et nièces,
Parents et alliés,
ont la très grande tristesse de faire part du décès de

Lili WECHSLER,

survenu à Paris, le 24 avril 1996, dans sa quatre-vingt-huitième année.

L'inhumation a eu lieu le lundi 29 avril, au cimetière israélite de Versailles, rue du Général-Pershing.

Cet avis tient lieu de faire-part.

5, rue Raffet,
75016 Paris.
17, rue Carducci,
75019 Paris.

– Danièle Vignal,
et ses enfants et petits-enfants,
La famille Robert Vignal,
ont la douleur de faire part de la disparition de

Paul VIGNAL,

le 16 avril 1996, dans sa soixante-troisième année.

L'inhumation a eu lieu, dans l'intimité familiale, à Gourbit (Ariège).

Un culte d'intercession et d'action de grâce sera célébré le samedi 4 mai, à 14 heures, au temple de Montrouge, 27, rue Maurice-Arnoux, Montrouge.

– Thionville. Strasbourg. Vallauris.

Mme Michèle Waag, née Darcos,
son épouse,
François, Dominique,
ses enfants,
Hélène,
Sa famille,
ont le profond regret de faire part de la disparition de

M. Henri WAAG,
expert-comptable,

décédé le 30 avril 1996, à Thionville.

Le présent avis tient lieu de faire-part.

25, rue des Chardons,
57110 Thionville.

Souvenirs

– Le doyen,
Les inspecteurs généraux et régionaux de philosophie, vous invitent à participer à la réunion organisée en mémoire de

M. Jacques MUGLIONI,
1921-1996
doyen honoraire
de l'inspection générale de philosophie,

le samedi 4 mai de 14 h 30 à 17 heures, au lycée Henri-IV, salle des conférences, 23, rue Clovis, Paris-5e.

Intervenants : MM. Bernard Bourgeois, Régis Debray, Jean Lechat, Henri Leroux, Jean-Louis Poirier.

Messes anniversaires

– Le 3 mai 1995,

Henri de MENTHON

quittait sa famille et ses proches.

Une messe sera célébrée à son intention en l'abbaye d'Acey, à Vitreux, dans le Jura, le dimanche 5 mai, à 11 heures.

Anniversaires de décès

– 16 août 1950-1er mai 1977,

M. Jean AMEYE,
ingénieur à l'EDF,

Ceux qui ont apprécié cet être merveilleux, son sourire, son regard limpide, prient pour Anne-Laure.

« Heureux les cœurs purs ! »

– Le 16 mai 1995,

Claude COBBI

nous quittait.

Un office sera célébré à sa mémoire, le mardi 7 mai, à 19 heures, à la synagogue du MJLF, 11, rue Gaston-de-Caillavet, Paris-15e.

José Maria Moñino ORLIANGES

nous quittait, le 2 mai 1994.

*« Nos yeux se renvoient la lumière
Et la lumière le silence
A ne plus se reconnaître
A survivre à l'absence.
Capitale de la douleur. »*
Paul Eluard.

**THÈSES
Tarif Étudiants
65 F la ligne H.T.**

– Il y a quinze ans, le 2 mai 1981,
Dieu rappelait à lui

Paul de ROCCA-SERRA,

de son nom d'artiste basque,

Paul LEGARRALDE,
médaille militaire,
chevalier de la Légion d'honneur
à titre militaire,
chevalier des Palmes académiques,
membre fondateur du PUC et du RUA,
président d'honneur
de la Fédération française de judo.

Une pensée, une prière sont demandées pour lui, toujours vivant dans le cœur de ceux qui l'ont estimé et aimé.

– Il y a dix ans,

Sophie

nous quittait, avec

Tina.

Merci à tous ceux qui en gardent vivant l'affectueux souvenir.

Communications diverses

– **Alliance Israélite Universelle**, Collège des études juives, 45, rue La Bruyère, Paris-9e. Forum : « Ne faites pas de sectes ! », différences et unité dans le judaïsme, avec E. Deutsch, D. Farhi, Ph. Haddad, D. Heymann, R. Krygier, G. Nissenbaum, Sh. Trigano, dimanche 5 mai, de 14 heures à 18 heures (participation aux frais).

Renseignements : 42-80-35-00.

**SOURDS
ET MALENTENDANTS**

LA MUTUELLE DE LA PRESSE
ET DU LIVRE
organise les lundi 13 et mardi 14 mai 1996 (service acoustique) deux journées réservées aux sourds et malentendants :

● contrôle de l'audition ;
● révision de vos appareils auditifs ;
● essayage des nouvelles prothèses auditives ultra-miniaturisées.

PRENEZ RENDEZ-VOUS
AU 40-39-75-75

MNPL SERVICE ACOUSTIQUE
29, rue de Turbigo
75002 PARIS

– Au CBL, 10, rue Saint-Claude, Paris-3e, ce jeudi 2 mai 1996, à 20 h 30 : **« Derrière Le Pen »**, par Guy Konopnicky : ***« Les Filières noires »*** (éditions Denoël).

Conférences

– Conférences de l'Etoile. « Dieu en débat ».

Débat contradictoire entre **André Comte-Sponville**, philosophe athée, et **Alain Houziaux**, théologien.

Au Temple de l'Etoile, 54, avenue de la Grande-Armée, Paris-17e, les lundis 6, 13 et 20 mai, à 20 h 30.

Entrée libre, libre participation aux frais.

CARNET DU MONDE
Renseignements :
42-17-29-94 ou 42-17-29-96
Télécopieur : 42-17-21-36
Tarif : la ligne H.T.

Toutes rubriques	105 F
Abonnés et actionnaires	95 F
Communicat. diverses	110 F
Thèses étudiants	65 F

Les lignes en capitales grasses sont facturées sur la base de deux lignes. Les lignes en blanc sont obligatoires et facturées. Minimum 10 lignes.

Séminaires

**COLLÈGE INTERNATIONAL
DE PHILOSOPHIE**

● **Séminaires**

T. Botz-Bornstein : **« Du formalisme russe à Tarkoskij : de l'effet de distanciation à la déconstruction ».**
30 avril, 2, 3, 7, 9, 10 mai, 20 heures-22 heures, salle RC3, université Paris-VII, place Jussieu, Paris-5e.

Hélène Cixous : **« Poétique de la différence sexuelle ».**
4, 11, 25 mai, 8 juin, 9 h 30-15 h 30, salle Dussane, ENS, 45, rue d'Ulm, Paris-5e

Georges Leyenberger **« L'art sans destination : Hegel et Hölderlin ».**
10, 31 mai, 17 heures-19 heures, salles Cavaillès et Paul-Celan, ENS, 45, rue d'Ulm, Paris-5e.

Philippe Nys : **« Herméneutique et phénoménologie des lieux de l'habiter ».**
9, 23, 30 mai, 18 h 30-20 heures, salle 4, EHESS, 105, boulevard Raspail, Paris-6e.

Egidius Berns : **« Circularité et usure : travail. »**
Dans le cadre de ce séminaire.
14 mai : T. Van Houdt : **« Travailler avec l'argent, travailler avec le temps. Le concept d'usure chez Lessius ».**
18 heures-20 heures, amphi B, Carré des sciences, 1, rue Descartes, Paris-5e.

Serge Martin : **« La sémiotique musicale et ses implications philosophiques : la genèse du système tonal ».**
2, 9, 23 et 30 mai, 17 h 45-19 h 45, salle du CIPh, Carré des sciences, 1, rue Descartes, Paris-5e.

Catherine Audard : dans le cadre de son séminaire, conférence de Charles Taylor : **« Sources morales de la citoyenneté. »**
10 mai, 18 heures-20 heures, espace Jussieu, université Paris-VII, place Jussieu, Paris-5e.

Françoise Collin : **« Hannah Arendt et la pensée du naître ».**
9, 23 mai, 16 h30-18 h 30, Centre études critiques, 1, place de l'Odéon, Paris-5e.

● **Colloques**

« Pluralisme, souveraineté et identité nationale », sous la responsabilité, de Catherine Audard et John Charvet, avec Brian Larry, Dominique Schnapper et Peter Jones.
13 mai, 11 heures-18 heures, amphi A, Carré des sciences, 1, rue Descartes, Paris-5e.

« L'évidence éthique (critiques et perspectives) » sous la responsabilité de Maria Bonnafous-Boucher, Michel Tort, Yvon Pesqueux.
6 mai, 10 heures-19 heures et 7 mai, 14 heures-19 heures, salle Raymond-Aron, université Paris-IX-Dauphine, place du Maréchal-de-Lattre-de-Tassigny, Paris-16e.

Toutes les activités du Collège International de Philosophie sont libres et gratuites.
Renseignements sur les salles, répondeur : 44-41-46-85.
Autres renseignements : 44-41-46-80.

NOMINATIONS

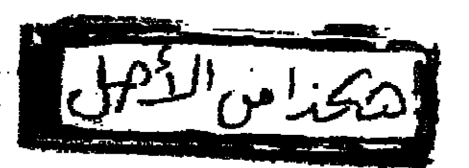
DIPLOMATIE

Josette Dallant a été nommé ambassadeur de France en Libye, en remplacement de Jacques Rouquette, par décret paru au *Journal officiel* du 30 avril.

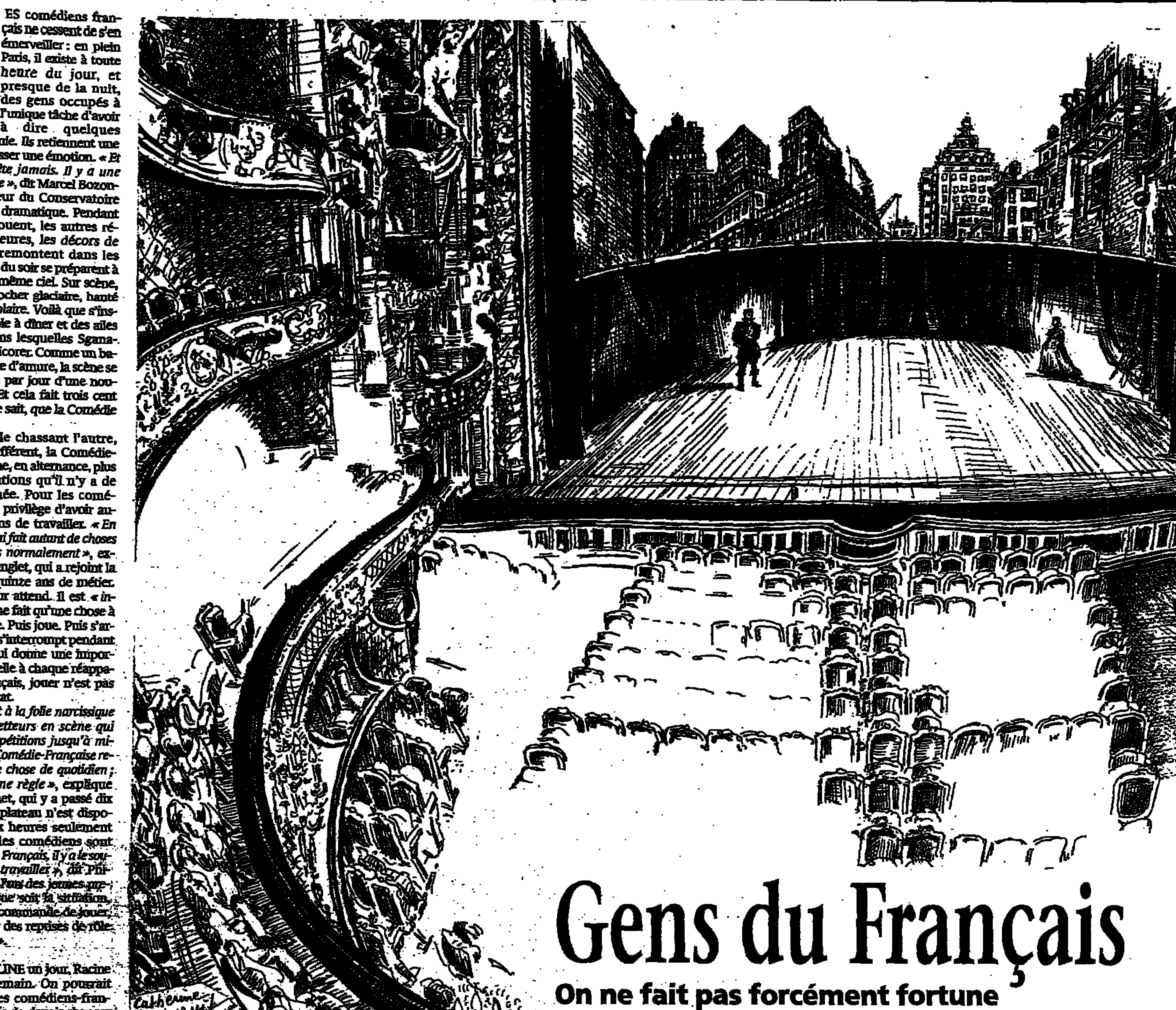
[Née le 4 juin 1941, Josette Dallant est diplômée de l'Institut d'études politiques et de l'Ecole nationale des langues orientales. Elle a occupé des postes à Alger, Damas, Ankara, Bonn, New Delhi et à l'administration centrale. Elle était consul général à Casablanca depuis août 1993 après l'avoir été à Venise et Trieste, de 1990 à 1993.]

IMPRIMERIE NATIONALE

Sur proposition du ministre de l'économie et des finances, **Jean-Luc Vialla** a été nommé, par le conseil des ministres du lundi 29 avril, président du conseil d'administration de l'Imprimerie nationale. Jean-Luc Vialla était directeur des douanes jusqu'à l'arrivée à ce poste de Pierre-Mathieu Duhamel, ancien directeur adjoint du cabinet d'Alain Juppé.



ENQUÊTE



Gens du Français

On ne fait pas forcément fortune à la Comédie-Française. On n'y atteint pas des sommets de notoriété. Mais, pour un acteur, jouer dans la compagnie de Molière est toujours un privilège

LES comédiens français ne cessent de s'en émerveiller : en plein Paris, il existe à toute heure du jour, et presque de la nuit, des gens occupés à l'unique tâche d'avoir à dire quelques phrases de génie. Ils retiennent une larme, font passer une émotion. *« Et cela ne s'arrête jamais. Il y a une forme de magie »*, dit Marcel Bozonnet, le directeur du Conservatoire national d'art dramatique. Pendant que les uns jouent, les autres répètent. A 5 heures, les décors de l'après-midi remontent dans les cintres et ceux du soir se préparent à descendre du même ciel. Sur scène, il y avait un rocher glaciaire, hanté par un ours polaire. Voilà que s'installent une table à dîner et des ailes de poulet, dans lesquelles Sganarelle va venir picorer. Comme un bateau qui change d'amure, la scène se pare deux fois par jour d'une nouvelle voilure. Et cela fait trois cent seize ans, on le sait, que la Comédie dure.

Un spectacle chassant l'autre, chaque soir différent, la Comédie-Française donne, en alternance, plus de représentations qu'il n'y a de jours de l'année. Pour les comédiens, c'est un privilège d'avoir autant d'occasions de travailler. *« En deux saisons, j'ai fait autant de choses qu'en cinq ans normalement »*, explique Alain Lenglet, qui a rejoint la troupe après quinze ans de métier. Ailleurs, l'acteur attend. Il est *« intermittent »*. Il ne fait qu'une chose à la fois. Il répète. Puis joue. Puis s'arrête. Parfois, il s'interrompt pendant des mois, ce qui donne une importance existentielle à chaque réapparition. Au Français, jouer n'est pas une affaire d'Etat.

« Par rapport à la folie narcissique de certains metteurs en scène qui poussent les répétitions jusqu'à minuit, jouer à la Comédie-Française redevient quelque chose de quotidien ; ça redevient une règle », explique Marcel Bozonnet, qui y a passé dix ans. Quand le plateau n'est disponible que deux heures seulement pour répéter, les comédiens sont ponctuels. *« Au Français, il y a le souci de vraiment travailler »*, dit Philippe Torreton, l'un des jeunes premiers. Quelle que soit la situation, l'esprit maison commande de jouer, quitte à assurer des reprises de rôle *« acrobatiques »*.

COURTELINE un jour, Racine le lendemain. On pourrait croire les comédiens-français embarrassés de devoir changer de registre sans avoir le temps de se jeter corps et âme dans le tragique ou la comédie. Au contraire, ils adorent avoir à tenir en même temps des rôles différents. Avec de nouveaux partenaires. *« On n'est jamais dans la même troupe*, dit Marcel Bozonnet. *Il y a une variété de propositions qui peut atteindre à des crêtes d'enchantement. »*

De l'avis général, travailler les textes classiques constitue un plaisir particulier. Si la pièce est reprise l'année suivante, le plaisir est encore plus grand. *« Avec les grands auteurs, le temps, déjà, fait son travail. Là, en plus, ce n'est pas seulement le fait de jouer longtemps, mais que cela s'étale sur trois ans »*, dit Andrzej Seweryn, l'un des sociétaires les plus talentueux de la troupe. A la 118e représentation de *Dom Juan* comme à la première, Seweryn continue à marmonner son texte au maquillage comme une récitation.

L'alternance, c'est aussi une source d'angoisse, parfois, pour les distraits ou pour les comédiens qui n'ont pas l'habitude d'agendas aussi minutés. *« Tout à coup, on a des sueurs froides. En plein cinéma, on sort. On achète* Pariscope *pour vérifier qu'on ne joue pas. »* Marcel Bozonnet est encore rempli de honte à l'idée d'avoir oublié un jour la matinée de 14 h 30. La pièce a été retardée pour lui laisser le temps d'arriver.

Autre inconvénient, les équipes techniques changent en fonction des impératifs horaires et syndicaux, et non des scènes à jouer. Il faut que les consignes soient rigoureusement passées. Sinon, c'est un peu la pagaille, comme pendant la répétition de *Danse de mort*, huit jours avant la première du 30 mars. Lancé dans la scène de la pantomime, Jean Dautremay est sans cesse freiné par des problèmes d'accessoires. Le lustre n'a pas été remonté. Quand les allumettes sont à leur place, ce sont les bougies du piano qui refusent de s'allumer. Ce jour-là, Jean Dautremay en perd son texte, mais il a un tel métier que lorsqu'il sollicite le souffleur, ses *« quoi ? quoi ? »* agacés ont l'air de sortir du texte de Strindberg. Dautremay a travaillé avec Peter Brook et Jacques Lassalle. *« Ce n'était pas forcément ma vocation d'entrer au Français*, dit-il. *Mais c'est un lieu de travail magnifique. »* Depuis une vingtaine d'années, les plus grands metteurs en scène y ont été invités : Dario Fo, Klaus Michael Grüber, Georges Lavaudant, Matthias Langhoff. *« On est forcé de passer d'une esthétique à l'autre*, se félicite-t-il. *Ce n'est pas vrai qu'il existe un style Comédie-Française. »*

Parmi les 70 comédiens, certains sont entrés très jeunes, à la sortie du Conservatoire, comme Coraly Zahonero, une jeune Montpelliéraine qui ne connaissait rien du répertoire, mais qui était si motivée qu'elle s'arracha le genou pendant une audition. Parfois, la proposition est venue plus tard, à l'âge de la circonspection. Michel Robin, qui a commencé sa carrière chez Planchon, il y a plus de vingt-cinq ans, a hésité six mois, craignant pour sa liberté. *« Ce qui est merveilleux dans le métier d'acteur, c'est la précarité. Là, c'est un peu tout le contraire. »* Au début, Michel Robin a eu quelques motifs d'étonnement, comme le jour où l'on est venu le tirer d'une répétition pour lui mettre *« un chapeau de médecin de Molière sur la tête »*. C'était le 15 janvier, jour anniversaire de la naissance de Jean-Baptiste Poquelin. Mais, selon lui, le Français est la seule vraie troupe qui subsiste en France, après l'époque des Planchon, Fabbri et Renaud-Barrault. *« Dans le privé, pour monter une pièce, il faut une star, maintenant. »*

« On est forcé de passer d'une esthétique à l'autre. Ce n'est pas vrai qu'il existe un style Comédie-Française »

L'engagement du pensionnaire donne lieu à une petite cérémonie. Une coupe de champagne avec la doyenne, une photo sous le buste de Molière. *« Ça y est, vous êtes vraiment acteur »*, dit Coraly Zahonero.

Le passage au sociétariat – voté par l'assemblée générale des sociétaires – est encore plus solennel. Le notaire vient. Le comédien signe un contrat. *« Ça y est, j'en prends pour dix ans »*, s'est dit un comédien que le côté « rente Pinay » de l'institution terrorisait. On en a vu, à l'image de Paul Meurisse, qui se sont enfuis, comme au moment de dire « oui » devant M. le maire. Plus récemment, Claire Vernet se souvient que Jean Veber était décomposé. *« On me propose le Français. »* Il ne savait pas si c'était aussi *« génial »* qu'on le lui disait, et Robert Hossein lui proposait un spectacle. Bernard Giraudeau n'a pas voulu non plus. Le cinéma l'attirait trop. Avant, devenir sociétaire pouvait prendre des années. *« Michel Galabru a dû rester quatorze ans pensionnaire avant d'être nommé »*, se souvient Catherine Samie, doyen de la Société des comédiens. Aujourd'hui, l'adoubement est plus rapide. Mais on continue à prendre rang dans la lignée. *« Le jour de mon engagement, j'ai croisé Noëlle Guibert, qui était conservateur de la bibliothèque. Elle m'a dit : « Vous êtes le quatre cent quatre-vingt-neuvième depuis 1680. » Ça m'émeut »*, dit Philippe Torreton.

Christine Murillo se souvient encore de la première phrase qu'elle eut à prononcer. Trois mots, pas plus, dans *L'Impromptu de Versailles*. Elle avait été engagée pour un emploi de soubrette. Pendant les premières années, jouer les servantes l'a enchantée, c'était avec *« des gens somptueux »*, puis elle a conçu une *« allergie personnelle »* pour le rôle. Et elle affirme n'avoir jamais regretté de ne plus être au Français.

Après les soubrettes, on jouait les cocottes de Feydeau. Puis la reine Elisabeth dans *Richard III*, comme Catherine Samie, recrutée il y a quarante ans pour remplacer Annie Girardot, démissionnaire de *l'Ecole des maris*. La notion d'emploi était prépondérante. On était jeune première comique, ingénue, marquis, premier ou second valet. Maintenant, on réfléchit beaucoup plus par tranche d'âge. *« A la notion de genre et d'emploi, s'est substituée la notion d'œuvre et d'interprète »*, explique le directeur du Conservatoire.

Parfois, les comédiens ont des regrets pour les rôles qu'ils ne joueront jamais. *« On se dit : "ce rôle, c'est pour moi". Mais le metteur en scène voit l'actrice plus jeune, ou autrement. Et après cinq ans, c'est trop tard »*, explique Claire Vernet, qui rêva longtemps d'être la Jacqueline du *Chandelier* de Musset. Il n'est pas toujours facile de vieillir, surtout pour les femmes, auxquelles le répertoire classique attribue moins de rôles. Entre les filles à marier et les mères, il y a peu de personnages intermédiaires. Parfois, les comédiens restent plusieurs saisons sans jouer. Rien n'est plus déstabilisant, disent-ils, que de rester inemployé alors qu'on est rémunéré.

Plus de trois cents techniciens, représentant *« tous les corps de métier, sauf les agriculteurs »*, comme dit Olivier Giel, le responsable des productions extérieures, sont aux petits soins pour le comédien. Transpire-t-il ? Une habilleuse ne manquera pas de saupoudrer ses gants de talc pour faciliter la glisse. La perruque ne s'adapte pas à sa nuque ? On fabrique un système double face qui lui colle à la peau.

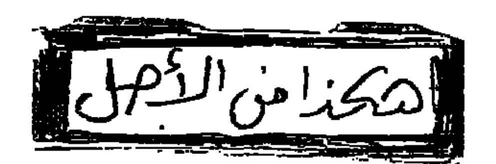
Et l'acteur a la sécurité de l'emploi. Les jeunes en viennent à s'en étonner. *« Un treizième mois, c'est dingue ! »*, s'exclame Coraly Zahonero, la Silvia de Marivaux. Les comédiens perçoivent un salaire fixe (environ 20 000 F brut pour un pensionnaire) auquel s'ajoutent les « feux », perçus pour chaque représentation, et ainsi nommés parce qu'ils étaient censés permettre à l'acteur d'acheter des chandelles pour éclairer sa loge. Les sociétaires touchent aussi un pourcentage sur les bénéfices, en fonction de leur part – les fameux *« douzièmes »* – dans la Société des comédiens. Cette participation aux résultats rend certains acteurs très attentifs à la programmation. *« En tout sociétaire, il y a un notable dérisoire qui sommeille, avec ses douzièmes et son goût pour les médailles républicaines »*, dit méchamment un metteur en scène.

CLAIREMENT, Labiche est plus rentable que Lermontov. *« Le danger, c'est de juger de la qualité artistique en fonction de la recette*, explique Jean Dautremay. *On doit rester des artistes et prendre des risques. »* Deux Molière sont à l'affiche sur les seize pièces de la saison. *« Si je pouvais avoir quatre Molière en permanence à l'affiche, je pourrais dormir tranquille*, dit Jean-Pierre Miquel. *Mais je n'en abuse pas. Le rôle de la Comédie-Française, c'est aussi de montrer Nerval. »* Globalement, il ne semble pas que beaucoup fassent fortune à la Comédie-Française. *« J'étais un comédien pauvre. Je ne suis guère plus riche*, dit Alain Lenglet. *On est salarié, mais on gagne beaucoup moins qu'à l'extérieur. »*

La notoriété n'atteint pas non plus des sommets. Le temps de Stendhal n'est plus où les critiques suivaient quotidiennement les comédiennes, commentaient leurs prestations et encourageaient leur rivalité, au point que l'on se battit jusqu'en coulisse pour savoir qui de Mlle George ou de Mlle Duchesnois méritait de jouer Phèdre. Tout le monde est au même rang. Seul Molière est la vedette, répète-t-on. Les jeunes, tout de même, aiment faire du cinéma, ce qui est autorisé à condition de prendre des congés. *« Sinon, c'est un peu un enfermement »*, dit Coraly Zahonero. Par rapport à l'extérieur, le comédien-français a la chance de pouvoir choisir. D'échapper à la *« censure économique »* qui l'oblige à accepter n'importe quel téléfilm *« parce qu'il faut bouffer »*, comme dit Philippe Torreton, qui a tourné trois films de Bertrand Tavernier.

De temps en temps, la troupe part en tournée à l'étranger. Cette année, c'est l'Amérique. Le voyage a nécessité deux ans d'organisation. Deux spectacles sont présentés à New York à partir du 30 avril. Habitués aux 892 sièges de la salle Richelieu, les comédiens vont devoir jouer dans une salle de 2 000 places, celle de la Brooklyn Academy of Music. Les spectateurs pourront louer des écouteurs pour la traduction. Généralement, les Américains *« adorent »* ce théâtre si français et qui a la chance d'être subventionné à 80 % par l'Etat. *« Ils ont l'impression que c'est un bout de Versailles qu'on leur apporte »*, dit Olivier Giel. En 1979, lors de la dernière tournée, le *New York Times* estimait même avoir saisi un trait national : *« En fait, l'esprit français est fait pour les alexandrins. »*

Corine Lesnes
Dessin : Catherine Dubreuil



Monopole ou concurrence dans l'électricité ?

par Marcel Boiteux

> Quand ça marche – la productivité et les tarifs d'EDF font envie à beaucoup de nos voisins –, mieux vaut en rester à la solution du monopole nationalisé investi d'une mission d'intérêt général

APRÈS des années de dirigisme, la concurrence est aujourd'hui auréolée de toutes les vertus. Des vertus, c'est vrai, elle en a beaucoup. Beaucoup plus que les systèmes économiques qui la tolèrent seulement. Infiniment plus que les systèmes qui la rejettent, comme le prouve suffisamment l'échec des économies planifiées. Mais, ces vertus, elle ne les a pas toutes : ses excès peuvent devenir dévastateurs, excès que le droit de la concurrence peine à endiguer ; et les inégalités de revenus qu'elle engendre, le nombre des gens qu'elle laisse sur les bas-côtés de la route, menacent le « lien social ». Ce sont là des problèmes majeurs, que nos économies occidentales s'épuisent à résoudre.

Sur un point précis, qui nourrit l'actualité des débats avec la Commission de Bruxelles, le système concurrentiel rencontre aussi des limites qui me paraissent sous-estimées : je veux parler des monopoles « naturels », souvent dispensateurs de services publics.

Ces monopoles naturels, on les rencontre généralement dans les entreprises de réseau (d'électricité, d'eau, de télécommunications, de chemins de fer, etc.). Il est généralement beaucoup plus économique, en effet, de développer un réseau existant que de le doubler. C'est ainsi que, pour distribuer deux fois plus de kilowattheures sur un même kilomètre carré, il suffit d'accroître les investissements de 40 à 50 %, alors qu'il faudrait les multiplier par deux – et défoncer deux fois plus les trottoirs si l'on faisait appel à une entreprise concurrente. Aussi, d'éventuels compétiteurs finiront-ils toujours par se regrouper si on ne les en empêche pas, tandis que les en empêcher augmente inévitablement le coût du service aux dépens des consommateurs.

Dans une telle situation, la solution naturelle, c'est le monopole.

Mais si ce monopole est détenu, sans autre précaution, par une entreprise privée – dont le devoir est d'enrichir ses actionnaires –, les prix du service seront lourdement majorés, faute de pression concurrentielle adverse.

A vrai dire, le risque est faible lorsque l'entreprise est fortement concurrencée, non sur son « produit » – dont elle a le monopole –, mais sur les services que rend ce produit. La SNCF a le monopole du chemin de fer, mais pas celui du transport, où elle est étroitement concurrencée par l'air ou la route. Aussi ses tarifs sont-ils largement déterminés par la situation du marché.

Il en va tout différemment avec les monopoles peu concurrencés. Pour le distributeur d'eau potable, la concurrence de l'eau minérale dans les villes, de l'eau du puits dans les campagnes, est peu astreignante. De même, avec l'électricité, pour l'éclairage et la force motrice. Que les tarifs de l'électricité en Allemagne puissent être supérieurs à ceux d'EDF de 10 à 30 %, sans conséquences désastreuses pour l'étendue du marché, montre assez l'importance des rentes de monopole que l'entreprise nationale pourrait prélever, en France, sur sa clientèle.

Ainsi apparaît un problème tout à fait spécifique pour les monopoles peu concurrencés, et pour ceux-là seulement : s'ils sont laissés libres de fixer leurs tarifs au mieux de leurs intérêts, ils peuvent rançonner leur clientèle captive et profiter ainsi d'un enrichissement indû.

Que faire pour éviter cet abus ? Ou bien fixer à ces monopoles une limite supérieure à leurs tarifs. Ou bien leur assigner une mission d'intérêt général, laquelle impliquera en premier lieu qu'ils renoncent à leur pouvoir de monopole et se conduisent d'eux-mêmes comme s'ils étaient soumis à la pression de la concurrence.

La première solution est celle retenue depuis très longtemps aux Etats-Unis, et récemment en Grande-Bretagne : l'entreprise, « l'opérateur », voit son devoir de s'enrichir contrecarré par un organisme, « le régulateur », qui s'efforce de l'empêcher d'abuser de sa position. La deuxième solution est illustrée en France par le cas d'EDF, dont le patron est investi d'une mission d'intérêt général. Autrement dit, en France, le régulateur (tarifaire) est placé à la tête de l'entreprise, sous le contrôle des pouvoirs publics ; aux Etats-Unis, en Grande-Bretagne maintenant, le régulateur est placé hors de l'entreprise, sous le contrôle de l'opinion publique.

Dans ces secteurs où le monopole sur le produit n'est pas vidé de son pouvoir par la concurrence sur le service rendu, la régulation externe, style anglo-saxon, n'est pas facile. Car il ne s'agit pas seulement – comme pour les Bourses de valeurs, les lignes d'aviation ou les télécommunications – d'organiser la concurrence pour faire émerger du marché un système à peu près correct de prix et de tarifs, mais de la remplacer.

Avec un produit homogène et stockable – ce à quoi se réfèrent inconsciemment la plupart des gens qui traitent du sujet –, on est dans le cas simple où il s'agit seulement de fixer un (ou quelques) prix. Et pourtant, le régulateur a déjà bien du mal à choisir le bon niveau.

Le problème se complique singulièrement lorsqu'il s'agit de bâtir des barèmes différenciés suivant l'importance de la fourniture, la répartition de celle-ci au cours des heures et des saisons – le cas échéant, selon le degré de garantie de la livraison. Là, le régulateur, totalement débordé, ne peut que fixer un prix plafond ou un taux moyen de majoration.

Aussi, niveau général des tarifs trop ou pas assez élevé, structure des tarifs mal modulée, les échecs de la régulation externe sont pratiquement inévitables. Le fait est que le système n'a jamais bien fonctionné aux Etats-Unis. Quant à l'expérience britannique, elle est très significative : à ce jour, avec la meilleure bonne volonté, le régulateur a enrichi les dirigeants et les actionnaires de « l'opérateur », mais guère la clientèle...

Lorsque, au contraire, le régulateur est placé à la tête de l'entreprise – c'est le cas français –, le phénomène perturbateur de « dissymétrie de l'information » disparaît : ledit régulateur sait ou peut tout savoir sur les structures de coût dont la confrontation avec les conditions du marché détermineront des tarifs neutres, sans rente de monopole. Sa tâche est plus aisée. Et il n'y a ni plus ni moins de raisons de trouver un bon régulateur s'il est intérieur à l'entreprise, qu'il dirige, que s'il est à l'extérieur de l'entreprise, qu'il régule. De plus, avantage supplémentaire de la régulation internalisée, elle économise les quelques milliers de fonctionnaires qui s'épuisent, aux Etats-Unis, à exercer de l'extérieur une régulation impossible.

Ce sont, d'ailleurs, les échecs patents de la régulation externe qui ont conduit à tenter d'introduire un peu de concurrence dans le système. Le monopole naturel, c'est celui des infrastructures de réseaux (et l'administration de l'interconnexion). Ne peut-on dissocier la gestion des infrastructures et leur emploi, autoriser des tiers à emprunter le réseau contre rémunération ? Personne encore n'a songé à nationaliser la circulation automobile pour rationaliser l'exploitation du réseau routier.

Mais le kilowattheure est un bien économique très particulier. Rigoureusement instockable, il exige une adéquation précise et permanente de l'offre à la demande. Il emploie des itinéraires invraisemblables, et constamment changeants, pour aller d'un point à un autre. Et, quand deux kilowattheures circulent en sens inverse sur une même ligne pour le compte de deux clients différents, ils s'annulent, et rien ne se passe. Comment facturer le service ?

Il faut bien s'en convaincre, la tarification rationnelle d'un transport d'électricité point à point sur un réseau interconnecté est parfaitement impossible. Elle ne peut être qu'approximative, donc génératrice de faux choix et de gaspillages.

Il est bien vrai à l'inverse que, sans émulation concurrentielle, il est plus difficile de serrer les coûts, soigner le client, exciter l'imagination.

D'où, pour conclure, une vue pragmatique des deux branches de l'alternative qui se présente pour l'électricité.

Le handicap du monopole nationalisé, c'est l'absence d'émulation concurrentielle ; en revanche, le système permet une gestion rationnelle des réseaux et des tarifs. Le handicap du monopole privé tempéré par l'accès de tiers au réseau, c'est l'impossibilité de contrôler efficacement le niveau et les structures tarifaires, l'impossibilité de rationaliser l'emploi et le développement des réseaux ; en revanche, l'incitation à la productivité y est plus spontanée.

Quand l'absence d'émulation concurrentielle s'avère désastreuse – et c'était, semble-t-il, le cas de l'électricité anglaise –, mieux vaut la privatisation et la concurrence, même si les gagnants ne sont pas les clients. Quand ça marche – la productivité et les tarifs d'EDF font envie à beaucoup de nos voisins –, mieux vaut en rester à la solution du monopole nationalisé investi d'une mission d'intérêt général.

Encore s'est-on abstenu ici d'évoquer les problèmes que posent les obligations de service public, obligations qui poussent au monopole nationalisé sitôt qu'elles connaissent, comme en France, une large extension.

Marcel Boiteux est membre de l'Institut, président d'honneur d'EDF.

AU COURRIER DU « MONDE »

La lutte contre le narcotrafic en Colombie

Dans *Le Monde* du 7 mars, le président de la Colombie, M. Ernesto Samper, a déclaré à votre correspondante à Bogota, Anne Proenza : *« Personne ne peut se vanter d'avoir été à l'abri (en Colombie) de l'infiltration du trafic de la drogue. »* En affirmant cela, le président Ernesto Samper méconnaît et méprise la mémoire de tant de résistants colombiens au narcotrafic qui n'ont pas hésité à donner leur propre vie pour la défense de leurs principes.

Je me permets de rappeler qu'en 1989 mon mari, Luis Carlos Galan, a été assassiné par la mafia de la drogue, au moment où il allait remporter les élections pour devenir, en 1990, président de la République. Pour tous ceux qui, dans la classe politique, avaient profité de l'argent ou de l'amitié des narcotraficants, sa présidence aurait signifié la fin de l'impunité.

Dès le début des années 80, lorsque Luis Carlos Galan fonda le Nuevo Liberalismo (courant de centre gauche, dissident du parti libéral officiel), il dénonçait l'énorme menace que représentait pour la société colombienne le trafic de la drogue. Il n'a jamais accepté l'appui ou l'argent de personnes liées au narcotrafic, ni lui ni ses partisans, parmi lesquels se trouvait au premier rang Alfonso Valdivieso, actuel *« fiscal general de la nación »* (procureur général de la République), qui dirige le procès sur le financement de la campagne présidentielle et qui accuse le président de la République devant la commission d'accusation de la Chambre des représentants.

Cette position radicale envers le trafic de la drogue a coûté la vie à de nombreux magistrats, juges, journalistes, officiers de police et hommes politiques (...). La mémoire de ces personnes réclame justice et exige un procès libre et transparent, sans aucune manipulation, pour que la Colombie puisse se libérer définitivement de ce fléau terrifiant. En conséquence, une majorité incontestable de la population colombienne est décidée à appuyer l'action du procureur et de la justice (...).

Gloria Pachon de Galan,
Paris

Pourquoi Abraham Serfaty ne peut-il pas rentrer au Maroc ?

par Christine Daure-Serfaty

Je me suis mise en colère il y a quelques jours, toute seule et très tranquillement. C'était à Genève, au Palais des nations, dans le bar proche de la salle XVII, celle où se réunit, chaque année, la Commission des droits de l'homme. Là, depuis un demi-siècle, derrière de grandes baies ouvertes sur le paisible paysage genevois, tous les malheurs du monde se donnent rendez-vous, et toutes les solidarités se nouent.

C'est pourquoi je me suis mise en colère : *comment, je serais solidaire de toutes les injustices de la terre, et je ne ferais rien pour cet homme, Abraham Serfaty, que j'ai épousé dans la prison de Kenitra il y aura dix ans cette année ?*

Né au Maroc de toute une lignée de juifs marocains, ayant travaillé vingt ans comme ingénieur des mines dans son pays, ayant passé dix-sept ans en prison condamné à perpétuité, expulsé en France, pour la deuxième fois, en 1991, car il l'avait été une première fois en 1953 par les autorités coloniales françaises, ressuscitant ainsi l'antique bannissement, il serait le seul, je dis bien le seul, à ne pouvoir rentrer dans son propre pays ? C'est d'ailleurs bien étrange : la République française a donc un réfugié statutaire unique, de nationalité marocaine, comme l'indique son titre de séjour, bénéficiant de l'asile politique accordé par l'Ofpra. Tant qu'il y aura un seul réfugié politique marocain, selon les pactes internationaux, le Maroc ne peut être considéré comme une démocratie. C'est ainsi.

> Il souhaite une monarchie moderne et démocratique. Il n'insulte personne. Où est alors son crime ?

Cet homme dérange, c'est vrai, parce qu'il n'est jamais exactement *où on l'attend : si grand, si* solide, et si fragile aussi, délicat et maladroit à la fois, patriote et jamais chauvin, juif et ami des Palestiniens, parlant un peu tout avec accent, l'espagnol et le haketia appris à la maison, le français obligé à l'école, l'arabe avec ses copains. Courtois, poli, doux même, et résistant comme un granit en dessous, résistant à toute pression, à toute corruption. Mais cet homme là, quel pays ne serait fier de le compter parmi les siens ?

Ce jour-là, j'ai décidé d'en parler à quelqu'un, je l'ai fait sur place, dans le bar, près de la salle XVII. Je l'ai fait, et en parlant j'ai pris la mesure de ma révolte. Car enfin, pourquoi lui seul ne pourrait-il pas rentrer chez lui ? Il se conformera au résultat du référendum des Nations unies sur le Sahara. Il souhaite une monarchie moderne et démocratique. *Il* n'insulte personne. Où est alors son crime ? Faudrait-il croire à une rancune personnelle et toute puissante, à la veille du XXI[e] siècle, à la veille *aussi* d'une mutation importante de ce pays, le Maroc, vers la modernité ?

J'ai pris, en parlant, la mesure de ma colère : oui, c'est bien une *colère tranquille, mais résolue* ; alors je peux l'écrire, car je le sais, elle va me porter longtemps, jusqu'à ce qu'Abraham rentre tout simplement dans son pays.

Le cyberespace : un prétendu vide juridique

par Jean Martin

Le cyberespace n'échappe pas aux logiques de production de l'espace. L'espace de communication planétaire, tout comme l'espace urbain, obéissent à certains processus que l'on ne peut innocemment négliger. Il n'y a guère que quelques neurones de cybernautes égarés pour croire le contraire.

D'autres, plus officiels, se font chantres du même message. La grande marche de la liberté, enfin trouvée grâce à la société de la communication globale, serait en mouvement ; hélas ! à la façon de ces chœurs d'opéra qui clament *« marchons ! marchons ! »* en restant sur place. Ici le risque est plus grave, c'est celui d'une déstructuration sociale profonde et d'une régression des libertés.

Loin d'être méprisable, l'élan *enthousiaste doit être soutenu*, mais de façon critique, en s'interrogeant sur cette nouvelle utopie. L'espace de communication globale en cours de *développement peut en effet offrir* de vraies chances pour les libertés, mais à la condition, tout banalement, d'en faire la conquête, donc en le disputant aux fantasmes techno-libertaires, magiciens de duperies et paravents des bâtisseurs d'empires plus ou moins visibles.

Suffisamment de bouleversements et d'espoirs sont à attendre de ce monde virtuel pour s'efforcer de rechercher, sans naïveté, ce que nous voulons qu'il soit, et pour faire de cette question un débat de société. Débat juridique certes, mais aujourd'hui trop prégnant, *comme pour masquer la* vacuité du débat politique. Il y contribue cependant, à condition de ne pas s'y substituer, en permettant de révéler l'expres*sion des choix fondamentaux et* par sa vocation à garantir les libertés et à ordonner le mouvement des hommes dans l'espace, privé et public, matériel et à *présent virtuel*.

> L'espace de communication globale en cours de développement peut offrir de vraies chances pour les libertés. Mais à la condition, tout banalement, d'en faire la conquête, donc en le disputant *aux fantasmes techno-libertaires*

Affranchissant des nombreuses contraintes de la réalité, le cyberespace enivre. Il invite à échapper au monde du réel dont tant d'aspects déçoivent ou révoltent. Il engage à s'évader dans un état de nature virtuel, libéré des règles-contraintes dont l'existence est au mieux *contestée* ou, le plus souvent, dont le sens même est ignoré.

La décision par un cybernaute d'ouvrir un service sur les œuvres d'art audacieusement appelé « Louvre », illustre le phénomène, confirmé par la présentation de *« Guernica »* dans ce Louvre virtuel, alors que le tableau de Picasso a regagné depuis longtemps sa « patrie ». Brouillant l'identité, et donc l'authenticité des sources, des musées, des nations et de l'histoire d'un peuple – dont le tableau illustre une période martyre –, le geste n'est-il pas révélateur ? La virtualité est ici une triste réalité : elle déforme et mutile le réel, abuse les esprits et leur fait perdre la conscience du réel.

La réalité virtuelle permet tout, techniquement. Donne-t-elle pour autant le droit de tout faire ? La cyberliberté s'épanouirait grâce au vide juridique si souvent évoqué. Tout rappel à la loi, toute intervention de l'autorité publique, même légale, est ressentie dans ce milieu comme une ingérence illégitime. Le vide n'existe pourtant que dans l'esprit de ceux qui en parlent. Un tel espace de *« vide juridique »* existe-t-il encore ? Le dernier semble avoir été celui des eaux internationales, utilisées par une radio bateau-pirate anglaise dans les années soixante ; l'affaire avait nécessité l'adoption d'un traité international pour régir cette *res communis*, ce que la loi nationale, fût-elle britannique, ne pouvait faire.

Rien de semblable ici. La virtualité du cyberespace n'est qu'en partie réelle. Il repose en effet sur des réalités techniques tangibles, localement situées et identifiables. Les *« hackers »* l'ont depuis longtemps appris à leurs dépens. *Le Grand Secret*, du D[r] Gubbler est transparent, *techniquement au moins. L'ouvrage* électronique, double virtuel mais copie réelle, est tout aussi appréhendable sous sa forme papier que sur le disque dur du centre serveur, où que ce dernier soit localisé. Dès lors que la fixation est faite sans autorisation, la reproduction est illégale ; la saisie prévue par la loi peut être effectuée.

Certes, la dématérialisation des messages et la mondialisation de leur circulation dans un enchevêtrement de réseaux obligent à une savante gymnastique technique, mais celle-ci relève aujourd'hui du savoir-faire des services spécialisés, notamment de police. Ce savoir-faire est en outre sans cesse enrichi par les nouveaux moyens de l'intelligence artificielle, lesquels empruntent, pour répondre aux défis du virtuel, autant au processus de l'électronique qu'à ceux de la *biologie*.

Quant aux droits nationaux, il y a déjà un certain temps qu'ils sont confrontés à la délocalisation des activités et qu'ils ont *dû s'adapter. Il en est ainsi du* droit fiscal, plus timidement du droit du travail et du droit pénal. Si le territoire national demeure l'assise, le droit national *s'extraterritorialise*, à *l'exemple* du droit américain et du droit français. La poursuite est possible contre un fait commis à l'étranger par un Français ou *même par un étranger si, dans* ce dernier cas, le fait présente un lien suffisant avec les intérêts de la France. La multiplication des conventions internationales dans de nombreux domaines contribue à restreindre encore le prétendu *« vide juridique international »*.

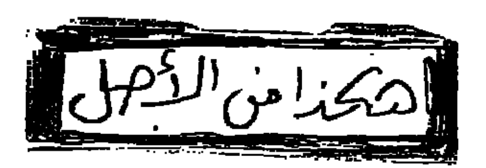
Toutefois, l'accroissement de la volatilité des gisements informationnels, comme constatés avec les capitaux flottants, qui ne sont rien d'autres que des signes électroniques, la localisation dans l'espace extra-atmosphérique et dans des organismes vivants ne seront pas sans présenter de nouvelles difficultés, notamment éthiques : pourra-t-on saisir un *« implant informationnel »* constitutif d'une contrefaçon dans un neurone animal, voire dans un ADN du corps humain ?

Les cybernautes ont élaboré leur cadre de règles propre sur le réseau Internet : la *« Net-étiquette »*. La démarche rejoint un processus de production de droit de plus en plus utilisé : l'autorégulation. Elle repose sur la sagesse d'une communauté et s'exprime par l'élaboration de règles fondées sur le consensualisme et un pouvoir de sanction conféré aux cybernautes, individuellement ou collectivement.

Le Far West américain avait pourtant fini par abandonner *un tel système au profit de la loi* votée, du shérif et du juge. L'emprise de cette « gueuse » qu'est l'opinion publique renaît plus anonyme et invisible dans ce gigamonde du mégaoctet avec plein pouvoir de dire la loi, la justice et de sanctionner : de l'admonestation par *« e-mail »* à la mort électronique par la paralysie du serveur, voire l'injection d'un virus informatique. Malgré leurs vertus, la déontologie et l'éthique, tant en vogue actuellement, ont des limites, et les dangers d'un tel système ne peuvent être ignorés.

Ni le droit actuel ni les codes de bonne conduite n'offrent de réponses pleinement satisfaisantes, mais le plus souvent pour des raisons différentes de celles qui sont invoquées et qui masquent sous la technicité la nature réelle du phénomène. L'irruption de la réalité virtuelle globale invite moins à revisiter le droit qu'à penser la société en construction.

***Jean Martin** est avocat et enseignant à l'université Paris-Dauphine.*



Le Monde est édité par la SA LE MONDE
Président du directoire, directeur de la publication : Jean-Marie Colombani
Directoire : Jean-Marie Colombani ; Dominique Alduy, directeur général ; Noël-Jean Bergeroux, directeur général adjoint

Directeur de la rédaction : Edwy Plenel
Directeurs adjoints de la rédaction : Thomas Ferenczi, Robert Solé
Rédacteurs en chef : Jean-Paul Besset, Bruno de Camas, Pierre Georges, Laurent Greilsamer, Danièle Heymann, Bertrand Le Gendre, Jean-Yves Lhomeau, Manuel Lucbert, Luc Rosenzweig
Directeur artistique : Dominique Roynette
Rédacteur en chef technique : Eric Azan
Secrétaire général de la rédaction : Alain Fourment

Directeur exécutif : Eric Pialloux ; directeur délégué : Anne Chaussebourg
Conseiller de la direction : Alain Rollat ; directeur des relations internationales : Daniel Vernet

Médiateur : André Laurens

Conseil de surveillance : Alain Minc, président ; Olivier Biffaud, vice-président

Anciens directeurs : Hubert Beuve-Méry (1944-1969), Jacques Fauvet (1969-1982)
André Laurens (1982-1985), André Fontaine (1985-1991), Jacques Lesourne (1991-1994)

Le Monde est édité par la SA Le Monde
Durée de la société : cent ans à compter du 10 décembre 1994.
Capital social : 935 000 F. Actionnaires : Société civile « Les rédacteurs du *Monde* ».
Association Hubert Beuve-Méry, Société anonyme des lecteurs du *Monde*,
Le Monde Entreprises, Le Monde Investisseurs, Le Monde Presse, Iéna Presse, Le Monde Prévoyance
RÉDACTION ET SIÈGE SOCIAL : 21 *bis*, RUE CLAUDE-BERNARD – 75242 PARIS CEDEX 05
Tél. : (1) 42-17-20-00. Télécopieur : (1) 42-17-21-21 Télex : 206 806 F
ADMINISTRATION : 1, place Hubert-Beuve-Méry 94852 IVRY-SUR-SEINE CEDEX
Tél. : (1) 42-17-20-00 Télécopieur : (1) 42-17-25-99 Télex 261 311 F

Le cadeau fait à M. Eltsine

Suite de la première page

Le choix de la vertu est certainement le plus raisonnable lorsque les données fondamentales des économies sont saines, donc lorsque le remboursement de la dette n'a pas de conséquences majeures sur la population, comme ce fut le cas en Roumanie ou en Algérie. Car un rééchelonnement, lui, détériore la crédibilité financière du pays. Les Etats industrialisés s'endettent d'ailleurs eux-mêmes à l'étranger. L'Inde ou la Chine, qui figurent parmi les tout premiers débiteurs du monde en développement, n'ont pas restructuré leur dette.

Mais lorsque la situation des comptes publics d'un pays se détériore trop rapidement, la question d'un rééchelonnement se pose tout naturellement. Les pays d'Amérique latine ont, depuis l'annonce de la cessation de paiements du Mexique à l'été 1982, consacré des années à des négociations visant à allonger la durée de leurs remboursements. Ils ont pour la plupart fini par obtenir non seulement des allongements, mais aussi des réductions de leurs dettes commerciales, dans le cadre du « plan Brady » d'allègement des créances, lancé par le secrétaire américain au Trésor en 1989. Aujourd'hui, la plupart d'entre eux se trouvent en bien meilleure situation financière qu'ils ne l'étaient dans les années 80. Leurs difficultés de remboursement concernent moins les dettes extérieures à moyen et long terme que celles à court terme, ou leur endettement interne. La Colombie est le seul Etat du continent à n'avoir jamais rééchelonné sa dette extérieure de 23 milliards de dollars. Mais Bogota n'est pas forcément un bon exemple, et le président Ernesto Samper se débat dans une très grave crise politico-narco-financière.

Comment donc prendre la décision de rééchelonner ou non sa dette, et juger du moment opportun ? Un expert français souligne qu'il existe des critères objectifs, comme la récession économique, la surévaluation du taux de change, l'augmentation des arriérés de paiements internes. L'interprétation de ces critères est pourtant délicate, et laisse une grande marge de décision aux gouvernements. Concluant une comparaison des stratégies polonaise et hongroise, dans un article intitulé « Faut-il payer ses dettes ? », l'économiste du CEPII Jérôme Sgard déclare sans détours qu'*« il n'est pas très intéressant d'être vertueux »*. La Pologne, qui avait dès 1981 connu un défaut de paiement majeur, a obtenu en 1991 une importante réduction de sa dette publique. Ayant surmonté une forte récession économique, elle est aujourd'hui souvent citée comme modèle de croissance et d'investissements en Europe de l'Est. La Hongrie, elle, est l'un des Etats du monde dont l'endettement, proportionnellement au nombre d'habitants, est le plus fort. Budapest a pourtant voulu préserver sa réputation financière en poursuivant ses remboursements. Les finances publiques hongroises sont lourdement déséquilibrées, le taux de croissance est actuellement faible. La Hongrie, qui fut longtemps la cible privilégiée des investisseurs étrangers en Europe de l'Est, n'attire au bout du compte pas beaucoup plus que ses voisins du groupe de Visegrad.

Quinze années de crise de la dette ont prouvé que le choix de la vertu ou du rééchelonnement des créances est loin d'aller de soi. Lorsque les décisions sont trop difficiles à prendre, c'est le « joker politique » qui fait souvent la différence. Ce fut le cas en Egypte, en Pologne, qui ont toutes deux bénéficié d'importantes réductions de dettes publiques. Ce fut également le cas au Mexique, où les pays industriels ont rapidement œuvré pour résorber la crise financière de décembre 1994. Volontiers critiqués pour avoir, en rééchelonnant 40 milliards de dollars d'un seul coup, permis à la Russie d'utiliser cet atout politique à la veille d'élections cruciales, les responsables occidentaux rétorquent que l'accord de rééchelonnement permet au contraire de s'assurer que Moscou remboursera, même en un temps plus long, les dettes soviétiques. Pourtant, si elle doit suivre l'exemple donné par les grands débiteurs du tiers-monde depuis quinze ans, la Russie devrait à terme solliciter des remises de dette. Comment, alors, les lui refuser ?

Françoise Lazare

Le Monde

ÉDITORIAL

Les impostures du Front national

UNE fois de plus, en défilant dans les rues de Paris, mercredi 1er mai, devant micros et caméras, le Front national a tenté de disputer aux organisations syndicales, face au gouvernement, le monopole de la revendication sociale. Une fois de plus, par les violentes tirades de son président contre les immigrés, il a dénaturé le sens de cette traditionnelle journée de mobilisation et de solidarité des travailleurs. Celle-ci présente depuis son origine un double caractère : ouvrière, elle défend les aspirations à la justice et à l'égalité telles qu'elles sont portées par le mouvement socialiste ; internationaliste, elle refuse toute discrimination entre travailleurs français et étrangers.

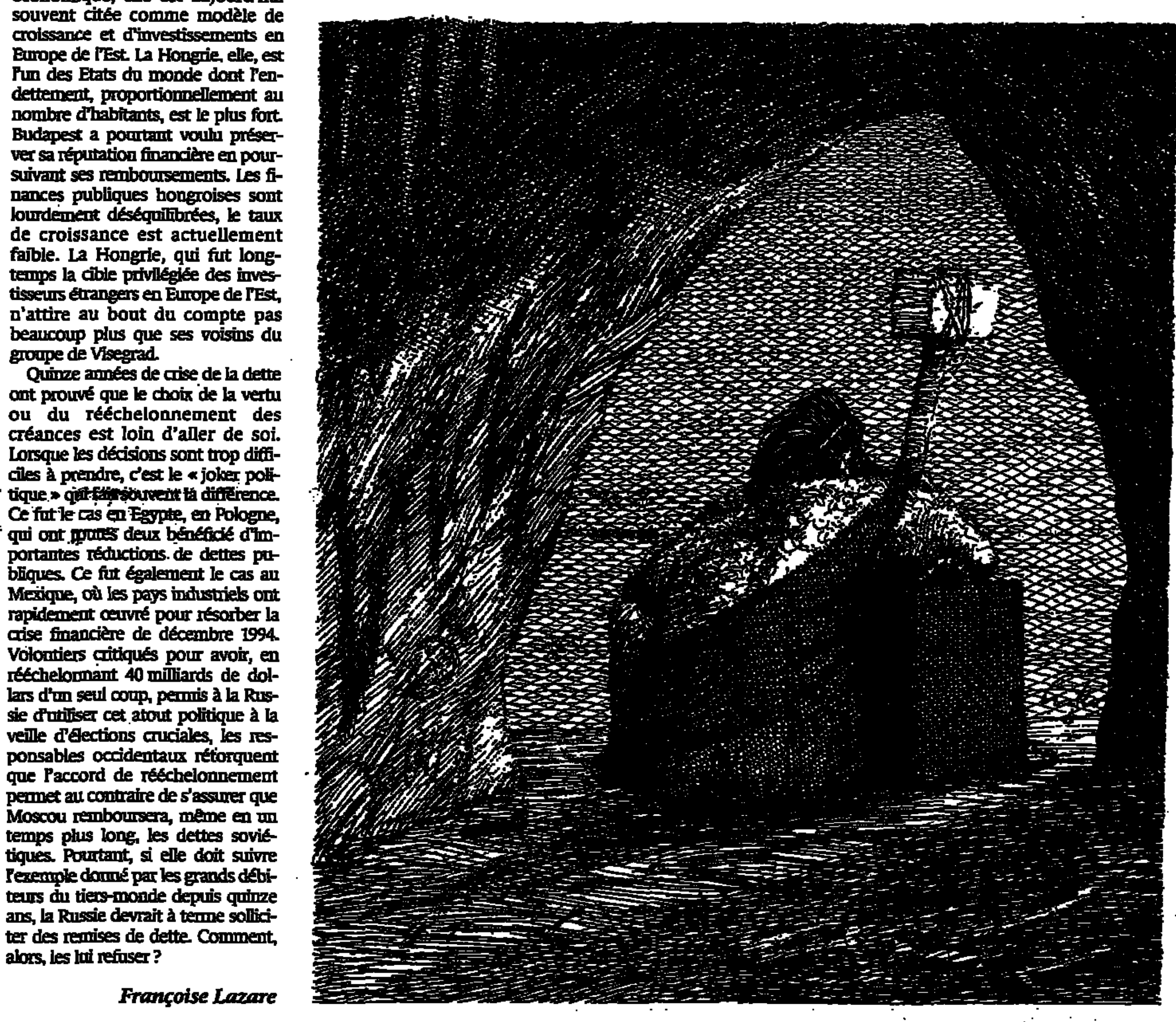
« Il sera organisé une grande manifestation internationale à date fixe, de manière que, dans tous les pays et dans toutes les villes à la fois, le même jour convenu, les travailleurs mettent les pouvoirs publics en demeure de réduire légalement à huit heures la journée de travail. » Tel est l'acte de naissance de la célébration annuelle du 1er mai. La première eut lieu en 1890, date retenue par l'American Federation of Labour pour rappeler le souvenir des « martyrs de Chicago », condamnés à mort pour un attentat dont ils niaient être les auteurs. Au-delà de la journée de huit heures, acquise en France en 1919, les manifestations du 1er mai ont permis aux syndicats, au cours des années, de montrer leur force et de populariser leur plate-forme.

Assez vite, l'extrême droite s'est efforcée de reprendre à la gauche une partie du terrain dont celle-ci s'était emparée. Les royalistes de l'Action française s'y sont employés dans les années 20 ; et c'est le régime de Vichy qui, en 1941, a fait de cette journée la *« fête nationale du travail »*. Le Front national s'est inscrit dans cette tradition en choisissant de célébrer ce jour-là la fête de Jeanne d'Arc – que le calendrier fixe pourtant au deuxième dimanche de mai.

Profitant de la désunion des organisations syndicales, qui n'ont pas su encore s'approprier le dynamisme du mouvement social de l'automne dernier, Jean-Marie Le Pen a affiché plus que jamais, mercredi, sa volonté de conquérir un électorat populaire désemparé. Il l'a fait en tenant des propos d'une rare démagogie, présentant l'immigration comme la *« première cause »* des difficultés de la France, une *« marée »* qui *« va nous submerger après nous avoir ruinés »*, et saluant la *« longue lutte des travailleurs et des syndicats pour plus de justice et de solidarité »*.

Face à un tel langage, dont tout indique qu'il n'est pas sans effets sur une partie de la population, il importe non seulement de condamner avec la plus grande fermeté les dérives racistes auxquelles conduit une analyse aussi simpliste et aussi inepte de l'immigration, mais aussi de dénoncer le nouveau discours social du Front national. Lionel Jospin a eu raison d'appeler à le *« démythifier »*. Il a eu raison de souligner que, derrière des mots empruntés à la gauche, Jean-Marie Le Pen défend en fait une politique ultralibérale et antisociale. C'est en démontant inlassablement ses arguments qu'on pourra commencer à réduire l'influence dangereuse du Front national.

Chargé de mission *par Leiter*



DANS LA PRESSE

EUROPE 1
Alain Duhamel

■ En passant par Paris et en s'entretenant cordialement avec Jacques Chirac, Shimon Pérès veut effacer ces semaines de tension avec Paris. La priorité revient, à quelques semaines des élections législatives israéliennes, le processus de paix global au Proche-Orient. La France peut y jouer un rôle utile, notamment en agissant auprès de certaines capitales arabes. A condition toutefois que le climat avec Israël reste amical et redevienne confiant.

FRANCE-INTER
Pierre Le Marc

■ Radicalisation de l'attitude xénophobe et anti-parlementaire du Front, inflexion sociale de son discours... Jean-Marie Le Pen a confirmé hier la stratégie qu'il a choisie pour la bataille législative de 1998. (...) Mais la nouveauté (...) tient moins dans cette radicalisation prévisible que dans la tonalité sociale donnée au discours frontiste. On a ainsi entendu Jean-Marie Le Pen rendre un hommage assez surréaliste à la *« longue lutte des travailleurs et des syndicats pour plus de justice et de solidarité »*. (...) Cette inflexion ne doit rien au 1er mai. Elle est, en effet, le complément, l'accompagnement de la politique systématique d'implantation du Front dans la police, les services publics et les entreprises. (...) Force est de constater que, s'ils y travaillent, ni la majorité, ni le Parti socialiste n'ont mis au point une stratégie efficace face à cet adversaire redoutable.

LIBÉRATION
Jean-Michel Helvig

■ Il faut écouter Le Pen, même lorsqu'il a l'air de servir une bouillie indigeste. (...) Certes, il n'est pas nouveau que l'extrême droite reprenne à son compte des formules venues du bord opposé : Doriot a précédé Le Pen. Mais quand un mouvement, qui, obstinément, pèse ses 15 % d'électeurs, choisit d'abandonner le camp de la « droite populaire » dont il se réclamait pour se présenter comme une alternative à lui tout seul, quand il commence à essaimer des organisations satellites sur le terrain social, il n'y a peut-être pas matière à une alerte générale, mais au moins à un regain de vigilance.

L'HUMANITÉ
Jacques Coubard

■ A l'heure où Helmut Kohl annonce ses intentions d'imposer ce que le président de la confédération des syndicats présente comme un programme de *« cruauté sociale »* (...), ce 1er mai a pris la dimension de solidarité entre tous les travailleurs menacés par l'injustice de sociétés dominées par le pouvoir arrogant de l'argent. L'écho international du mouvement de décembre n'est pas tombé dans l'oubli. Lui aussi mûrit au printemps.

RECTIFICATIF

MOSQUÉE DE PARIS

La personnalité musulmane intervenue lors de la cérémonie interreligieuse de Notre-Dame de Paris pour la libération des moines enlevés en Algérie (*Le Monde* du 30 avril) était Djelloul Seddiqi, chargé des questions religieuses à la Mosquée de Paris, et non le mufti Bouzidi.

Accalmie sur le front de la « vache folle »

LE PRINCIPAL RÉSULTAT de la réunion que les ministres de l'agriculture de l'Union européenne ont consacrée, les 29 et 30 avril, à la crise de la « vache folle », est d'ordre politique. Les Britanniques ayant rengainé les menaces un moment proférées contre leurs partenaires qui refusaient de lever l'embargo décrété sur leurs exportations de viande bovine et de produits dérivés (action devant la Cour européenne de justice de Luxembourg, possibles représailles commerciales...), les Quinze ont pu retrouver la voie de la coopération.

Chacun y a mis de la bonne volonté. Douglas Hogg, le ministre britannique de l'agriculture, n'est pas rentré à Londres les mains vides : les « conclusions » adoptées par le conseil, qu'il a cette fois avalisées, contrairement à ce qui s'était passé lors de la session du début avril, notent que les mesures déjà prises ou envisagées pour éradiquer l'épidémie d'encéphalopathie spongiforme bovine (ESB) *« sont autant d'éléments qui constituent le début d'un processus qui devrait permettre la levée progressive de l'interdiction d'exportation, étape par étape »*.

Le signal ainsi adressé aux éleveurs britanniques, ainsi qu'à l'ensemble des entreprises de la filière, se veut rassurant : dès que les mesures jugées nécessaires auront été prises, le cordon sanitaire mis en place autour de la Grande-Bretagne sera progressivement levé. Afin de s'entourer d'un maximum de garanties (dans une crise de cette nature, le « risque zéro » n'existe pas), les Quinze ont décidé de créer, au niveau européen, un comité scientifique interdisciplinaire qui donnera son avis sur la marche à suivre.

Qui paiera lorsque les crédits du Fonds européen agricole seront épuisés ? Prélèvera-t-on une taxe sur les revenus, actuellement confortables, des céréaliers ?

Un tel luxe de précautions est-il excessif ? Assurément pas et, implicitement, les Britanniques semblent désormais l'avoir admis : lever l'embargo avant que la confiance soit rétablie aboutirait à provoquer, de la part des consommateurs, un boycottage tout aussi dévastateur et qui, de surcroît, n'épargnerait pas les produits continentaux. Le Comité vétérinaire permanent de l'Union, qui se réunira le 8 mai, examinera dans quelles conditions l'interdiction d'exporter les sous-produits que sont la gélatine, le suif et le sperme pourrait être levée. Mais, s'agissant des animaux vivants et de la viande, la perspective d'un assouplissement de l'embargo ne peut être que bien plus lointaine.

Les experts vétérinaires, qui se sont réunis mardi en marge du conseil, ont estimé que les diverses *« idées »* présentées par les Britanniques, si elles constituaient *« un pas dans la bonne direction »*, étaient encore insuffisantes. Dès le début d'avril, M. Hogg avait indiqué que Londres était prêt à faire abattre et détruire, de façon échelonnée sur cinq ou six ans, et au rythme de 15 000 par semaine, les vaches de réforme de plus de trente mois.

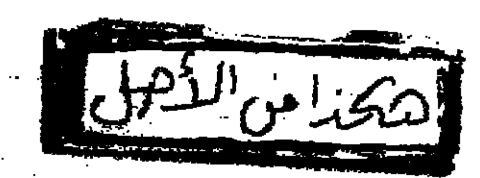
Apparemment, les vétérinaires voudraient maintenant obtenir l'assurance que cette campagne frappera d'abord les animaux les plus âgés, puisque ce sont eux qui courent le plus de risques d'avoir absorbé des farines contaminées. Les éleveurs britanniques pourraient être tentés, explique-t-on, d'agir autrement (en d'autres termes d'abattre d'abord des bêtes plus jeunes) dans la mesure où la meilleure rentabilité laitière se situe chez les vaches autour de leur septième ou huitième année.

Pour les autres bovins, l'esquisse de plan présenté par M. Hogg pour les étables à haut risque (celles dans lesquelles un nombre significatif de cas d'ESB a été détecté), qui prévoit l'abattage sélectif de 42 000 bovins, a été considérée comme insuffisante. Le ministre britannique a promis de revenir avec des mesures supplémentaires. Il n'a cependant pas été demandé aux Britanniques de détruire systématiquement et complètement de tels troupeaux, comme cela se pratique dans d'autres pays de l'Union, en particulier en France.

A moins que le gouvernement Major, taraudé par l'approche des élections et soucieux de ne pas heurter les bruyants eurosceptiques du Parti conservateur, ne change encore de cap, il y a désormais à peu près accord entre les Quinze sur la méthode. Les Britanniques, qui n'avaient guère de choix, sont rentrés dans le rang. Même si les ménagères commencent à racheter du bœuf, les éleveurs, outre-Manche comme sur le continent, souffrent de la crise. Complétant ce qui a déjà été fait (achats publics d'intervention, subventions à l'exportation), la Commission présentera en mai de nouvelles propositions pour les soutenir.

Qui paiera lorsque les crédits du Fonds européen agricole seront épuisés ? Les *« conclusions »* adoptées font référence à la nécessaire solidarité du monde agricole. Prélèvera-t-on une taxe sur les revenus, actuellement plus que confortables, des céréaliers ? L'idée est dans l'air. Philippe Vasseur, le ministre français, qui ne tient pas à voir surgir la contestation sur un nouveau front, préférerait plutôt convaincre ses collègues de supprimer l'obligation de jachère, laquelle, aujourd'hui, affecte 10 % des surfaces cultivables. Les cours du blé et du maïs continuant à flamber, l'opération serait économiquement justifiée et satisferait les producteurs. Et, en provoquant un fléchissement des cours, elle faciliterait la vie aux éleveurs.

Philippe Lemaître



ALLIANCE **L'opérateur téléphonique britannique BT (ex - British Telecom), déjà associé en Italie à la *Banca nazionale del lavoro* au sein de la société Albacom, renforce ses positions dans la péninsule en s'alliant avec Mediaset, holding de Silvio Berlusconi. ● LES TROIS PARTENAIRES, dont le premier objectif est de décrocher le troisième réseau de radiotéléphonie italien, entendent aussi se poser en concurrents de Telecom Italia dans la téléphonie classique. ● CETTE ASSOCIATION s'inscrit dans le cadre de la politique de maillage du Vieux Continent, via des partenariats locaux, engagée par BT dans la perspective de l'ouverture à la concurrence, en 1998. ● LES NÉGOCIATIONS entamées depuis juillet 1995 dans le cadre de l'Organisation mondiale du commerce sur l'ouverture des marchés des télécommunications ont été prolongées jusqu'en février 1997.**

Le britannique BT tisse sa toile dans le téléphone en Europe

L'opérateur téléphonique vient de conclure une association en Italie avec Mediaset, le groupe de Silvio Berlusconi. L'objectif sera notamment de concurrencer Telecom Italia dès l'ouverture totale du marché en 1998

LONDRES
de notre correspondant dans la City

L'opérateur téléphonique britannique BT (ex-British Telecom) poursuit son opération de maillage systématique du continent européen. Mardi 30 avril, il a conforté sa position en Italie, en officialisant une alliance avec Mediaset, le groupe de Silvio Berlusconi, dont le premier objectif sera d'attaquer le marché du radiotéléphone dans la péninsule, avant d'affronter Telecom Italia dans la téléphonie classique dès le début 1998, date de l'ouverture totale à la concurrence.

« Nous considérons l'Europe comme notre marché domestique », aime à répéter Pat Gallagher, responsable de BT pour l'Europe. Ces propos symbolisent l'insolent dynamisme du premier opérateur britannique de télécommunications, privatisé en 1984 et qui a affiché un bénéfice imposable de 2,66 milliards de livres (environ 21 milliards de francs) en 1995 pour un chiffre d'affaires de 13,9 milliards. Pour s'attaquer au Vieux Continent, le mastodonte anglais a choisi de créer des sociétés communes avec des partenaires locaux au lieu d'acquérir des firmes existantes. Les partenariats constitués en Espagne (avec Banco Santander), en Allemagne (avec Viag), en Italie (avec Banco nazionale del lavoro et désormais Mediaset), ou en Scandinavie (TeleNor et Teledenmark), ainsi que les accords de coopération sur le point d'être conclus avec les chemins de fer néerlandais, illustrent cette stratégie européenne tous azimuts.

Le retrait, en octobre, de la privatisation de l'entreprise publique belge Belgacom l'atteste : BT délaisse les acquisitions d'opérateurs en voie de privatisation. Cette priorité donnée aux partenariats avec des sociétés locales s'explique non seulement par le bénéfice de l'expérience de ses associés et de leur connaissance du marché, mais aussi par des considérations boursières.

> « La France constitue aujourd'hui l'une de nos principales priorités », admet Jim Gallagher, responsable de BT pour l'Europe

Dans cette stratégie d'expansion européenne, BT bute toutefois sur la France. *« La France constitue aujourd'hui l'une de nos principales priorités »*, admet Pat Gallagher. Après l'échec de pourparlers avec la Lyonnaise des eaux, BT est actuellement en discussion avec plusieurs autres associés potentiels dans l'Hexagone, dont le nom est tenu secret.

Le choix de l'Europe comme plaque tournante de l'expansion à l'étranger n'est guère surprenant de la part de cette compagnie florissante. En position hégémonique sur le marché britannique, malgré les réformes de 1991 et 1995, BT doit toutefois affronter la concurrence acharnée des câblo-opérateurs proposant des services de téléphone particuliers. Le groupe se fait également tailler des croupières auprès des petites et moyennes entreprises par Mercury, la filiale de Cable & Wireless.

Cette vocation transeuropéenne de BT obéit à deux objectifs stratégiques : devenir le deuxième opérateur sur les marchés domestiques et se concentrer sur les secteurs les plus rémunérateurs, comme les services aux entreprises multinationales. Soumise depuis plus de dix ans au vent de la libéralisation en Grande-Bretagne, BT s'estime en avance sur ses concurrents pour tirer avantage de la déréglementation en cours sur le continent, un marché qui pèse aujourd'hui 9 milliards de livres, qui pourrait atteindre 15 à 16 milliards à la fin du siècle, à en croire les prévisions de M. Gallagher.

Au-delà de l'Europe, BT s'est également associé à l'opérateur américain MCI, dont il a pris 20 % du capital. L'objectif de cette association est de pouvoir offrir une continuité de services aux grandes entreprises fortement internationalisées. C'est dans cette optique que s'inscrivent également les négociations engagées par BT avec son homologue britannique Cable & Wireless – qui obligerait à vendre Mercury, en cas de rapprochement. Cable & Wireless offrirait à BT une implantation de longue date en Extrême-Orient, notamment à Hongkong, et aux Antilles.

Les énormes investissements réalisés par BT pour encercler ses principaux concurrents – France Télécom, Deutsche Telekom et AT&T – ont porté un mauvais coup à l'image de la firme auprès des investisseurs institutionnels. Pour calmer les appréhensions des analystes, Sir Ian Vallance a accepté de se départir de ses fonctions de directeur général. Plus que jamais, face à une exacerbation de la concurrence et aux nuages qui s'accumulent, l'heure est à la réduction des coûts fixes, comme le prouve le projet prêté à Sir Ian de réduire encore les effectifs d'environ 50 000 personnes sur les 137 500 qu'il emploie actuellement – contre 250 000 il y a une décennie !

Marc Roche

L'alliance avec Mediaset vise le radiotéléphone

L'alliance, conclue le 30 avril, entre BT et l'italien Mediaset, la holding qui regroupe les activités de télévision, régie publicitaire et production de disques de Silvio Berlusconi, prévoit que la société Albacom (services de télécommunications aux entreprises), créée il y a un an par BT et la Banca nazionale del lavoro (BNL), sera scindée en deux : Albacom Holding (50,5 % BT, 49,5 % BNL) et Albacom Industriale, détenue à 70 % par Albacom Holding et à 30 % par Mediaset, ce dernier apportant des fonds et ses infrastructures de communication. En contrepartie, Albacom prendra 2,4 % de Mediaset.

Les trois partenaires se porteront candidats à l'exploitation du troisième réseau de téléphonie mobile italien, dès que le gouvernement aura lancé l'appel d'offres. *« A partir de 1998, si l'ouverture du marché le permet, nous entrerons dans les services de téléphonie vocale »*, a souligné BT, qui a indiqué que les négociations avec le groupe industriel Eni pour son entrée dans Albacom *« étaient en très bonne voie »*.

Les négociations mondiales sur les télécommunications prolongées jusqu'en février 1997

LES CINQUANTE-TROIS pays, dont les quinze Etats membres de l'Union Européenne, qui étaient en négociation depuis juillet 1995 dans le cadre de l'Organisation mondiale du commerce (OMC) pour parvenir à un accord sur une ouverture aussi large que possible des marchés des télécommunications, se sont séparés, mardi 30 avril à Genève, sur un constat d'échec. Au terme de cette journée, qui avait été fixée comme date-butoir, les différents intervenants ont décidé de s'accorder un délai supplémentaire : ils ont adopté la proposition de l'Union européenne de prolonger les pourparlers jusqu'au 15 février 1997. La date de mise en application de l'accord recherché demeure cependant fixée, comme précédemment, au 1er janvier 1998. Le marché mondial des télécommunications est actuellement estimé à 625 milliards de dollars (3 100 milliards de francs) par l'Observatoire mondial des systèmes de communication (Omsyc).

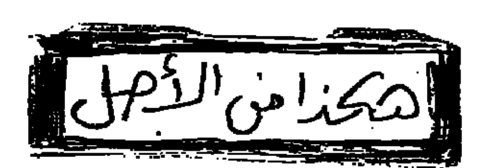
Les Etats-Unis, qui avaient déjà fait avorter les discussions sur les services financiers il y a quelques mois, sont désignés comme principaux responsables de l'échec des négociations dans les télécommunications. Les Américains avaient durci le ton et posé de nouvelles conditions dans les derniers jours des discussions (*Le Monde* daté 28-29 avril), voulant, par exemple, exclure des accords le secteur des télécommunications internationales (dont les satellites). Certains, comme Sir Leon Brittan, chef négociateur de l'Union européenne, ont vu dans ce raidissement les effets du contexte politique intérieur, les Etats-Unis étant en période de préélection présidentielle.

Charlene Barshefsky, représentante américaine au commerce par intérim, a rejeté ces accusations. *« Nous attendons des marchés étrangers qu'ils soient aussi ouverts que le nôtre leur est ouvert »*, a-t-elle indiqué, estimant que seuls une dizaine – dont l'Allemagne, la Grande-Bretagne et les Pays-Bas, côté européen – ont une offre d'ouverture de leurs marchés comparable à l'offre américaine et que les autres – parmi lesquels sont particulièrement visés le Canada, la France, l'Inde, l'Italie, le Japon et la Corée – doivent soit lever leurs barrières aux prises de participation étrangères dans des groupes de télécommunications, soit instaurer des conditions de concurrence équitable et établir des autorités de réglementation indépendantes.

REPORT MINIMISÉ

Se montrant *« d'un optimisme prudent »* sur la signature d'un accord en février prochain, Mme Barshefsky a prévenu que les Etats-Unis *« ne feront pas un accord pour un accord »* et que, si la moitié du marché mondial des télécommunications se situe déjà aux Etats-Unis, *« nous voulons avoir accès à l'autre moitié »*.

« Tout ce qui comptait a été sauvé », a estimé pour sa part le directeur général de l'OMC, Renato Ruggiero, en minimisant le non-respect de la date-butoir du 30 avril. *« Il y a eu juste une prolongation des négociations, une prolongation limitée. La direction prise va dans un seul sens, celui de l'amélioration »* des offres de libéralisation des marchés nationaux. Déjà, a-t-il indiqué, l'Afrique du Sud, parmi d'autres pays, a annoncé, mardi soir, qu'elle étudierait comment soumettre une offre dès que possible. *« Cela fait partie de signes encourageants que nous avons reçus de plusieurs gouvernements. »*



Franck Riboud succède à son père Antoine à la présidence de Danone

AGÉ de soixante-dix-sept ans, Antoine Riboud, président de Danone, devait annoncer, lors du conseil d'administration du 2 mai, son départ de l'entreprise qu'il a créée et qu'il dirige depuis trente ans. C'est son fils Franck, quarante ans, nommé vice-président-directeur général de Danone à la fin de l'été 1994, qui va reprendre comme prévu le flambeau. La petite surprise réside dans le calendrier. La retraite d'Antoine intervient plus tôt que prévu, les statuts de la société lui permettant de rester à la tête du groupe jusqu'à quatre-vingts ans.

Le départ d'Antoine Riboud prend de court le conseil d'administration. Il n'y a pas aujourd'hui d'autre candidat que son fils pour diriger le numéro un français de l'agroalimentaire. Mis devant le fait accompli, le conseil devait élire Franck Riboud, sans avoir pu le juger sur ses résultats, contrairement à ce qui était prévu lorsque celui-ci a été nommé vice-PDG. La stratégie de Franck Riboud, qui consiste à mettre les bouchées doubles pour s'implanter en Asie et en Amérique latine pour combler une partie du retard pris sur les géants Nestlé et Unilever, apparaît séduisante. Danone, qui réalisait 4 milliards de francs de chiffre d'affaires hors d'Europe il y a quatre ans, en fait aujourd'hui 15 milliards et compte encore doubler sa taille en l'an 2000.

Mais nul ne sait si l'actuel vice-PDG va parvenir à gagner ses paris hors d'Europe. Il doit investir lourdement alors que les marges à l'international sont pour l'instant faibles. Dans le même temps, Danone, dont le cours de Bourse n'a pas progressé depuis cinq ans, doit mieux servir ses actionnaires.

Ar. L.

Dernière ligne droite pour la privatisation du rail britannique

La vente en Bourse de la totalité des actions de Railtrack, la société propriétaire des voies ferrées, rend pratiquement irréversible le processus de dénationalisation

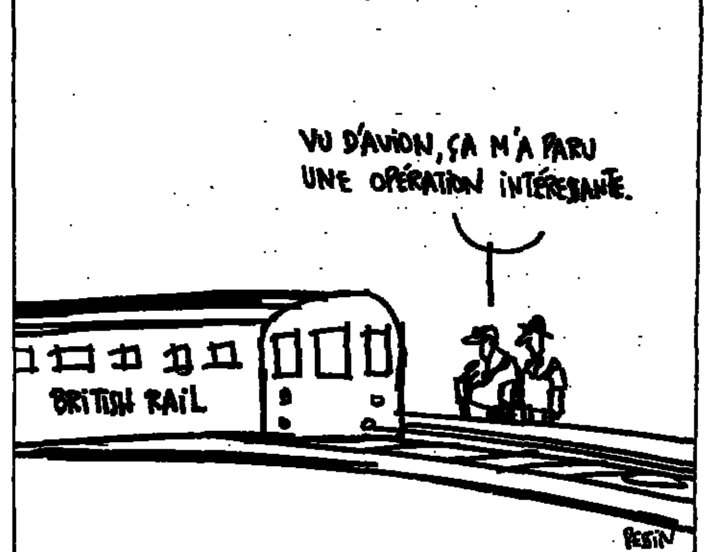
Amorcée en 1993, avec le choix de l'éclatement de British Rail en quatre-vingt-dix entreprises distinctes, la privatisation du chemin de fer britannique est entrée, mercredi 1er mai, dans une nouvelle phase. Le gouvernement a mis en vente, pour près de 15 milliards de francs, auprès des particuliers et des investisseurs institutionnels, les actions de Railtrack, la société qui a hérité des voies ferrées et des gares. L'opposition travailliste a abandonné ses velléités de renationalisation, trop coûteuse. Le gouvernement britannique a trouvé un allié avec le groupe Virgin. Actionnaire du consortium qui construira et exploitera la ligne Londres-Tunnel sous la Manche, le groupe est prêt à partir à la reconquête des clients du chemin de fer. Son PDG, Richard Branson, explique, en outre, dans un entretien au *Monde*, ses ambitions dans le transport aérien.

LONDRES
de notre envoyé spécial

Le gouvernement de John Major est sur le point de réussir son pari : parachever contre vents et marées la privatisation des chemins de fer britanniques. Les voies de chemin de fer et les principales gares, réunies au sein de la société Railtrack, le cœur de British Rail, la bientôt défunte compagnie nationale, sont en vente depuis le 1er mai, et jusqu'au 17 mai. L'action a déjà un prix : entre 3,5 et 3,9 livres (soit entre 27 et 30 francs), ce qui valorise l'entreprise entre 13,5 milliards et 15 milliards de francs. Suprême sacrilège pour les opposants à la privatisation : les premiers dividendes versés aux actionnaires, dès le mois d'octobre, seront prélevés sur les bénéfices réalisés, alors que la société était encore publique.

Avec la mise en vente de l'infrastructure ferroviaire, la privatisation du chemin de fer britannique atteint un point de non-retour. Pour certains, elle est même déjà un succès. Alors que la presse populaire britannique continue inlassablement de prédire l'effondrement du système ferroviaire, et que les sondages d'opinion révèlent le scepticisme des Anglais, le pré-placement des actions de Railtrack a suscité l'engouement de 1,9 million de petits actionnaires.

Tout avait pourtant commencé dans la plus extrême confusion en 1993, lorsque le gouvernement conservateur avait choisi de s'attaquer, après le téléphone, les compagnies d'eau et d'électricité, au dernier symbole de la toute puissance de l'Etat sur les services publics. *« C'était la première fois au monde qu'une telle privatisation était menée. Nous avons dû innover à chaque étape »*, reconnaît un fonctionnaire du ministère des transports impliqué dans le dossier. *« Nous ne nous sommes jamais cachés la difficulté de cette privatisation pour une raison simple : l'industrie ferroviaire ne peut se passer du soutien financier de l'Etat »*, explique-t-il. *« Le gouvernement n'en était pas moins convaincu que le secteur privé gérerait plus efficacement le chemin de fer. »*



VALEUR DE RENDEMENT

Après avoir un moment envisagé la vente de la totalité de la compagnie nationale, le gouvernement a estimé que la vente par appartement permettrait de mieux faire jouer la concurrence. Le réseau fut donc divisé en vingt-cinq régions, chacune devant être confiée à un opérateur chargé de faire rouler les trains et d'offrir le meilleur service aux usagers. *« Puisque chaque exploitation nécessitait une subvention publique, les candidats au rachat étaient invités, à l'occasion des appels d'offres, à détailler le niveau de service qu'ils s'engageaient à offrir, mais aussi à chiffrer l'argent public requis pour s'engager à devenir opérateur »*, explique-t-on au ministère des transports.

Pour les cinq premières régions attribuées, le gouvernement britannique a eu l'heureuse surprise de découvrir, à l'ouverture des offres de reprise, que les candidats lui demandaient moins de subventions que prévu. Ainsi, la société française CGEA, filiale de la Générale des eaux, vainqueur de l'appel d'offres pour le réseau South Central, au sud de Londres (*Le Monde* du 13 avril), n'a demandé que 34 millions de livres de subvention annuelle d'ici à 2003, alors que l'opérateur public reçoit actuellement 106 millions de livres pour la même prestation.

Pour faciliter la privatisation, le matériel a été vendu à des investisseurs, qui le relouent aux opérateurs. Les services d'ingénierie, de maintenance, d'approvisionnement électrique seront aussi confiés à des sociétés privées indépendantes. Le réseau ferré a été attribué à Railtrack, qui perçoit des redevances auprès des opérateurs. Au total, British Rail sera éclatée en quatre-vingt-dix sociétés.

Rien ne permet encore de parier sur le fonctionnement et le succès du système. Railtrack est avant tout perçu, par les analystes et les marchés, comme une valeur de rendement, une « vache à lait » qui permettra d'engranger, avec les redevances de droit d'usage, un revenu assuré. Les actionnaires de Railtrack pourraient donc rechigner à laisser leur entreprise s'engager dans des programmes d'investissement et de modernisation ambitieux. *« Le niveau des redevances permet simplement à Railtrack de maintenir en état l'infrastructure existante »*, reconnaît-on au ministère des transports.

Pour les gros investissements, le gouvernement compte sur la coopération entre les opérateurs et Railtrack. Théoriquement, les premiers peuvent demander au second de procéder à l'amélioration du réseau, en échange d'une augmentation des redevances. Pratiquement, les opérateurs, qui bénéficient en général d'un bail de sept ans, devraient se concentrer sur l'amélioration de la gestion à court terme, plutôt que de participer au financement de programmes d'investissement longs et coûteux. Le ministère des transports ne se fait apparemment aucune illusion : *« Il sera difficile de financer de gros projets, mais, à la marge, il y a sûrement des investissements qui pourront être très rentables pour Railtrack. »*

CROIRE AU CERCLE VERTUEUX

L'exception que constitue à cet égard le montage et le financement choisi pour la construction de la nouvelle ligne à grande vitesse reliant Londres au tunnel sous la Manche est exemplaire : une concession de 999 ans a été attribuée au consortium London & Continental, chargé à la fois de la construction de l'infrastructure et de l'exploitation de la ligne (*Le Monde* du 2 mars). Une subvention représentant près de la moitié du coût de construction de la ligne a été accordée (1,4 milliard de livres, sur un total de 3 milliards).

Pour le reste, le gouvernement veut croire au cercle vertueux du marché : la redynamisation du réseau ferroviaire par les opérateurs privés devrait progressivement augmenter le niveau de rentabilité du chemin de fer et susciter de nouveaux investissements. Le Parti travailliste, pourtant fer de lance de l'opposition à cette privatisation, semble s'y résoudre. Même si le responsable pour les transports au sein du Parti travailliste, Clare Short, a qualifié mercredi cette privatisation d'*« acte de vandalisme qui hantera le gouvernement à chaque fois qu'il affrontera l'opinion publique dans les urnes »*, l'opposition exclut désormais une renationalisation trop coûteuse. Les Britanniques sont résignés à laisser le privé faire ses preuves là où la gestion publique avait préalablement échoué. *Wait and see...*

Christophe Jakubyszyn

Le gouverneur du Crédit foncier a saisi la justice

RÉPONDANT, MARDI 30 MARS, à l'Assemblée nationale à un député qui l'interrogeait sur la situation désastreuse du Crédit foncier, Jean Arthuis, le ministre de l'Economie, a révélé que le gouverneur de l'institution, Jérôme Meyssonnier, avait saisi le Parquet il y a deux semaines *« pour que tous les faits de nature délictueuse soient sanctionnés par la loi »*. Interrogé par *Le Monde*, M. Meyssonier a précisé, jeudi 2 mai, qu'une seule opération immobilière *« bizarre »* avait été repérée dans une filiale, ce qui l'a conduit à transmettre ce dossier au Procureur de la République.

Pour M. Arthuis, le Crédit foncier, qui a annoncé des pertes de 10,8 milliards de francs pour 1995, *« s'est engagé dans des investissements aventureux »*. *« Nous devons aujourd'hui assumer les conséquences de ces dérives désastreuses »*. Un engagement qui n'a pas totalement convaincu l'agence de notation financière américaine Moody's. Cette dernière a annoncé mercredi 1er mai qu'elle abaissait à nouveau la note de l'établissement. La cotation à la Bourse de Paris de l'action Crédit foncier a été reprise jeudi 2 mai. Le titre était réservé à la baisse en début de matinée.

DÉPÊCHES

■ **SUPERGEMINA : Umberto Rosa, le patron du groupe chimique italien Snia Bpd** contrôlé par le groupe Fiat, a estimé, mardi 30 avril à Rome, que la fusion Supergemina entre la holding Gemina (contrôlée par Fiat) et le géant de la chimie et de l'agro-alimentaire Ferruzzi Finanziaria n'était plus possible.

■ **PETIT BATEAU : selon la BNP, un des responsables de la Banexi,** sa banque d'affaires, chargé en 1988 du rapprochement entre Petit Bateau et Yves Rocher, va être mis en examen dans les prochains jours. Yves Rocher est en conflit sur ce dossier avec la BNP et lui reproche de lui avoir caché la mauvaise situation financière de l'entreprise textile.

■ **MICROSOFT : le fabricant américain de logiciels** a annoncé mardi 30 avril une alliance avec les câblo-opérateurs Time Warner Cable, Comcast Cable Communications, Compagnie Générale de Vidéocommunication et Singapore CableVision, qui proposeront à leurs abonnés son logiciel Internet Explorer.

■ **ALCATEL SEL : des milliers de salariés** d'Alcatel SEL devaient manifester vendredi 3 mai à Stuttgart. Ils entendent protester contre les 3 000 suppressions d'emploi prévues dans la société (17 000 salariés).

■ **ALUSUISSE : le groupe suisse a annoncé jeudi 2 mai à Zurich un accord** en vue de l'acquisition prochaine pour 400 millions de dollars de la société américaine Wheaton Inc., un des principaux producteurs mondiaux dans la domaine de l'emballage en verre et en plastic.

■ **NATIONAL WESTMINSTER : le groupe bancaire britannique pourrait supprimer jusqu'à 15 000 emplois** dans les trois années à venir, dans le cadre d'un vaste programme de restructuration, a annoncé mardi 30 avril le Bifu, le syndicat national des banques et assurances.

■ **ÉLECTRICITÉ : le ministre allemand de l'économie Günter Rexrodt** a estimé mardi 30 avril peu probable que le texte définitif de la future directive sur la libéralisation du marché européen de l'électricité soit adopté lors du conseil des ministres européens du 7 mai.

■ **LAINIÈRE DE ROUBAIX : l'entreprise, qui emploie 450 personnes, est en dépôt de bilan** depuis mardi 30 avril.

Virgin, le meilleur allié du gouvernement de John Major

LONDRES
de notre envoyé spécial

Le gouvernement britannique ne pouvait trouver meilleur allié dans le processus de privatisation du chemin de fer. Virgin, membre à hauteur de 17 % du consortium London & Continental qui a remporté l'appel d'offres pour la construction et l'exploitation de la future ligne à grande vitesse qui reliera Londres au tunnel sous la Manche, est prêt à partir à la reconquête du public des chemins de fer.

Virgin n'aura pas à attendre jusqu'en 2002, date prévue pour l'ouverture de la ligne, pour mettre en pratique son expertise marketing. Le consortium a reçu, en dot, la société European Passenger Service, qui assure, en collaboration avec la SNCF et les chemins de fer belges, l'exploitation de l'actuel service Eurostar. Hasard du calendrier, le transfert de la propriété d'EPS est intervenu le 1er mai, jour du lancement officiel de la privatisation de Railtrack.

« Les Britanniques aiment leur chemin de fer, détestent British Rail et ne voyagent jamais en train », constate William Whitehorn, directeur chez Virgin. *« Rien n'a été fait pour démarquer Eurostar des trains traditionnels, pour expliquer qu'il existait, à nouveau, des trains qui partent et arrivent à l'heure. Pire, seulement un tiers des habitants du sud de l'Angleterre connaissent l'existence d'Eurostar »*, poursuit-il. L'objectif de Virgin est ambitieux : doubler le trafic en dix-huit mois pour atteindre six millions de passagers par an. Du succès de cette stratégie dépendront aussi celui de l'introduction en Bourse de London & Continental en 1997 et la levée des fonds nécessaires à la construction de la ligne à grande vitesse.

Virgin ne limite pas ses ambitions ferroviaires à la liaison Londres-Paris : il est d'ores et déjà candidat à l'exploitation de la West Coast Main Line, qui relie Londres à Birmingham. *« A moyen terme, cinq ou six opérateurs devraient dominer le rail britannique »*, estime William Whitehorn. A n'en pas douter, Virgin compte faire partie de cette *short list*.

C. J.

Richard Branson, PDG du groupe Virgin

Bruxelles devra laisser jouer la libre entreprise dans le transport aérien

LONDRES
de notre correspondant dans la City

Après avoir fondé, en 1984, Virgin Atlantic Airways, deuxième transporteur aérien britannique pour les vols long-courriers, Richard Branson s'est lancé à l'assaut du ciel européen en acquérant, le 29 avril, 90 % du capital d'Euro Belgian Air Lines (EBA) pour la somme de 1,8 milliard de francs belges (295 millions de francs français). Son ambition est de faire des vols de « point à point », d'abord au départ de Bruxelles, puis d'autres bases en Europe, pour tirer profit dès 1997 de la dernière phase de la libéralisation du transport aérien dans l'Union européenne. Ses moyens : une flotte homogène, composée de douze appareils Boeing 737, qui tournent entre Bruxelles et six métropoles, un savoir-faire en marketing et en relations publiques.

A l'instar de son modèle, la compagnie américaine South West, Virgin Express entend se battre sur les prix tout en promettant un service de qualité (ponctualité, personnel accueillant, propreté). Obtenir des dessertes et multiplier les nouvelles lignes, voilà qui promet de ne pas être une sinécure, compte tenu de l'attitude protectionniste de certains gouvernements qui multiplient les chausse-trapes sous prétexte de saturation des aéroports. Dans tous les cas, il faut s'attendre à un regain de concurrence dans le ciel français. Dans un entretien au *Monde*, Richard Branson se prononce pour une libéralisation totale du marché européen, à l'instar de ce qui se passe aux Etats-Unis ou en Asie du Sud-Est.

« Pourquoi créer Virgin Express ?

– Il y a un an, nous avons décidé de lancer une compagnie aérienne intérieure *low cost* (faibles coûts) en Europe où les tarifs sont incroyablement élevés. Aux Etats-Unis, des compagnies comme South West ou Valujet ont permis une croissance très forte du trafic grâce à une réduction draconienne des prix. Pendant que nous examinions la possibilité de lancer cette compagnie, EBA pratiquait déjà la formule à faibles coûts. Au lieu de les imiter, nous avons décidé de les racheter et d'utiliser leur infrastructure.

– Comptez-vous créer des synergies entre Virgin Express et l'Eurostar dont vous gérez le service sur le réseau britannique depuis le 1er mai ?

– Le service à bord de l'Eurostar va subir d'importants changements au cours des trois prochains mois, avec par exemple l'introduction de programmes de fidélisation. Cela dit, il existe peu de synergies possibles entre Virgin Express et Eurostar et, actuellement, je n'ai pas l'intention de créer une ligne aérienne à destination de Londres. Toutefois, pour nos clients, la solution ferroviaire constituera la meilleure alternative à l'absence d'une liaison aérienne Virgin entre Londres et Paris.

– Quelles sont vos ambitions pour ce nouveau transporteur ?

– En reliant par exemple Madrid à Rome, ou Bruxelles à Nice, Virgin Express sera la première véritable compagnie pan-européenne tirant profit de la libéralisation en cours du ciel. La Commission européenne devra laisser jouer la libre entreprise.

» Les compagnies nationales publiques et les compagnies privées, qui, elles, peuvent à tout moment faire faillite, doivent être traitées sur un pied d'égalité. Sinon, plutôt que d'investir en Europe, on se tournera vers les Etats-Unis ou l'Asie du Sud-Est, où la concurrence est libre.

– Selon votre concurrent, British Airways, le coût de lancement de Virgin Express ne peut être qu'exorbitant...

– British Airways n'a pas tort. Les droits d'atterrissage ou le coût de l'assistance au sol peuvent être cinq fois plus élevés en Europe qu'aux Etats-Unis. Ces coûts onéreux peuvent faire la différence entre profits et pertes. Malgré ces obstacles, le succès d'EBA a montré qu'il est possible de construire une compagnie bénéficiaire pratiquant de faibles tarifs.

– Le PDG d'Air France Europe affirme que sa compagnie court à la catastrophe. N'est-ce pas dangereux de lancer une nouvelle compagnie intérieure européenne actuellement ?

– Quand South West a été créée, les grandes compagnies ne se portaient pas bien. Quand j'ai lancé Virgin Atlantic Airways en 1984, on m'a assuré que nous allions être engloutis par Eastern, People Express ou Pan Am, concurrents aujourd'hui disparus. Pour gagner, il faut bâtir une meilleure compagnie, c'est-à-dire offrir, outre le facteur prix ou qualité du service, une forte image de marque, ce qui est le cas de Virgin.

» Si l'un de nos concurrents se déclare prêt à fermer des lignes déficitaires, je réplique que le moment est adéquat pour se lancer dans une telle opération. Mon ambition n'est pas de prendre des parts de marché à nos concurrents mais d'attirer une nouvelle clientèle qui, actuellement, ne prend pas l'avion. »

Propos recueillis par Marc Roche

■ **LA BOURSE de Tokyo a terminé la séance du jeudi 2 mai en baisse. L'indice Nikkei des valeurs vedettes s'est replié de 0,70 %, pénalisé par le rebond du yen face au dollar.**

■ **LES RÉSERVES de changes de la Banque du Japon se sont accrues de 1,77 milliard de dollars en avril, pour atteindre un montant record de 205,72 milliards de dollars.**

■ **LES COURS des céréales ont progressé, mercredi 1er mai, sur le marché à terme de Chicago. Le prix du boisseau de blé échéance juillet a gagné 30 cents à 5,97 dollars.**

■ **LES INTRODUCTIONS en Bourse en avril aux Etats-Unis se sont établies à un niveau record de soixante-trois, représentant un montant de 6,6 milliards de dollars.**

■ **LE PRIX du pétrole a baissé, mercredi, sur le marché à terme de New York. Le cours du baril de brut de référence aux Etats-Unis échéance juin a cédé 39 cents à 20,81 dollars.**

LES PLACES BOURSIÈRES

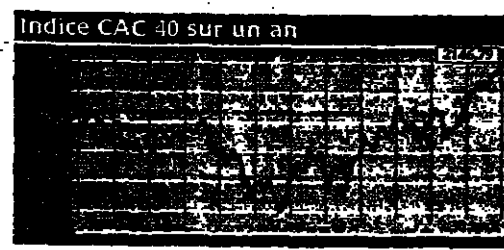
CAC 40 ↗ Clôture | CAC 40 ↗ 1 mois | CAC 40 ↗ 1 an | MIDCAC ↗ 1 mois | NEW YORK ↘ DOW JONES | LONDRES ↗ FT 100 | MILAN ↗ MIB 30 | FRANCFORT ↘ DAX 30

Nouvelle hausse à la Bourse de Paris

LA BOURSE de Paris était bien orientée jeudi en dépit d'une légère faiblesse du marché obligataire. En hausse de 0,39 % puis en repli par la suite, l'indice CAC 40 affichait aux alentours de 12 h 15 un gain de 0,57 % à 2 159,11 points. Le volume des échanges était important, dépassant 2,2 milliards de francs sur le compartiment à règlement mensuel.

Du côté des valeurs, les titres du secteur de la distribution sont à nouveau en vedette, les déclarations du président de la République sur ce secteur ne semblant pas émouvoir les opérateurs, bien au contraire. M. Chirac a dénoncé notamment les dégâts causés par ce secteur au commerce traditionnel. Les groupes de distribution *n'ayant plus la possibilité d'ouvrir* de nouvelles surfaces en France, les groupes chercheront à réaliser une expansion externe en absorbant par exemple des concurrents, estiment des gestionnaires.

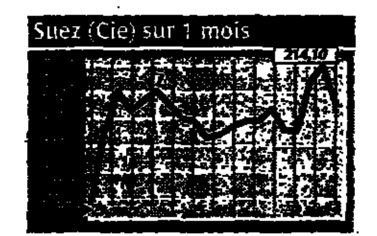
Docks de France gagnait 4,7 % dans un marché actif portant sur 0,9 % du capital. Guyenne et Gascogne, également considéré comme *« opéable »*, montait de 3 %. Le CFF, suspendu depuis lundi, a eu plusieurs tentatives infructueuses de reprise de cotation. L'action était offerte à 28 francs contre un cours de 62,95 francs vendredi à la veille de la suspension de cotation.


Indice CAC 40 sur un an

CAC 40/5 jours

Suez, valeur du jour

LA SPÉCULATION qui avait entouré le titre Suez avant la confirmation de la cession d'Indosuez a pris fin. Mardi 30 avril, à Paris, l'action de la Compagnie financière a perdu 3,56 %, à 214,10 francs. Les *échanges* ont porté sur plus d'un million de titres. Les analystes considèrent par ailleurs que Suez est désormais une holding pure, à laquelle doit s'appliquer une décote de l'ordre de 30 % à 35 %. Une société de Bourse, qui estime la valeur d'actif net réévaluée à 330 francs sur la base d'un prix de vente d'Indosuez de 12 milliards de francs, valorise ainsi l'action à moins de 230 francs.


Suez (Cie) sur 1 mois

PRINCIPAUX ÉCARTS AU RÈGLEMENT MENSUEL

HAUSSES, 12h30	Cours au 02/05	Var. % 30/04	Var. % 31/12
Docks France	1026	[illegible]	+37,90
Bail Investis.	855	[illegible]	+2,76
Imetal	841	+3,95	+43,76
Eurafrance	2060	+3,08	+31,54
Bertrand Faure	175,10	+3,?	+40,08
Guyenne Gascogne	1740	+2,89	+30,33
Carrefour	2769	+2,86	+39,73
Vallourec	258,10	+2,82	+48,33
Pechiney CIP	265	+2,71	+43,24
Usinor Sacilor	82,10	+2,68	+26,79
BAISSES, 12h30			
Sidel	1147	-6,38	-24,83
Suez	207,40	-3,32	+2,67
Galeries Lafayette	1596	-2,58	+33,66
Cenis Europ.Reun	97,20	-2,68	+60,66
Primagaz	541	-2,38	+39,07
SFIM	1120	-2,08	+31,76
Sodexho	2008	-2,?	+39,44
Dev.R.N-P.Cal #Li	53,90	-2,?	-4,09
Euro Disney	15,10	-1,94	+35,42
OLIPAR	135,60	-1,88	-57,88

PRINCIPAUX ÉCARTS AU SECOND MARCHÉ

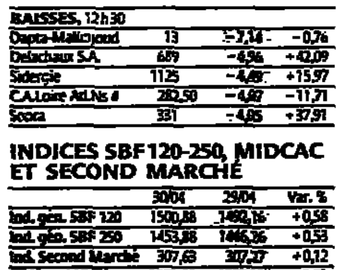
HAUSSES, 12h30	Cours au 02/05	Var. % 30/04	Var. % 31/12
HYPARLO	362	+20,66	—
Oest #	1070	+9,29	+38,06
Waeles	77,55	+4,93	+54,94
Paul Predault #	195	+4,88	-1,96
International CPU	5,45	+4,80	+20,57
BAISSES, 12h30			
Dapta-Mallinjoud	13	-7,14	-0,76
Delachaux S.A.	689	-4,96	+42,09
Sidergie	1125	-4,49	+15,97
C.A.Loire Atl.Ns #	282,50	-4,87	-11,71
Scoa	331	-4,05	+37,91

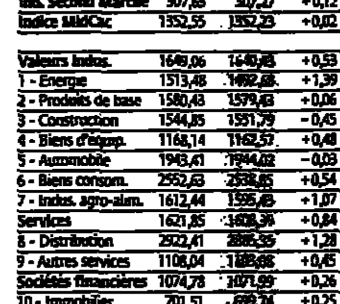
INDICES SBF 120-250, MIDCAC ET SECOND MARCHÉ

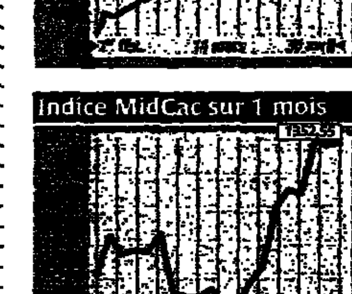
	30/04	29/04	Var. %
Ind. gén. SBF 120	1500,88	1492,16	+0,58
Ind. gén. SBF 250	1453,88	1446,26	+0,53
Ind. Second Marché	307,63	307,27	+0,12
Indice MidCac	1352,55	1352,23	+0,02
Valeurs Indus.	1649,06	1640,83	+0,53
1 - Energie	1513,48	1492,68	+1,39
2 - Produits de base	1580,43	1579,43	+0,06
3 - Construction	1544,85	1551,79	-0,45
4 - Biens d'équip.	1168,14	1162,57	+0,48
5 - Automobile	1943,41	1944,02	-0,03
6 - Biens consom.	2552,63	2538,85	+0,54
7 - Indus. agro-alim.	1612,44	1595,43	+1,07
Services	1621,85	1608,39	+0,84
8 - Distribution	2922,41	2885,35	+1,28
9 - Autres services	1108,04	1103,08	+0,45
Sociétés financières	1074,78	1071,99	+0,26
10 - Immobilier	701,51	699,74	+0,25
11 - Services financ.	1070,05	1067,66	+0,23
12 - Sociétés invest.	1374,35	1369,68	+0,34

VALEURS LES PLUS ACTIVES

SÉANCE, 12h30	02/05 Titres échangés	Capitalisation en KF
Elf Aquitaine	378743	145974130,10
Docks France	137024	138544495
Carrefour	50104	137988282
Danone	155663	123763419
Schneider SA	424562	103241066,30
Eaux (Gle des)	165559	94258989
LVMH Moet Vuitton	62877	84330470
Lafarge	215491	71254966,70
L'Oreal	40080	64331350
Alcatel Alsthom	126675	61734298,20


Indice SBF 250 sur 3 mois


Indice second marché sur 3 mois


Indice MidCac sur 1 mois

Nouvelle baisse à la Bourse de Tokyo

LA BOURSE DE TOKYO a terminé la séance en baisse jeudi 2 mai après avoir déjà perdu 1,03 % la veille. L'indice Nikkei a abandonné 152,63 points (0,7 %), à 21 662,38 points.

La veille, Wall Street a terminé en légère hausse, bénéficiant de la stabilité du marché obligataire en dépit de la publication de statistiques meilleures que prévu pour l'économie américaine. L'indice Dow Jones a gagné 6,14 points, soit 0,11 %, à 5 575,22 points. De son côté, le Nasdaq a terminé sur un record *pour la dixième séance* consécutive. L'indice général du deuxième marché boursier américain par la taille a gagné 9,14 points, soit 0,8 %, à 1 199,66 points. Depuis le début de sa progression continue il y a dix séances, le Nasdaq a gagné ce qui serait l'équivalent de près de 500 points pour le Dow Jones. En Europe, les places de Francfort, Madrid, Milan et Bruxelles ont chômé. Seule Londres a gardé ses portes ouvertes, et le Stock Exchange s'est inscrit en baisse, affecté par la faiblesse des échanges et la clôture des autres places. L'indice Footsie a perdu 11,9 points (0,31 %) à 3 806 points.

INDICES MONDIAUX

	Cours au 30/04	Cours au 29/04	Var. en %
Paris/CAC 40	2146,79	[illegible]	+0,75
New-York/DJ indus.	5558,96	[illegible]	-0,26
Tokyo/Nikkei	22041,30	[illegible]	-0,88
Londres/FT100	3817,90	[illegible]	+0,23
Francfort/Dax 30	2505,25	[illegible]	-0,05
Frankfort/Commer.	883,96	[illegible]	-0,97
Bruxelles/Bel 20	1997,48	[illegible]	-0,14
Bruxelles/Général	1721	[illegible]	-0,14
Milan/MIB 30	1011	[illegible]	+0,69
Amsterdam/Gé. Cbs	369,70	[illegible]	—
Madrid/Ibex 35	360,46	[illegible]	—
Stockholm/Affarsal	1507,23	[illegible]	—
Londres FT30	2838,70	[illegible]	+0,12
Hong Kong/Hang S.	10964,50	[illegible]	+1,17
Singapour/Strait t	2415,66	[illegible]	+0,58

NEW YORK
Les valeurs du Dow-Jones

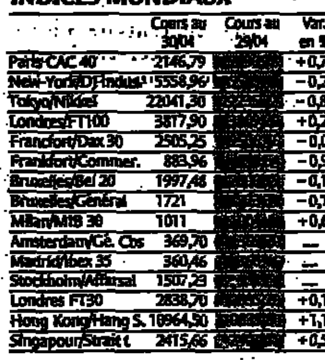
	30/04	29/04
Alcoa	62	62,37
American Express	48,50	48,50
Allied Signal	59,75	58,12
AT & T	60,62	61,25
Bethlehem	13,25	13,62
Boeing Co	80,75	82,12
Caterpillar Inc.	64,62	64
Chevron Corp.	57,62	58
Coca-Cola Co	81,75	81,50
Disney Corp.	60,75	62
Du Pont Nemours&Co	79,87	80,37
Eastman Kodak Co	78	76,50
Exxon Corp.	83,62	85
Gén. Motors Corp.H	56,37	56,37
Gén. Electric Co	77,87	77,50
Goodyear T & Rubbe	52,75	52,12
IBM	107,75	107,50
Intl Paper	40,37	39,87
J.P. Morgan Co	84,50	84,12
Mc Don Dougl	95,75	96,50
Merck & Co.Inc.	60,50	60,50
Minnesota Mng.&Mfg	65,87	65,75
Philip Moris	90,62	90,12
Procter & Gamble C	84,75	84,50
Sears Roebuck & Co	51	49,87
Texaco	84,75	85,50
Union Carb.	45,50	45,50
Utd Technol	110	110,50
Westingh. Electric	19,37	18,87
Woolworth	19	19,12

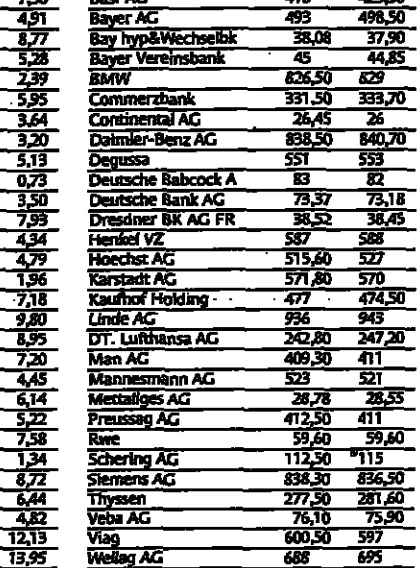
LONDRES
Sélection de valeurs du FT 100

	30/04	29/04
Allied Lyons	5,13	5,19
Barclays Bank	7,36	7,30
B.A.T. industries	5,02	4,91
British Aerospace	8,71	8,77
British Airways	5,19	5,28
British Gas	2,36	2,39
British Petroleum	5,99	5,95
British Telecom	3,64	3,64
B.T.R.	3,20	3,20
Cadbury Schweppes	5,16	5,13
Eurotunnel	0,74	0,73
Forte	3,70	3,50
Glaxo	8,06	7,93
Grand Metropolitan	4,37	4,34
Guinness	4,78	4,79
Hanson Plc	1,97	1,96
Great Ic	7,25	7,18
H.S.B.C.	9,84	9,80
Impérial Chemical	9	8,95
Legal	7,16	7,20
Marks and Spencer	4,43	4,45
National Westminst	6,12	6,14
Peninsular Orienta	5,22	5,22
Reuters	7,52	7,58
Saatchi and Saatch	1,35	1,34
Shell Transport	8,76	8,72
Smithkline Beecham	6,42	6,44
Tate and Lyle	4,82	4,82
Univeler Ltd	12,16	12,13
Zeneca	13,93	13,95

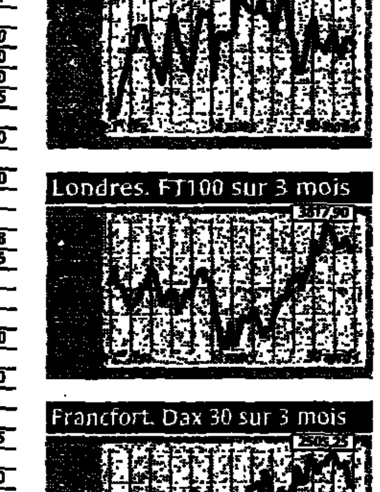
FRANCFORT
Les valeurs du Dax 30

	30/04	29/04
Allianz Holding N	2630	2618
Basf AG	418	423,50
Bayer AG	493	498,50
Bay hyp&Wechselbk	38,08	37,90
Bayer Vereinsbank	45	44,85
BMW	826,50	829
Commerzbank	331,50	333,70
Continental AG	26,45	26
Daimler-Benz AG	838,50	840,70
Degussa	551	553
Deutsche Babcock A	83	82
Deutsche Bank AG	73,37	73,18
Dresdner BK AG FR	38,52	38,45
Henkel VZ	587	588
Hoechst AG	515,60	527
Karstadt AG	571,80	570
Kaufhof Holding	477	474,50
Linde AG	936	943
DT. Lufthansa AG	242,80	247,20
Man AG	409,30	411
Mannesmann AG	523	521
Mettallges AG	28,78	28,55
Preussag AG	412,50	411
Rwe	59,60	59,60
Schering AG	112,50	115
Siemens AG	838,30	836,50
Thyssen	277,50	281,60
Veba AG	76,10	75,90
Viag	600,50	597
Wellag AG	688	695




New York. Dow Jones sur 3 mois

Londres. FT100 sur 3 mois


Francfort. Dax 30 sur 3 mois

LES TAUX

PARIS ↘ Jour le jour | PARIS → OAT 10 ans | NEW YORK ↗ Jour le jour | NEW YORK ↗ Bonds 10 ans | FRANCFORT ↗ Jour le jour | FRANCFORT → Bunds 10 ans

Repli du Matif

Le contrat notionnel du Matif, qui mesure la performance des emprunts d'Etat français, a ouvert en légère baisse jeudi 2 mai. Après quelques minutes de transactions, l'échéance *juin cédait* 6 centièmes pour s'établir à 123,52 points. Le taux de l'obligation assimilable du Trésor (OAT) à dix ans s'inscrivait à 6,40 %, soit 0,05 % au-dessus de celui du titre d'Etat allemand de même échéance.

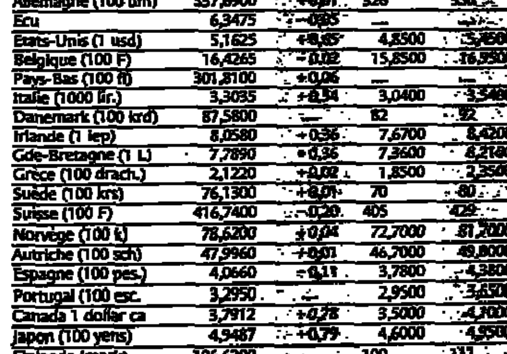
La veille, le marché obligataire américain avait terminé la séance en légère baisse, le rendement de l'emprunt à trente ans remontant à 6,91 %. Le Trésor américain avait fait part de son intention d'augmenter les émissions de titres à long terme.

La Banque de France a laissé inchangé, jeudi, à 3,75 %, le taux de l'argent au jour le jour. Les opérateurs espéraient un geste du conseil de la Bundesbank, réuni dans la matinée, sur le taux de ses prises en pension hebdomadaires (REPO).

Notionnel 10 %, première échéance, 1 an

LE MARCHÉ MONÉTAIRE (taux de base bancaire 6,75 %)

	Achat 30/04	Vente 30/04	Achat 29/04	Vente 29/04
Jour le jour	[illegible]	—	[illegible]	—
1 mois	[illegible]	3,80	[illegible]	3,75
3 mois	[illegible]	3,80	[illegible]	3,75
6 mois	[illegible]	3,85	[illegible]	3,83
1 an	[illegible]	4	[illegible]	3,95
PIBOR FRANCS				
Pibor Francs 1 mois	[illegible]	—	[illegible]	—
Pibor Francs 3 mois	[illegible]	—	[illegible]	—
Pibor Francs 6 mois	[illegible]	—	[illegible]	—
Pibor Francs 9 mois	[illegible]	—	[illegible]	—
Pibor Francs 12 mois	[illegible]	—	[illegible]	—
PIBOR ÉCU				
Pibor Ecu 3 mois	[illegible]	—	4,3125	—
Pibor Ecu 6 mois	[illegible]	—	4,3125	—
Pibor Ecu 12 mois	[illegible]	—	[illegible]	—



MATIF

Échéances 30/04	volume	dernier prix	plus haut	plus bas	premier prix
NOTIONNEL 10 %					
Juin 96	74174	[illegible]	123,74	[illegible]	123,58
Sept. 96	1904	[illegible]	122,24	[illegible]	122,10
Déc. 96	591	[illegible]	121	[illegible]	120,90
Mars 97	—	[illegible]	—	[illegible]	120,90
PIBOR 3 MOIS					
Juin 96	13839	[illegible]	96,14	[illegible]	96,13
Sept. 96	4810	[illegible]	96,14	[illegible]	96,13
Déc. 96	3533	[illegible]	95,99	[illegible]	95,98
Mars 97	1003	[illegible]	95,75	[illegible]	95,73
ÉCU LONG TERME					
Juin 96	1327	[illegible]	91,88	[illegible]	91,76
Sept. 96	—	[illegible]	—	[illegible]	91,62

CONTRATS À TERME SUR INDICE CAC 40

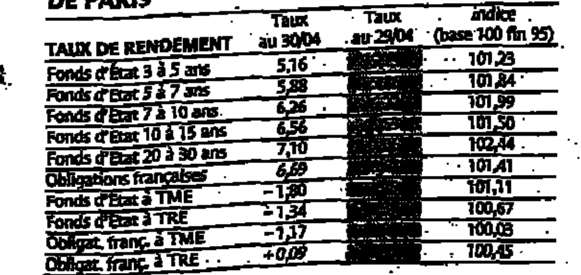
Échéances 30/04	volume	dernier prix	plus haut	plus bas	premier prix
Avril 96	18551	[illegible]	2141	[illegible]	2140,90
Mai 96	26126	[illegible]	2141	[illegible]	2139
Juin 96	1472	[illegible]	2121	[illegible]	2118,50
Sept. 96	145	[illegible]	2128,50	[illegible]	2129

LES TAUX DE RÉFÉRENCE

TAUX 30/04	Taux Jour le jour	Taux 10 ans	Taux 30 ans	Indice des prix
France	3,72	[illegible]	7,23	[illegible]
Allemagne	3,38	[illegible]	7,08	[illegible]
Grande-Bretagne	6,13	[illegible]	8,23	[illegible]
Italie	9,25	[illegible]	10,24	[illegible]
Japon	0,44	[illegible]	4,75	[illegible]
Etats-Unis	5,19	[illegible]	6,84	[illegible]

MARCHÉ OBLIGATAIRE DE PARIS

TAUX DE RENDEMENT	Taux au 30/04	Taux au 29/04	indice (base 100 fin 95)
Fonds d'État 3 à 5 ans	5,16	[illegible]	101,23
Fonds d'Etat 5 à 7 ans	5,88	[illegible]	101,84
Fonds d'Etat 7 à 10 ans	6,26	[illegible]	101,99
Fonds d'Etat 10 à 15 ans	6,56	[illegible]	101,50
Fonds d'Etat 20 à 30 ans	7,10	[illegible]	102,44
Obligations françaises	6,69	[illegible]	101,41
Fonds d'Etat à TME	-1,80	[illegible]	101,11
Fonds d'Etat à TRE	-1,34	[illegible]	100,67
Obligat. franç. à TME	-1,17	[illegible]	100,08
Obligat. franç. à TRE	+0,09	[illegible]	100,45



LES MONNAIES

US/F ↗ 5,1625 | US/DM ↗ 1,5338 | US/¥ ↗ 105,0700 | DM/F ↗ 3,3769 | £/F ↗ 7,7890

Fermeté du dollar

LE DOLLAR restait ferme, jeudi matin 2 mai, face aux devises européennes. Il s'échangeait à 1,5342 mark et à 5,1815 francs. La veille, le billet vert était monté jusqu'à un cours de 1,5380 mark, son cours le plus élevé depuis le mois de janvier 1994. Il avait été soutenu par la publication de plusieurs statistiques qui ont reflété la vigueur de l'économie américaine : hausse de 0,2 % de l'indicateur avancé de l'activité et de 3,1 % des *dépenses de construction en mars*, progression à 50,1 points de l'indice des directeurs d'achats en avril.

Face à la devise nippone, le dollar parvenait à regagner un peu de terrain, à 105,35 yens, le gouverneur de la Banque du Japon ayant estimé que la reprise, dans son pays, restait incertaine. Le franc était stable face à la monnaie allemande, à 3,3765 francs pour *1 deutschemark*.



MARCHÉ DES CHANGES À PARIS

DEVISES	cours BDF 30/04	% 29/04	Achat	Vente
Allemagne (100 dm)	337,6900	+0,01	326	[illegible]
Ecu	6,3475	-0,05	—	[illegible]
Etats-Unis (1 usd)	5,1625	+0,85	4,8500	5,4500
Belgique (100 F)	16,4265	-0,02	15,8500	16,9500
Pays-Bas (100 fl)	301,8100	+0,06	—	[illegible]
Italie (1000 lir.)	3,3035	+0,54	3,0400	3,5400
Danemark (100 krd)	87,5800	—	82	92
Irlande (1 iep)	8,0580	+0,36	7,6700	8,4200
Gde-Bretagne (1 L)	7,7890	+0,36	7,3600	8,2100
Grèce (100 drach.)	2,1220	+0,02	1,8500	2,3500
Suède (100 krs)	76,1300	+0,01	70	80
Suisse (100 F)	416,7400	-0,20	405	429
Norvège (100 k)	78,6200	+0,04	72,7000	81,2000
Autriche (100 sch)	47,9960	+0,01	46,7000	49,8000
Espagne (100 pes.)	4,0660	-0,11	3,7800	4,3800
Portugal (100 esc.	3,2950	—	2,9500	3,6500
Canada 1 dollar ca	3,7912	+0,78	3,5000	4,1000
Japon (100 yens)	4,9487	+0,79	4,6000	4,9500
Finlande (mark)	106,6200	—	100	111

PARITÉS DU DOLLAR

PARITÉS DU DOLLAR	02/05	30/04	Var. %
FRANCFORT : USD/DM	1,5338	1,5228	+0,72
TOKYO : USD/Yens	105,0700	104,5200	+0,52

MARCHÉ INTERBANCAIRE DES DEVISES

DEVISES comptant :	demande	offre	demande 1 mois	offre 1 mois
Dollar États-Unis	5,1490	5,1465	5,1502	5,1483
Yen (100)	4,9503	4,9446	4,9096	4,9041
Deutschemark	3,3788	3,3785	3,3775	3,3765
Franc Suisse	4,1692	4,1655	4,1787	4,1745
Lire ital. (1000)	3,2937	3,2920	3,2951	3,2934
Livre sterling	7,7695	7,7629	7,7902	7,7863
Peseta (100)	4,0649	4,0629	4,0723	4,0683
Franc Belge	16,435	16,428	16,432	16,424

TAUX D'INTÉRÊT DES EURODEVISES

DEVISES	1 mois	3 mois	6 mois
Eurofranc	3,75	3,75	3,75
Eurodollar	5,31	5,37	5,47
Eurolivre	6	6	6
Eurodeutschemark	3,31	3,22	3,16

L'OR

	cours 30/04	cours 29/04
Or fin (k. barre)	64500	64750
Or fin (en lingot)	64900	64950
Once d'Or Londres	390,85	391,30
Pièce française(20f)	369	371
Pièce suisse (20f)	369	375
Pièce Union lat(20f)	373	375
Pièce 20 dollars us	2465	2465
Pièce 10 dollars us	1380	1377,50
Pièce 50 pesos mex.	2405	2415

LE PÉTROLE

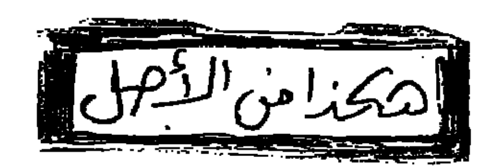
En dollars	cours 30/04	cours 29/04
Brent (Londres)	—	—
WTI (New York)	—	—
Crude Oil (New York)	—	—



LES MATIÈRES PREMIÈRES

INDICES	30/04	29/04
Dow-Jones comptant	209,75	210,17
Dow-Jones à terme	350,42	351,38
CRB	258,06	259,55
METAUX (Londres)		dollars/tonne
Cuivre comptant	2706	2699
Cuivre à 3 mois	2617	2602
Aluminium comptant	1605	1595
Aluminium à 3 mois	1635,50	1622,50
Plomb comptant	804	808,50
Plomb à 3 mois	793,50	794
Etain comptant	6535	6520
Etain à 3 mois	6540	6535
Zinc comptant	1087,50	1040,50
Zinc à 3 mois	1062	1065
Nickel comptant	7955	8092
Nickel à 3 mois	8050	8105

METAUX (New-York)		$/once
Argent à terme	5,26	5,28
Platine à terme	407,50	402,50
Palladium	131,50	131,75
GRAINES, DENREES (Chicago)		$/boisseau
Blé (Chicago)	6,52	6,99
Maïs (Chicago)	4,74	4,94
Grain. soja (Chicago)	7,86	8,06
Tourt. soja (Chicago)	241,50	249,80
GRAINES, DENREES (Londres)		£/tonne
P. de terre (Londres)	—	[illegible]
Orge (Londres)	113,25	114,40
SOFTS		$/tonne
Cacao (New-York)	1390	1402
Café (Londres)	1913	1960
Sucre blanc (Paris)	—	[illegible]
OLEAGINEUX, AGRUMES		cents/tonne
Coton (New-York)	0,82	0,84
Jus d'orange (New-York)	1,36	1,36



RÈGLEMENT MENSUEL

JEUDI 2 MAI

Liquidation : 23 mai
Taux de report : 3,25
Cours relevés à 12 h 30

CAC 40 ↗ PARIS
+0,59 %
CAC 40 : 2159,42

VALEURS FRANÇAISES	Cours précéd.	Derniers cours	% + -	Compensation (1)
EDF-GDF 3%	7760	7710	- 0,64	7770
B.N.P. (T.P)	920	920	—	930
Cr.Lyonnais(T.P.)	839	825	- 1,66	825
Renault (T.P.)	1825	1825	—	1810
Rhone Poulenc(T.P)	2035	2035	—	2049
Saint Gobain(T.P.)	1245	1260	+ 1,20	1210
Thomson S.A (T.P)	1090	1090	—	1085
Accor	718	716	- 0,27	705
Air Liquide	939	938	- 0,10	910
Alcatel Alsthom	486	489	+ 0,61	490
Alcatel Cable	480	483	+ 0,62	480
Alspi	464,80	474,90	+ 2,17	455
AGF-Ass.Gen.France	141,10	139	- 1,48	137
Axa	307,90	306,30	- 0,51	308
Axime	637	644	+ 1,09	625
Bail Investis.	820	855	+ 4,26	850
Bancaire (Cie)	571	575	+ 0,70	540
Bazar Hot. Ville	475	475	—	470
Bertrand Faure	170	175,10	+ 3	169
BIC	570	575	+ 0,87	565
BIS	574	577	+ 0,52	525
B.N.P.	215,80	214,10	- 0,78	205
Bollore Techno.	565	562	- 0,53	550
Bongrain	2870	2900	+ 1,04	2790
Bouygues	525	529	+ 0,76	515
Canal +	1266	1258	- 0,63	1230
Cap Gemini Sogeti	187	187,60	+ 0,32	189
Carbone Lorraine	739	738	- 0,13	708
Carrefour	● 2692	2769	+ 2,86	2840
Casino Guichard	194,50	199,50	+ 2,57	190
Casino Guich.ADP	140,80	142,50	+ 1,20	138
Castorama Dl (Li)	989	974	- 1,51	910
C.C.F.	258,90	257,60	- 0,50	245
CCMX(ex.CCMC) Ly	57,50	58	+ 0,86	55
Cegid (Ly)	482	480	- 0,41	475
CEP Communication	468,90	463	- 1,25	470
Cerus Europ.Reun	99,80	97,20	- 2,60	99
Cetelem	1109	1111	+ 0,18	1100
CGIP	1155	1151	- 0,34	1200
Chargeurs	1375	1388	+ 0,94	1400
Christian Dior	689	707	+ 2,61	710
Ciments Fr.Priv.B	245,10	249	+ 1,59	245
Clarins	709	710	+ 0,14	680
Club Mediterranee	490	489,90	- 0,02	455
Coflexip	200	200	—	199
Colas	916	920	+ 0,43	915
Comptoir Entrep.1	17,55	17,60	+ 0,28	15
Comptoir Moder.	2000	2048	+ 2,40	1860
CPR	448	444	- 0,89	435
Cred.Fon.France	● 62,95	[illegible]	—	60
Credit Local Fce	408,10	408,10	—	390
Credit Lyonnais CI	172,50	174,90	+ 1,39	190
Credit National	404,40	403,70	- 0,17	400
CS Signaux(CSEE)	261	262,50	+ 0,57	260
Damart	4000	4000	—	4000
Danone	781	797	+ 2,04	765
Dassault-Aviation	517	510	- 1,35	475
Dassault Electro	328,90	325,10	- 1,15	325
De Dietrich	266	266,40	+ 0,15	260
Degremont	489,90	485	- 1	490
Dev.R.N-P.Cal #Li	55	53,90	- 2	52
DMC (Dollfus Mi)	282	280	- 0,70	265
Docks France	980	1026	+ 4,69	930
Dynaction	142,90	142,80	- 0,06	140
Eaux (Cie des)	562	572	+ 1,77	570
Ecco	1161	1141	- 1,72	1090
Eiffage	802	800	- 0,24	825
Elf Aquitaine	384,30	385,70	+ 0,36	380
Eramet	394,40	394,50	+ 0,02	390
Eridania Beghin	843	857	+ 1,66	870
Essilor Intl	1308	1315	+ 0,53	1300
Essilor Intl ADP	993	995	+ 0,20	1000
Esso	609	620	+ 1,80	660
Eurafrance	1988	2060	+ 3,62	2000
Euro Disney	15,40	15,10	- 1,94	15,50
Europe 1	1200	1180	- 1,66	1208
Eurotunnel	5,85	5,85	—	5,50
Filipacchi Medias	1004	992	- 1,19	1000
Finextel	75,95	76,30	+ 0,46	72
Fives-Lille	546	550	+ 0,73	555
Fromageries Bel	4980	5000	+ 0,40	5050
Galeries Lafayette	1640	1596	- 2,68	1610
GAN	155,70	157,10	+ 0,89	148
Gascogne (B)	516	515	- 0,19	520
Gaz et Eaux	2149	2167	+ 0,83	2200
Geophysique	357	356	- 0,28	350
G.F.C.	415	415,90	+ 0,21	410
Groupe Andre S.A.	499	497	- 0,40	490
Gr.Zannier #(Ly)	124	124,40	+ 0,32	118
GTM-Entrepose	333	328,20	- 1,44	330
Guilbert	849	852	+ 0,35	855
Guyenne Gascogne	1691	1740	+ 2,89	1660
Havas	429,20	429	- 0,04	440
Havas Ad.Euro RSCG	586	590	+ 0,68	560
Imetal	809	841	+ 3,95	780
Immeubl.France	354,80	360	+ 1,46	320
Ingenico	67,40	67	- 0,59	65
Interbail	252,90	255	+ 0,83	255
Intertechnique 1	565	567	+ 0,35	545
Jean Lefebvre	323	320	- 0,92	325
Klepierre	602	602	—	610
Labinal	735	732	- 0,40	720
Lafarge	331	330	- 0,30	345
Lagardere (MMB)	138,70	139,40	+ 0,50	140
Lapeyre	284,90	284,80	- 0,03	285
Lebon	230	230	—	230
Legrand	1005	1015	+ 0,99	945
Legrand ADP	664	657	- 1,05	690
Legris indust.	256	255,90	- 0,03	240
Locindus	875	885	+ 1,14	865
L'Oreal	1597	1614	+ 1,06	1560
LVMH Moet Vuitton	1322	1344	+ 1,66	1300
Lyonnaise Eaux	519	526	+ 1,34	525
Marine Wendel	427	432	+ 1,17	400
Matra-Hachette	136	134,60	- 1,02	135
Metaleurop	55,10	55,40	+ 0,54	58
Metrologie Inter.	19,70	19,50	- 1,01	19
Michelin	256,10	257,80	+ 0,66	255
Moulinex	86	85,20	- 0,93	87
Nord-Est	140,30	141	+ 0,49	140
Nordon (Ny)	430	[illegible]	—	445
NRJ #	648	639	- 1,38	610
OLIPAR	138,20	135,60	- 1,88	144
Paribas	■ 320,40	317	- 1,06	325
Pechiney	243,50	241	- 1,02	235
Pechiney CIP	258	265	+ 2,71	255
Pechiney Intl	121	119,50	- 1,23	125
Pernod-Ricard	337,20	345	+ 2,31	315
Peugeot	722	735	+ 1,80	745
Pinault-Prin.Red.	1569	1576	+ 0,44	1400
Plastic-Omn.(Ly)	423	426,10	+ 0,73	430
Poliet	530	534	+ 0,75	505
Primagaz	554	541	- 2,34	560
Promodes	1485	1479	- 0,40	1410
Publicis	390	397,80	+ 2	405
Remy Cointreau	148	148	—	142
Renault	156,70	155,50	- 0,76	149
Rexel	1299	[illegible]	+ 0,88	1190
Rhone Poulenc A	124	124,10	+ 0,08	128
Rochette (La)	32,65	33,20	+ 1,68	32
Roussel Uclaf	1218	1250	+ 2,62	1268
Rue Imperiale(Ly)	4200	4250	+ 1,19	4200
Sade (Ny)	196,20	200,80	+ 2,34	195
Sagem SA	3225	3238	+ 0,40	3200
Saint-Gobain	619	623	+ 0,64	640
Saint-Louis	1505	1510	+ 0,33	1510
Salomon (Ly)	3600	3620	+ 0,55	3600
Salvepar (Ny)	440	435,10	- 1,11	445
Sanofi	417	427,90	+ 2,61	385
Sat	2151	2140	- 0,51	2030
Saupiquet (Ns)	1590	1589	- 0,06	1590
Schneider SA	240,80	243,50	+ 1,12	249
SCOR SA	188,30	190,60	+ 1,22	180
S.E.B.	■ 870	876	+ 0,68	820
Sefimeg	354,20	357	+ 0,79	345
SEITA	199	198,20	- 0,40	198
Selectibanque	105,50	104,20	- 1,23	100
SFIM	1143	1120	- 2,01	1080
SGE	113,10	114	+ 0,79	116
Sidel	1230	1147	- 6,74	1298
Simco	494	492	- 0,40	485
S.I.T.A.	1120	1110	- 0,89	1140
Skis Rossignol	1785	1777	- 0,44	1800
Sligos	497	497	—	480
Societe Gale A.	600	599	- 0,16	570
Sodexho	2049	2008	- 2	[illegible]
Sommer-Allibert	1476	1488	+ 0,81	1490
Sophia	230	229,90	- 0,04	225
Spir Communication	576	580	+ 0,69	580
Strafor Facom	375	369,10	- 1,57	357
Suez	214,10	207,40	- 3,12	215
Synthelabo	403,10	402	- 0,27	405
Technip	464,90	473,50	+ 1,84	465
Thomson-CSF	137,60	136,60	- 0,72	141
Total	350,70	354,80	+ 1,16	350
UAP	111,90	111,80	- 0,08	110
UFB Locabail	488	490	+ 0,40	480
UGC DA (M)	287,70	285,50	- 0,76	285
UIC	83	81,70	- 1,56	78
UIF	452	[illegible]	—	450
UIS	179	[illegible]	+ 0,50	[illegible]
Unibail	505	[illegible]	+ 0,59	[illegible]
Union Assur.Fdal	628	[illegible]	—	[illegible]
Usinor Sacilor	79,95	[illegible]	+ 2,68	[illegible]
Valeo	286,80	[illegible]	- 1,70	285
Vallourec	251	[illegible]	+ 2,82	[illegible]
Via Banque	202	[illegible]	+ 1,48	195
Worms & Cie	277,10	[illegible]	+ 1,04	295
Zodiac ex.dt divid	1280	[illegible]	- 1,09	1180
Elf Gabon	1082	[illegible]	+ 0,55	[illegible]

VALEURS ÉTRANGÈRES	Cours précéd.	Derniers cours	% + -	Compensation (1)
ABN Amro Hol.#	269	[illegible]	+ 2,52	260
Adidas AG #	395	[illegible]	+ 5,84	[illegible]
American Express	250	[illegible]	+ 0,40	[illegible]
Anglo American #	343	[illegible]	+ 2,01	[illegible]
Amgold #	515	[illegible]	—	[illegible]
Arjo Wiggins App.	14,40	[illegible]	+ 0,34	[illegible]
A.T.T. #	314	[illegible]	—	[illegible]
Banco Santander #	■ 252	[illegible]	- 1,58	[illegible]
Barrick Gold #	159	[illegible]	—	[illegible]
B.A.S.F. #	1401	[illegible]	- 0,07	[illegible]
Bayer #	1650	[illegible]	+ 1,21	[illegible]
Blenheim Group	25,50	[illegible]	+ 4,70	[illegible]
Cordiant PLC	10,50	[illegible]	—	[illegible]
Crown Cork ord.	237,50	[illegible]	+ 1,05	[illegible]
Crown Cork PF CV	232,20	[illegible]	—	[illegible]
Daimler Benz #	2786	[illegible]	+ 0,50	[illegible]
De Beers #	161,30	[illegible]	+ 4,21	[illegible]
Deutsche Bank #	246	[illegible]	+ 0,24	[illegible]
Dresdner Bank #	129	[illegible]	+ 0,46	[illegible]
Driefontein #	82	[illegible]	+ 0,36	[illegible]
Du Pont Nemours #	410	[illegible]	+ 0,82	[illegible]
Eastman Kodak #	387,10	[illegible]	+ 4,18	[illegible]
East Rand #	3,58	[illegible]	- 1,11	[illegible]
Echo Bay Mines #	67,50	[illegible]	+ 0,74	[illegible]
Electrolux #	257,40	[illegible]	- 0,54	[illegible]
Ericsson #	104,50	[illegible]	+ 3,34	[illegible]
Exxon Corp. #	435	[illegible]	- 0,39	[illegible]
Ford Motor #	180	[illegible]	+ 5,55	[illegible]
Freegold #	56,40	[illegible]	+ 3,45	[illegible]
Gencor Limited #	20,20	[illegible]	- 0,24	19,50
General Elect. #	401,90	[illegible]	+ 0,29	[illegible]
General Motors #	280,20	[illegible]	+ 0,46	[illegible]
Cie Belgique #	400	[illegible]	+ 3,75	[illegible]
Grd Metropolitan	34	[illegible]	- 0,88	[illegible]
Guinness Plc #	38,50	[illegible]	- 0,90	[illegible]
Hanson Plc	15,20	[illegible]	+ 0,98	[illegible]
Harmony Gold #	58,50	[illegible]	+ 2,56	[illegible]
Hitachi #	55,10	[illegible]	- 1,08	[illegible]
Hoechst #	■ 1688	1679	- 0,53	[illegible]
I.B.M #	570	559	- 1,92	550
I.C.I #	69,50	69,45	- 0,07	71
Ito Yokado #	305	302,50	- 0,51	300
Matsushita #	89,90	88,75	- 1,27	87
Mc Donald's #	249,50	253	+ 1,40	245
Merck and Co #	316,50	314,40	- 0,66	315
Mitsubishi Corp.#	74,95	73	- 2,60	70
Mobil Corporat.#	601	587	- 2,32	580
Morgan J.P. #	432	439,80	+ 1,80	415
Nestle SA Nom. #	5790	5850	+ 1,03	5750
Nipp. MeatPacker #	81	79,20	- 2,22	77
Nokia A	186	189	+ 1,61	—
Norsk Hydro #	233,60	233,20	- 0,17	240
Petrofina #	1527	1523	- 0,26	1480
Philip Morris #	464,10	468,90	+ 1,03	450
Philips N.V #	181,90	184,80	+ 1,59	185
Placer Dome Inc #	143,70	144	+ 0,20	142
Procter Gamble #	434,40	437,50	+ 0,71	440
Quilmes	255	255	—	250
Randfontein #	39,75	40,85	+ 2,76	43
Rhone Poul.Rorer #	334	332,50	- 0,46	305
Royal Dutch #	740	731	- 1,21	730
R T Z #	81,25	81,70	+ 0,55	81
Sega Enterprises	256,80	258	+ 0,46	250
Saint-Helena #	32	33	+ 3,12	31
Schlumberger #	454,60	452,80	- 0,39	430
SGS Thomson Micro.	246,40	245,60	- 0,32	240
Shell Transport #	69,95	69,10	- 1,21	68
Siemens #	● 280,50	280,20	- 0,10	[illegible]
Sony Corp. #	335	334	- 0,29	330
Sumitomo Bank #	110	[illegible]	—	105
T.D.K #	295	293,50	- 0,50	290
Telefonica #	91,45	91,50	+ 0,05	86
Toshiba #	40,30	39,50	- 1,98	40
Unilever #	700	706	+ 0,85	715
United Technol. #	555	568	+ 2,34	585
Vaal Reefs #	501	515	+ 2,79	495
Volkswagen A.G #	1760	1762	+ 0,11	1840
Volvo (act.B) #	120,40	119	- 1,16	121
Western Deep #	257,80	261	+ 1,24	250
Yamanouchi #	121,30	121,30	—	118
Zambia Copper	3,55	3,46	- 2,53	3,25

ABRÉVIATIONS
B = Bordeaux; Li = Lille; Ly = Lyon; M = Marseille; Ny = Nancy; Ns = Nantes.

SYMBOLES
1 ou 2 = catégories de cotation - sans indication catégorie 3; ■ coupon détaché; ● droit détaché.

DERNIÈRE COLONNE (1) :
Lundi daté mardi : % variation 31/12
Mardi daté mercredi : montant du coupon
Mercredi daté jeudi : paiement dernier coupon
Jeudi daté vendredi : compensation
Vendredi daté samedi : nominal

COMPTANT

Une sélection Cours relevés à 12 h 30

JEUDI 2 MAI

OBLIGATIONS	% du nom.	% du coupon
BFCE 9% 91-02	115,70	4,548
CEPME 8,5% 88-97CA	104,35	7,325 o
CEPME 9% 89-99 CA#	111,57	6,443 o
CEPME 9% 92-06 TSR	—	7,844
CFD 9,7% 90-03 CB	119,16	2,438
CFD 8,6% 92-05 CB	113,05	2,044
CFF 10% 88-98 CA#	110,05	5,410
CFF 9% 88-97 CA#	105,31	5,336 ↑
CFF 10,25%90-01CB#	114,09	1,488
CLF 8,9% 88-00 CA#	112,38	6,389
CLF 9%88-93/98 CA#	107,26	2,361
CNA 9% 4/92-07	117,70	8,024
CRH 8,6% 92/94-03	112,78	7,335 ↓
CRH 8,5% 10/87-88#	109,34	1,467
EDF 8,6% 88-89 CA#	111	1,927
EDF 8,6% 92-04 #	114,13	8,660
Emp.Etat 6%93-97 #	102,14	4,882 d
Finansder 9%91-06#	117,04	4,088
Finansd.8,6%92-02#	113,25	2,373 o
Flora9,75% 90-99#	—	7,672 d
OAT 8,5% 87-97CA#	104,79	7,362 d
OAT 9,90%85-97 CA#	108,51	3,989
OAT 88-98 TME CA	102,65	1,645 ↓
OAT 9/85-98 TRA	101,45	3,964
OAT 9,50%88-98 CA#	109,99	8,228
OAT TMB 87/99 CA	99,74	1,211
OAT 8,125% 89-99 #	109,20	7,725 ↓
OAT 8,50%90/00 CA#	111,48	8,932 d
OAT 85/00 TRA CA	105,50	4,888 o
OAT 10%5/85-00 CA#	117,09	9,454
OAT 89-01 TME CA	103,40	1,695 ↓
OAT 8,5% 87-02 CA#	113,98	3,809
OAT 8,50% 89-19 #	115,75	4,529
OAT 8,50%92-23 CA#	115,96	8,279
SNCF 8,8% 87-94CA	109	2,284
Lyon.Eaux 6,5%90CV	912	[illegible]

ACTIONS FRANÇAISES	Cours précéd.	Derniers cours
Arbel	220	231
Bains C.Monaco	619	589
B.N.P.Intercont.	345	355
Bidermann Intl ◆	110	110
B T P (la cie) ◆	7,60	7,60
Cambodge ◆	990	990
CBC	105	105
Centenaire Blanzy ◆	420	420
Ceragen Holding ◆	20,10	20,10
Champex (Ny) ◆	22	22
CIC Un.Euro.CIP	360	369
C.I.T.R.A.M. (B) ◆	2500	2500
Cpt Lyon Alem	399	395
Concorde-Ass Risq ◆	829	829
Gpe Valfond ex.CMP ◆	12,20	12,20
Credit Gen.Ind. ◆	25	30,50 d
Darblay ◆	460	460
Didot Bottin	750	751
Eaux Bassin Vichy	4700	4795
Ecia	740	786
Ent.Mag. Paris ◆	1545	1545
Eridania Beghin CI ◆	855	855
Fidei	47,05	47,05
Finalens	395	380
F.I.P.P.	110,80	105,50
Fonciere (Cie)	544	[illegible]
Fonciere Euris	224	224,10
Foncina #	432	430,20
France I.A.R.D. ◆	1006	1006
France S.A.	1380	1394
From. Paul-Renard ◆	2050	2050
Gaumont #	419	416
Genefim	151,10	152
Gevelot	1789	1758
G.T.I (Transport) ◆	338	338
Immobail	131	125
Immobanque	721	740
Im.Marseillaise	6340	6300
Invest.(Ste Cie.) ◆	1200	1200
Lille Bonnieres	2414	2415
Locafinanciere ◆	410	410
Louvre #	189	193
Lucia	51	[illegible]
Monoprix	165	160
Metal Deploye	434	435
Mors #	16,45	[illegible]
Navigation (Nie) ◆	66,05	66,05
Paluel-Marmont ◆	275	275
Exa.Clairefont(Ny) ◆	1379	1379
Parfinance	212,50	213,10
Paris Orleans	280	[illegible]
Piper Heidsieck ◆	1447	1447
Promodes (CI)	890	870
PSB Industries Ly	345	335,40
Rochefortaise Com.	208	208
Rougier #	485	500
S.A.F.I.C.Alcan ◆	290	290
Saga	160	164
Salins du Midi	460,50	460
Savoisienne (M) ◆	137	137
Silic	722	735
S.I.P.H. ◆	215	215
Sofal ◆	89	89
Soffo ◆	261,30	261,30
Sofitam act.a reg. ◆	77,50	77,50
Sofragi	3839	3811
Soudure Autogene	1000	990
Sovabail	340	[illegible]
Taittinger	1820	1780
Tour Eiffel	280	274
Elyo	236	236
Vicat	460	[illegible]
Virax	140	141,30

ACTIONS ÉTRANGÈRES	Cours précéd.	Derniers cours
Bayer.Vereins Bank ■	146,30	146,30
Commerzbank AG	1110	1110
Fiat Ord	21,60	22
Gevaert	315,10	315,10
Gold Fields South	167	168,50
Kubota Corp	28,40	31,103 o
Montedison act.ep.	10,05	10,05
Olympus Optical	54	54
Ottomane(cie Fin.)	297	296,80
Robeco	380,10	382,10
Rodamco N.V.	144,50	145,30
Rolinco	419,10	419,90
Solvay SA	3050	3000

ABRÉVIATIONS
B = Bordeaux; Li = Lille; Ly = Lyon; M = Marseille; Ny = Nancy; Ns = Nantes.

SYMBOLES
1 ou 2 = catégories de cotation - sans indication catégorie 3; ■ coupon détaché; ● droit détaché; o = offert; d = demandé; ↑ offre réduite; ↓ demande réduite; # contrat d'animation.

SECOND MARCHÉ

Une sélection Cours relevés à 12 h 30

JEUDI 2 MAI

VALEURS	Cours précéd.	Derniers cours
Acial (Ns) #	57,45	57,45
AFE #	496	495
Aigle #	205	205
Albert S.A (Ns) ◆	130	130
Altran Techno. #	1396	1400
Montaignes P.Gest. ◆	700	700
Assystem #	625	622
Bque Picardie (Li) ◆	620	620
Bque Sofirec (M) ◆	570	570
Bque Tarneaud(B)#	248	250
Bque Vernes	540	520
Beneteau #	701	712
B I M P ◆	73	73
Boiron (Ly) #	636	646
Boisset (Ly)#	212,10	212,10
But S.A.	345,20	353
Cardif SA	926	[illegible]
C.E.E #	290	282
CEGEP #	152,90	152
Cermex # (Ly)	359,10	362
CFPI # ◆	265	265
Change Bourse (M)	310	310,20
Christ.Dalloz #	1504	1524
Cipe France Ly #	450	450
CNIM CA#	202,90	202
Codetour	311	315
Comp.Euro.Tele-CET ◆	330	330
Conflandey S.A.	311	311
C.A. de la Brie	337,90	336,80
C.A.Gironde (B)	445	445
C.A.Haute Normand	335	335
C.A.Ille & Vilaine	335	338,40
C.A. Paris IDF	844	836
C.A.de l'Isere Ly# ◆	387,50	387,50
C.A.Loire Atl.Ns #	294,50	282,50
C.A.Loire/H.Loire#	225	224
C.A.Morbihan (Ns)	335,80	335,80
C.A.du Nord (Li)	489	485
C.A. Oise CCI ◆	260,90	260,90
C.A.Pas de Calais	420	420
C.A. Somme CCI	237,80	238
C.A.Toulouse (B)	415	415
Creeks ◆	59	59
Devanlay	540	540
Devernois (Ly)	562	550
Ducros Serv.Rapide	80	77
Ecco Trav.Tempo Ly	430,10	[illegible]
Emin-Leydier# (Ly)	439	439
Europ.Extinc.(Ly)	259,90	259,90
Europ Propulsion	621	625
Expand s.a ◆	250	250
Factorem	665	660
Faiveley #	308	[illegible]
Finacor	123,50	123,50
Fininfo	550	538
Fructivie	700	685
Gautier France #	290,90	290
Gel 2000	83	84,80
GFI Industries #	764	759
Girodet # (Ly)	45,05	44,95
GLM S.A.	330	338
Grandoptic.Photo #	617	620
Gpe Guillin # Ly	226	226
Kindy #	185,10	185
Guerbet	377	378
Hermes internat.1#	1369	1369
Hurel Dubois	544	530
ICBT Groupe #	240,50	240
I.C.C.	175,30	[illegible]
Idianova ◆	67,90	67,90
Int. Computer #	98	98
IPBM	66,10	66
M6-Metropole TV	518	514
Manitou #	590	585
Manutan	902	[illegible]
Marie Brizard	1300	1330
Maxi-Livres/Profr.	238	238,80
Mecelec (Ly)	92	92
MGI Coutier	275	270
Michel Thierry#	730	771
Monneret Jouet Ly#	76,10	77,50
Naf-Naf #	73,50	73,80
Norbert Dentres.#	780	780
N.S.C Schlum. Ny	731	733
OGF Omn Gest.Fin ◆	900	[illegible]
Onet #	979	[illegible]
Paul Predault #	186	[illegible]
P.C.W. ◆	79	[illegible]
Petit Boy #	111	112
Pochet ◆	893	893
Poujoulat Ets (Ns) ◆	248,50	248,50
Radiall #	600	[illegible]
Rallye(Cathiard)Ly	222	230
Reydel Indust.Li ◆	882	[illegible]
Robertet #	1419	1400
Rouleau-Guichard ◆	444	[illegible]
Securidev #	78	[illegible]
Smoby (Ly)#	642	642
Sofco (Ly)	118,90	118,90
Sofibus ◆	365	[illegible]
Sogepag #	140	[illegible]
Sogeparc (Fin)	700	[illegible]
Sopra	345	[illegible]
Steph.Kelian # ◆	95	[illegible]
Sylea	472	[illegible]
Teisseire-France	215	215
TF1-1	560	[illegible]
Thermador Hold(Ly)	390	[illegible]
Trouvay Cauvin #	87,95	[illegible]
Unilog	548	[illegible]
Union Fin.France	530	[illegible]
Via Credit(Banque) ◆	121,60	[illegible]
Viel et Cie #	142	[illegible]
Vilmorin et Cie #	471	[illegible]
Virbac	715	715

NOUVEAU MARCHÉ

Cours relevés à 12 h 30

JEUDI 2 MAI

VALEURS	Cours précéd.	Derniers cours
High Co.	281	[illegible]
Infonie	525	[illegible]
Joliez-Regal	100	[illegible]

HORS-COTE

Une sélection. Cours relevés à 12 h 30

JEUDI 2 MAI

VALEURS	Cours précéd.	Derniers cours
B.A.C. ◆	0,06	0,06
Sté lecteurs du Monde ◆	179,90	179,90
Nobel ◆	181	181
Mumm ◆	1550	1550
Générale Occidentale ◆	45,75	38,55

ABRÉVIATIONS
B = Bordeaux; Li = Lille; Ly = Lyon; M = Marseille; Ny = Nancy; Ns = Nantes.

SYMBOLES
1 ou 2 = catégories de cotation - sans indication catégorie 3; ◆ cours précédent; ■ coupon détaché; ● droit détaché; o = offert; d = demandé; ↑ offre réduite; ↓ demande réduite; # contrat d'animation.

SICAV

Une sélection
Cours de clôture le 30 avril

VALEURS	Émission Frais incl.	Rachat net
AXA GIE		
Agipi Ambition (Axa) ◆	121,96	116,15
BANQUE POPULAIRE		
Valorg ◆	2400,83	2365,55
BANQUE TRANSATLANTIQUE		
Arbitr. Court Terme ◇	9405,75	9405,75
Arbitr. Première	9013,13	9020,89
Arbitr. Sécurité ◇	17229,11	[illegible]
BNP		
Antigone Trésorerie	851614	851614
Natio Court Terme	13682	13682
Natio Court Terme2	371663	371663
Natio Epargne	2159,05	[illegible]
Natio Ep. Capital C/D	15457,93	[illegible]
Natio Ep. Croissance	2361,53	[illegible]
Natio Ep. Obligations	211,96	[illegible]
Natio Epargne Retraite	141,55	[illegible]
Natio Epargne Trésor	10565,12	[illegible]
Natio Epargne Valeur	554,01	543,15
Natio France Index	1132,58	[illegible]
Natio Immobilier	1231,02	1206,88
Natio Inter	1857,88	1829,45
Natio Monétaire C/D	5323,38	5323,38
Natio Opportunités	165,04	161,80
Natio Patrimoine	1540,29	[illegible]
Natio Perspectives	1257,82	[illegible]
Natio Placements C/D	76220,98	[illegible]
Natio Revenus	1096,23	[illegible]
Natio Sécurité	11539,53	11539,53
Natio Valeurs	1045,28	[illegible]
BRED INTERÉPARGNE		
Moneden	89018,52	89018,52
Oblig. ttes caté.	234,40	230,94
CDC GESTION		
Nord Sud Dévelop. ◇	2153,49	[illegible]
Livret Portefeuil. ◇	874,79	[illegible]
Patrimoine Retraite ◇	297,73	[illegible]
Sicav Associations ◇	2355,24	2355,24
Valreal ◇	34381,13	[illegible]
CDC TRÉSOR GROUPE CDC		
Comptavalor ◇	2274,79	[illegible]
Fonsicav ◇	18960,63	[illegible]
France Obligations ◇	463,09	458,50
HLM Monétaire ◇	18176,99	18176,99
Oblisécurité Sicav ◇	5618,31	5618,31
Mutualité dépôts ◇	18217,57	[illegible]
Première Oblig. C ◇	12987,99	12987,99
Première Oblig. D ◇	10581,50	[illegible]
Sensivalor ◇	35304,95	[illegible]
Trésor Plus ◇	1775,79	[illegible]
Trésor Trimestriel ◇	1039,97	[illegible]
CAISSE D'EPARGNE		
Ecur. Actions futur ◇	215,26	208,99
Ecur. Distrimonétaire ◇	10253,61	10253,61
Ecur. Expansion ◇	79689,53	79372,04
Ecur. Géovaleurs ◇	2964,10	[illegible]
Ecur. Investissement ◇	175,95	[illegible]
Eparcourt-Sicav ◇	191,64	191,38
Livret Bourse Inv. ◇	642,33	628,62
CNCA (Crédit Agricole)		
Amplia ◇	115489,37	115489,37
Atout Amérique	143,79	140,28
Atout Asie	109,20	106,54
Atout Futur C	611,93	[illegible]
Atout Futur D	583,73	[illegible]
Coexis	1811,28	[illegible]
Dieze	1857,24	1822,61
Elicash ◇	915837,64	915837,64
Epargne-Unie	167,65	163,56
Eurodyn	1769,38	1726,22
Indicia ◆	1265,89	[illegible]
Moné.JC ◇	11549,29	[illegible]
Moné.JD ◇	11549,29	[illegible]
Oblifutur	3939,77	[illegible]
Oraction	1827,27	[illegible]
Proficius	1021,53	[illegible]
Revenu-Vert	1193,55	1171,30
Sévéa ◆	107,76	105,13
Synthésis	15917,46	[illegible]
Uni Foncier	1271,87	[illegible]
Uni France	670,69	654,35
Uni Garantie C	1698,70	[illegible]
Uni Garantie D	1381,16	1356,41
Uni-Régions	1640,44	[illegible]
Univar C ◇	299,35	[illegible]
Univar D ◇	299,35	[illegible]
Univers Actions	190,46	[illegible]
Univers-Obligations	2192,34	[illegible]
CIC BANQUES		
Francic	565,22	[illegible]
Francic Pierre ◆	120,49	[illegible]
Francic Régions	1653,16	[illegible]
CIC PARIS		
Cicamonde	1301,74	[illegible]
Converticic	358,90	[illegible]
Ecocic	1402,24	[illegible]
Oblicic Mondial	3340,18	[illegible]
Oblicic Régions	1172,96	[illegible]
Rentacic	164,12	[illegible]
CREDIT LYONNAIS		
Eurco Solidarité	1301,51	[illegible]
Lion 20000	16657,91	[illegible]
Lion Association	11132,23	[illegible]
Lion Plus	1394,85	[illegible]
Lion Trésor	2314,15	[illegible]
Oblilion	1806,19	[illegible]
Sicav 5000	571,38	[illegible]
Slivafrance	947,86	[illegible]
Slivam	480,45	[illegible]
Slivarente	237,22	[illegible]
Slivinter	611,95	[illegible]
Trilion	5255,99	[illegible]
Crédit Mutuel Finance		
Avenir Alizes	2048,40	[illegible]
Crédit Mutuel Capital	1711,99	[illegible]
Créd.Mut.Ep.Cour.T	861,66	[illegible]
Créd.Mut.Ep.Ind.Cap	104,05	[illegible]
Créd.Mut.Ep.J	22282,28	[illegible]
Créd.Mut.Ep.long.T	230,52	[illegible]
Créd.Mut.Ep.Monde	1254,40	[illegible]
Créd.Mut.Ep.Quatre	1106,84	[illegible]
LCF E. DE ROTHSCHILD BANQUE		
Asie 2000	758,85	[illegible]
Saint-Honoré Capital	17791,47	[illegible]
St-Honoré March. Emer.	636,72	[illegible]
St-Honoré Pacifique	825,23	[illegible]
LEGAL & GENERAL BANK		
Sécuritaux ◇	1782,48	[illegible]
Stratégie Actions	971,72	[illegible]
Stratégie Rendement	1779,98	[illegible]
Amplitude Monde D ◇	799,35	[illegible]
Eclandel D ◇	134,40	[illegible]
Emergence Poste D ◇	111,99	[illegible]
Géobilys C ◇	612,94	[illegible]
Géobilys D ◇	597,67	[illegible]
Intensys D ◇	108,50	[illegible]
Latitude C/D ◇	144,08	[illegible]
Oblitys D ◇	577,13	[illegible]
Plénitude D ◇	159,83	[illegible]
Poste Gestion C ◇	43008,26	[illegible]
Solstice D ◇	2350,85	2344,99
Thésora C ◇	914,99	905,93
Thésora D ◇	832,85	824,60
Revenus Trimestr. ◇	5370,86	5317,68
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE		
Cadence 1	1071,49	1060,88
Cadence 2	1073,38	1062,75
Cadence 3	1062,78	1052,26
Capiobig	8471,07	8387,20
Interoblig	6416,53	6353
Intersélection Fce	591,03	579,44
S.G. France opport. C	1717,01	1688,34
S.G. France opport. D	1655,78	1628,31
S.G. Monde opport. C	1313,07	1287,32
S.G. Monde opport. D	1313,07	1287,32
Sogenfrance C	1505,09	1475,58
Sogenfrance D	1389,03	1361,79
Sogépargne	313,35	310,25
Sogevar	1295,08	1269,69
Soginter	1794,11	1758,93

SYMBOLES
◇ cours du jour; ◆ cours précédent.

AUJOURD'HUI

SCIENCES

GÉNÉTIQUE La leptine, hormone impliquée dans la régulation de la prise de poids, fait depuis quelques années l'objet d'intenses recherches. Chez la souris, cette substance sécrétée par les cellules adipeuses semble en effet contrôler avec efficacité le développement de l'obésité. ● EN EST-IL de même chez l'homme ? Pour la première fois, des chercheurs français et américains viennent en tout cas de démontrer qu'il existait une *liaison génétique* entre le gène de la leptine et l'obésité massive humaine. Plusieurs autres gènes sont également impliqués dans cette affection, auxquels *s'ajoutent divers facteurs culturels* ou environnementaux. ● DE MULTIPLES recherches seront donc nécessaires pour élaborer une réelle stratégie thérapeutique contre ce grave *problème de santé publique*, qui touche 30 % de la population des pays développés.

Avancée dans l'élaboration d'une stratégie thérapeutique contre l'obésité

Des chercheurs français et américains viennent de mettre en évidence une corrélation statistiquement significative entre le gène d'une hormone, la leptine, et la prise de poids excessive

EN JUILLET 1995, plusieurs journaux internationaux publièrent en première page les photos d'une souris de laboratoire. « Avant », elle était obèse. « Après » – soit un mois plus tard –, elle avait perdu 40 % de son poids. *L'animal avait* entre-temps subi des injections répétées de leptine (du grec *leptos :* « mince »), une hormone protéique qui régule le stockage de la masse graisseuse. Les animaux obèses utilisés pour cette expérience étaient dépourvus du gène fonctionnel « ob », qui, précisément, gouverne la synthèse de la leptine. En leur administrant l'hormone manquante, les chercheurs avaient en quelque sorte rétabli le fonctionnement normal de leur organisme (*Le Monde* du 29 juillet 1995).

Pour la première fois, on tenait ainsi une piste biochimique sérieuse pour combattre, chez ce rongeur, les méfaits de la surcharge pondérale. Avait-on pour *autant trouvé le médicament miracle* contre l'obésité, fléau des sociétés bien portantes qui toucherait, selon les estimations, entre 68 et 75 millions d'Américains ? Bien évidemment, non. Rien que chez la souris, on sait que plusieurs autres gènes contrôlent la masse corporelle. Chez l'homme, le tableau est plus complexe encore. Et chaque nouvelle *découverte* ne fait, pour le moment, que le compliquer encore, ainsi que le montrent deux études que vient de publier, dans son numéro de mai, la revue américaine *Diabetes*.

OBSERVATIONS À APPROFONDIR

Ces travaux, menés parallèlement en France et aux Etats-Unis, suggèrent qu'il existe une liaison génétique entre l'obésité extrême et le gène humain de la leptine. Ce dernier, qui fut localisé en 1995 par l'équipe française de Jean-Charles Fruchart (unité 325 de l'Inserm, Institut Pasteur de Lille), se situe, chez l'homme, sur une petite portion du chromosome 7, dite « q31 ». Grâce à la collaboration de plus de 200 familles *françaises touchées par l'obésité*, l'équipe de Philippe Froguel (CNRS EP10, Institut Pasteur et CHU de Lille) a pu étudier très finement, sur une centaine d'entre elles, la distribution de ce gène.

Ainsi que le précise la revue *Diabetes*, cette équipe a ainsi mis en évidence une liaison génétique *« statistiquement significative »* entre une forme particulière du gène de la leptine (un « haplotype ») et les sujets obèses *« dont l'index de masse corporelle était supérieur à 35 »* – ce qui correspond, *par exemple*, à 100 kilos pour 1,65 mètre. Toutefois, et c'est là un point essentiel, cette liaison n'apparaît plus dans le cas d'obésités modérées. Ce qui suggère, précisent les chercheurs, que *« l'effet du gène « ob » est limité, chez l'homme, aux obésités massives »*. L'équipe américaine d'Arlen Price (université de Philadelphie), qui a mené une étude semblable sur des familles américaines atteintes d'obésité, parvient aux mêmes conclusions.

Ces observations, qui restent à approfondir, apportent une nouvelle preuve de la complexité des *phénomènes biologiques* intervenant dans la régulation du poids. Ils confirment aussi combien les modèles génétiques d'obésité animale (comme celui de la souris mutante dépourvue de gène « ob » fonctionnel) donnent une image certes utile mais déformée des mécanismes en jeu dans l'organisme humain.

PLUSIEURS GÈNES IMPLIQUÉS

Ainsi que l'ont montré plusieurs travaux – notamment ceux de Jeffrey Friedman (université *Rockefeller de New York*), *qui fut* le premier à isoler, en décembre 1994, le gène « ob » de la souris –, la leptine agit chez les rongeurs comme un régulateur naturel de l'appétit. Elle semble exercer son action directement sur le centre de satiété de l'hypothalamus, dans lequel un récepteur spécifique de cette hormone a été récemment identifié. Lorsque les stocks de graisse deviennent trop importants, le niveau de leptine sécrétée par les cellules adipeuses s'élève et informe le cerveau de la situation. Celui-ci, en retour, commande à *l'organisme de limiter sa prise* alimentaire et d'augmenter ses dépenses énergétiques.

En est-il de même chez l'homme ? C'est là, précisément, que le doute s'insinue. Car les modalités d'action de cette hormone, à l'évidence, sont différentes dans les deux espèces. Alors que l'absence ou l'inefficacité de la leptine conduisent la souris à une obésité massive précoce, c'est presque le contraire qui se produit chez l'homme : les obèses ont en général des *concentrations très élevées de* leptine.

Si anomalie il y a, celle-ci proviendrait donc plutôt d'une résistance à la leptine circulante qu'à un simple déficit hormonal. Elle ne serait donc pas compensable, comme chez la souris, par une simple administration de leptine – administration dont l'innocuité resterait par ailleurs à démontrer.

De manière plus générale, les chercheurs sont aujourd'hui convaincus que plusieurs gènes, voire plusieurs dizaines de gènes, sont impliqués, de près ou de *loin, dans l'obésité humaine. Si* l'élaboration d'une stratégie thérapeutique semble aujourd'hui prématurée, d'autres pistes que celle de la leptine pourraient ainsi, à terme, se révéler prometteuses. Celle, par exemple, du récepteur humain à l'adrénaline dit « bêta 3 », situé sur la membrane extérieure des cellules graisseuses.

Ainsi que l'annonçait en août 1995 le *New England Journal of Medicine*, l'équipe du professeur Donny Strosberg (Institut Cochin *de génétique moléculaire, Paris*) a en effet découvert que 8 % à 30 % des personnes atteintes d'*« obésité extrême d'origine familiale »* présentent une mutation au niveau de ce récepteur (*Le Monde* du 11 août 1995). Là encore, toutefois, la prudence s'impose : si cette mutation augmente la tendance des sujets obèses à prendre du poids, elle semble n'avoir aucun effet sur des sujets « témoins » de poids normal.

Ce qui confirme l'abondance des facteurs en jeu dans le développement de l'obésité, et la difficulté à les *maîtriser* à *laquelle* se heurtent les chercheurs.

Catherine Vincent

Pas de remède miracle

Pour la première fois depuis vingt ans, la Food and Drug Administration (FDA) américaine a autorisé, lundi 29 avril, la mise sur le marché d'un médicament contre l'obésité. Fabriqué par la société française Servier et distribué dans 65 pays, ce produit est censé accroître la production de la *sérotonine*, un neurotransmetteur cérébral impliqué dans la sensation de faim. Combiné avec un régime amaigrissant, son action entraînerait une impression de satiété qui permettrait de perdre du poids. Le problème de santé posé par l'obésité sera-t-il résolu pour autant ? Cette affection, qui touche 30 % de la population dans les pays développés prédispose aux maladies cardiovasculaires et à certains diabètes, elle peut aussi provoquer des complications digestives, respiratoires ou ostéo-articulaires.

Quand l'information économise les écrans d'ordinateur

SAN FRANCISCO
correspondance

Certains événements peuvent échapper aux meilleurs. *Mais* échapper à l'actualité frise maintenant l'impossible. Le dernier concept qui permet aux nouvelles *de nous rattraper s'intitule « information sur mesure »*. Au lieu de diffuser le même journal pour tous – à la radio, à la télévision ou sur papier –, certaines compagnies sélectionnent les nouvelles en fonction des goûts et des intérêts de chacun de leurs clients. Et elles les leur envoient, où qu'ils se trouvent, par fax, téléphone, beeper ou courrier électronique. Les moins insistantes se contentent de les mettre à leur disposition sur le Web ou, comme Compuserve, *dans des dossiers* constamment mis à jour et toujours accessibles.

Celui ou celle qui s'intéresse uniquement au sport, au foot et à rien d'autre, ou même seulement à un *joueur déterminé*, peut recevoir toutes les informations portant sur le sujet choisi à l'exclusion de toute autre. Ce système permet de suivre *à distance mais en temps* réel les variations des cours de la Bourse pour des actions déterminées et donc de réagir presque instantanément, sans attendre la séance du lendemain. Cela permet de gagner beaucoup d'argent.

Depuis la mi-février, une entreprise de Cupertino, en plein cœur de la Silicon Valley, offre ce service en y ajoutant une astuce de son cru. De celles qui, dans l'univers de la haute technologie peuvent rapporter *des fortunes : les nouvelles sélectionnées* apparaissent sur le terminal de l'abonné dès qu'il cesse d'être actif. Et, comme les informations alternent avec de la publicité, le tout est gratuit.

Elisa Nakata, responsable des développements à l'étranger, n'aime pas qu'on qualifie son nouveau produit d'économiseur d'écran. *« Il s'agit d'un écran intelligent*, dit-elle en français et avec le sourire – le produit s'appelle SmartScreen. *Il permet de remplacer les économiseurs improductifs par les nouvelles de dernière minute. »*

SUCCÈS DE LA PUBLICITÉ

Avec SmartScreen, texte et images défilent sans cesse. Un simple click permet de les consulter en détail. Les thèmes les plus populaires sont les actualités, la météo et *les cours de la Bourse. La publicité a* beaucoup de succès. Outre Reuters, des accords ont déjà été signés avec le *Boston Globe*, le *Los Angeles Times*. Le programme peut être utilisé hors des Etats-Unis. Une version permettant d'accéder à des informations plus européennes devrait sortir prochainement.

Téléchargeable sur l'Internet, le *logiciel en est encore à sa version* expérimentale (bêta dans le jargon informaticien). Il fonctionne aussi bien avec les connexions directes (ce qui permet une actualisation continue) que sur les ordinateurs qui passent par le téléphone pour accéder au réseau. Dans ce cas le téléchargement se fait manuellement. La version 1.0, qui devrait être rendue publique *« très bientôt »*, selon Elisa Nakata, permettra une mise à jour automatisée à des intervalles *choisis* par *l'usager*.

La faiblesse de la stratégie de PointCast semble résider dans le fait que l'usager n'est pas devant son écran quand celui-ci est au repos. Ce doute n'aurait pas effleuré les annonceurs, qui, *selon* Elisa Nakata, font la queue. L'entreprise s'est fixé comme objectif d'atteindre un million de clients à la fin de l'année, *mais affirme dépasser largement* le rythme de croissance prévue.

Francis Pisani
<fpisani@aol. com>

★ Services d'information à la demande :
-NewsPage : http : //www. newspage.com/
-Crayon : http : //crayon. net
-IBM : http : //www. infosage.ibm. com/
Le SmartScreen de PointCast peut **être téléchargé sur : http : //www. pointcast. com**

Cinq solutions techniques en compétition pour le viaduc de Millau

Le principal ouvrage d'art de la future autoroute A 75, long de 2 500 mètres, doit dominer le Tarn de 270 mètres

LE FRANCHISSEMENT de la vallée du Tarn, à la hauteur de Millau (Aveyron), présente un défi aux ingénieurs qui préparent la prolongation de l'autoroute A 75, qui doit relier Clermont-Ferrand à Bézier en 2001. Avec son tablier long de 2,5 km culminant à 270 mètres au-dessus du Tarn, le futur viaduc figurera parmi les géants. Ses proportions le placeront, en effet, entre le pont de Saint-Nazaire (3 356 mètres) et celui de Normandie (2 141 mètres) pour la longueur, mais en feront le plus vertigineux d'Europe, puisqu'il dépassera le pont de Guenroz (186 m), en Suisse, et celui d'Artuby, qui traverse les gorges du Verdon à 180 mètres de hauteur « seulement ». Cinq projets sont actuellement en compétition pour la construction de cet ouvrage d'art.

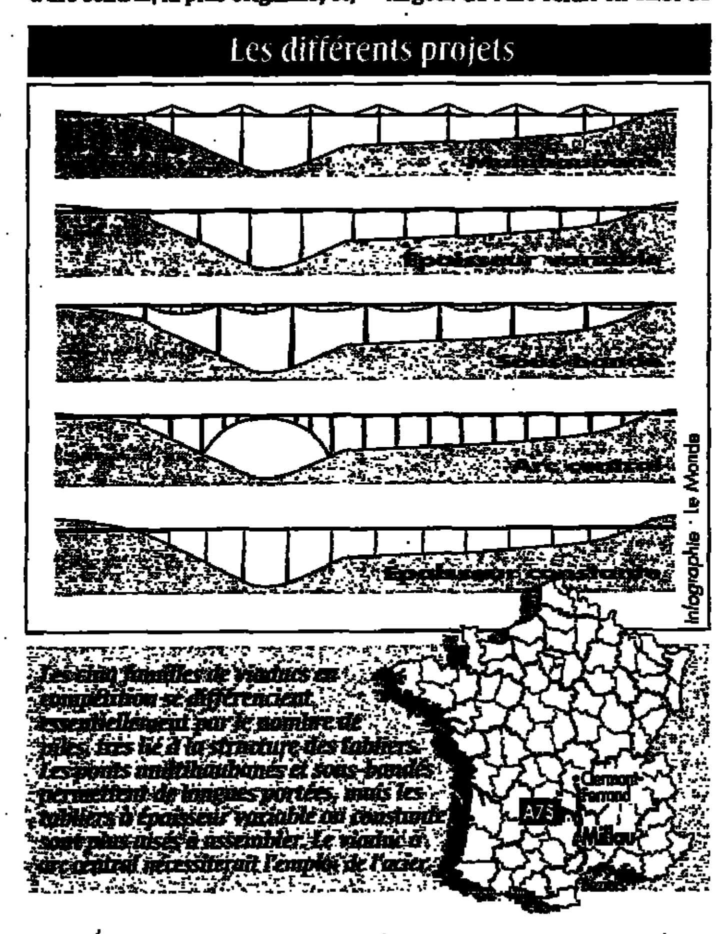
Quelle est la meilleure solution – économique, esthétique et, *bien sûr, technique ?* Les experts du ministère de l'équipement penchés sur les dossiers des candidats se refusent à les départager pour l'instant. Mais ils connaissent déjà les critères techniques qui seront déterminants. *« Ce qui différencie habituellement les viaducs, c'est principalement le mode de franchissement de la brèche la plus profonde*, explique Emmanuel Bouchon, chargé de la division *des grands ouvrages d'art* au service d'étude technique des routes et autoroutes (Setra). *Des piles hautes de 250 mètres étant coûteuses, l'astuce consiste à allonger la portée des tabliers pour en réduire le nombre et la hauteur. »*

De ce point de vue, le viaduc multi-haubanné ou le viaduc sous-bandé sont avantagés. Le premier requiert une portée minimale de 100 mètres, mais est plus intéressant économiquement à partir de portions de 200 mètres. Les piles du pont de Brotonne, sur la Seine, sont ainsi espacées de 320 mètres. Le second présente *les mêmes* avantages, bien qu'il soit plus limité en longueur. Il reprend le principe du pont suspendu, mais ses *câbles* paraboliques passant sous le tablier nécessitent de forts ancrages pour résister aux forces nécessaires à la tension de l'ensemble.

ESSAIS EN SOUFFLERIE

Plus « gourmand » en piles, le viaduc à tablier d'épaisseur variable, avec une portée de 250 mètres par tranche, conserve un petit avantage sur celui *d'épaisseur constante*, limité à 200 mètres. Mais les « poutres continues » de ce dernier peuvent être ajoutées les unes *après les autres depuis* l'une des extrémités du pont. Ce procédé facilite la construction, et autorise les économies intéressantes. *Ces deux types de viaducs ont* pour eux une facture classique et éprouvée, et peuvent être construits indifféremment en béton ou en acier.

Reste la dernière solution, dite à arc central, la plus originale, et, disent certains, la plus élégante. *Si elle était choisie, elle pourrait* constituer un record mondial. La largeur de l'arc serait en effet de 600 mètres environ, contre *510 mètres pour celui du Gorge* Bridge, aux Etats-Unis, qui est également le pont le plus haut (321 mètres) jamais construit. En France, les arcs les plus ouverts, sur la Rance et la Vilaine, sont de 260 et 200 mètres. Au-delà de 400 mètres de jetée, le béton doit laisser la place à l'acier.

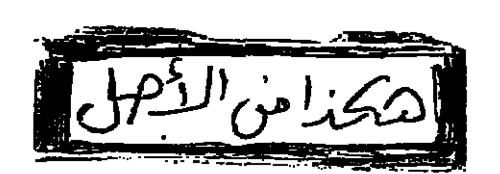


Quelle que soit la solution retenue, elle ne devrait pas constituer un défi technologique similaire, par exemple, à celui représenté par les 856 mètres de portée du pont haubané de Normandie. Même si, comme pour celui-ci, des essais en soufflerie ont été réalisés pour permettre au viaduc de résister à des vents de 200 km/h. De même, si les piles de pont les plus hautes à l'heure actuelle ne dépassent pas 175 mètres (autoroute d'Hellbronn en Allemagne), celles qui sont conçues pour les plates-formes off-shore atteignent couramment 300 mètres de haut. Et les fines tours réfrigérantes des centrales nucléaires, avec leurs 180 mètres de béton, sont bien plus audacieuses. *« Techniquement, il y aura moins d'incertitude qu'en Normandie*, prédit Emmanuel Bouchon. *Nous aurons probablement recours à des assemblages de solutions courantes, mais avec quelques changements d'échelle. »*

H. M.

Une procédure originale

Pour sélectionner le meilleur *compromis* entre les *divers* types de viaducs existant, la direction des routes du ministère de l'équipement a décidé de recourir à une procédure originale. Une fois les grandes lignes du projet retenues (contournement de Millau par l'ouest, construction d'un *viaduc d'une seule portée, enveloppe de* 1,2 milliard de francs environ), elle a mis en compétition, en juillet 1993, 17 bureaux d'étude et 38 architectes. Une commission d'experts internationaux a permis de dégager cinq familles de solutions, confiées à cinq équipes regroupant *bureaux d'études et architectes*. Ces cinq projets concurrents sont actuellement examinés par le ministère de l'équipement, qui les soumettra à une commission technique, puis à un grand collège. Bernard Pons, ministre de l'équipement, maître d'ouvrage, *décidera en juillet, sur leur proposition*, du ou des projets qui pourront finalement faire l'objet d'appels d'offre international auprès d'entreprises de travaux publics.



Bordeaux attend son salut de Dugarry et Zidane

Battus par le Bayern de Munich (2-0) lors de la finale aller, les Girondins devront rééditer l'exploit réalisé contre le Milan AC pour gagner la Coupe de l'UEFA le 15 mai au parc Lescure

En s'inclinant mercredi 1er mai au Stade olympique face au Bayern de Munich (2-0) en finale aller de la Coupe de l'UEFA, les Girondins de Bordeaux ont compromis leurs chances de gagner la première compétition européenne de leur histoire. Au match retour, qui aura lieu mercredi 15 mai au Parc Lescure, les Bordelais devront rééditer l'exploit réussi face au Milan AC en quarts de finale (victoire 3-0, après une défaite 2-0 à l'aller) s'ils veulent achever en apothéose leur parcours européen. A cette occasion, ils récupéreront leurs deux joueurs-clés, les internationaux Zinedine Zidane et Christophe Dugarry, qui étaient suspendus pour ce match aller. Les buts du Bayern ont été inscrits par le défenseur Thomas Helmer (34e) et le milieu de terrain Mehmet Scholl (59e). Par malchance ou maladresse, les Girondins ont raté plusieurs occasions de marquer.

MUNICH
de notre envoyé spécial

Les espoirs bordelais sont nés quelques secondes avant de mourir. En cette trente-quatrième minute de la première mi-temps, Didier Tholot est encore un de ces Girondins iconoclastes qui se moquent des rapports de force et se contrefichent de l'étiquette imposée à la cour des puissants du football. Lui, l'attaquant vieillissant à la carrière en dents de scie, vient de détrousser du ballon Ciriaco Sforza, sans le moindre égard pour le jeune prodige et ses trente-neuf sélections en équipe de Suisse.

FOOTBALL

Lorsqu'il entame sa course, la balle volée à son pied, il est encore le Didier Tholot qui ne s'étonne de rien et à qui tout sourit. Le joueur qui a marqué dès sa première titularisation en Coupe d'Europe, lors du match retour de l'exploit contre le Milan AC. Celui aussi qui a envoyé les Girondins à Munich, en inscrivant le but qui a réglé le sort du Slavia Prague en demi-finale retour. Ce jour-là, il avait démarré du centre du terrain, exactement de l'endroit où il vient de s'élancer. Il sait donc ce qu'il lui restera à faire aux abords de la surface de réparation, et il ne doute point d'y réussir.

Mais quarante mètres plus loin, Didier Tholot n'est plus le même. Sa foulée s'est déréglée, sa silhouette semble ployer sous une charge que chaque dixième de seconde alourdit. C'est sûr, ce sprint l'a réveillé. Didier Tholot vient de prendre conscience du lieu et des circonstances : sur la pelouse du stade olympique de Munich, il est en passe d'asséner un coup fatal au Bayern.

Comme exténué tout à coup par le chemin qu'il lui a fallu parcourir pour parvenir là, Didier Tholot ne trouve ni la fraîcheur mentale pour éviter le gardien du Bayern ni le ressort physique pour reprendre le ballon repoussé, comme il avait su le faire contre le Slavia. Le dernier joueur à être entré dans la folie de la campagne européenne des Girondins devient ainsi le premier à les en faire sortir. Car quiconque rate son coup s'expose sur ce terrain au châtiment immédiat.

Sur la contre-attaque, les joueurs de Munich ont l'énergie décuplée par la frayeur, les Girondins le souffle raccourci par la déception. Ces derniers s'en sortent par un corner. Lothar Matthaüs le tire. Le défenseur Thomas Helmer le dévie de la tête dans les buts de Gaëtan Huard. Il vient de s'élever au point même où Basile Boli, en sautant plus haut que les hommes du Milan AC, avait offert à Marseille la première Coupe d'Europe française, il y a trois ans.

AMERS REGRETS

Les Bordelais, eux, sont ramenés vingt ans en arrière, au même point que les Stéphanois lorsqu'ils s'inclinèrent face à ce Bayern en Coupe des champions, à Glasgow. Presque parvenus au sommet de la Coupe de l'UEFA, prêts à se faire photographier avec leur drapeau d'aventuriers qui témoignerait d'un exploit sur la montagne bavaroise, les voilà qui se surprennent à feuilleter l'album-souvenir des défaites romantiques. Venus allonger d'un chapitre leur œuvre audacieuse, les voilà qui écrivent, à leur corps défendant, leur version de ce grand classique du football que sont devenues les confrontations franco-allemandes.

Mercredi soir, comme bien d'autres équipes avant eux, les Girondins de Bordeaux n'avaient plus qu'à entasser leurs regrets. Ils se confondent avec leurs occasions manquées : six très nettes, en comptant la course de Tholot qui aurait pu faire basculer le match en faveur des Français et aboutit finalement à le faire pencher du côté des Allemands. Il y eut ces deux ballons que des joueurs de champ du Bayern congédièrent *in extremis* de leur ligne de but.

Sur les autres actions, le gardien de but du Bayern, Oliver Kahn, n'eut besoin de personne d'autre pour écarter le danger. Il en profita pour mettre en avant un talent exceptionnel en détournant d'une manchette de karatéka une reprise de volée à bout portant d'Anthony Bancarel, juste avant la mi-temps, ou en coupant parfaitement la route d'un ballon envoyé par Bixente Lizarazu vers Daniel Dutuel (55e). Un autre joueur du Bayern pouvait également aviver les regrets girondins. Mehmet Scholl, fils d'ouvrier turc, ne s'est pas contenté d'animer la plupart des offensives munichoises. En marquant le deuxième but, au terme d'une percée qui statufia de surprise la défense bordelaise (59e), il a donné chair à cette notion indispensable pour s'imposer dans une compétition européenne : le joueur décisif.

A Munich, Bordeaux déplorait l'absence de deux membres de son effectif qui appartiennent à cette catégorie : Christophe Dugarry et Zinedine Zidane. Mercredi soir, il suffisait d'admirer la technique et la justesse de jeu de Richard Witshge, à l'origine de pratiquement toutes les actions dangereuses des Bordelais, pour comprendre combien ses deux acolytes lui manquaient. Le milieu de terrain néerlandais ne pouvait malheureusement suffire, malgré son talent, pour conserver les ballons tout en les améliorant, pour explorer toutes les failles d'une défense du Bayern qui a souvent donné des signes de fragilité.

Le plus amer des regrets pour Bordeaux restera cette impression que, sur sa pelouse, le Bayern pouvait être dominé. L'intérim effectué, depuis samedi 27 avril, par Franz Beckenbauer au poste d'entraîneur n'a pas embelli le club allemand jusqu'à le rendre irrésistible. Certes, le conglomérat de vedettes, qui se prennent pour autant de rois, de princes-électeurs, de grands-ducs de l'équipe et la font ressembler à l'Allemagne des siècles passés, avait bien besoin d'un *Kaiser* pour unifier les ego et calmer les guerres de clan. Mais, les vingt premières minutes sans allant et les occasions bordelaises en témoignent : quelques problèmes de fond restent posés dans le jeu du Bayern.

Le club laissera-t-il pour autant échapper son avantage, lors de la finale retour ? Gernot Rohr reconnaissait, mercredi soir, qu'il avait au moins perdu un allié : l'effet de surprise. Dans son parcours européen, le Bayern s'est imposé dans tous ces matches à l'extérieur, parfois avec des marges impressionnantes. Depuis Glasgow en 1976, le club n'a plus gagné de compétition continentale. Et la chance de croiser à nouveau un club français en finale n'est pas de ces occasions qu'une équipe allemande peut gaspiller.

Jérôme Fenoglio

Jean-Pierre Papin évoque sa retraite

Jean-Pierre Papin ne disputera pas la finale retour, mercredi 15 mai, à cause d'un carton jaune reçu à la 30e minute pour une charge sur Bixente Lizarazu. Remis en selle par Franz Beckenbauer, le Français fut improductif sur le front de l'attaque bavaroise, mais sauva sur sa ligne de but l'une des occasions bordelaises (53e). A l'issue du match, il évoqua au micro de Canal Plus sa retraite prochaine : *« La fin approche et, dans deux ans, je dirai peut-être au revoir à tout le monde. »*

Les mauvaises manières du football russe

EN RUSSIE, tout s'achète et tout se vend. *« Ici, tout le monde connaît le prix d'un arbitre de première, deuxième ou troisième division, tout le monde sait combien coûte un but, deux buts »*, déplore Lev Bruni, rédacteur en chef du quotidien *Civodnia* (« Aujourd'hui »). Supporteur résigné, il ignore cependant ce qu'aura à payer le « Monsieur Propre » du football national, Nikolaï Tolstykh, pour avoir contribué au passage à tabac d'un arbitre présumé véreux.

Le cas du président de la Ligue nationale est exemplaire. Nikolaï Tolstykh est un quinquagénaire respectable. Il fait partie de ces gens qui se souviennent avec nostalgie de l'époque où le sport n'était ni professionnel, ni objet de marchandage et de corruption. L'époque *« d'avant l'argent »*. Depuis deux ans et demi, il tente, coiffé de la double casquette – contestable et contestée – de président du Dinamo de Moscou et de la Ligue nationale, de terrasser le mal. *« Le football russe se criminalise. Plusieurs groupes ne se contentent plus de financer les clubs, ils aspirent aussi à les diriger »*, dénonçait-il, il y a cinq semaines, pour justifier sa conduite à l'issue d'un match de championnat entre son équipe et l'Alania Vladikavkaze, club caucasien d'Ossétie du Nord, champion de Russie en titre.

Ce jour-là, 24 mars, l'arbitre de la rencontre, Iouri Tcherbotarev, siffle un penalty discutable en faveur de l'équipe du Caucase. A la fin de la rencontre (1-1), Tolstykh, ulcéré, le convoque dans les vestiaires du Dinamo *« pour qu'il s'explique avec les joueurs, les yeux dans les yeux »*. Pour qu'il dise aussi pourquoi l'Alania a bénéficié de quatre penalties lors de ses quatre dernières sorties. Quelques minutes plus tard, Tcherbotarev ressort, hagard, le visage en sang, affirmant avoir été frappé par une main non identifiée.

Le sort de Nikolaï Tolstykh est désormais en sursis. Certes, il ne craint plus rien de la fédération russe, qui l'a déjà exclu du banc de touche jusqu'à la fin de la saison pour *« injures à l'arbitre »* et suspendu le stade du Dinamo pour trois matches, ni de la Ligue nationale qui lui a maintenu sa confiance par 72 voix contre 32. En revanche, il se sent plus que jamais exposé aux représailles de ceux qu'il considère comme ses *« ennemis mortels »*.

LE FOOTBALL ATTIRE LA MAFIA

« Je subis de nombreuses pressions et menaces », raconte Nikolaï Tolstykh, qui, à l'instar de beaucoup d'hommes d'affaires russes, emploie un garde du corps à plein temps. *« Je reçois, par exemple, des offres de la part des autorités de certaines Républiques autonomes, qui veulent que j'avantage leur équipe. Je sais que si je cède une fois, ce sera la fois de trop. »*

Comme beaucoup de secteurs lucratifs de l'ex-URSS, le football attire le crime et les groupes mafieux. Essentiellement dans les clubs de province, moins en vue que les équipes moscovites. *« Dans le sud du pays*, raconte un dirigeant du Spartak de Moscou, *les bandits se sont emparés de tout. »* De telles accusations nourrissent le racisme anti-caucasien et placent en première ligne les clubs méridionaux du championnat russe. L'Alania Vladikavkaze, qui jouera la Ligue des champions la saison prochaine, a ainsi vu sa réputation entachée par la surprenante série de huit victoires consécutives qui a couronné sa fin de parcours, l'an dernier.

Françoise Chaptal

■ **BOXE : l'ancien champion australien des poids plume Lance Hobson est mort, mardi 30 avril.** Il était tombé dans le coma, lundi à Melbourne, au cours d'un combat contre le Chinois Liu Gang. Lance Hobson s'était effondré à l'appel de la sixième reprise. Les médecins de l'hôpital Alfred de Melbourne ont tenté, sans succès, une intervention chirurgicale pour lui retirer un caillot de sang du cerveau. A 23 ans, Lance Hobson venait de reprendre la compétition après deux ans de convalescence à cause d'une blessure à la cheville.

■ **FOOTBALL : l'entraîneur du Milan AC, Fabio Capello, rejoindra le Real Madrid à la fin de la saison.** Dans un entretien avec le quotidien italien, *La Gazzetta dello Sport*, il a précisé, mardi 30 avril, qu'il avait accepté un contrat de trois ans, sans en indiquer le montant, mais qu'il n'avait encore rien signé. Silvio Berlusconi, le président du Milan AC, a confirmé ce départ, mercredi 1er mai. Fabio Capello était arrivé en 1991 à la tête des « Rossoneri », qui ont conquis quatre titres nationaux (1992, 1993, 1994, 1996) et un titre européen (1994) sous sa direction. – *(AFP, Reuter.)*

■ **HOCKEY SUR GLACE : l'équipe de France a pris une option sur son maintien** dans l'élite mondiale en battant l'Autriche lors de la première rencontre du barrage (joué au meilleur des trois matches), mercredi 1er mai à Vienne (6-3). En quarts de finale des championnats du monde, la Suède, championne olympique, et la Finlande, championne du monde en titre, ont été respectivement éliminées par les Etats-Unis et le Canada. Ces deux pays ont créé la surprise grâce au renfort de leurs vedettes de la ligue professionnelle (NHL).

■ **TENNIS DE TABLE : la France s'est qualifiée, mercredi 1er mai, pour la finale masculine par équipes des championnats d'Europe qui se disputent à Vienne.** Jean-Philippe Gatien, Damien Eloi et Patrick Chila ont battu la Pologne par quatre points à un. En finale, les Français rencontraient, jeudi, les Suédois, vainqueurs de la Belgique. Chez les femmes, le titre par équipes est revenu à l'Allemagne. La France est neuvième.

RÉSULTATS

HOCKEY SUR GLACE

CHAMPIONNATS DU MONDE

Quarts de finale	
Etats-Unis-Suède	3-2
République tchèque-Allemagne	6-1
Canada-Finlande	3-1
Russie-Italie	5-2

Les demi-finales opposeront, vendredi 3 mai, les Etats-Unis à la République tchèque et la Russie au Canada.

Barrages (1er match)	
France-Autriche	6-3

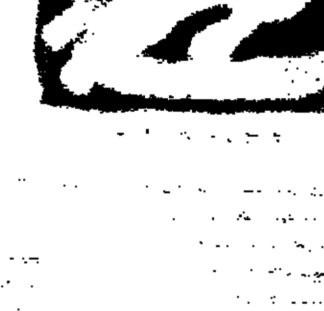
TENNIS DE TABLE

CHAMPIONNATS D'EUROPE

Messieurs par équipes (demi-finales)	
France b. Pologne	4-1
Suède b. Belgique	4-1
Dames par équipes (finale)	
Allemagne b. Hongrie	4-2

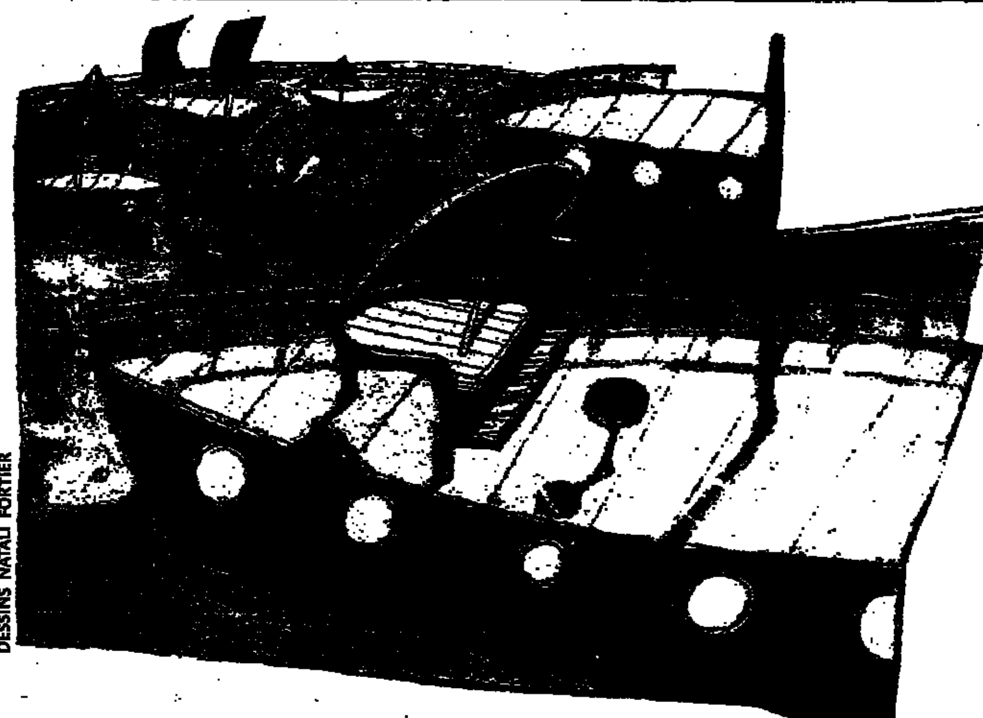






Brest prépare la fête des bateaux

Déjà 2 500 navires, du grand trois-mâts ukrainien *Khersones* au gommier de Guadeloupe, ont annoncé leur venue en juillet dans le port breton



DESSINS NATALI FORTIER

BREST
de notre envoyée spéciale

La fièvre monte à Brest. L'impatience, l'excitation, le trac peut-être aussi. Le compte à rebours, entamé en 1992 à la suite d'un premier rassemblement, semble s'être accéléré, comme le rythme des fax, des appels et des *communiqués émis du monde entier*. Le rêve n'est plus chimère, le grand rendez-vous de l'été se profile : la flottille, déjà, est en route.

Plus de 2 500 bateaux ont confirmé leur présence à la grande fête de la mer organisée à la pointe de la Bretagne du 13 au 20 juillet. Des bateaux de toutes sortes, de toutes les mers du monde, et de 28 nations. De grands voiliers, d'Ukraine, de Norvège, des Pays-Bas, de Grande-Bretagne et d'Amérique ; les navires-écoles de la Marine nationale, *L'Etoile* et *La Belle-Poule*, *Le Mutin*, *La Grande-Hermine* ; des yachts de plaisance, des bateaux de pêche traditionnels, les bisquines et les thoniers bretons, les *galways hookers*, les pinasses d'Arcachon ; des voiliers-témoins, seuls survivants de leur espèce encore à l'eau ; des bateaux à moteur comme le fantastique vapeur de 40 mètres *Hydrograaf*, ancien yacht de plaisance de la famille royale de Hollande ; des bateaux fluviaux, péniches, gabarres et une pléthore de navires hollandais convoyés jusqu'à Brest par cargo...

Le *Belem* fêtera dignement son centième anniversaire sans toutefois faire figure d'ancêtre, puisqu'une trentaine de bateaux dépasseront cet âge, tels le sloop du Sussex *Rakel*, qui date de 1864, ou le canoë à voile d'Hawaii *Aloha*, construit en 1860. Des gommiers (coque en manguier, flotteur en tulipier du Japon, antenne en bambou) arriveront de Guadeloupe et de la Réunion et des pirogues à balancier rappelleront la Guyane. Sans parler des navires historiques qui participèrent à tel conflit, telle expédition, telle course prestigieuse...

Plaisir des yeux bien sûr. Mais *pas seulement ! Plaisir de tous les sens !* Il y aura du sel, du vent, des récits, des accents ; des odeurs de corde et de bois humide, des bruits de vagues, de voiles, d'écoutes, de mouettes, d'harmonicas, de violons. Prière de ne pas réduire l'événement à une simple parade de vieux gréements ou au rendez-vous de voileux nostalgiques ! La fête s'annonce comme un hymne, une célébration de l'océan.

ASSOCIATIONS MOBILISÉES

Quinze mille marins débarqueront pour rencontrer d'autres gens de mer, chanter, rêver, faire la fête. Deux mille musiciens seront à pied d'oeuvre sur les quais, dans une guinguette et un chapiteau-cabaret. Quant aux visiteurs, qui approchaient le million en 1992 – dépassant, notent les organisateurs, le nombre de spectateurs aux Jeux d'Albertville ou à tout autre festival –, ils s'annoncent de partout, gourmands de régates, de chansons à hisser, d'histoires, de films et des mille manifestations consacrées à la mer qui jalonneront les quais.

« Aux Brestois de savoir accueillir équipages et visiteurs ! » lançait Pierre Maille, le maire, aux centaines d'habitants qu'il avait regroupés, un beau jour d'avril, sur l'immense parvis de la mairie, afin de leur donner des nouvelles du large. Sans doute pensait-il qu'il devenait urgent de recenser et galvaniser les troupes. Mais cela fait belle lurette qu'elles se sont approprié l'événement !

Cela fait des mois que 240 associations brestoises ont répondu favorablement à l'appel des organisateurs, leur proposant de s'impliquer dans l'opération, moyennant d'ailleurs un léger défraiement par heure de bénévolat assurée par leurs membres. Les amicales de plaisanciers feront les navettes en mer, les associations de plongeurs veilleront à la sécurité sur l'eau, l'Association des anciens sous-mariniers s'occupera des entrées et plusieurs associations de paralysés fabriqueront les repas d'équipage.

Des associations d'insertion travailleront de concert avec une amicale d'élèves-ingénieurs dans un poste de restauration, tandis que Foi et Lumière, l'association des parents d'enfants trisomiques, proposera un accueil pour les plus jeunes, que l'association Croix de guerre et Valeur militaire fournira les chauffeurs officiels de la fête et que les clubs de motards proposeront des coursiers...

Des communes alentour et d'autres associations parraineront un bateau, soucieuses de nouer des liens d'amitié avec les équipages. *Les Amis de la pellicule* s'occuperont ainsi du voilier britannique *Three-Sisters* ; l'association des Paralysés de France se rapprochera du *Lord-Nelson*. Enfin quelques jeunes gens de la maison d'arrêt de l'Ermitage, actuellement formés aux manoeuvres nautiques, navigueront une journée sur le *Général-Leclerc*, un vieux coquillier de la rade.

« Brest 96 est un état d'esprit, affirme un organisateur, *une somme de rencontres, de plaisirs successifs sur un lieu aussi mythique pour les navigateurs que Nantucket ou Valparaiso... »* Les Bretons n'en doutent pas qui savent bien que la mer est affaire d'aventure.

Annick Cojean

Les rendez-vous

● **Dates.** L'arrivée des bateaux et des équipages est prévue pour vendredi 12 juillet au port de commerce de Brest. Du samedi 13 au mardi 16 juillet des animations diverses auront lieu des rives de la Penfeld aux quais du port. Du matin au soir : *expositions, chantiers, concerts*, cinéma, démonstrations d'artisans ou de modélistes

● **Musique.** Le 14 juillet, 40 bagadou, soit 1 001 sonneurs, doivent déambuler en parade sur les différents espaces de la fête et se rejoindre pour un concert final.

● **Régates.** Le bouquet final du rendez-vous est constitué par une régate. Le mercredi 17 juillet des centaines de voiles doivent être hissées pour emmener les navires au fond de la baie vers Tréboul, *Le Rosmeur ou le* Port-Rhu. Pendant deux jours la fête se poursuivra à Douarnenez.

● **Renseignements.** Brest 96, BP 1 996, 29269 Brest Cedex. Tél. : 98-00-96-96.

Une longue coulisse



L'AIR DE PARIS

Drôle de rue que la rue Cuvier, entre le Jardin des plantes et l'ancienne faculté des sciences de Jussieu, devenue au fil des réformes successives le lieu de deux universités : Pierre-et-Marie-Curie (Paris-VI) et Denis-Diderot (Paris-VII). Elle est comme une longue parenthèse au milieu de Paris, un cas d'espèce tenant de la coulisse indécise. Une coulisse indécise, mais qui s'en va pourtant droit vers la Seine.

Le soir, la coulisse est des plus paisibles, idéale pour expérimenter vos patins à roulettes. Y dorment des véhicules venant parfois de loin, de Norvège, par exemple, une 403 décapotable et des camping-cars qui ne sont plus de la toute première jeunesse. A l'arrière de l'un d'eux est peint un prisonnier, avec la classique tenue rayée, un prisonnier qui vous regarde à travers ses barreaux. Vers les 10 heures du soir, à côté d'une voiture égrenant vainement son signal d'alarme, vous pouvez aussi voir un clochard dévorer un illustré à la lueur intermittente des feux de détresse. A la fin du printemps, près du laboratoire de physiologie générale et comparée, devrait vous parvenir une vague odeur de tilleul. Et c'est le seul endroit de Paris où s'y mêlera une odeur de fauves. Oui, ne l'oublions pas, les lions ne sont pas de pierre à la ménagerie du Jardin des plantes.

A l'angle de la rue Cuvier et de la rue Linné, le beau lion qui vous toise est, lui, garanti pure pierre. Il parade en bonne place, collé à une allégorie, au sommet d'une fontaine. L'ouvrage, qui date de 1840, est un hommage à Georges Cuvier, mort huit ans plus tôt. Avec un doigt de sauvagerie, d'autres bêtes s'enchevêtrent et forment un demi-cercle au-dessous du roi des animaux. On dit que Daubenton, le premier directeur du Muséum, n'admettait pas, en bon républicain, cette appellation de roi des animaux. Quant à Cuvier, ce grand naturaliste, fondateur de l'anatomie comparée, il doit, du fond de sa tombe, considérer avec perplexité le crocodile qui, au milieu des bêtes enchevêtrées, regarde du côté du métro Jussieu. Car tourner ainsi la tête, presque à 180 degrés, non, pour un crocodile, ce n'est pas possible anatomiquement.

Daniel Percheron

VENTES

Tabatières à tous les prix

INTRODUIT en Chine au XVIe siècle, le tabac engendra l'usage de la tabatière, petit objet dont raffolent aujourd'hui des collectionneurs. L'abondance de leur production les met à la portée de toutes les bourses. Dans une vente, lundi 13 mai à Argenteuil, les 200 modèles proposés voient leurs estimations varier de 400 à 4 000 francs.

Leur caractéristique est de se présenter sous la forme d'une bouteille munie d'un bouchon, auquel est fixée une petite spatule qui permettait de saisir une pincée de tabac.

Les modèles anciens ont un corps suffisamment creux pour contenir une quantité de poudre et, à l'intérieur, la cuiller doit pouvoir se mouvoir largement et toucher des parois internes bien polies. Toujours en bougeant la spatule, on doit constater que la bouteille a été évidée de manière symétrique jusque dans ses épaules. Une usure, en particulier à l'endroit où la spatule racle l'intérieur du col, et l'aspect bien lisse des épaules et du corps indiquent son âge.

Sans être absolus, ces critères d'ancienneté permettront toutefois de différencier les copies qui circulent sur ce marché. Les bouchons apportent une précision supplémentaire : souvent en pierres fines, ils sont ajustés avec beaucoup de soin dans des teintes assorties ou harmonisées à la couleur de la bouteille, volontiers cerclés d'argent ou de bronze.

Fabriquées surtout aux XVIIIe et XIXe siècles, les tabatières sont passées du statut d'objet de luxe à celui d'objet usuel, ce qui explique leur profusion. La plupart mesurent entre 4 et 8 centimètres, les plus recherchées autour de 2 centimètres. Toutes les matières possibles ont été mises à contribution : pierres dures, métaux précieux ou grossiers, laque, porcelaine, verre, ivoire, corne, ambre, nacre, etc. Leur valeur dépend de la beauté et de l'ancienneté (quoique leur datation se révèle très difficile), de l'originalité du décor, de la rareté de la forme, de la matière utilisée.

Dans la vente d'Argenteuil, les pièces les plus rares sont estimées autour de 3 000 à 4 000 francs. Dans cette gamme de prix, on trouvera notamment une tabatière en agate blonde décorée dans deux veines naturelles gris-vert d'un oiseau sur un rocher et d'une pousse de bambou, le bouchon en jade blond cerclé de cuivre ; un modèle en forme de calebasse en jade gris foncé avec une veine brun-rouge offre un décor sculpté de deux chauve-souris et de papillons, avec un bouchon en corail rouge (2 000 à 2 500 francs).

Même prix pour une bouteille en bois à bouchon d'ivoire dont les deux faces sont ornées chacune d'une plaquette d'ivoire gravée d'un côté d'un paysage, de l'autre d'une longue citation de Confucius, ou encore pour un modèle en écaille sculptée des douze animaux du zodiaque chinois. Entre 1 500 et 2 000 francs, des amateurs pourront enchérir sur un galet en porcelaine orné de deux personnages dans un paysage et d'un poème calligraphié, et sur une pêche en agate gris clair tachée de brun-rouge, sculptée d'une branche et d'un papillon.

Les modèles courants, qui se négocient en dessous de 1 000 francs, possèdent aussi tout le charme d'un objet de collection et figurent ici en grand nombre.

Catherine Bedel

★ **Lundi 13 mai, hôtel des ventes d'Argenteuil. Exposition le samedi 11 et le dimanche 12 mai, de 10 à 12 heures et de 14 à 18 heures, le matin de la vente de 11 à 12 heures. Etude Régis-Thiollet, 19, rue Denis-Roy 95100 Argenteuil, tél. : 39-61-01-50. Expert : Guy Raindre.**

ESCAPADES

FAMILIALES

■ **LE CHOCOLAT À L'HONNEUR.** Thème de la prochaine saison culturelle à Bayonne, le chocolat sera la vedette d'expositions, de conférences, de dégustations et de spectacles qui se succéderont d'octobre 1996 à août 1997. Des animations destinées à faire connaître et aimer un produit dont, depuis le XVIIe siècle, des dynasties de chocolatiers locaux (Cazenave ou Daranatz, mais aussi Andrieu, Barrère, Heynard, Laborde et Mauriac) exaltent la saveur. L'occasion, pour la ville, de mettre en valeur un centre historique dont les boutiques des artisans chocolatiers constituent le fleuron. Le coup d'envoi de cette manifestation sera donné les 17 et 18 mai, lors des journées du chocolat, un chocolat d'ores et déjà inscrit au programme des visites guidées proposées par l'office du tourisme local.
★ **Office de tourisme de Bayonne, tél. : 59-46-01-46.**

■ **FOIRE DE PARIS.** Quelque 3 000 exposants se sont donné rendez-vous pour l'édition 1996 de la Foire de Paris. Sur les 40 hectares du Parc des expositions de la porte de Versailles, des Salons permettent aux visiteurs de découvrir les nouveautés et de se renseigner auprès de professionnels sur les loisirs, la maison et le jardin, les plaisirs de la table, le multimédia. Fidèle à la tradition, l'Association des inventeurs et fabricants français organise le concours Lépine. Pendant quatorze jours, des particuliers présentent leurs inventions avant d'affronter le jury du célèbre concours.
★ **Parc des expositions de Paris, jusqu'au mercredi 8 mai, de 10 à 19 heures, vendredi 3 et mardi 7 jusqu'à 22 heures. Prix d'entrée : 45 F.**

■ **UN PONT-CANAL CENTENAIRE.** Fleuron du patrimoine architectural de Briare-le-Canal (Loiret), le pont-canal qui surplombe la Loire (le plus long pont métallique d'Europe avec ses 662,69 mètres) a été construit par les entreprises Eiffel en 1896. Les festivités organisées à l'occasion de son centième anniversaire commencent les samedi 18 et dimanche 19 mai avec l'inauguration de l'exposition : les bâtisseurs de l'eau et un rando-raid (six circuits différents à effectuer en canoë, à pied ou en VTT) proposé aux sportifs. Autres temps forts, l'inauguration du pont-canal, les 6 et 7 juillet, et la commémoration du premier passage de bateau, les 14 et 15 septembre, avec un rassemblement de navires et l'inauguration d'une exposition consacrée aux voies navigables du Bassin parisien.
★ **Comité départemental du tourisme du Loiret, 8, rue d'Escures, 45000 Orléans.**

■ **L'AÉROPOSTALE AU FUTUROSCOPE.** Dans la nouvelle salle Imax 3D, qui *ouvrira le 22 mai au Futuroscope de Poitiers, va être présenté, en exclusivité* française, le premier film en relief de Jean-Jacques Annaud, *Guillaumet, Wings of courage*, fiction qui retrace l'épopée des pilotes de l'Aéropostale. Sept nouveaux films sont également programmés dans le parc d'attractions (2,8 millions de visiteurs en 1995) : à l'Omnimax, *L'Espace demain*, au Kinemax, *Le Mystère des Mayas*, au Cinéma circulaire, *L'Europe en multicoque*, dans la salle haute résolution du Pavillon de la communication, *A la découverte du Poitou-Charentes*, dans les cinémas dynamiques, *Le Château de Dracula* et *Course dans l'Espace*, et au Solido, *Voyage sous la mer*.
★ **Informations et réservations au (16) 49-49-30-80.**

SPORTIVES

■ **LOISIRS DE PLEIN AIR.** Organisé du 10 au 12 mai, dans le cadre de l'hippodrome d'Auteuil, à Paris, le 9e Country Show se veut le lieu de rencontre des sports et des loisirs de plein air. Quatre thèmes (chasse, golf, pêche et équitation) à l'affiche de quatre villages de toile où les stands d'exposition voisinent avec des aires d'animations et de démonstrations, pour permettre aux visiteurs de regarder, de se documenter et d'acheter. C'est aussi l'occasion de tester du matériel, de pratiquer des sports de loisirs, de s'initier, grâce aux conseils de spécialistes, et d'assister aux évolutions de champions. Avec, cette année, un Espace voué au jardin.
★ **Hippodrome d'Auteuil, 75016 Paris. De 10 à 20 heures, accès : 70 F. (100 F pour 2 jours), gratuit pour les moins de 12 ans.**

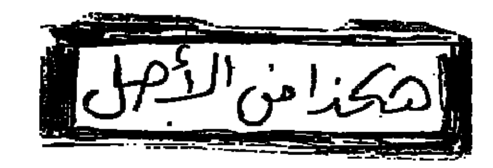
■ **FÊTE DE L'AVIATION LÉGÈRE.** Voltige aérienne, aéromodélisme, parachutisme, vol libre, vol à voile, planeurs, ULM et aéronefs de collection se retrouveront dans le ciel de Charente-Maritime, à Royan, du 13 au 16 juin, lors des premiers jeux pluridisciplinaires européens de l'aviation légère et sportive. Baptisée Top Air Sports, cette manifestation est organisée par l'ensemble des fédérations aéronautiques et sportives. Trois forfaits hébergements (4 jours/3 nuits) sont proposés, deux en hôtels (890 et 990 F. pour deux personnes en chambre double avec petits déjeuners), un en location de vacances (4 personnes), à partir de 700 F. avec eau, électricité et chauffage.
★ **Office municipal du tourisme de Royan, tél. : 46-38-65-11.**

ANTIQUITÉS

● **Chatelguyon** (Puy-de-Dôme), Centre Mouniaud, 60 exposants, entrée 25 francs, du vendredi 3 au dimanche 5 mai, de 10 à 19 h 30.
● **La Réole** (Gironde), Abbaye des Bénédictins, 80 exposants, entrée 10 francs, samedi 4 et dimanche 5 mai, samedi de 14 à 20 heures, dimanche de 9 à 19 heures.
● **La Châtre** (Indre), Salle des fêtes, 15 exposants, entrée 10 francs, samedi 4 et dimanche 5 mai, samedi de 10 à 20 heures, dimanche de 10 à 19 h 30.
● **Cosne-sur-Loire** (Nièvre), Halle municipale, 35 exposants, entrée 15 francs, samedi 4 et dimanche 5 mai, de 10 à 19 heures.

BROCANTES

● **Angoulême** (Charente), Parc Expo, samedi 4 et dimanche 5 mai.
● **Bry-sur-Marne** (Val-de-Marne), hôtel Malestroit, samedi 4 et dimanche 5 mai.
● **La Ciotat** (Bouches-du-Rhône), centre-ville, 50 exposants, samedi 4 et dimanche 5 mai.
● *Larmor* (Morbihan), *camping Les Algues, 200 exposants, samedi 4 et dimanche 5 mai.*
● **Mont** (Loire-et-Cher), 150 exposants, samedi 4 et dimanche 5 mai.
● **Munster** (Haut-Rhin), Salle des fêtes, 80 exposants, samedi 4 et dimanche 5 mai.
● **Nantes**, place Viarme, 250 exposants, du vendredi 3 au dimanche 5 mai.
● **Neuilly-en-Thelle** (Oise), 120 exposants, samedi 4 et dimanche 5 mai.
● **Nevers** (Nièvre), Hall Expo, samedi 4 et dimanche 5 mai.
● **Paris.** 7e : rue Cler, samedi 4 et dimanche 5 mai. 11e : Boulevard Voltaire, rue Popincourt, samedi 4 et dimanche 5 mai. 18e : Place des Abbesses-rue Lepic, samedi 4 et dimanche 5 mai.
● Petit-Couronne (Seine-Maritime), place du Marché, 80 exposants, samedi 4 et dimanche 5 mai.
● **Terrasson** (Dordogne), Salle des fêtes, 25 exposants, samedi 4 et dimanche 5 mai.



Un temps frais et instable

LA PERTURBATION et le minimum dépressionnaire associé traversentla France d'ouest en est et se dirigent vers l'Allemagne. A l'arrière, l'air froid s'enfonce sur le pays dans un flux de nord-ouest, maintenant un temps très nébuleux, où prédomineront les précipitations à caractère d'averses.

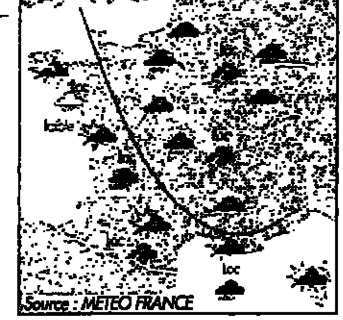
Du Nord et de la Normandie au Bassin parisien, au nörd-est, ainsi que dans les régions Rhône-Alpes et Auvergne, la journée de vendredi se déroulera sous un ciel très chargé, avec des précipitations intermittentes, sous forme d'ondées qui pourront dans l'après-midi prendre un caractère orageux. En début de journée, des formations brumeuses,voire des nappes de brouillard s'installeront sur le nord du pays localement, et de façon plus fréquente sur le Centre. Dans le Sud-Est, après l'évacuation des pluies de la Corse en début de journée, les passages nuageux resteront abondants. Sur le littoral, la nébulosité moins compacte laissera filtrer quelques éclaircies.

De la Bretagne aux Pays de la Loire, au Poitou-Charentes et au Sud-Ouest, le temps sera capricieux, avec des apparitions peu durables du soleil. De plus, le vent de nord se fera sentir toute la journée au nord de la Bretagne. Quant au vent d'ouest, sur les côtes d'Aquitaine, il perdra progressivement de sa force.

Les températures minimales s'étageront entre 8 et 10 degrés, légèrement supérieures sur les côtes méditerranéennes. L'après-midi, elles seront déficitaires de 3 degrés environ par rapport aux normales. Il ne fera que 13 à 15 degrés sur la moitié nord. Le thermomètre montera jusqu'à 14 à 16 degrés du Sud-Ouest à la région lyonnaise, 16 à 19 près de la Méditerranée.

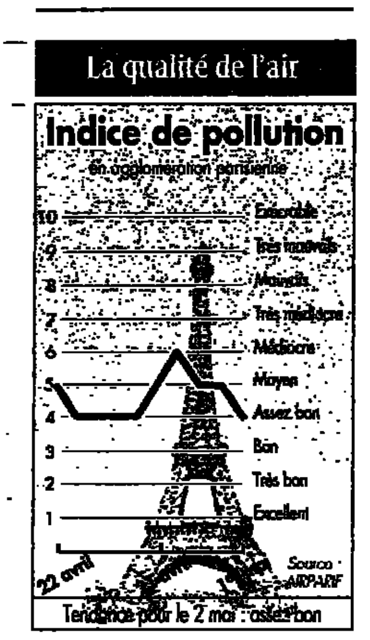
Samedi, de la Normandie à la frontière belge, les nuages et la fraîcheur l'emporteront ; il y aura des averses locales. De la Bretagne au Nord-Est, de timides éclaircies se développeront, mais le risque d'averses persiste. Ce risque se limitera aux zones montagneuses pour les régions méridionales, du Sud-Ouest à la vallée du Rhône et à la Corse. En plaine, il faudra compter sur un soleil voilé, mais il fera plus doux.

(Document établi avec le support technique spécial de Météo-France.)

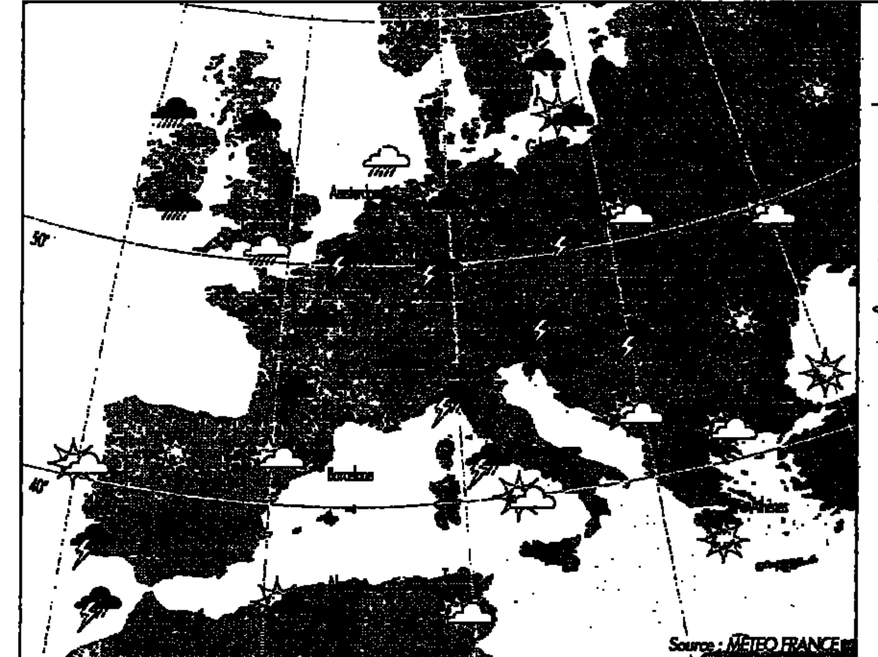


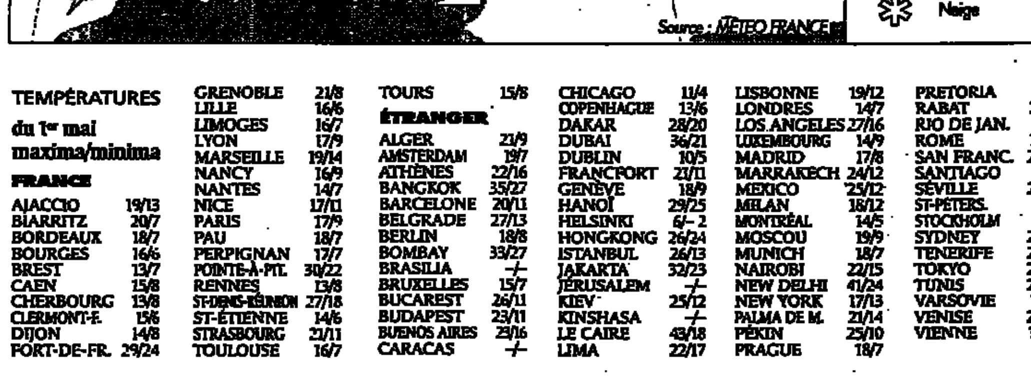
Prévisions pour le 3 mai vers 12h00

La qualité de l'air



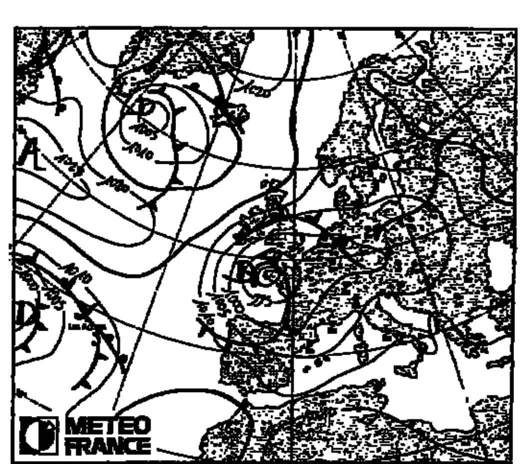
Tendance pour le 2 mai : assez bon



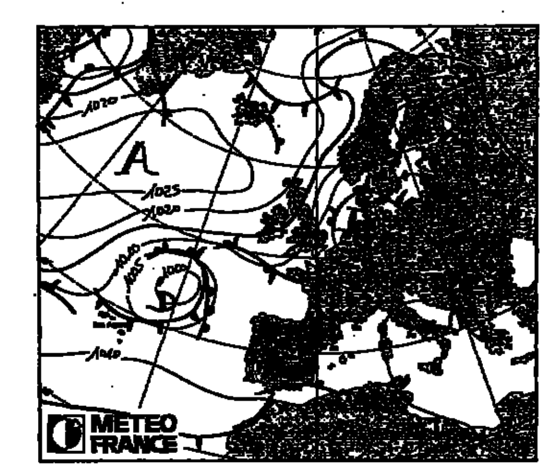


TEMPÉRATURES du 1er mai maxima/minima

FRANCE	
AJACCIO	19/13
BIARRITZ	20/7
BORDEAUX	18/7
BOURGES	16/6
BREST	13/7
CAEN	15/8
CHERBOURG	13/8
CLERMONT-F.	15/6
DIJON	14/8
FORT-DE-FR.	29/24
GRENOBLE	21/8
LILLE	16/6
LIMOGES	16/7
LYON	17/9
MARSEILLE	19/14
NANCY	16/9
NANTES	14/7
NICE	17/11
PARIS	17/9
PAU	18/7
PERPIGNAN	17/7
POINTE-À-PIT.	30/22
RENNES	13/8
ST-DENIS-RÉUNION	27/18
ST-ÉTIENNE	14/6
STRASBOURG	21/11
TOULOUSE	16/7
TOURS	15/8
ÉTRANGER	
ALGER	21/9
AMSTERDAM	19/7
ATHÈNES	22/16
BANGKOK	35/27
BARCELONE	20/11
BELGRADE	27/13
BERLIN	18/8
BOMBAY	33/27
BRASILIA	-/-
BRUXELLES	15/7
BUCAREST	26/11
BUDAPEST	23/11
BUENOS AIRES	23/16
CARACAS	-/-
CHICAGO	11/4
COPENHAGUE	13/6
DAKAR	28/20
DUBAI	36/21
DUBLIN	10/5
FRANCFORT	23/11
GENÈVE	18/9
HANOÏ	29/25
HELSINKI	6/-2
HONGKONG	26/24
ISTANBUL	26/13
JAKARTA	32/23
JÉRUSALEM	-/-
KIEV	25/12
KINSHASA	-/-
LE CAIRE	43/18
LIMA	22/17
LISBONNE	19/12
LONDRES	14/7
LOS ANGELES	27/16
LUXEMBOURG	14/9
MADRID	17/8
MARRAKECH	24/12
MEXICO	25/12
MILAN	18/12
MONTRÉAL	14/5
MOSCOU	19/9
MUNICH	18/7
NAIROBI	22/15
NEW DELHI	41/24
NEW YORK	17/13
PALMA DE M.	21/14
PÉKIN	25/10
PRAGUE	18/7
PRETORIA	18/7
RABAT	21/15
RIO DE JAN.	-/-
ROME	19/13
SAN FRANC.	25/14
SANTIAGO	23/7
SÉVILLE	22/13
ST-PÉTERS.	11/3
STOCKHOLM	13/3
SYDNEY	22/17
TENERIFE	25/18
TOKYO	22/16
TUNIS	25/14
VARSOVIE	19/11
VENISE	20/13
VIENNE	19/12



Situation le 2 mai, à 0 heure, temps universel



Prévisions pour le 4 mai, à 0 heure, temps universel

IL Y A 50 ANS DANS Le Monde
Les mouvements de jeunesse

SUR SEPT MILLIONS de jeunes gens qui, en France, ont entre 14 et 25 ans, environ deux millions sont touchés par les mouvements de jeunesse. Ceux-ci ont, aux yeux des jeunes, un puissant attrait ; ils leur offrent ce que ni la famille ni l'école ne peuvent leur procurer : un vaste champ d'initiatives dont leurs aînés sont écartés, la possibilité de mettre en commun leurs aspirations et de vivre en équipe une aventure à leur mesure.

Vichy avait compris l'importance de l'emprise exercée sur les jeunes par les mouvements et essayé de détourner à son profit, comme l'avaient fait les Etats totalitaires, les facultés d'enthousiasme et de réalisation de la jeunesse. Après la Libération, les mouvements, peu nombreux, de jeunes résistants subirent une crise. Les uns accentuèrent peu à peu leur obédience politique. C'est ainsi que l'Union des jeunesses républicaines de France devint une filiale du Parti communiste. Quelques-uns se désagrégèrent. D'autres enfin, ne cherchant plus à conquérir la masse, se replièrent sur eux-mêmes, pour chercher, par petites équipes, l'approfondissement d'une doctrine d'action.

Si, à l'origine, la formation donnée aux jeunes par les mouvements n'était que fragmentaire, elle tend de plus en plus à devenir à la fois une école de l'esprit et du caractère et un entraînement physique. Les mouvements politiques et les mouvements confessionnels introduisent peu à peu dans leur programme la formation artistique, les excursions et les compétitions sportives. Et l'on peut craindre de voir peu à peu deux blocs de jeunes, formés suivant les mêmes méthodes, mais dans un esprit opposé, s'affronter d'autant plus rudement que l'émulation et le goût de la lutte sont un élément indispensable à toute jeunesse.

Jean Planchais

(3 mai 1946.)

MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 6813

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I									■
II									
III		■					■		
IV								■	
V				■					
VI					■				
VII			■						■
VIII		■			■				
IX				■					
X							■		
XI						■			

HORIZONTALEMENT

I. Ne font évidemment pas partie des grandes gueules. – II. Qui ne jurent pas. – III. Se chargea de son père. Adverbe. – IV. Coureurs de fonds. – V. Qui a pu nous intéresser. Ville de Grèce. – VI. Pronom. Les uns et les autres. – VII. Agrément étranger. Doit être fourni par celui qui veut être lavé. – VIII. A été capable. Pas à un poil près. – IX. Village médiéval. Procéder à un examen attentif. – X. Produit décevant d'un accouchement. Métal brillant. – XI. Oiseau qui n'est pas un aigle. N'est pas comme de l'argent.

VERTICALEMENT

1. Vêtement pour la campagne. – 2. En Espagne. Une grande salle, en Suisse. Forme larvaire d'un crustacé. – 3. Une île au sud de Budapest. Est parfois bleue dans le noir. – 4. Mesure une intensité de sensation. Peut couler de source. Participe. – 5. Il peut être pris pour un corbeau. Fournit des pommes. – 6. Qu'on a déjà entendues. – 7. Conjonction. Traités comme des parents pauvres. – 8. Comme le régime quand on n'a pas le droit de siffler. Utilisé pour le revêtement d'un âtre. – 9. Vont se faire voir quand ils sont tristes. Ne peut donc pas attendre.

SOLUTION DU N° 6812

HORIZONTALEMENT

I. Frappeur. – II. Aiguiseur. – III. Isère. Leu. – IV. Sittèle. – V. Es. Saï. Lé. – VI. Austin. – VII. Navel. – VIII. Large. – IX. Ignée. Rat. – X. Soda. Cère. – XI. En. Unités.

VERTICALEMENT

1. Fainéantise. – 2. Ris. Sua. Gon. – 3. Ages. Svend. – 4. Puriste. Eau. – 5. Piétaille. – 6. Es. Tin. Ci. – 7. Uélé. Arrêt. – 8. Ruelle. Gare. – 9. Ruée. Jetés.

Guy Brouty

PARIS EN VISITE

Samedi 4 mai

■ L'HÔTEL DE LA PAÏVA (55 F + prix d'entrée), 9 h 30, 25, avenue des Champs-Elysées (Paris et son histoire).

■ LE FAUBOURG SAINT-JACQUES RELIGIEUX (55 F), 10 h 30, 252, rue Saint-Jacques (Pierre-Yves Jaslet).

■ L'HÔTEL DE LASSAY, résidence du président de l'Assemblée nationale (carte d'identité, 50 F), 11 heures, 33, quai d'Orsay (Connaissance de Paris).

■ MARAIS : le quartier Saint-Paul (50 F), 11 heures et 15 h 30, place de l'Hôtel-de-Ville face à la poste (Claude Marti).

■ MUSÉE DU MOYEN ÂGE (36 F + prix d'entrée) : l'Hôtel des abbés de Cluny et les collections médiévales, 11 heures ; les Thermes antiques et leurs galeries souterraines, 14 heures ; la châsse de Nivelles et l'orfèvrerie gothique, 15 h 30 (Musées nationaux).

■ MUSÉE DU LOUVRE (33 F + prix d'entrée) : la Renaissance à Florence, 11 h 30 ; la peinture française du XIXe siècle, 14 h 30 (Musées nationaux).

■ HÔTELS DU MARAIS (60 F + prix d'entrée), 14 h 30, sortie du métro Saint-Paul (Isabelle Hauller).

■ L'ÎLE SAINT-LOUIS et ses jardins (55 F), 14 h 30, sortie du métro Pont-Marie (Christine Merle).

■ LA PAGODE DU LAC DAUMESNIL (37 F + prix d'entrée), 14 h 30, 40, route Circulaire du lac Daumesnil (Monuments historiques).

■ MUSÉE CARNAVALET (25 F + prix d'entrée) : Paris et les Parisiens à travers les siècles 14 h 30 ; exposition « Les Russes à Paris », 15 heures, 23, rue de Sévigné (Musées de la Ville de Paris).

■ MUSÉE CERNUSCHI : exposition « Idoles du Népal et du Tibet » (25 F+ prix d'entrée), 14 h 30, 7, avenue Vélasquez (Musées de la Ville de Paris).

■ MUSÉE D'ORSAY : exposition Menzel (36 F + prix d'entrée), 14 h 30 (Musées nationaux).

■ MUSÉE DU PETIT PALAIS : exposition Dürer (25 F + prix d'entrée), 14 h 30 (Musées de la Ville de Paris).

■ LA SAINTE-CHAPELLE (50 F + prix d'entrée), 14 h 30, devant l'entrée dans la cour du Palais (Institut culturel de Paris).

■ L'ASSEMBLÉE NATIONALE (carte d'identité, 40 F), 15 heures, sortie du métro Assemblée-Nationale (Approche de l'art).

■ LES ÉGOUTS (25 F), 15 heures, devant l'entrée face au 93, quai d'Orsay (Ville de Paris).

■ LA GOUTTE-D'OR (50 F), 15 heures, sous le viaduc du métro Porte-de-La-Chapelle (Paris passé, présent).

■ L'INSTITUT (37 F + prix d'entrée), 15 heures, 23, quai de Conti (Monuments historiques).

■ LE QUARTIER DE SAINT-SULPICE (50 F), 15 heures, sortie du métro Saint-Sulpice (Résurrection du passé).

■ GRAND PALAIS : exposition Corot (55 F + prix d'entrée), 16 h 30, sortie du métro Champs-Elysées-Clemenceau (Paris et son histoire).

LES SERVICES DU Monde

Le Monde	42-17-20-00
Télématique	3615 code LE MONDE
CompuServe :	36 63 81 22
Adresse Internet : http://www.lemonde.fr	
Documentation	3617 code LMDOC ou 36-29-04-56
CD-ROM :	(1) 44-08-78-30
Index et microfilms :	(1) 42-17-29-33
Films à Paris et en province : 36-68-03-78 ou 3615 LE MONDE (2,23 F/min)	

Le Monde est édité par la SA Le Monde, société anonyme avec directoire et conseil de surveillance.

Commission paritaire des journaux et publications n° 57 437. ISSN : 0395-2037

Imprimerie du *Monde* : 12, rue M. Gunsbourg, 94852 Ivry-Cedex.
PRINTED IN FRANCE. 1995

Le Monde PUBLICITÉ
Société filiale de la SA Le Monde et de Médias et Régie Europe SA

Président-directeur général : Jean-Marie Colombani
Directeur général : Gérard Morax
Membres du comité de direction : Dominique Alduy, Gisèle Peyou

133, avenue des Champs-Elysées 75409 Paris Cedex 08
Tél. : (1) 44-43-76-00 ; fax : (1) 44-43-77-30

LE CARNET DU VOYAGEUR

■ SCANDINAVIE. L'alliance stratégique entre Scandinavian Airlines System et Lufthansa, entrée en vigueur le 1er février, a permis de faire progresser le trafic voyageurs de SAS entre la Scandinavie et l'Allemagne de 15 %. – *(AFP.)*

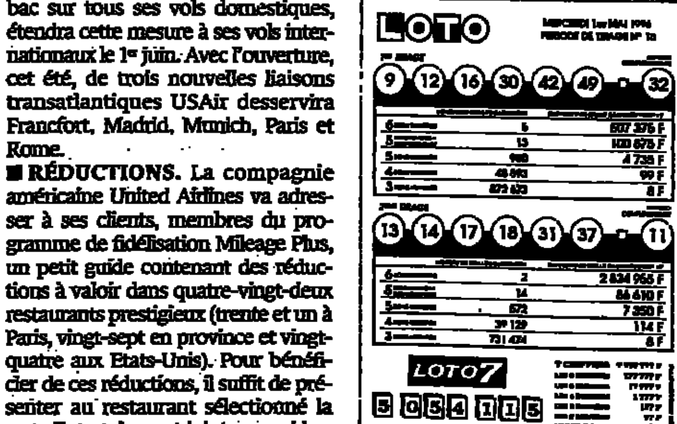
■ TUNISIE. Près de 480 000 touristes, dont plus de 200 000 Européens, ont visité la Tunisie au cours du premier trimestre, ce qui représente une hausse de 8,5 % par rapport aux trois premiers mois de l'année dernière. Parmi les visiteurs européens, les Allemands sont toujours en tête devant les Français. – *(AFP.)*

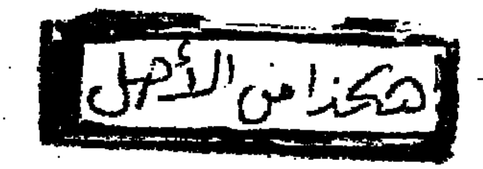
■ CROISIÈRES. Le croisiériste franco-italien Costa-Paquet, quatrième groupe mondial de la croisière, qui exploite déjà neuf paquebots de 400 à 1 300 places, parmi lesquels le *Mermoz*, mettra à l'eau le 28 juillet un nouveau bateau géant pouvant transporter 2 250 passagers, le *Costa-Victoria*, et prévoit de lancer le *Costa-Olympia* (2 350 passagers) l'année prochaine. – *(AFP.)*

■ ÉTATS-UNIS. La compagnie américaine USAir, qui a déjà interdit le tabac sur tous ses vols domestiques, étendra cette mesure à ses vols internationaux le 1er juin. Avec l'ouverture, cet été, de trois nouvelles liaisons transatlantiques USAir desservira Francfort, Madrid, Munich, Paris et Rome.

■ RÉDUCTIONS. La compagnie américaine United Airlines va adresser à ses clients, membres du programme de fidélisation Mileage Plus, un petit guide contenant des réductions à valoir dans quatre-vingt-deux restaurants prestigieux (trente et un à Paris, vingt-sept en province et vingt-quatre aux Etats-Unis). Pour bénéficier de ces réductions, il suffit de présenter au restaurant sélectionné la carte Entertainment jointe au guide.

JEUX





CINÉMA Temps et budget limités, dix apprentis comédiens aux rôles d'importance égale : Pascale Ferran a, pour Arte et le grand écran, signé un exercice de style sur le thème de la jeunesse, sa gravité et son insouciance. ● LA MORT DE PIER PAOLO PASOLINI a inspiré le metteur en scène italien Marco Tullio Giordana. Film-reconstitution qui évite les écueils du genre. ● SUITE DE L'AFFAIRE « DÉSIRÉ » : le ministre de la culture, Philippe Douste-Blazy, annonce la création d'un observatoire de la distribution des films.







D.R.

Dix garçons et filles à l'âge où tout est grave, même ce qui ne l'est pas

L'Âge des possibles. Après « Petits Arrangements avec les morts », Pascale Ferran signe un film pour Arte et pour le grand écran. Un exercice imposé avec des jeunes comédiens du Théâtre national de Strasbourg. Un thème : la peur d'être adulte

Film français de Pascale Ferran. Avec Anne Cantineau, Christèle Tual, Anne Caillère, Isabelle Olive, Sandrine Attard, Antoine Mathieu, Nicolas Pirson, Arnaud Simon, David Gouhier, Jérémie Oler. (1 h 45.)



DESSIN : JACQUES VALOT

Ils sont dix, cinq filles et cinq garçons, dont les noms défilent au générique comme pour former un abécédaire. Agnès, Béatrice, Catherine... jusqu'à Ivan et Jacques. Le déroulé s'arrête là. Dix personnages, mais d'abord dix comédiens. Dix élèves encore, puisque membres du groupe 28 de l'école du Théâtre national de Strasbourg. Lorsque commence *L'Age des possibles*, ils sont là pour apprendre. Lorsque le film s'achève, ils sont devenus des comédiens, puisque des spectateurs les ont vus exercer leur art. Dans le même temps, les personnages sont *passés* de la lettre A, la *première* image, à la lettre Z, le dernier plan. Cela ressemble donc à une expérience de laboratoire. Normal, c'en est une. Que l'on pourra découvrir à la télévision, sur Arte, le vendredi 3 mai à 20 h 45, ou bien au cinéma le lendemain. Au choix, ou bien les deux.

Comme toutes les expériences, celle-ci présente forcément un caractère artificiel. Il est demandé à une jeune réalisatrice, dont les courts métrages et le premier long métrage, *Petits Arrangements avec les morts*, ont été remarqués, d'écrire et de réaliser un film dans lequel de jeunes comédiens, presque encore des apprentis, interpréteront des rôles dont l'importance devra être égale. Le tout en peu de temps, avec un budget limité. Une sorte de jeu, qui tient du puzzle. Logique, donc, que les premières scènes de *L'Age des possibles* se mettent en place ainsi que s'assemblent les pièces d'une mosaïque. D'abord un peu au hasard, avant que les formes ne se dessinent. Il ne s'agit pas vraiment de saynettes, puisque toutes ne sont pas fermées sur elles-mêmes, plutôt d'instantanés, qui surprennent des conversations souvent banales, sur les habitudes de consommation, les relations avec les uns, les rapports avec les autres. Bavardages copine-copine, copain-copain. Copine-copain, c'est déjà *plus* compliqué. Signe que l'on approche du cœur. Le cœur de cible, diraient les gens de la publicité. Ou ceux de la télévision. Enfin pas ceux qui ont produit ce film – notamment Pierre Chevalier, d'Arte – et qui ont déjà prouvé à plusieurs reprises que télévision et cinéma pouvaient effectivement faire bon ménage.

De ménage, il est d'ailleurs question dans le film. De ménages aussi. Au sens de « se mettre en ménage ». C'est l'âge qui veut ça. *L'âge des possibles*. Vaut-il mieux vivre seul ou vivre avec quelqu'un ? Les deux sont possibles, là encore. Mais si l'on choisit la seconde option, il faut encore décider qui sera l'heureux élu. Pour cela aussi, on tâtonne. On se téléphone, on s'embrasse devant la porte, on épluche des oignons que l'on destine à la confection d'un plat qui jamais ne sera cuisiné. Pascale Ferran régente son petit monde sur le mode égalitaire. C'est la règle du jeu, autrement dit une contrainte. Une contrainte qui se révèle d'emblée... contraignante. L'un fait un petit tour devant la caméra avant que de s'effacer pour laisser la place au suivant, à la suivante. On aimerait un peu rester avec celui-ci ou avec celle-là ? Impossible, il faut aller vite et respecter la règle. Alors tout le monde joue le jeu. Agréable sans doute, un peu frustrant certainement. Bientôt, les dix personnages tournent en rond, et le film avec eux. *Ils* sont en quête d'une réalisatrice, qui semble les observer et les laisser faire. Lorsqu'elle intervient directement dans le cours du film, les données changent.

Il suffit pour cela de quelques mots : une voix *off* qui parle de la peur. La peur d'être adulte, la peur de vivre. Le film change alors d'âme et de nature. Les scènes sont plus longues et, comme lassés de s'apercevoir, de se côtoyer sans se croiser, les personnages se rassemblent. Pas au point de former un groupe, ce serait à la fois trop simple (pour le film) et trop compliqué (pour eux). Mais, des réunions que suscite le scénario, des fleuves de mots qui baignent le film, des sentiments et des sensations, contradictoires et compliqués, qui cimentent les destinées, quelque chose sourd. Comme une mélodie confuse, comme un air qui, à défaut d'être celui du temps, est celui de l'âge. Un âge qui a du mal à s'accepter, peut-être pas plus que les autres, mais qui le dit davantage. Un âge où tout est grave, même ce qui n'est pas sérieux, où tout est possible, en effet, mais où l'on craint que rien ne le soit. Il suffit d'écouter et d'entendre. Il n'est pas de meilleure manière d'attendre le deuxième film de cinéma de Pascale Ferran.

Pascal Mérigeau

« Prendre la fiction par tous les bouts »

Le film de Pascale Ferran répond au désir de Jean-Louis Martinelli, qui dirige, depuis le 2 décembre 1993, le Théâtre national de Strasbourg, de *« prendre la fiction par tous les bouts »* (*Le Monde* du 25 mars 1995). Au cours des trois années qu'ils passent à l'école du TNS, les élèves sont confrontés *« à différents savoirs et techniques qui n'ont d'autre finalité que de révéler le futur homme de théâtre à lui-même »*.

Jean-Louis Martinelli a ainsi proposé à Pascale Ferran de réfléchir à la constitution d'un atelier cinéma ou à la réalisation d'un film. Huit élèves de troisième année des sections « scénographie » et « régie » ont participé à la réalisation de *L'Age des possibles*, ainsi que trois élèves des arts décoratifs de Strasbourg. Le film a été coproduit par Agat Films (auquel on doit déjà *A la vie, à la mort*, de Robert Guédiguian), le TNS et France 3 Alsace. Il a, en cours d'écriture, été accueilli au sein de l'unité « Fiction » de La Sept/Arte (*Le Monde TRM* daté des 28 et 29 avril)

Un observatoire sera chargé de veiller à une distribution équilibrée des films

LA POLÉMIQUE couvait depuis des mois à propos de l'expansion de multiplexes et de ses conséquences sur l'accès aux écrans des films ne bénéficiant ni du soutien des circuits ni de la force de frappe hollywoodienne. Elle a pris un tour spectaculaire avec le « coup de gueule » de Jean-Paul Belmondo lors de la sortie de *Désiré*. Cette polémique, importante puisque sont en jeu la diversité et la vitalité du cinéma, repose sur les affirmations opposées des parties en présence : les indépendants accusent les grandes sociétés de privilégier exagérément les « gros films » dans la programmation de leurs salles, soupçonnant les multiplexes de favoriser mécaniquement une certaine forme de cinéma au détriment de toutes les autres. Les majors françaises prétendent au contraire faire leur juste place à tous les types d'œuvre, souvent mieux que les exploitants indépendants. Affirmations assenées avec d'autant plus de vigueur qu'il n'existait aucun moyen objectif de les vérifier.

Cette absence d'information, permettant tous les effets d'estrade, était d'autant plus surprenante que la France possède le meilleur système au monde de contrôle de la distribution (quels films passent où ?) et de la fréquentation (combien de gens vont voir quels films ?) grâce, notamment, à l'existence de la taxe sur les entrées, exigeant la remise de bordereaux à une administration centralisée, le Centre national du cinéma (CNC). C'est le manque de transparence que doit combler l'observatoire de la distribution annoncé par le ministre de la culture en début d'année. *« Il est exact que nous possédions un grand nombre de données chiffrées*, dit Marc Tessier, directeur général du CNC, *mais nous ne pouvions pas les lancer dans la nature n'importe comment, au risque de les voir utilisées à mauvais escient. L'observatoire, où toutes les catégories professionnelles sont équitablement représentées, aura accès à des études complètes. Il pourra également en demander sur des points particuliers. »*

Ces études doivent permettre d'évaluer la politique de programmation des grands distributeurs, d'étudier les combinaisons de salles retenues en fonction des genres de films, de surveiller la manière dont les films sont déprogrammés ou transférés d'un écran à l'autre à l'intérieur d'un même complexe en relation avec leurs résultats. Bref, d'apprécier les politiques commerciales des différents intervenants. Dans un entretien à l'hebdomadaire professionnel *Ecran total* du 24 avril, Philippe Douste-Blazy annonce sa mise en place effective pour le début du mois de mai. Et suscite aussitôt l'inquiétude des indépendants : sa composition semble privilégier les industriels au détriment des « petits » et des créateurs.

> Les salles multiplexes risquent de devenir des « porte-avions du cinéma américain »

La Société des auteurs, réalisateurs, producteurs, que préside Claude Lelouch, s'étonne d'abord de *« la marginalisation des réalisateurs, et donc de la création »*, au sein de l'observatoire – où un seul représentant des cinéastes est prévu – et souligne : *« Alors qu'un certain nombre de professionnels se sont étonnés de l'assimilation des multiplexes à la grande distribution alimentaire, la marginalisation de la création française au sein de l'observatoire viendrait renforcer un sentiment que nous ne pouvons partager. »* Pour sa part, l'UDIC, qui réunit des cinéastes et les indépendants de la production, de la distribution et de l'exploitation, s'alarme de la seule vocation consultative de l'observatoire face à *« un mouvement qui s'accélère de jour en jour avec l'annonce, pour ainsi dire quotidienne, de création de nouveaux mégacomplexes »*. Et de réclamer *« un organisme de contrôle chargé de l'application de la loi, composé de personnalités indépendantes »*. A quoi Marc Tessier répond qu'il doute de la pertinence de créer un *« CSA du cinéma »* et rappelle qu'il existe déjà une commission consultative de la diffusion cinématographique, composée de personnalités extérieures à la profession, qui peut être saisie par le ministre. Elle pourra désormais l'être à la demande de l'observatoire.

A la suite des réactions déclenchées par les déclarations du ministre à *Ecran total*, la composition de l'observatoire a été rééquilibrée : présidée par le directeur général du CNC, elle devrait désormais comprendre trois représentants des réalisateurs, autant de producteurs, de distributeurs et d'exploitants, ainsi que le président du Bureau de liaison des industries cinématographiques (BLIC), qui est actuellement Guy Verrechia, le patron d'UGC. Bien que tous les participants n'aient pas encore été désignés, Marc Tessier annonce que la première session de l'observatoire se tiendra *« avant l'ouverture du Festival de Cannes »* (le 9 mai).

Ses membres pourront à cette occasion méditer la déclaration de Philippe Douste-Blazy, le 29 avril : venu à Rouen signer une convention de développement cinématographique entre la région Haute-Normandie et le CNC, il a dénoncé la construction de salles multiplexes, qui risqueraient de devenir des *« porte-avions du cinéma américain »*.

Jean-Michel Frodon

Les indépendants exposent leurs revendications

CRÉÉE le 26 mars, l'Union des indépendants du cinéma (UDIC) s'apprête à utiliser le Festival de Cannes comme rampe de lancement d'une attaque en règle contre l'organisation actuelle du cinéma français, considérée comme trop favorable aux grandes sociétés. L'UDIC publiera un texte en forme d'appel aux armes, dont voici l'essentiel.

« (...) *Nous ne pouvons accepter de voir le cinéma dominé par des idées qui obéissent à des logiques financières totalement étrangères au pluralisme, à la diversité et à la créativité. En nous associant, nous avons voulu reconstituer la chaîne du cinéma, dont chaque maillon est plus que jamais nécessaire, solidaire : cent vingt films français sont encore produits chaque année par une cinquantaine de producteurs dont les trois quarts sont indépendants. Huit cents salles d'art et d'essai procurent à la production française près de la moitié de ses entrées-salles. Aujourd'hui, un maillon de cette chaîne, encore vigoureuse, est fragilisé, celui de la distribution indépendante dont les recettes n'ont cessé de diminuer avec la concentration du secteur. L'exploitation indépendante est, quant à elle, attaquée par les multiplexes, tenus et programmés par des sociétés franco-américaines aux techniques commerciales ultra-agressives.*

» *La création de ces multiplexes fait basculer l'équilibre de toute l'exploitation au seul profit des films américains et des intérêts financiers américano-français, désormais liés. Déjà, en l'espace de quelques mois, les salles des centres-villes ont été durement frappées par le phénomène. Les producteurs français commencent à pâtir du système, les groupes propriétaires de ces complexes tentant d'imposer une révision à la baisse de la part producteur sur les entrées. Si nous ne combattions pas la politique commerciale, aussi offensive qu'imbécile, des groupes qui créent les multiplexes, c'est, à terme, tout le cinéma français, indépendant ou non, qui serait mis à terre. Nous assisterions alors au règne du film américain dans les multiplexes, le film français se réduisant à un produit télévisuel conçu et financé pour faire de l'Audimat lors de son passage sur les chaînes. »*

L'association, présidée par le producteur Sylvain Bursztejn, présente une plate-forme revendicative en trois points, concernant les mécanismes de soutien, la réforme des sociétés de financement du cinéma et de l'audiovisuel (Sofica) et la création d'un nouvel organisme de contrôle. L'accès au fonds de soutien, « pot commun » alimenté par la taxe sur les entrées et le versement obligatoire des chaînes de télévision, doit, selon l'UDIC, être modifié aussi bien pour les producteurs que pour les distributeurs et les exploitants.

RECAPITALISER LES PETITS

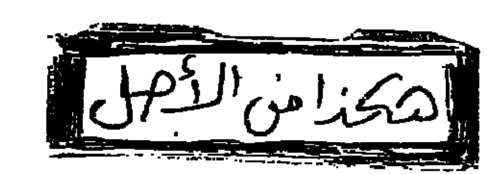
Pour la production, *« l'objectif est la recapitalisation des sociétés de production indépendantes »*, en multipliant par deux les sommes rendues disponibles pour les petits films (jusqu'à 500 000 entrées), et en supprimant le soutien automatique aux plus gros, au-delà de 2 millions d'entrées. L'UDIC demande également que les chaînes de télévision coproductrices des films de cinéma, qui n'assument pas les risques de la production, n'aient plus accès au soutien automatique. Et souhaite que les films dont les budgets sont supérieurs à 50 millions de francs soient exclus de l'avance sur recettes.

Selon l'UDIC, assez laconique sur un sujet qu'elle a pourtant souligné comme étant le plus brûlant, le soutien à la distribution devrait être considérablement augmenté. Pour l'exploitation, les indépendants demandent *« une pondération en fonction de la programmation et de la proximité des centres-villes* [qui] *entraînerait une diminution du soutien aux multiplexes »*.

Sur le problème des Sofica, *« créées pour le financement du cinéma non pas pour favoriser ou consolider les groupes financiers »*, l'UDIC réclame que soit *« sanctionné le non-respect d'obligation d'investissement dans la production indépendante »*, les Sofica, toutes liées à des groupes, investissant surtout dans les productions de ces mêmes groupes. S'y ajoute la proposition d'utiliser 20 % des fonds collectés par ces organismes, soit environ 30 millions, pour la distribution, alors qu'ils étaient jusqu'alors réservés à la production.

Enfin *(lire ci-contre)*, l'association demande *« la création d'un organisme de régulation et de contrôle de la distribution et de l'exploitation, doté d'un pouvoir de sanction »*.

J.-M. F.



Anatomie d'un meurtre dont la victime est absente

Pasolini, mort d'un poète. Marco Tullio Giordana ausculte la société italienne à travers une reconstitution de l'assassinat de l'auteur de « Théorème »


DESSIN MARC TARASKOFF

Film italien de Marco Tullio Giordana, avec Carlo de Philippi, Nicoletta Braschi, Toni Bertorelli, Andrea Occhpinti. (1 h 40).

Dans la nuit du 1er au 2 novembre 1975, Pier Paolo Pasolini est assassiné à Ostie. Son meurtre, advenu dans des conditions obscures, suscite une intense émotion. Affaire crapuleuse ou politique ? Les interférences supposées des partis pris esthétiques de l'écrivain-cinéaste et de son homosexualité alimentent goût du scandale et interprétations romanesques au service des causes les plus opposées. En évoquant les conditions de son assassinat, et le tumulte médiatique, politique et judiciaire qui s'ensuivit, Marco Tullio Giordana (également auteur d'un livre sur le sujet) s'attaque à un genre dont on connaît les écueils, le « film dossier », la reconstitution-illustration. Il s'en tire pour ainsi dire par défaut, en évitant les principaux pièges.

La meilleure idée du film est sans doute de ne pas montrer Pasolini, de ne pas avoir confié à un acteur la tâche redoutable de figurer l'auteur de *Mamma Roma*. A partir d'une représentation volontairement approximative de la nuit du meurtre, qui se sépare en plusieurs pistes à mesure que les témoignages divergent, le film se bâtit comme un collage autour d'une figure absente. Le titre français semble tirer l'affaire vers le cas personnel de Pasolini, alors que son titre original, *Un crime italien*, soulignait davantage son rôle de révélateur d'une société. Mais ce n'est finalement dans aucune de ces deux directions que se dirige Giordana, préférant une réflexion – assez naïve – sur la vérité et ses masques.

Les protagonistes glissent les uns après les autres du rang d'individu à celui de figure représentative de chacun des enjeux qui se condensent autour de la mort du poète. Même le plus ambigu d'entre eux, Pino Pelosi, le jeune voyou accusé du crime et qui au terme d'une succession de procès en sera déclaré le seul coupable : intrigant et même troublant de prime abord, il se réduit peu à peu à l'emblème de la volonté de ne pas savoir ce dont se serait rendue coupable la société italienne, malgré l'acharnement de juristes et d'hommes politiques progressistes à faire éclater la vérité. Une vision plutôt simpliste de la transparence du bien, fort éloignée de Pasolini, qui en savait long sur les perversités de la vertu et les complexités du réel.

En ce sens aussi, en ce sens surtout, l'auteur d'*Uccelacci e uccelini* et de *Pétrole* semble absent du film. Un film qui ne parvient pas à échapper à la bonne conscience de ces « fictions de gauche » comme on en produisait tant en Italie, à une époque où Pasolini, lui, inventait un cinéma aux révoltes infiniment plus radicales. Pour le retrouver, mieux vaut voir ou revoir ses films, et lire ses livres (lire, aussi, le beau texte que lui a consacré Hervé Joubert-Laurencin, *Pasolini, portrait du poète en cinéaste*, édité aux *Cahiers du cinéma*).

Jean-Michel Frodon

Le sexe sans le montrer, l'amour sans y toucher

Corps et âmes. Pour son premier long-métrage, Aude Vermeil à la recherche des mots pour le dire

Film suisse d'Aude Vermeil. Avec Catia Riccabonni, Philippe Reymondin, Antoine Guinand, Bernadette Patois (1 h 25).

Allongés sur un lit côte à côte, un homme et une femme parlent de leur sexualité. Ce n'est pas un échange, plutôt un monologue alternatif au cours duquel chacun dévoile ses pensées. Autant dire que ce plan-séquence de dix minutes sur l'incommunicabilité suscite une angoisse diffuse quant à la suite des événements. Mais on s'aperçoit vite que le propos du film est moins de raconter l'histoire de ce couple que d'organiser, à travers l'enveloppe charnelle des deux acteurs, une approche discursive de la sexualité et de l'amour. A cette fin, la réalisatrice multiplie scènes et points de vue, joue des angles et du rythme, fait proliférer la parole et varier à plaisir ses registres, comme autant de préliminaires d'une consommation qui ne peut, ni ne doit évidemment venir.

Il y aura donc du psychodrame : une de ces attablées nocturnes au cours de laquelle quelques amis dissèquent, sous l'œil d'une caméra qui semble happer les visages, leur vie sentimentale et celle d'autrui. De la frivolité : deux femmes allongées perpendiculairement dans l'herbe, prises en plongée et chantonnant de concert *J'ai la mémoire qui flanche*. Des confidences : quelques secrets d'alcôve échangés entre amies le temps d'un trajet en voiture. De la suggestion : ce long baiser sans fin, tandis que les voix off du couple décrivent, avec une troublante crudité, leurs sensations respectives pendant l'amour. Ou encore de la controverse idéologique et des calculs d'apothicaire, formant ainsi avec l'objet du film l'éternelle et triangulaire aspiration de tout pouvoir : sexe, argent et politique.

La relation de Clara et de Lou figure donc en filigrane d'un dispositif qui, au risque du verbiage, s'épuise à énoncer le mystère de leur union. Cette distance s'inscrit au cœur même de l'image, tantôt dédoublée, tantôt décalée de la bande-son, les mots résonnant alors avant que les lèvres ne les ait prononcés. Cette âme qui s'exhale du corps n'est rien d'autre que le procédé (en forme de petite mort) d'un film ambitieux qui touche au sexe sans le montrer, et à l'amour sans y toucher. Sauf à observer plus attentivement le rythme des séquences, les oscillations de caméra, la nudité de certains plans, l'abandon de certaines phrases, en un mot toute l'ardeur à la fois abstraite et sensuelle que cette jeune réalisatrice a déployé pour créer ce premier long métrage de fiction, écrit, réalisé et produit par elle. Corps et âme.

Jacques Mandelbaum

Lettre d'Amérique

A en juger par l'actualité, la sélection du Festival de Cannes, une partie du cinéma américain semble se retourner vers son passé ou vouloir retrouver ses racines, parfois pour s'expliquer son présent. Présentés en ouverture d'Un certain regard, *I Shot Andy Warhol*, de Mary Herron, recrée les années 70. Sous couvert de comédie, *Flirting With Disaster*, de David O. Russell (en clôture de la compétition), suit la quête d'un homme de trente ans qui, enfant adopté, recherche sa mère biologique. Dans *Lone Star*, de John Sayles (ouverture de la Quinzaine des réalisateurs), c'est le shérif d'un petit village proche de la frontière mexicaine qui tente de découvrir la vraie nature de son héros de père. *Kansas City*, de Robert Altman (en compétition à Cannes) décrit les années 30 dans ce qui fut une capitale du jazz. Les sélections cannoises ne sont pas seules touchées par ce phénomène de réminiscence. Le théâtre aussi. S'estimant peut-être trop conforté par le succès (*La Cage aux folles* version américaine fait un tabac), l'acteur devenu réalisateur Mike Nichols va jouer à Londres une pièce quasi beckettienne de Wally Shawn. En passant à Broadway, *Bring In Da Noise, Bring In Da Funk*, plus clairement encore qu'au Public Theatre du « *downtown* » new-yorkais, retrace toute l'histoire du rythme (et du peuple) noir. Au centre de la Floride, flanqué de Jon Voight et de Ving Rhames *(Pulp Fiction)*, le réalisateur John Singleton achève, lui, le tournage de *Rosewood*, épisode peu connu qui vit en 1923 tout un village essentiellement peuplé de Noirs incendié et nettoyé de tous ses habitants (lynchage) par la population blanche d'un village voisin. La semaine dernière, le feu était mis à l'église, on s'y serait cru. Terrifiant. *Henri Béhar*

LES ENTRÉES À PARIS



Les semaines précédant le Festival de Cannes passent volontiers pour sacrifiées, faisant figure de réceptacles pour les titres qui n'ont pas trouvé de sortie à une meilleure période. Et l'accumulation de films nouveaux (douze) ne pouvait que confirmer cette impression. Pourtant, si cet embouteillage empêche qu'aucun n'atteigne un score très élevé (pas un film à 100 000 entrées) plusieurs d'entre eux tirent leur épingle du jeu.

Le meilleur résultat est pour *Les Deux Papas et la Maman*, nouvelle comédie française à succès, avec 83 000 rejetons devant 40 écrans. *Crying Freeman*, à 68 000 dans 30 salles, n'a aucune raison de pleurer. Mais le meilleur score relatif est pour *Le Facteur*, qui attire 60 000 amateurs dans seulement 16. Deux « petits films » ne s'en tirent pas trop mal, *Le Rocher d'Acapulco* et *Good Men, Good Women*.

En continuation, *Pédale douce* continue de creuser son avance sur son rival *Toy Story*, sorti le même jour. En cinquième semaine, la comédie de Gabriel Aghion totalise 478 000 entrées, alors que le film de synthèse de chez Disney en est à 426 000, malgré la période de congés scolaires. Si *Beaumarchais*, en sixième semaine, se maintient, atteignant 426 000 spectateurs, les plus récents, *Mary Reilly*, *Copycat* et surtout *Mort subite* (20 000 entrées dans 32 salles, en 2e semaine), connaissent un sort médiocre.

J.-M. F.

★ Sources : *Le Film français*

■ **ARCHIVES : le plus ancien des films encore existants du comédien Oliver Hardy** a échappé aux flammes et connaîtra sa première projection publique depuis quatre-vingts ans. La bobine ayant commencé à se décomposer, le projectionniste anglais qui en était le propriétaire avait décidé de la brûler. Mais il en a été empêché in extremis par David Oyston, admirateur de Laurel et Hardy. Le film, un court métrage de dix minutes intitulé *Quelque chose dans l'œil*, avait été tourné en 1915, avant la constitution du duo Oliver Hardy-Stan Laurel.

■ **La Bibliothèque de l'image-Filmothèque** (Bifi) ouvre ses archives au grand public à travers une collection, éditée à la fois sur papier et CD-ROM, dont le premier volume est consacré aux courts métrages de 1925 à 1950. Réalisé par Raymond Chirat et Jean-Claude Romer, en coordination avec les Archives du film, cet ouvrage est un catalogue des courts métrages français avec un bref résumé, les noms des réalisateurs, producteurs, interprètes. (*Courts métrages français de fiction 1929-1950*, éditions Mémoires de cinéma, 300 pages, 350 F.)

LES AUTRES NOUVEAUX FILMS

THE BIRDCAGE
Film américain de Mike Nichols avec Robin Williams, Nathan Lane, Gene Hackman, Diane Wiest (1 h 58).

The Birdcage est le remake américain de *La Cage aux folles*, à l'origine une pièce de Jean Poiret, devenue un film d'Edouard Molinaro interprété par Ugo Tognazzi et Michel Serrault. Il serait malvenu aujourd'hui de s'étonner d'un tel choix, Hollywood n'étant plus en la matière, depuis plusieurs années, à une incongruité près. La dernière réalisation en date de Mike Nichols, cinéaste touche-à-tout ayant abdiqué ici toute ambition, reprend très fidèlement la trame d'origine. Un couple d'homosexuels tente de duper, le temps d'un dîner, la future belle-famille du fils (né d'une précédente liaison hétérosexuelle) en gommant les signaux les plus évidents de leur identité sexuelle. Après une trop longue exposition, le film marque quelques points dès lors qu'est déclenchée une pure mécanique vaudevillesque, à base de travestissements et de quiproquos, le temps de la séquence du dîner. Le futur beau-père, incarné par Gene Hackman, est un sénateur partisan de la censure et des croisades antipornographiques. *The Birdcage* est sorti le même jour, en France, que *Les Amants du Nouveau Monde*. Les deux films ont en commun de pouvoir être vus comme la réaction de l'industrie hollywoodienne face aux tentatives politiciennes d'accroître le contrôle moral sur cinéma. *Jean-François Rauger*

LE VENT DU WYOMING
Film canadien d'André Forcier avec Sarah-Jeanne Salvy, France Castel, Michel Côté, François Cluzet, Marc Messier, Céline Bonnier (1 h 39).

Une jeune fille s'est fait piquer son amant par sa mère que le père entraîneur de boxe poursuit de son affection déçue tandis que sa seconde fille voue un amour extrême à un écrivain français qui choisira la première sœur. Ce pourrait être un de ces jeux d'été pour magazines où il faut reconstituer les liens de famille à partir d'une série d'indices, ce n'est qu'un résumé partiel et réducteur de la ronde frénétique de sentiments qu'organise le réalisateur québécois. Il y a aussi des boxeurs, un magicien hypnotiseur, un gourou qui tient une boîte de nuit minable, un vieux prêtre soldat, une journaliste à scandale et un assortiment de comparses. Tous, comme les personnages principaux, sont dessinés à grands traits caricaturaux, André Forcier voyant dans la surenchère le plus sûr chemin vers la poésie et l'émotion. Puisqu'au-delà d'un burlesque revendiqué, c'est de tendresse et de révolte qu'il s'agit. Mais n'est pas Buñuel qui veut, et cette accumulation de situations incongrues, de catastrophes aux frontières de l'onirisme et de gags des quat'z'arts montréalais donne rapidement un sentiment d'artifice et de trop plein, où l'excès de désinvolture désagréablement se mêle à une habileté exhibée. *J.-M. F.*

THE GLASS SHIELD
Film américain de Charles Burnett, avec Michael Boatman, Lori Petty, Ice Cube, Richard Anderson, Elliot Gould (1 h 49).

Charles Burnett était devenu avec ses précédents films, en particulier *Killer of Sheep* (1977) et *To Sleep with Anger* (1990), l'une des principales figures d'un cinéma « black » radical, politiquement et esthétiquement. Cherchant à élargir son public, il s'essaie à une forme plus convenue, en choisissant pour héros un jeune homme de bonne volonté qui, engagé dans la police, devient le premier flic noir du commissariat de Los Angeles où il est nommé. Témoin d'une bavure commise par ses collègues, il refuse la loi du silence. Et ne trouve pour alliée que la seule femme du même commissariat, juive de surcroît. Cette alliance de représentants de « minorités » unies dans le camp du bon droit face à la corruption et au racisme subit les pesanteurs d'une « correction politique » trop lourde pour donner vie au message suggéré par le cinéaste : que la justice et la vérité ont préséance face à toute règle de caste ou de groupe ethnique (le film ne prétend nullement que les Noirs en sont les défenseurs naturels, et le héros refuse les appels des « frères » à une solidarité fondée sur la couleur de peau). Mais le principe même du film à message est déjà un fardeau, rendu plus pesant par une réalisation appliquée, qui recourt aux stéréotypes du téléfilm « de commissariat ». Au fait, *The Glass Shield* signifie « Le Bouclier de verre », on se demande pourquoi le titre a été laissé en anglais. *J.-M. F.*

DERNIÈRES HEURES À DENVER
Film américain de Gary Fleder avec Andy Garcia, Christopher Walken, Gabrielle Anwar, William Forsythe (1 h 54.)

Jimmy le Saint est un ancien truand recyclé dans l'enregistrement vidéo de messages destinés à être envoyés *post mortem* aux familles de ses clients. Un caïd du milieu lui confie une tâche *a priori* routinière puisqu'il s'agit de menacer le petit ami de la fille dont son propre fils est amoureux. La mission vire pourtant au carnage et la fille meurt. Le chef de gang envoie alors des tueurs pour liquider Jimmy et ses complices. Avec ses personnages pittoresques (les acolytes de Jimmy sont tous très typés), ses dialogues foisonnants et très écrits, son goût pour le grotesque, sa violence, *Dernières Heures à Denver* constitue une révision des conventions du film policier à la façon d'un Quentin Tarantino. Le récit et la mise en scène mêlent malheureusement à ces figures de style neuves bien qu'assez vaines des aspects mélodramatiques plutôt pesants destinés à faire passer l'itinéraire du personnage principal pour une tragédie. Le film souffre ainsi d'un mélange de tons insuffisamment maîtrisé. *J.-F. R.*

LES AMANTS DU NOUVEAU MONDE
film américain de Roland Joffé avec Demi Moore, Gary Oldman, Robert Duvall, Lisa Jolliff-Andoh (2 h 15).

Transposition d'un roman classique de la littérature américaine, *La Lettre écarlate* (déjà adapté à Hollywood par Victor Sjostrom pour la MGM en 1926), ces *Amants du Nouveau* Monde font partie de ces tentatives actuelles de reconstituer le cinéma épique de la grande époque, celle des Cecil B. De Mille et des King Vidor. Le roman de Nathanael Hawthorne fait ici l'objet de changements divers, notamment l'ajout de toute une première partie se situant avant les événements décrits et la transformation de la fin en *happy end*. L'histoire d'Esther Pryne, femme adultère mise au ban d'une petite communauté puritaine de la Nouvelle-Angleterre en 1666, devient ici une charge, très *politically correct* (les Indiens seront même le *deus ex machina* qui sauvera le couple fautif), contre le fanatisme et l'intolérance. Le cinéaste Roland Joffé – dont *Mission*, palmé à Cannes en 1986, avait déjà démontré la prédilection pour les beaux paysages et les chutes d'eau spectaculaires – multiplie ici les cartes postales et empile des séquences d'un kitsch involontaire et d'un pompiérisme bucolique décourageant. *J.-F. R.*

REVUE

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
Mai 1996, n° 520 (Gallimard, 141 p., 62 F).

■ Non, il ne s'agit pas d'une nouvelle revue de cinéma underground, mais bel et bien de l'auguste dame de la rue Sébastien-Bottin, qui, désormais sous la houlette de Bertrand Visage, consacre son numéro de mai à un dossier « spécial cinéma ». On y lira donc, en pages centrales et à quelques jours de l'ouverture du Festival de Cannes, une longue interview de son délégué général, Gilles Jacob, ainsi que cinq entretiens qui témoignent d'un parti pris esthétique, puisque réalisés avec les cinéastes Bernardo Bertolucci, André Téchiné, Jacques Rivette, Pascale Ferran et Xavier Beauvois. C'est néanmoins aux extrémités de la revue qu'on trouvera les textes les plus fervents. Celui d'André Malraux, en ouverture, avec la réimpression intégrale de son *Esquisse pour une psychologie du cinéma* (écrit en 1946). Ainsi que ce *Bergman le solitaire*, de Thierry Saunier, qui clôt le volume sous la forme d'un exercice brillamment imprécatoire, parant l'oeuvre du cinéaste de la triple couronne de la spiritualité (Bernanos), de l'insurrection (Nizan) et du retour sur soi (Camus). *J. M.*

LA SÉLECTION DU « MONDE »

CHACUN CHERCHE SON CHAT (français, 1 h 35), de Cédric Klapisch, avec Garance Clavel, Zinedine Soualem, *Renée Le Calm*, Olivier Py, Arapimou, Rambo.
LE CŒUR FANTÔME (français, 1 h 27) de Philippe *Garrel, avec* Luis Rego, Aurélia Alcaïs, Maurice Garrel, Evelyne Didi, Roschdy Zem, Camille Chain.
LE COMPLEXE DE TOULON (français, 1 h 21) de Jean-Claude Biette, avec Jean-Christophe Bouvet, Howard Vernon, Yse Tran, Haydée Caillot, Jean-Frédéric Ducasse, Philippe Chemin.
LES DERNIERS JOURS D'EMMANUEL KANT (français, noir et blanc, 1 h 10) de Philippe Collin, avec David Warrilow, André Wilms, Roland Amstutz, Christian Rist, Julien Rochefort, Claude Aufaure.
GOOD MEN, GOOD WOMEN (taïwanais, 1 h 48), de Hou Hsiao-hsien, avec Annie Shizuka Inoh, Lim Giong, Jack Kao, Vicky Wei, King Jieh-wen, Tsai Chen-nan.
LIGNE DE VIE (franco-suisso-italo-russe,1 h 40), de Pavel Lounguine, avec Vincent Perez, Armen Djigarkhanian, Tania Metcherkina, Alexander Balouev, Sergueï Stepantchenko, Dimitri Pievtsov.
LE MONTREUR D'OMBRES (grec, 1 h 45), de Lefteris Xanthopoulos, avec Kostas Kazakos, Stratos Tzortzoglou, Giorgos Ninios, Dora Masklavanou, Vlassis Bonatsos, Patis Koutsaftis.
LE ROCHER D'ACAPULCO (**) (français, 1 h 15), de Laurent Tuel, avec Margot Abascal, Antoine Chappey, Zinedine Soualem, Howard Vernon, Tara Gano, Jean-Max Causse.
SAFE (américain, 2 heures) de Todd Haynes, avec Julianne Moore, *Peter Freidman, Xander* Berkley, Susan Norman, Kate McGregor Stewart, Mary Carver.
LE TEMPS DE L'AMOUR (iranien, 1 h 15), de Mohsen Makhmalbaf, avec Shiva Gerede, Abdolraman Palay, Aken Tunt, Menderes Samanjilar.
THE ADDICTION (américain, noir et blanc, 1 h 24), d'Abel Ferrara, avec Lili Taylor, Christopher Walken, Annabella Sciorra, Edie Falco, Michel Fella, Paul Calderon.
VISAGE ÉCRIT (japonais-suisse, 1 h 30), de Daniel Schmid, avec Tamasaburo Bando, Haruko Sugimura, Han Takehara, Kazuo Ohno, Yajuro Bando, Kai Shishido.

FESTIVALS

SAINTE-FOY-LÈS-LYON : CARAVANE DES CINÉMAS D'AFRIQUE.
Pour cette quatrième édition, 23 films de neuf nationalités représentant les différentes cultures d'Afrique noire. Six réalisateurs africains (*dont* Laurent Chevalier, Dani Kouyaté, Med Hondo et Christine Eymeric) présentent leur film. Débat à l'issue de chaque projection. « Une nuit des cinémas d'Afrique » (le 11), un hommage à *l'écrivain malien* Amadou Hampâté Bâ, expositions et spectacles.
Du 1er au 12 mai. Cinéma Jeanne Mourguet, 43, Grande Rue, 69 Sainte-Foy-lès-Lyon. Tél. : 78-59-01-46.

CAEN : FÉMININ/MASCULIN.
Après la salle *Garance* de la Vidéothèque de Paris, le Cinéma Lux de Caen, en collaboration avec la revue *Vertigo*, se penche sur la représentation des hommes et des femmes au cinéma. Un large panorama de films (*inédits*, classiques, ou rares) autour d'approches diverses (fétichisme, voyeurisme, travestisme, homosexualité...). Exposition sur l'érotisme – « Rondes de nuit » – et ateliers de maquillage.
Du 1er *mai au 4 juin. Cinéma Lux, 6, avenue Sainte-Thérèse, 14000 Caen. Tél. : 31-82-29-87.*

LILLE : 1re FREAK ZONE INTERNATIONAL TRASH FILM FESTIVAL.
Sous l'appellation quelque peu provocatrice « *100 ans de cinéma*, 100 ans de mauvais goût ! ! ! », l'Aéronef de Lille présente une *compétition des films* les *plus* « trashy » de la planète. Pour résumer : est « *trash* » tout ce qui, à *une époque déterminée, a défendu* l'outrance et la provocation comme valeurs. Une compétition *de sept longs métrages inédits, un* hommage à près de vingt ans d'exagération virtuelle, une soirée de clôture consacrée à une compilation de méchants cartoons, et un opéra trash. Diffusion quasi permanente, sur moniteurs, de bizarreries érotiques, visites guidées des pires sites d'Internet et expositions.
Du 2 au 5 mai. Aéronef, avenue Willy Brandt, 59 Lille. Tél. : 20-78-00-00.

PARIS : HOMMAGE AUX FRÈRES PRÉVERT.
Au Cinéma Le Quartier Latin, quatorze films (*dont l'Affaire est dans le sac, le Crime de Monsieur Lange, Drôle de drame, le Jour se lève, Remorques, les Visiteurs du soir, les Portes de la nuit*) pour célébrer Jacques et Pierre Prévert, cinéastes et poètes.
Cinéma Le Quartier Latin, 9, rue Champollion, Paris 5e. Tél. : 43-26-84-65.

NOUVEAUX FILMS

L'AGE DES POSSIBLES (à partir du 4 *mai*)
Film français de Pascale Ferran, avec le Théâtre national de Strasbourg (1 h 45).
Europa Panthéon (ex-Reflet Panthéon), 5e (43-54-15-04).

LES AMANTS DU NOUVEAU MONDE
Film américain de Roland Joffé, avec Demi Moore, Gary Oldman, Robert Duvall, Lisa Jolliff-Andoh, Edward Hardwicke, Brobert Prosky (2 h 15).
VO : UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1er ; UGC Rotonde, dolby, 6e ; UGC Odéon, dolby, 6e ; *George-V, dolby, 8e ;* 14-Juillet Beaugrenelle, 15e (45-75-79-79) ; Pathé Wepler, dolby, 18e (réservation : *40-30-20-10*).
VF : UGC Opéra, dolby, 9e ; UGC Lyon Bastille, 12e ; UGC Gobelins, 13e ; Miramar, dolby, 14e (39-17-10-00 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Convention, 15e.

LES BIDOCHON
Film français de Serge Korber, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gélin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30).
UGC Forum Orient Express, dolby, 1er ; Gaumont Ambassade, 8e (43-59-19-08 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Opéra Français, 9e (47-70-33-88 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13e (*47-07-55-88 ;* réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Parnasse, 14e (réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Alésia, dolby, 14e (43-27-84-50 ; réservation : 40-30-20-10) ; Pathé Wepler, 18e (réservation : 40-30-20-10) ; Le Gambetta, 20e (46-36-10-96 ; réservation : 40-30-20-10).

CORPS ET ÂMES
Film suisse d'Aude Vermeil, avec Catia Riccabonni, Philippe Reymondin, Antoine Gulnand, Bernadette Patois, Monica Goux, Jean-Daniel Vermeil (1 h 25).
Studio des Ursulines, 5e (43-26-19-09) ; Le République, 11e (48-05-51-33).

DERNIÈRES HEURES À DENVER (**)
Film américain de Gary Fleder, avec Andy Garcia, Gabrielle Anwar, Christopher Walken, Treat Williams (1 h 50).
VO : UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1er ; 14-Juillet Odéon, dolby, 6e (43-25-59-83) ; UGC Champs-Elysées, dolby, 8e ; Majestic Bastille, dolby, 11e (47-00-02-48 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Parnasse, dolby, 14e (réservation : *40-30-20-10) ; 14-Juillet* Beaugrenelle, 15e (45-75-79-79) ; Pathé Wepler, dolby, 18e (réservation : 40-30-20-10).
VF : Rex, dolby, 2e (39-17-10-00) ; UGC Montparnasse, 6e ; Paramount Opéra, dolby, 9e (47-42-56-31 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Lyon Bastille, 12e ; UGC Gobelins, 13e ; Gaumont Alésia, dolby, 14e (43-27-84-50 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Convention, dolby, 15e (réservation : 40-30-20-10) ; Le Gambetta, THX, dolby, 20e (46-36-10-96 ; réservation : 40-30-20-10).

PASOLINI, MORT D'UN POÈTE
Film italien de Marco Tullio Giordana, avec Carlo De Filippi, Nicoletta Braschi, *Toni Bertorelli, Andrea Occhipinti* (1 h 40).
VO : 14-Juillet Beaubourg, dolby, 3e ; 14-Juillet Parnasse, 6e (43-26-58-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 6e (46-33-79-38) ; 14-Juillet Bastille, 11e (43-57-90-81).

ROSSINI ! ROSSINI !
Film italien de Mario Monicelli, avec Philippe Noiret, Jacqueline Bisset, Sergio Castellito, Sabine Azéma, Assumpta Serna, Giorgio Gaber (2 h 14).
VO : Grand Pavois, dolby, 15e (45-54-*46-85* ; réservation : *40-30-20-10*).

THE BIRDCAGE
Film américain de Mike Nichols, avec *Robin Williams, Gene Hackman, Na*than Lane, Dianne Wiest, Hank Azaria, Christine Baranski (1 h 58).
VO : UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1er ; UGC Danton, dolby, 6e ; Gaumont Marignan, dolby, 8e (réservation : 40-30-20-10) ; UGC Normandie, dolby, 8e ; UGC Opéra, dolby, 9e ; Gaumont Gobelins Rodin, dolby, 13e (47-07-55-88 ; réservation : 40-30-20-10) ; 14-Juillet Beaugrenelle, 15e (45-75-79-79) ; Majestic Passy, dolby, 16e (44-24-46-24 ; réservation : 40-30-20-10).
VF : Rex, dolby, 2e (39-17-10-00) ; UGC Montparnasse, dolby, 6e ; Saint-Lazare-Pasquier, dolby, 8e (43-87-35-43 ; réservation : 40-30-20-10) ; Paramount Opéra, dolby, 9e (47-42-56-31 ; *réservation :* 40-30-20-10) ; Les Nation, dolby, 12e (43-43-04-67 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Lyon Bastille, dolby, 12e ; UGC Gobelins, 13e ; Gaumont Parnasse, dolby, 14e (réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Alésia, dolby, 14e (43-27-84-50 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Convention, dolby, 15e ; Pathé Wepler, dolby, 18e (réservation : 40-30-20-10).

THE GLASS SHIELD
Film américain de Charles Burnett, avec Michael Boatman, Lori Petty, Ice *Cube, Richard Anderson, Elliott Gould*, Michael Ironside (1 h 49).
VO : Gaumont les Halles, dolby, 1er (40-39-99-40 ; *réservation : 40-30-20-10*) ; Les Trois Luxembourg, 6e (46-33-97-77 ; réservation : 40-30-20-10) ; Elysées Lincoln, dolby, 8e (43-59-36-14 ; réservation : 40-30-20-10) ; Sept Parnassiens, 14e (43-20-32-20 ; réservation : 40-30-20-10).

ULTIME DÉCISION
Film américain de Stuart Baird, avec Kurt Russell, Steven Seagal, Halle Ber*ry, John Leguizamo, Oliver Platt, Joe* Morton (2 h 16).
VO : UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1er ; *Gaumont Marignan, dolby, 8e* (réservation : 40-30-20-10) ; UGC Normandie, dolby, 8e ; Gaumont Grand Ecran Italie, dolby, 13e (45-80-77-00 ; réservation : 40-30-20-10).
VF : Rex (le Grand Rex), dolby, 2e (39-17-10-00) ; UGC Montparnasse, 6e ; Paramount Opéra, dolby, 9e (47-42-56-31 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Lyon Bastille, 12e ; UGC Gobelins, dolby, 13e ; Gaumont Parnasse, dolby, 14e (réservation : 40-30-20-10) ; Mistral, dolby, 14e (39-17-10-00 ; réservation : *40-30-20-10) ; Gaumont Convention*, dolby, 15e (réservation : 40-30-20-10) ; Pathé Wepler, dolby, 18e (réservation : *40-30-20-10) ; Le Gambetta, dolby, 20e* (46-36-10-96 ; réservation : 40-30-20-10).

EXCLUSIVITÉS

À FLEUR DE PEAU
de *Steven Soderbergh*,
avec Peter Gallagher, Alison Elliott, William Fichtner, Adam Trese, Joe Don Baker, Paul Dooley.
Américain (1 h 35).
VO : Saint-André-des-Arts I, 6e (43-26-48-18).

L'ARMÉE DES 12 SINGES
de Terry Gilliam,
avec Bruce Willis, Madeleine Stowe, Brad Pitt, Christopher Plummer, Franck Gorshin.
Américain (2 h 05).
VO : UGC Forum Orient Express, 1er ; Le Champo-Espace Jacques-Tati, dolby, 5e (43-54-51-60) ; George-V, 8e ; Sept Parnassiens, *dolby, 14e (43-20-32-20 ;* réservation : 40-30-20-10) ; Studio 28, 18e (46-06-36-07).
VF : Rex, dolby, 2e (39-17-10-00).

LES CAPRICES D'UN FLEUVE
de Bernard Giraudeau,
avec Bernard Giraudeau, Richard Bohringer, Thierry Fremont, Roland Blanche, Raoul Billerey.
Français (1 h 51).
Gaumont les Halles, dolby, 1er (40-39-99-40 ; réservation : 40-30-20-10) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 6e (46-33-79-38) ; Gaumont Ambassade, dolby, 8e (43-59-19-08 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Opéra Français, dolby, *9e (47-70-33-88 ; réservation : 40-30-20-10)* ; Gaumont Grand Ecran Italie, dolby, 13e (45-80-77-00 ; réservation : 40-30-20-10) ; *Gaumont Parnasse, dolby*, 14e (réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Alésia, dolby, 14e (43-27-84-50 ; *réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont* Convention, dolby, 15e (réservation : 40-30-20-10) ; Le Gambetta, dolby, 20e (46-36-10-96 ; réservation : 40-30-20-10).

CAREFUL
de Guy Maddin,
avec Kyle McCulloch, Gosia Dobrowolska, Sarah Neville, Brent Neale, Paul Cox, Victor Cowie.
Canadien (1 h 40).
VO : Studio Galande, 5e (43-26-94-08 ; réservation : 40-30-20-10).

CASINO (*)
de Martin Scorsese,
avec Robert De Niro, Sharon Stone, Joe Pesci, Don Rickles, Alan Hing, Kevin Pollak.
Américain (2 h 58).
VO : UGC Forum Orient Express, dolby, 1er ; Publicis Champs-Elysées, dolby, 8e (47-20-76-23 ; réservation : 40-30-20-10) ; Escurial, dolby, 13e (47-07-28-04 ; *réservation : 40-30-20-10) ; Les Mont*parnos, dolby, 14e (39-17-10-00 ; réservation : 40-30-20-10).
VF : Paramount Opéra, dolby, 9e (47-42-56-31 ; réservation : 40-30-20-10).

CHACUN CHERCHE SON CHAT
de *Cédric Klapisch*,
avec Garance Clavel, Zinedine Soualem, Renée Le Calm, Olivier Py, Arapi*mou, Rambo*.
Français (1 h 35).
UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1er ; 14-*Juillet Beaubourg, dolby, 3e ; 14-Juillet* Odéon, dolby, 6e (43-25-59-83) ; UGC Rotonde, 6e ; Le Balzac, 8e (45-61-10-*60) ; UGC Opéra, 9e ; 14-Juillet Bastille*, dolby, 11e (43-57-90-81) ; Escurial, dolby, 13e (47-07-28-04 ; réservation : 40-*30-20-10) ;* Mistral, 14e (*39-17-10-00* ; réservation : 40-30-20-10) ; 14-Juillet Beaugrenelle, 15e (45-75-79-79) ; Bienvenüe Montparnasse, dolby, 15e (39-17-10-00 ; réservation : 40-30-20-10) ; Pathé Wepler, dolby, 18e (réservation : 40-30-20-10).

LE CŒUR FANTÔME
de Philippe Garrel,
avec Luis Rego, Aurélia Alcaïs, Maurice Garrel, Evelyne Didi, Roschdy Zem, Camille Chain.
Français (1 h 27).
Epée de Bois, 5e (43-37-57-47).

LA COMÉDIE DE DIEU
de Joao César Monteiro,
avec Claudia Teixeira, Max Monteiro, Raquel A.
Portugais (2 h 43).
VO : Lucernaire, 6e (45-44-57-34).

LE COMPLEXE DE TOULON
de Jean-Claude Biette,
avec Jean-Christophe Bouvet, Howard Vernon, Yse Tran, Haydée Caillot, *Jean-Frédéric Ducasse, Philippe* Chemin.
Français (1 h 21).
Studio des *Ursulines*, 5e (43-26-19-09).

COÛTE QUE COÛTE
de Claire Simon,
Français (1 h 35).
Epée de Bois, 5e (43-37-57-47).

CRYING FREEMAN (*)
de Christophe Gans,
avec Mark Dacascos, Julie Condra, Tcheky Karyo, Rae Dawn Chong, Yoko Shimada, Masaya Kato Byron Mann.
Franco-canadien (1 h 40).
VO : UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1er ; Bretagne, dolby, 6e (39-17-10-00 ; *réservation : 40-30-20-10*) ; UGC Odéon, dolby, 6e ; Gaumont Marignan, dolby, 8e (réservation : 40-30-20-10) ; UGC Normandie, dolby, 8e ; La Bastille, dolby, 11e (43-07-48-60) ; Gaumont Kinopanorama, dolby, 15e (réservation : 40-30-20-10).
VF : Rex, dolby, 2e (39-17-10-00) ; UGC Montparnasse, 6e ; Paramount Opéra, dolby, 9e (47-42-56-31 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Lyon Bastille, 12e ; UGC Gobelins, dolby, 13e ; Mistral, 14e (39-17-10-00 ; réservation : 40-30-20-10) ; *Gaumont Convention, dolby, 15e* (réservation : 40-30-20-10).

DEAD MAN
de Jim Jarmusch,
avec Johnny Depp, Gary Farmer, Lance Henriksen, Robert Mitchum, Gabriel *Byrne, John Hurt*.
Américain, noir et blanc (2 h 14).
VO : 14-Juillet Beaubourg, dolby, 3e ; Images d'ailleurs, 5e (45-87-18-09) ; Le Quartier Latin, 5e (43-26-84-65) ; Lucernaire, 6e (45-44-57-34).

DENISE AU TÉLÉPHONE
de Hal Salwen,
avec Tim Daly, Caroleen Feeney, Dan Gunther, Dana Wheeler Nicholson.
Américain (1 h 20).
VO : Les Trois Luxembourg, 6e (46-33-97-77 ; réservation : 40-30-20-10) ; Studio 28, 18e (46-06-36-07).

LA DERNIÈRE MARCHE
de Tim Robbins,
avec Susan Sarandon, Sean Penn, Robert Prosky, Raymond J. Barry, R. Lee Ermey, Celia Weston.
Américain (2 h 02).
VO : UGC Forum Orient Express, 1er ; Racine Odéon, 6e (43-26-19-68 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Triomphe, dolby, 8e ; Sept Parnassiens, 14e (43-20-32-20 ; réservation : 40-30-20-10).

LES DERNIERS JOURS D'EMMANUEL KANT
de Philippe Collin,
avec David Warrilow, André Wilms, Roland Amstutz, Christian Rist, Julien Rochefort, Claude Aufaure.
Français, noir et blanc (1 h 10).
Studio des Ursulines, 5e (43-26-19-09).

LES DEUX PAPAS ET LA MAMAN
de Jean-Marc Longval,
avec Smaïn, *Arielle Dombasle*, Antoine de Caunes, Julie Gayet, El Kébir.
Français (1 h 25).
UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1er ; Rex, dolby, 2e (39-17-10-00) ; UGC Montparnasse, dolby, 6e ; UGC Odéon, 6e ; Gaumont Ambassade, dolby, 8e (43-59-19-08 ; réservation : 40-30-20-10) ; George-V, THX, dolby, 8e ; Gaumont Opéra Français, dolby, 9e (47-70-33-88 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Lyon Bastille, dolby, 12e ; UGC Gobelins, dolby, 13e ; Miramar, dolby, 14e (39-17-10-00 ; réservation : 40-30-20-10) ; Mistral, dolby, 14e (39-17-10-00 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC *Convention, dolby, 15e ; Pathé Wepler*, dolby, 18e (réservation : 40-30-20-10) ; Le Gambetta, dolby, 20e (46-36-10-96 ; *réservation : 40-30-20-10*).

ENFANTS DE SALAUD
de Tonie Marshall,
avec Anémone, Nathalie Baye, François Cluzet, Molly Ringwald, Jean Yanne.
Français (1 h 40).
Le Quartier Latin, 5e (43-26-84-65) ; UGC Montparnasse, 6e ; UGC Triomphe, 8e.

LE FACTEUR
de Michael Radford,
avec Massimo Troisi, Philippe Noiret.
Italien (1 h 40).
VO : Gaumont les Halles, dolby, 1er (40-39-99-40 ; réservation : 40-30-20-10) ; *Gaumont Opéra Impérial, dolby, 2e* (47-70-33-88 ; réservation : 40-30-20-10) ; 14-Juillet Beaubourg, dolby, 3e ; *14-Juillet Odéon, dolby, 6e* (43-25-59-83) ; La Pagode, dolby, 7e (réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Champs-Elysées, dolby, 8e (43-59-04-67 ; *réservation* : 40-30-20-10) ; Max Linder Panorama, THX, dolby, 9e (48-24-88-88 ; *réservation : 40-30-20-10) ; 14-Juillet* Bastille, dolby, 11e (43-57-90-81) ; Les Nation, dolby, 12e (43-43-04-67 ; réservation : *40-30-20-10) ; Gaumont Gobe*lins Rodin, dolby, 13e (47-07-55-88 ; réservation : 40-30-20-10) ; 14-Juillet *Beaugrenelle, dolby, 15e* (45-75-79-79) ; Bienvenüe Montparnasse, dolby, 15e (39-17-10-00 ; réservation : 40-30-20-10) ; Majestic Passy, 16e (44-24-46-24 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Maillot, 17e ; Pathé Wepler, dolby, 18e (réservation : 40-30-20-10).

FRISSONS ANGLAIS
*de Peter Capaldi, Pat Harkins, Bill Brit*ten, Jim Gillespie, Carl Prechezer et Andrew Kötting
Britannique (1 h 27).
VO : Action Christine, 6e (43-29-11-30).

FUNNY BONES
de Peter Chelsom,
avec Oliver Platt, Lee Evans, Richard Griffiths, Oliver Reed, Geroge Carl, Ticky Holgado.
Américain (2 h 08).
VO : Reflet Médicis II, 5e (43-54-42-34) ; Denfert, dolby, 14e (43-21-41-01).

GET SHORTY
de Barry Sonnenfeld,
avec John Travolta, Gene Hackman, *Rene Russo, Danny DeVito.*
Américain (1 h 45).
VO : Elysées Lincoln, dolby, 8e (43-59-36-14 ; réservation : 40-30-20-10).

GOOD MEN, GOOD WOMEN
de Hou Hsiao-hsien,
avec Annie Shizuka Inoh, Lim Giong, Jack Kao, Vicky Wei, King Jieh-wen, Tsai Chen-nan.
Taïwanais (1 h 48).
VO : *Le Saint-Germain-des-Prés*, salle G. de Beauregard, 6e (42-22-87-23 ; réservation : 40-30-20-10) ; Le Balzac, 8e *(45-61-10-60).*

GUILTRIP
de Gerard Stembridge,
avec Andrew Connolly, Jasmine Russel, Peter Hanly, Michelle Houlden, Frankie McCafferty, Pauline McLynn.
Irlandais (1 h 30).
VO : Epée de Bois, 5e (43-37-57-47).

L'IGUANE
de Filip Forgeau,
Maryel Ferraud,
avec Dominick Rongère, Maryel Ferraud, Denis Imbert, Fred Gimenez, Filip Forgeau, Bô Gaultier de Kermoal.
Français, noir et blanc (1 h 27).
L'Entrepôt, 14e (45-43-41-63).

LE JOURNAL DU SÉDUCTEUR
de Danièle Dubroux,
avec Chiara Mastroianni, Melvil Pou*paud, Hubert Saint Macary, Serge Mer*lin, Mathieu Amalric, Danièle Dubroux.
Français (1 h 35).
Les Trois Luxembourg, 6e (46-33-97-77 ; réservation : 40-30-20-10).

LIGNE DE VIE
de Pavel Lounguine,
avec Vincent Perez, Armen Djigarkhanian, Tania Metcherkina, Alexander Balouev, Sergueï Stepantchenko, Dimitri Pievtsov.
Franco-suisse-italien-russe (1 h 40).
VO : UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1er ; L'Arlequin, dolby, 6e (45-44-28-80 ; réservation : 40-30-20-10) ; George-V, 8e.

MARY REILLY (*)
de Stephen Frears,
avec Julia Roberts, John Malkovich, George Cole, Michael Gambon, Kathy Staff, Glenn Close.
Britannique (1 h 48).
VO : UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1er ; UGC Rotonde, 6e ; UGC Danton, 6e ; Gaumont Ambassade, dolby, 8e (43-59-19-08 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Normandie, dolby, 8e ; La Bastille, dolby, 11e (43-07-48-60) ; Gaumont Alésia, dolby, 14e (43-27-84-50 ; réservation : 40-30-20-10) ; Pathé Wepler, dolby, 18e (réservation : 40-30-20-10).
VF : Gaumont Opéra Français, dolby, 9e (47-70-33-88 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Parnasse, dolby, 14e (réservation : *40-30-20-10*).

MONDO
de Tony Gatlif,
*avec Ovidiu Balan, Pierrette Fesch, Phi*lippe Petit, Schahla Alam, Jerry Smith, Maurice Maurin.
Français (1 h 20).
14-Juillet Hautefeuille, dolby, 6e (46-33-79-38).

LE MONTREUR D'OMBRES
de Lefteris Xanthopoulos,
avec Kostas Kazakos, Stratos Tzortzoglou, Giorgos Ninios, Dora Masklavanou, Vlassis Bonatsos, Patis Koutsaftis.
Grec (1 h 45).
VO : Images d'ailleurs, 5e (45-87-18-09).

LES NOUVELLES AVENTURES DE WALLACE ET GROMIT
de Peter Lord, David Sproxton, Sam Fell et Nick Park
dessin animé Britannique (1 h 13).
VO : UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1er ; 14-Juillet Beaubourg, dolby, 3e ; Europa Panthéon (ex-Reflet Panthéon), 5e (43-54-15-04) ; 14-Juillet Odéon, dolby, 6e (43-25-59-83) ; Elysées Lincoln, 8e (43-59-36-14 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Marignan, dolby, 8e (réservation : *40-30-20-10) ; Gaumont Opéra Fran*çais, 9e (47-70-33-88 ; réservation : 40-30-20-10) ; 14-Juillet Bastille, 11e (43-57-90-81) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13e (47-07-55-88 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Parnasse, 14e (réservation : 40-30-20-10).
VF : Gaumont Marignan, dolby, 8e (réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13e (47-07-55-88 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Alésia, dolby, 14e (43-27-84-50 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Parnasse, dolby, 14e (réservation : 40-30-20-10).

LE ROCHER D'ACAPULCO (**)
de Laurent Tuel,
avec Margot Abascal, Antoine Chap*pey, Zinedine Soualem, Howard Ver*non, Tara Gano, Jean-Max Causse.
Français (1 h 15).
Espace Saint-Michel, 5e *(44-07-20-49).*

SAFE
de Todd Haynes,
avec *Julianne Moore*, Peter Freidman, Xander Berkley, Susan Norman, Kate McGregor Stewart, Mary Carver.
Américain (2 h).
VO : Epée de Bois, 5e (43-37-57-47).

SEPT EN ATTENTE
de Françoise Etchegaray,
avec Clémentine Amouroux, Richard *Bean, Gwenola Bothorel, Myriam Da*vid, Marpessa Dawn, Cécile Pares.
Francais (1 h 30).
Le République, 11e (48-05-51-33).

SH'CHUR
de Shmuel Hasfari,
avec Hana Azoulay Hasfari, Orly Ben Garti, Ronit Alkabetz, Gila Almagor, Amos Lavie, Ya'akov Cohen.
Israélien (1 h 40).
VO : 14-Juillet Beaubourg, 3e ; 14-Juillet Parnasse, 6e (43-26-58-00).

LE SILENCE DE NETO
de Luis Argueta,
avec Oscar Javier Almengor, Eva Tamargo Lemus, Herbert Meneses, Julio Diaz, Eduardo José Guerrero.
Guatémaltèque (1 h 50).
VO : Latina, 4e (42-78-47-86).

SMALL FACES (**)
de Gillies MacKinnon,
avec Iain Robertson, Joseph MacFadden, J. S. Duffy, Laura Fraser, Garry Sweeney, Clare Higgins.
Britannique (1 h 48).
VO : UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1er ; *Epée de Bois, 5e (43-37-57-47).*

LE TEMPS DE L'AMOUR
de Mohsen Makhmalbaf,
avec Shiva Gerede, Abdolraman Palay, Aken Tunt, Menderes Samanjilar.
Iranien (1 h 15).
VO : 14-Juillet Parnasse, 6e (43-26-58-00).

THE ADDICTION
d'Abel Ferrara,
avec Lili Taylor, Christopher Walken, Annabella Sciorra, Edie Falco, Michel Fella, Paul Calderon.
Américain, noir et blanc (1 h 24).
VO : Action Christine, 6e (43-29-11-30).

TOY STORY
de John Lasseter,
dessin animé Américain (1 h 17).
VF : UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1er ; Rex, dolby, 2e (39-17-10-00) ; UGC Triomphe, 8e ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13e (47-07-55-88 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Parnasse, dolby, 14e (réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Alésia, dolby, 14e (43-27-84-50 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Convention, dolby, 15e ; Pathé Wepler, dolby, 18e (réservation : 40-30-20-10) ; Le Gambetta, dolby, 20e (46-36-10-96 ; réservation : 40-30-20-10).

UN DIVAN A NEW YORK
de Chantal Akerman,
avec Juliette Binoche, William Hurt, Stéphanie Buttle, Barbara Garrick, *Paul Guilfoyle, Richard Jenkins.*
Franco-belge (1 h 45).
VO : Gaumont les Halles, dolby, 1er (40-*39-99-40 ; réservation : 40-30-20-10) ;* 14-Juillet Odéon, dolby, 6e (43-25-59-83) ; Gaumont Marignan, dolby, 8e (réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Grand Ecran Italie, dolby, 13e (45-80-77-00 ; réservation : 40-30-20-10) ; Sept Parnassiens, dolby, 14e (43-20-32-20 ; réservation : 40-30-20-10).

LE VENT DU WYOMING
d' André Forcier,
avec François Cluzet, Sarah-Jeanne Salvy, France Castel, Michel Côté, Céline Bonnier, Marc Messier.
Franco-québécois (1 h 39).
VO : Latina, 4e (42-78-47-86) ; Saint-André-des-Arts I, 6e (43-26-48-18) ; L'Entrepôt, *14e (45-43-41-63).*

VISAGE ÉCRIT
de Daniel Schmid,
*avec Tamasaburo Bando, Haruko Sugi*mura, Han Takehara, Kazuo Ohno, Yajuro Bando, Kai Shishido.
Japonais-suisse (1 h 30).
VO : La Pagode, 7e (réservation : 40-30-20-10).

VISIBLEMENT, JE VOUS AIME
de Jean-Michel Carré,
avec Denis Lavant, Dominique Frot, Jean-François Gallotte, Vanessa Guedj, *Lionel Melet.*
Français (1 h 40).
L'Entrepôt, 14e (45-43-41-63).

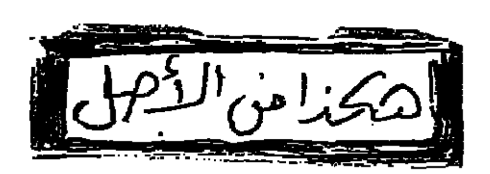
WALLACE ET GROMIT
de Nick Park, Richard Goleszowski, Jeff Newitt et Peter Lord,
dessin animé Britannique (1 h 15).
VO : 14-Juillet Beaubourg, dolby, 3e ; Denfert, 14e (43-21-41-01) ; Grand Pavois, dolby, 15e (45-54-46-85 ; réservation : 40-30-20-10).

WHEN NIGHT IS FALLING
de Patricia Rozema,
*avec Pascale Bussières, Rachael Craw*ford, Henri Czerny, Don McKellar.
Canadien (1 h 35).
VO : UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1er ; Saint-André-des-Arts II, 6e (43-26-80-25) ; Le Balzac, 8e (45-61-10-60) ; La Bastille, 11e (43-07-48-60) ; Sept Parnassiens, dolby, 14e (43-20-32-20 ; réservation : 40-30-20-10).

REPRISES

LES FRÈRES KARAMAZOV
de Richard Brooks,
avec Yul Brynner, Maria Schell, Claire Bloom, Lee J. Cobb, Richard Basehart, Albert Salmi.
Américain, 1957 (2 h 26).
VO : Grand Action, 5e (43-29-44-40).

(*) Films interdits aux moins de 12 ans.
(**) Films interdits aux moins de 16 ans.



DÉPÊCHES

■ **PRESSE : le groupe canadien Hollinger de Conrad Black a repris sept nouveaux journaux édités par le groupe Thompson Newspapers dans la zone Atlantique du Canada.** En 1995, Hollinger avait racheté 19 titres diffusés par Thompson dans les provinces de l'Ontario et du Manitoba. Thompson a fait le choix de se développer dnas le multimédia.

■ **TÉLÉVISION : les cinq nouveaux Lander allemands de l'Est** (ex-RDA) ont confirmé, mardi 30 avril, leur adhésion au traité interétatique franco-allemand fondateur de la chaîne culturelle Arte. Ce traité avait été signé le 2 octobre 1990, à Berlin, par les ministres français Jack Lang et Catherine Tasca, ainsi que les chefs de gouvernement des 11 Lander de la République fédérale allemande. Les nouveaux Lander signataires sont le Brandebourg, la Saxe, la Saxe-Anhalt, la Thuringe et le Mecklembourg-Poméranie. La chaîne y est reçue, selon Arte, *« par 64 % des foyers, essentiellement via le satellite Astra 1D »*.

■ **CÂBLE : le groupe Canal Plus** a annoncé, mardi 30 avril, la prise *« d'une participation de 10 millions de dollars »* dans le capital de Tele-Communications Inc. International (TINTA), filiale de TCI, premier câblo-opérateur américain. Selon Michel Thoulouze, directeur général de la chaîne cryptée, cette participation de *« moins de 1 % »* du capital est *« symbolique »* des liens entre TCI et Canal Plus. Elle est aussi *« la suite naturelle d'un an de travail en commun »*. TINTA, Canal Plus et la Générale des eaux sont associés à parts égales – 33 % chacun – dans Multithématiques, une société qui a pour but de développer et distribuer des chaînes thématiques en Amérique latine, en Europe et en Asie. – *(AFP.)*

La contre-offensive de Jean-Luc Delarue

L'animateur et producteur attaque France 2 sur les terrains juridique et médiatique

LA BATAILLE juridique qui s'est ouverte entre Jean-Pierre Elkabbach, président de France Télévision, et Jean-Luc Delarue, sur la révision à la baisse des contrats commerciaux liant l'animateur-producteur à France 2, s'est désormais installée sur le terrain médiatique.

Mardi 30 avril au soir, le juge des référés du tribunal de grande instance de Paris s'est prononcé devant un parterre de journalistes sur la manière *« partisane »* et *« univoque »* dont le journal de France 2 avait rendu compte, dimanche 28 avril à 20 heures, du litige commercial et financier entre Jean-Luc Delarue et France 2 (*Le Monde* du 30 avril et du 2 mai).

L'animateur n'avait pas apprécié la teneur du communiqué lu par Daniel Bilalian, un texte qui contestait l'*« adéquation entre le prix payé* [par la chaîne] *pour ces émissions et les prestations fournies »* par la société de l'animateur, Réservoir Productions. Le journaliste ajoutait que France 2 avait *« mis fin au contrat avec Jean-Claude Delarue pour l'élaboration de programmes nouveaux »* et que la chaîne a demandé la désignation par le tribunal de commerce de Paris d'un expert *« pour évaluer le coût* de « Dimanche Soir » et « Ça se discute », deux émissions de Jean-Luc Delarue.

Saisi par l'avocat de l'animateur-producteur, le juge a estimé que la direction de France 2 avait commis *« un trouble manifestement illicite »* en faisant lire un communiqué *« incomplet et susceptible de créer la confusion chez les téléspectateurs »*. Le juge des référés a par conséquent ordonné la lecture d'un rectificatif dans le même journal de 20 heures.

Mardi 30 avril, Daniel Bilalian a ainsi dû reprendre le dossier et indiquer que *« France 2, Jean-Luc Delarue, et Réservoir Productions sont liés par plusieurs conventions de production et une convention d'exclusivité »*, et que *« France 2 a dénoncé la convention d'exclusivité de Jean-Luc Delarue »*, qui a *« contesté la décision de France 2 devant le juge du fond. Par ailleurs, le juge du fond est saisi d'un différend qui oppose les parties relativement aux conditions d'exécution, notamment financière, des conventions de production. Il appartiendra à ce juge de déterminer les éventuels manquements aux obligations contractuelles et les responsabilités éventuellement encourues »*.

> « Une campagne de dénigrement de la part de ma propre chaîne »

Malgré son caractère hermétique, ce communiqué lu au journal de France 2 peut être considéré comme une première victoire de Jean-Luc Delarue. Ce dernier s'est déclaré *« satisfait »* et a par ailleurs annoncé la tenue d'une conférence de presse, jeudi 2 mai, dans les locaux de sa société de production. *« Je subis depuis quelque temps une campagne de dénigrement assez marquée, d'abord tous azimuts, puis de la part de ma propre chaîne »*, a rappelé l'animateur, à sa sortie du prétoire. Des éléments nouveaux sur les relations contractuelles entre Réservoir Productions et France Télévision devraient donc être rendus publics prochainement.

Bien entendu, les milieux politiques ont les yeux braqués sur ce dossier. Les premières attaques sont venues du député (UDF) du Val-de-Marne, Alain Griotteray, qui, dans un rapport rendu public en 1995, révélait que France 2 avait garanti plus de 600 millons de francs de chiffre d'affaires à une poignée d'animateurs (Nagui, Jean-Luc Delarue, Mireille Dumas, Arthur...).

Philippe Douste-Blazy, ministre de la culture, a déclaré mardi 30 avril sur France-Inter qu'il est *« important de savoir ce qu'on fait avec l'argent de la redevance »*. Il faut *« savoir s'il y a eu malversations ou pas. Si la réponse est oui, il faudra sanctionner. » « La Cour des comptes s'en occupe dès aujourd'hui »*, a-t-il ajouté, faisant allusion à une enquête menée parallèlement à celle de l'Inspection des finances sur l'ensemble de l'audiovisuel public.

Le mandat de Jean-Pierre Elkabbach à la présidence de France Télévision expire à la fin de l'année et son renouvellement sera fortement conditionné par sa capacité à normaliser les relations financières entre France 2 et les animateurs-producteurs.

Yves Mamou

« La Nouvelle République du Centre-Ouest » prend le contrôle de « Centre-Presse »

UN PEU PLUS d'une semaine après la mort de Robert Hersant, l'un des premiers titres acquis par le papivore, *Centre-Presse* de Poitiers, a été vendu à son concurrent de Tours, *La Nouvelle République du Centre-Ouest*. Le quotidien dirigé par Jacques Saint-Cricq a annoncé dans ses éditions du jeudi 2 mai sa prise de contrôle de *Centre-Presse* de Poitiers, qui appartenait à la Socpresse, holding principal du groupe Hersant, aujourd'hui dirigé par Yves de Chaisemartin.

Dans un bref communiqué signé *« La NR »*, le journal précise que *« Les deux titres rivaux de toujours dans le département de la Vienne, où ils atteignent ensemble une diffusion quotidienne proche de 70 000 exemplaires (45 000 pour la « NR » et 25 000 pour* Centre-Presse*), et une audience voisine de 210 000 lecteurs, vont désormais, tout en conservant leur personnalité, affronter, en s'épaulant, les rudes défis de l'an 2000 »*.

La Nouvelle République du Centre-Ouest a une diffusion totale payée pour 1994 de 259 606 exemplaires, selon Diffusion contrôle, et est diffusée dans sept départements : l'Indre, l'Indre-et-Loire, le Loir-et-Cher, le Cher, le Maine-et-Loire, la Vienne et les Deux-Sèvres. *Centre-Presse* (23 664 exemplaires en 1994) avait été racheté par Robert Hersant en 1958 et emploie quelque 250 personnes, dont une trentaine de journalistes. Robert Hersant avait ainsi regroupé plusieurs quotidiens du centre de la France, allant de Rodez à Poitiers, en passant par Limoges ou Bourges. La plupart de ces journaux avaient été cédés à *La Montagne* et celui de Rodez au *Midi libre*.

Cette prise de contrôle du quotidien de Poitiers est l'aboutissement de négociations entamées depuis deux ans avec Yves de Chaisemartin, alors directeur général de la Socpresse, et qui ont connu une accélération depuis la mort de Robert Hersant.

PLAN DE RESTRUCTURATION

L'achat porte sur le quotidien, sur un journal gratuit *Presse Service*, et sur l'imprimerie qui imprime outre ces deux titres l'édition des Deux-Sèvres du *Courrier de l'Ouest*, également propriété du groupe Hersant. L'ensemble représente un chiffre d'affaires de 90 millions de francs et affiche un déficit d'environ 9 millions de francs. Le montant de la transaction n'a pas été révélé mais devrait se situer aux alentours de 50 millions de francs.

Cette cession intervient dans le cadre du plan de restructuration du pôle Ouest du groupe, qui comprend également *Le Courrier de l'Ouest*, *Le Maine libre* et surtout *Presse-Océan*, lourdement déficitaire. Yves de Chaisemartin poursuit son projet de fusion de ces trois titres. *Nord-Eclair* doit être aussi profondément restructuré, sous peine de subir le même sort que *La Liberté du Morbihan*, fermé en 1995. Selon M. de Chaisemartin, ces dossiers doivent être réglés avant la fin du mois de juin.

Alain Salles

JEUDI 2 MAI

TF 1

13.00 Journal, Météo.
13.35 Femmes. Magazine.
13.40 Les Feux de l'amour. Série.
14.30 Dallas. Le chat et la souris. Feuilleton.
15.25 Hawaï police d'Etat. L'escale forcée. Série.
16.35 Une famille en or. Jeu.
17.05 Rick Hunter, inspecteur choc. L'ambition aveugle. Série.
18.00 Sydney Police. L'heure de pointe. Série.
19.05 L'Or à l'appel. Jeu.
19.50 et 20.45 Météo.
20.00 Journal, Tiercé.

20.50

GROUPE NUIT
Série de Patrick Jamain, avec Jacques Perrin, Julien Boisselier (100 min). 495598
Chronique de la vie de cinq inspecteurs appartenant à l'une des brigades de nuit de la police judiciaire.

22.30

J'Y CROIS, J'Y CROIS PAS
Magazine présenté par Tina Kieffer. Faut-il réveiller les féministes ? Invitée : Calixthe Beyala, auteur de *Lettre d'une Africaine à ses sœurs occidentales* (135 min). 4735260
0.45 Journal, Météo.
1.25 et 2.00, 3.25, 4.05, 4.40 TF 1 nuit. 2.10 Concert enregistré à Leipzig. Symphonie n° 9, de Beethoven. 3.35 et 5.10 Histoires naturelles. 4.15 Intrigues. 4.50 Musique.

France 2

12.59 Journal, Loto.
13.45 Derrick. Série.
14.40 Le Renard. Série.
15.30 Tiercé. En direct d'Evry.
15.50 et 5.25 La Chance aux chansons. Hommage à Jo Privat.
16.25 Des chiffres et des lettres. Jeu.
17.00 Docteur Doogie. Série. Erreur de diagnostic.
17.25 C'est cool. Série. Sujets d'étude.
18.00 Les Bons Génies. Jeu.
18.45 Qui est qui ? Jeu.
19.15 Bonne nuit, les petits. Pour devenir grand.
19.25 et 2.30 Studio Gabriel.
19.59 Journal.
20.15 Invité spécial.
20.45 Météo, Point route.

20.55

ENVOYÉ SPÉCIAL
La baronne et la mafia, de C. de Sempère et J.-F. Hoffmann ; L'argent de poche, de J.-J. Dufour et J.-L. Melun ; Le goût du pain, de P. Bonte et D. Dahan (130 min). 2681888
23.05 Expression directe. RPR.

23.10

DON CAMILLO EN RUSSIE
Film franco-italien de Luigi Comencini avec Fernandel, Gino Cervi (1965, 105 min). 1752208
Leur village ayant été jumelé avec une petite ville d'Ukraine, Don Camillo et Peppone font ensemble un voyage en URSS. Un film considéré comme « alimentaire » par Comencini lui-même.
0.55 Journal, Bourse, Météo.
1.15 Le Cercle de minuit. Avec *Courrier international* (75 min). 1072378
3.00 Bas les masques (rediff.). 4.20 24 heures d'infos. 5.05 L'Œil d'Icare. 5.55 Dessin animé.

France 3

12.35 Journal.
13.05 Keno.
13.10 La Boîte à mémoire.
13.40 Beau Fixe.
14.30 Fame. Série.
15.20 Les Enquêtes de Remington Steele. Faites vos jeux. Série.
16.10 Les Craquantes. Comme chien et chat.
16.40 Les Minikeums.
17.45 Je passe à la télé.
18.20 Questions pour un champion. Jeu.
18.50 Un livre, un jour. *Sonietchka*, de Ludmila Oulitskaïa.
18.55 Le 19-20 de l'information, 19.08, Journal régional.
20.05 Fa si la chanter. Jeu.
20.35 Tout le sport.

20.50

LA BANQUIÈRE ■ ■
Film de Francis Girod (1980, 130 min). 44303937
D'après l'histoire vraie de Marthe Hanau, banquière à scandale dans les années 30. Beau travail décoratif et Romy Schneider remarquable.
23.00 Journal, Météo.

23.35

AH ! QUELS TITRES !
Magazine présenté par Philippe Tesson. Le corps en question. Invités : Marina Vlady *(Du cœur au ventre)* ; Philippe Labro, *(La Traversée)* ; Jean Ferniot, *(Morte Saison)* ; Le professeur Maurice Mimoun *(L'Impossible Limite)* ; Nicole de Buron, *(Mais t'as tout pour être heureuse.)* (60 min). 7891840
0.35 Espace francophone. Tranche de ville : Yaoundé. 1.05 Dynastie. La réunion. [2/3] Feuilleton. 1.50 Musique Graffiti. *Quintette op. 34*, mouvement n° 1, de Brahms, par Dimitri Sitkovetsky et Boris Garlitsky, violon, Michel Dalberto, Gérard Caussé, alto, Léo Winland, violoncelle (25 min).

La Cinquième

13.00 Les Lumières du music-hall. 13.25 La Grammaire impertinente. 13.30 Attention santé. 13.35 Défi. 14.00 La Chine. [1/4]. 15.00 L'Aventure des sciences. 16.00 Planète blanche. 16.30 Le Réseau des métiers. 16.35 Alf. 17.30 Les Enfants de John. 18.00 Ma souris bien-aimée. 18.15 Cinq sur cinq. 18.30 Le Monde des animaux.

Arte

19.00 Collection Hollywwod 1950. Série [31/51]. Le Mort-vivant, d'Arthur Ripley, avec Thomas Mitchell, Chuck Connors (30 min). 8753
19.30 7 1/2. Magazine présenté par Désirée Bethge. (30 min). 7024
20.00 Au royaume des chaises. Documentaire. Un musée pas comme les autres, de Martina Schönfeld (30 min). 4937
20.30 8 1/2 Journal.

20.45

▶ YOUGOSLAVIE, SUICIDE D'UNE NATION EUROPÉENNE
Documentaire de Brian Lapping (v.o.). L'irrésistible ascension de Slobodan Milosevic (1987-1989) ; 21.40, Levée de boucliers en Croatie (1990) ; 22.30, La rupture : la guerre commence (1991) ; 23.20, Les portes de l'enfer : la Bosnie (1992-1993) ; 00.10, Les frustrés de la paix (1994-1995) (245 min). 65883685
D'abord diffusé en crypté sur Canal + (« Le Monde Radio-Télévision » daté 29-30 octobre 1995) puis en cinq épisodes sur La Cinquième dans le Sens de l'Histoire *(« Le Monde Radio-Télévision » daté 14-15 janvier 1996),* Yougoslavie, suicide d'une nation européenne *(titre original :* Death of Yugoslavia*) est présenté ce soir en version continue. Un documentaire de plus de quatre heures, une reconstitution des événements qui remonte aux origines du conflit jusqu'aux accords de paix en expliquant comment ont été prises les décisions, le tout dans un effort de clarté et d'objectivité. Un travail exemplaire réalisé par une équipe britannique – Michael Simkin, Norman Percy, Brian Lapping et Paul Mitchell – et produit par la BBC, l'ORF, Canal +, Discovery USA et six autres chaînes européennes et australienne.*
0.50 Madregilda ■ ■ Film espagnol de Francisco Requeiro avec José Sacristan, Juan Echanove (1993, v. o., 99 min). 94883043 *Rediffusion du lundi 29.*

M 6

13.25 Retour à la jungle. Téléfilm de James Hill (92 min). 1818050 *Un chercheur américain réussit, par le biais du langage des sourds, à communiquer avec des chimpanzés. Mais le gouvernement lui coupe les crédits.*
15.00 Deux flics à Miami.
16.30 Hit Machine. Variétés.
17.00 Filles à papas. Série.
17.30 Studio Sud. Série.
18.00 Cadillac Blues. Série.
19.00 Code Quantum. Série. Libération des femmes.
19.54 Six minutes d'information.
20.00 Notre belle famille.
20.35 Passé simple. 1936 : le Front populaire.

20.45

JE VAIS CRAQUER ! ■
Film français de François Leterrier avec Christian Clavier (1976, 83 min). 764444
Adaptation d'une bande dessinée de Lauzier dont la méchanceté a été adoucie. Les acteurs ressemblent bien aux personnages.

22.30

CARRIE ■ ■
Film américain de Brian De Palma avec Sissy Spacek, Piper Laurie (1977, 93 min). 9276314
D'après un roman de Stephen King, un film de terreur dans la lignée des contes noirs d'Edgar Poe et des suspenses hitchcockiens.
0.15 Culture rock. Magazine (55 min). 6174956
1.10 Best of Trash. Musique.
2.40 E = M 6. Magazine. 3.05 Jazz 6 (rediff.). Magazine. 4.00 Ceylan, Maldives. Documentaire (50 min).

Canal +

13.45 Les Ripoux ■ ■ Film de Claude Zidi (1984, 103 min). 9336774
15.25 Les Allumés... Documentaire. Les jumeaux de la mer (31 min). 887840
16.00 Mrs Parker et le cercle vicieux ■ Film d'Alan Rudolph (1994, 120 min). 434482
18.00 Le Dessin animé. Iznogoud.
▶ En clair jusqu'à 20.35
18.24 Help ! Série.
18.35 Nulle part ailleurs. Invités : le cirque Archaos, Lou Reed.
20.30 Le Journal du cinéma.

20.35

LÉON ■
Film de Luc Besson avec Jean Reno, Natalie Portman (1994, 106 min). 629647
A New York, un tueur qui ne connaît aucun état d'âme recueille malgré lui une gamine devenue orpheline.
22.20 Flash d'information.

22.25

UNE FEMME FRANÇAISE ■
Film de Régis Wargnier avec Emmanuelle Béart, Daniel Auteuil (1995, 95 min). 5270463
Fresque romanesque. Un beau rôle pour Emmanuelle Béart.
0.00 Sur la route des clochards célestes. Documentaire de Brigitte Cornand (52 min). 79821
0.55 Le Nez au vent ■ Film de Dominique Guerrier (1995, 91 min). 3282463
2.25 Surprises (35 min).

Radio

France-Culture

19.33 Perspectives scientifiques. Cercles et ellipses (4).
20.00 Le Rythme et la Raison. Stravinsky, cosmopolite et slave (4).
20.30 Lieux de mémoire. Le 1er mai (2).
21.32 Fiction. Chantier, de Brigitte Athea.
22.40 Nuits magnétiques. La force de la fragilité.
0.05 Du jour au lendemain. Guy Scarpetta (L'Age d'or du roman). 0.50 Musique : Coda. Albanie : Polyphonies instrumentales (4). 1.00 Les Nuits de France-Culture (rediff.). Roberto Juarroz, le puits et l'étoile ; 2.24, La place des poètes ; 3.12, Trois contes de Maupassant ; 4.03, Le rêve de la sculpture (1) ; 5.54, La chapelle Sixtine à voir et à entendre (4).

France-Musique

19.05 Domaine privé. De Simha Arom, ethnomusicologue.
20.00 Concert. Donné le 28 mai 1994, au centre Woodruff, à Atlanta, par l'Orchestre symphonique d'Atlanta, dir. Yoel Levi : Œuvres de Brahms : Ouverture académique op. 80 ; Concerto pour violon et orchestre op. 77, Pinchas Zukerman, violon ; Symphonie n° 1.
22.00 Soliste. Stéphane Grappelli.
22.30 Musique pluriel. La Divine Comédie : deuxième partie, Purgatoire et Paradis terrestre (extraits), de Bayle et Parmegiani.
23.07 Ainsi la nuit. Concerto pour guitare et cordes op. 30, de Giuliani, par l'Ensemble Melos ; Suite en ré mineur, de Visée ; Sonate pour violoncelle et basse continue Q 6, de Boccherini.
0.00 Tapage nocturne. Robert Fripp, portrait d'un novateur. Elephant Talk, de King Crimson ; Œuvres de Fripp : The Bridge Between (extrait), par le Robert-Fripp String Quintet ; 1999 (extrait). 1.00 Les Nuits de France-Musique.

Radio-Classique

20.40 Les Soirées de Radio-Classique. Concert enregistré le 28 janvier, au Théâtre Grévin, par Pieter Wispelwey, violoncelle : Suites n° 2, 4 et 6, de Bach.
22.35 Les Soirées... (Suite). Symphonie n° 5, de Mahler, par l'Orchestre philharmonique de Vienne, dir. Leonard Bernstein (enregistré en 1987). 0.00 Les Nuits de Radio-Classique.

Les programmes complets de radio, de télévision et une sélection du câble sont publiés chaque semaine dans notre supplément daté dimanche-lundi.
Signification des symboles :
▶ Signalé dans « Le Monde Télévision-Radio-Multimédia ».
■ On peut voir.
■ ■ Ne pas manquer.
■ ■ ■ Chef-d'œuvre ou classique.
♦ Sous-titrage spécial pour les sourds et les malentendants.

Les soirées sur le câble et le satellite

TV 5

20.15 La Vallée fantôme ■ ■ Film d'Alain Tanner (1987, 100 min) 60359444
21.55 Météo des cinq continents.
22.00 Journal (France 2).
22.20 Correspondances. Invité : Pierre Ostian.
22.30 La Marche du siècle.
0.05 Tell quel.
0.30 Soir 3 (France 3).

Planète

20.35 Les Grands Commandants. [1/6] Alexandre le Grand.
21.20 La Maison de la rue Arbat.
22.20 Fromage, un trou de 600 millions.
23.10 Himalaya. [13/13] Quel avenir pour l'Himalaya ?
23.40 ▶ Capitales en guerre. [2/4] Berlin, la damnée.

Paris Première

20.00 20 h Paris Première. Costa Gravas

21.00 La Vérité sur Bébé Donge ■ ■ Film d'Henri Decoin (1951, N., 115 min) 47148573
22.55 Totalement cinéma.
23.25 Concert : Brahms. (45 min). 4151840

France Supervision

20.30 Te Deum ■ Film américain de Jack Palance (1989, 100 min) 95999937
22.10 CinéActu.
22.20 L'Ange noir du Mississippi.
23.50 Concert : Wishbone Ash. Enregistré à l'Arthur's Club de Genève à l'occasion de la sortie de leur nouvel album (55 min). 20909937

Ciné Cinéfil

20.30 Fort du Fou Film de Leo Joannon (1962, N., 90 min) 4573260
22.00 L'Héroïque Monsieur Boniface Film de Maurice Labro (1949, N., 95 min) 2185802
23.35 Le Club. Régis Wargnier.

Ciné Cinémas

20.30 Banana split ■ ■ Film de Busby Berkeley (1943, v.o., 100 min) 2101840
22.10 Mario, Maria et Mario. Film d'Ettore Scola (1993, v.o., 110 min) 67703463
0.00 Une affaire de femmes ■ ■ ■ Film de Claude Chabrol (1988, 105 min) 24977609

Série Club

20.20 Skippy le kangourou.
20.45 (et 23.45) François Gaillard ou la vie des autres. Première affaire : René.
21.40 (et 1.10) Jim Bergerac.
22.30 Sueurs froides. Toi, si je voulais.
23.00 Mission impossible, vingt ans après. L'hologramme (45 min).

Canal Jimmy

20.00 Force majeure ■ ■ Film de Pierre Jolivet (1988, 90 min) 80737173
21.30 Quatre en un.
22.00 Les Filous ■ Film de Barry Levinson (1987, v.o., 115 min) 86735163
23.55 Studio 102.
0.40 Le Meilleur du pire.
1.15 Max Headroom. Informaticomania (50 min).

Eurosport

20.00 Kick-boxing.
21.00 Catch.
22.00 Boxe.
23.00 Golf.
0.00 Sailing.
0.30 Formule 1 Grand Prix Magazine.
1.00 Olympic Magazine (30 min).

Les films sur les chaînes européennes

RTBF 1

20.30 Délit mineur. Film de Francis Girod (1994, 115 min). Avec Caroline Cellier. *Drame.* 22.25 Ruby in Paradise. Film de Victor Nunez (1992, v.o., 110 min). Avec Ashley Judd. *Comédie dramatique.*

RTL 9

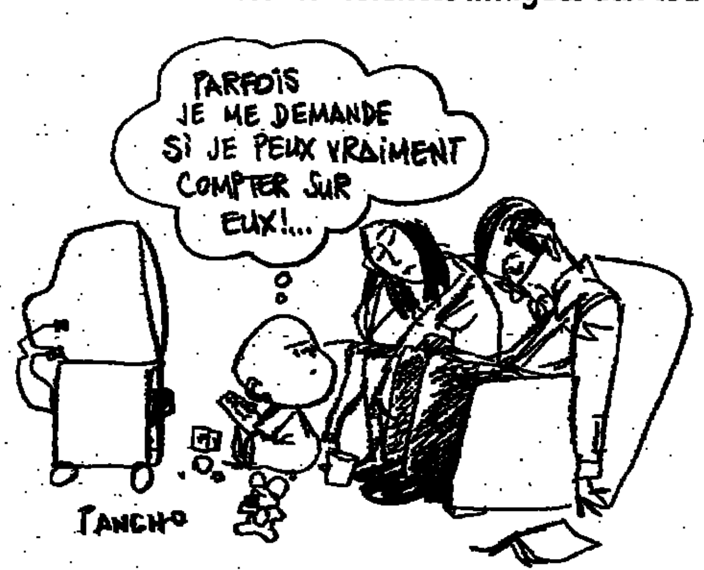
20.30 Youngblood. Film de Peter Markle (1985, 110 min). Avec Rob Lowe. *Comédie dramatique.* 22.25 Mission 633. Film de Walter E. Grauman (1963, 100 min). Avec George Chakiris. *Aventures.* 0.20 Flics de choc. Film de Jean-Pierre Desagnat (1983, 90 min). Avec Pierre Massimi. *Policier.*

TMC

20.35 Riches et célèbres. Film de George Cukor (1981, 120 min). Avec Jacqueline Bisset. *Chronique.*

Respectez les bébés

Dans une remarquable série documentaire en trois volets – « Le bébé est un combat » – Bernard Martino dénonce les violences infligées aux tout-petits



DIFFUSER un film aussi passionnant à une heure aussi tardive, quel gâchis ! Bernard Martino, le réalisateur, a beau tempêter, la direction des programmes de TF 1 se lamenter contre *« ces émissions de deuxième partie de soirée que l'on ne peut déloger »*, rien n'y fait. « Le bébé est un combat », remarquable documentaire sur les violences et le manque de respect infligés aux tout-petits, ne sera vu que par les couche-tard ou les heureux possesseurs de magnétoscope. Programmé à 0 h 20, ce film risque de manquer son but : le grand public. Même si une rediffusion est envisagée en juillet, le mal est fait.

Il y a douze ans, en 1984, la même chaîne, publique en ce temps-là, diffusait pourtant vers 21 h 30 un documentaire démontrant que les nouveau-nés n'étaient pas seulement de simples tubes digestifs, mais des êtres capables de voir et d'entendre, de réagir et de communiquer. Le public des jeux et des émissions de variétés découvrait « Le bébé est une personne ». Mieux, il s'en émerveillait. Le succès dépassa de beaucoup les auteurs de cette première série de trois films, Bernard Martino, secondé par Tony Lainé, pédopsychiatre aujourd'hui disparu, et Gilbert Lauzun, journaliste.

Bernard Martino n'allait pas s'arrêter là. En douze ans, cherchant à approcher au plus près la réalité sociale, il a filmé des sans-domicile-fixe – *La Maison de Nanterre* et *SDF* –, réfléchi sur l'accompagnement des mourants – *Voyage au bout de la vie* –, exploré les phénomènes paranormaux – *Les Chants de l'invisible* –, approché la violence – *Femmes battues et hommes violents*.

Fallait-il revenir sur les bébés ? Dans le livre qui accompagne sa nouvelle série, également intitulé *Le bébé est un combat* (éditions TF 1), le réalisateur explique qu'*« il y a un autre combat, très actuel celui-là, beaucoup plus difficile à mener parce que moins évident, plus subtil : le combat pour que chacun d'entre nous, et cela suppose une vigilance de tous les instants, traite effectivement le bébé comme une personne »*. *« Ce qui signifie,* ajoute-t-il, [que chacun] *s'évertue à lui épargner toutes sortes de souffrances, jadis ignorées ou niées, dans la diversité des situations qu'il vit. »*

Avec une séquence consacrée à la douleur du nourrisson, le premier volet, *En mal de bébés*, attaque de front le sujet. Longtemps ignorée, cette souffrance est aujourd'hui prise en compte dans les services de grands prématurés. Mais les bébés reviennent de loin. Les trente-sept secondes d'images montrant les souffrances endurées par la petite Lætitia dans un service hospitalier pour grands brûlés sont insoutenables. Elles ont été filmées en 1987, c'est-à-dire hier ! Bernard Martino est retourné sur les lieux de ce calvaire. Le décor n'a pas changé. Mais il n'y a plus un cri, plus un hurlement. Dans ce service, on va désormais jusqu'à l'anesthésie pour éviter aux enfants de souffrir durant le change des pansements.

Les bébés à naître ne sont pas oubliés, ni le délicat sujet du diagnostic prénatal. *« De la manière dont* [le médecin] *annonce l'anomalie aux parents, dépend la survie de l'enfant »*, plaide Martino. Il suit la prise en charge d'un couple qui attend un enfant souffrant d'un problème mineur, un bec-de-lièvre. *Un remarquable médecin,* une femme, explique au couple qu'elle sait réparer le visage du bébé, par une opération très simple, mais que le véritable travail consiste à « réparer » les parents. C'est un autre couple, ayant vécu la même situation, qui va « soigner » ces parents en détresse.

Pour Bernard Martino, l'existence de tels réseaux d'entraide est ce qui différencie cette nouvelle série de la première. *« L'étau du pouvoir médical ne s'est pas desserré. Mais aujourd'hui il y a une solidarité qui contrecarre ce pouvoir »*, explique ce réalisateur engagé. Son film a les défauts de ses qualités. A trop dénoncer une médecine scientiste, il plaide pour un retour à l'état de nature, où les femmes pourraient accoucher seules dans leur baignoire. Une thèse difficilement défendable.

Michèle Aulagnon

★ « Le bébé est un combat », premier volet : *En mal de bébés*, TF 1, vendredi 3 mai à 0 h 20.

Sacré Topor !

par Luc Rosenzweig

ARTE a été créée pour que du choc des cultures naisse l'intelligence télévisuelle. A moins que ce ne soit l'inverse. Brocardée au départ, la présence massive de la production allemande sur cette antenne a fini par être admise, en *dépit du handicap que constitue* la barrière de la langue. Il est cependant un domaine où la présence obligatoire d'interprètes et le poids des habitudes nationales de part et d'autre du Rhin rendent l'exercice multiculturel particulièrement délicat : celui de l'information. Arte a longtemps tâtonné pour trouver la bonne formule, essayant en ses quatre années d'existence plusieurs sortes de magazines d'actualité, sans vraiment convaincre, malgré le talent et les efforts de leurs animateurs.

Depuis quelques mois, ce créneau est occupé par un magazine quadri-hebdomadaire à tonalité européenne, intitulé « 7 1/2 », par référence au JT tout en images d'Arte, le « 8 1/2 », qui est une vraie réussite de la chaîne culturelle. Ce magazine est animé alternativement par Dominique Bromberger, transfuge de TF 1 au nœud papillon aguicheur, et Désirée Bethge, la bien nommée, une belle plante.

En cette soirée de 1er mai, « 7 1/2 » et Désirée Bethge avaient décidé de faire dans le paradoxal. Comme tout le monde allait parler du travail, du mouvement social et autres manifestations, Arte allait s'intéresser au loisir et à la paresse, dans une joyeuse provocation en forme de pied de nez au conformisme. Le résultat a été au-delà des espérances, car le choc des cultures a quelquefois un effet comique involontaire et irrésistible. L'expert allemand en fainéantise était un sociologue moustachu qui s'appliquait à faire la théorie *phénoménologique du coinçage de* bulle en évoquant les bons auteurs comme Paul Lafargue, gendre de Karl Marx, théoricien bien oublié aujourd'hui du *Droit à la paresse*. Notre pays était représenté dans ce débat par l'inénarrable Roland Topor, présenté en incrustation comme « multitalent ».

L'exposé philosophique du sociologue provoqua chez Topor un écarquillement de ses yeux, qu'il a malicieux et ronds comme des billes. Réputé dilettante, le dessinateur et écrivain iconoclaste prit la chose au ras des pâquerettes : s'il consent à sortir de temps à autre de sa léthargie sybaritique, c'est qu'il est souvent désargenté. Faisant montre d'une lucidité remarquable sur lui-même, Topor fit cette constatation imparable : *« Je jouis d'un grand succès d'estime, mais cette estime n'est pas convertible. »* Là, nos amis allemands ne comprennent plus, et prennent le parti d'en rire, faute de mieux. Et Topor d'enfoncer le clou en faisant la promotion de son dernier ouvrage illustré consacré à *La Vraie Nature de la Vierge Marie*. Désirée : *« Et quelle est votre thèse ? »* Topor : *« Je n'en ai pas, mais je me demande toujours comment les vierges arrivent à se reproduire. »* Qui a dit que l'on s'ennuyait sur Arte ?

VENDREDI 3 MAI

TF 1

12.50 A vrai dire. Magazine.
13.00 Journal, Météo.
13.35 Femmes. Magazine.
13.40 Les Feux de l'amour. Série.
14.30 Dallas. Calhoun. Feuilleton.
15.25 Hawaï police d'Etat. Le diable et la grenouille. Série.
16.35 Une famille en or. Jeu.
17.05 Rick Hunter, inspecteur choc. Clairvoyance. Série.
18.00 Sydney Police. Vieille branche. Série.
19.05 L'Or à l'appel. Jeu.
19.50 et 20.45 Météo.
20.00 Journal.

20.50

NOTRE HOMME
Téléfilm d'Elisabeth Rappeneau, avec André Dussollier, Marie-France Pisier (105 min). 335118
Notre homme *est un médecin brillant à qui tout réussit, mais, un jour, sa vie va basculer. Il est congédié par sa femme et trahi professionnellement...*

22.35

SANS AUCUN DOUTE
Magazine présenté par Julien Courbet avec la participation de Marie Lecoq, maître Didier Bergès. Invités : Aurore, fille d'Yves Montand ; Franck Fernandel. L'héritage ; Les accidents domestiques ; Le courrier des téléspectateurs (105 min). 8968203

0.20 Le bébé est un combat. Documentaire [1/3]. En mal de bébés, de Bernard Martino (65 min). 4729999
● Lire ci-dessus.
1.25 Journal, Météo.
2.05 et 3.05, 3.45, 4.25 TF 1 nuit. 2.15 et 3.55, 5.10 Histoires naturelles. 3.15 et 4.35 Mésaventures. 5.00 Musique.

France 2

12.59 Journal, Point route.
13.50 Derrick. Série. Une vie bradée.
14.55 Le Renard. Série. Le veilleur de nuit.
15.50 et 5.30 La Chance aux chansons. Hommage à Jo Privat.
16.25 Des chiffres et des lettres. Jeu.
17.00 Docteur Doogie. Série. Miracle du rire.
17.25 C'est cool. Série. Les flèches de la jalousie.
18.00 et 3.20 Les Bons Génies. Jeu.
18.40 Qui est qui ? Jeu.
19.15 Bonne nuit, les petits. Où est Oscar ?
19.20 et 0.50 Studio Gabriel.
19.59 Journal, Météo, Point route.

20.55

RIF : L'ÎLE DES LOUPS
Série de Michel Andrieu, avec Patrick Raynal, Aude Briant (100 min). 4074408
La disparition sans motif apparent d'un restaurateur inquiète la police du RIF. Seule sa fille semble vraiment désirer son retour.

22.35

BOUILLON DE CULTURE
Magazine présenté par Bernard Pivot. François Mitterrand, vivant et posthume. Invités : Jean-Marie Colombani (*De la France en général et de ses dirigeants en particulier*) ; Franz-Olivier Giesbert (*Le Vieil Homme et la mort* et *François Mitterrand, une vie*). Evocation des deux livres de François Mitterrand (*Mémoires interrompus* et *De l'Allemagne, de la France*). (65 min). 1093574
23.40 Géopolis. Inde : les nouvelles donnes.
0.30 Journal, Bourse, Météo.
1.20 Envoyé spécial (rediff.). 3.55 24 heures d'infos. 5.05 Aventuriers de la dent Crolles. 6.00 Dessin animé.

France 3

12.35 Journal.
13.05 Keno.
13.10 La Boîte à mémoire.
13.40 Beau Fixe.
14.30 Fame. Série.
15.20 Les Enquêtes de Remington Steele. Emballage surprise.
16.10 Les Craquantes. Y a-t-il une vie après la mort ? Série.
16.40 Les Minikeums.
17.45 Je passe à la télé.
18.20 Questions pour un champion. Jeu.
18.50 Un livre, un jour. *Paris secret et insolite*, de Rodolphe Trouilleux et Jacques Lebar.
18.55 Le 19-20 de l'information, 19.08, Journal régional.
20.05 Fa si la chanter. Jeu.
20.35 Tout le sport.

20.50

THALASSA
Magazine présenté par Georges Pernoud. Les portes de l'océan (60 min). 9872367
Entre la pointe du cap Ferret et la dune du Pyla se trouvent les passes d'Arcachon. Malgré des courants d'une extrême violence, c'est le passage obligé des pêcheurs.

21.50

FAUT PAS RÊVER
Magazine présenté par Sylvain Augier. Invitée : Diane Tell. Cuba : le sanctuaire des havanes ; France : le cercle anglais de Pau ; Népal : le Noël de Kali (60 min). 7494357
22.50 Journal, Météo.
23.20 Nimbus. Voyage au bout de la nuit. Le sommeil des animaux ; Plongée dans le sommeil... (55 min). 5428086
0.15 Cap'tain Café. Avec Princess Erika, les Têtes raides... 1.10 Dynastie. La réunion. [3/3] Feuilleton. 1.55 Musique Graffiti. Musique populaire. *Delta T*, par Zamphir et les Chœurs orthodoxes, Isabelle Cividino et Kader Delarbi, danseurs, chorégraphie de Norbert Schmucki (20 min).

La Cinquième

12.00 Atout savoir. 12.30 Evasion. 13.00 Détours de France. 13.25 La Grammaire impertinente. 13.30 Attention santé. 13.35 Défi. 14.00 Les Grands Maîtres du cinéma. Gilles Grangier. 15.00 Europe centrale. [1/3]. 16.00 A l'aube des temps. [3/13]. 16.30 Le Réseau des métiers. 16.35 Alf. 17.30 Les Enfants de John. 18.00 Affaires publiques. 18.15 Les Clefs de la nature. 18.30 Le Monde des animaux.

Arte

19.00 Les Vikings. Documentaire. Hommes venus du froid, de Günther Klein (60 min). 9951
20.00 Reportage. La liberté de la presse en Iran, de Rüdiger Lorenz (30 min). 5154
A l'occasion de la Journée internationale de la liberté de la presse, Reportage *se penche sur la situation iranienne.*
20.27 Contre l'oubli. Isik Yurtcu, journaliste turc condamné à quinze ans de prison.
20.30 8 1/2 Journal.

20.45

▶ L'ÂGE DES POSSIBLES
Téléfilm de Pascale Ferran avec Anne Cantineau (1995, 106 min). 273116
Ecrite pour dix élèves comédiens, cette fiction – un portrait de la jeunesse dans le quotidien le plus immédiat – réalisée par Pascale Ferran (Petits arrangements avec les morts) *sort le 4 mai dans les salles de cinéma.*

22.25

GRAND FORMAT : TÊTES DE PAPIER
Documentaire. Il était une fois la Tchécoslovaquie communiste, de Dusan Hanak (95 min). 9922262
De la fin de la seconde guerre mondiale à la « révolution de velours » (1989), Tchèques et Slovaques ont vécu plusieurs décennies d'angoisses, de peurs, d'atteintes aux droits de l'homme, d'omniprésence policière, de duplicités et de compromissions avant de reconquérir leur liberté.
0.00 Entretien. Magazine. Edgar Morin et Christoph Wulf. Notre patrie : la Terre (55 min). 28086
0.50 Music Planet. Magazine. Brian Wilson, Music was my Only Friend, de Don Was (v.o., rediff.). 2.00 Court-circuit. Une visite. Court métrage français de Philippe Harel (1995, rediff.).

M 6

12.25 La Petite Maison dans la prairie. Série.
13.25 L'Ile de la passion. Téléfilm de Marvin J. Chomsky, avec Susan Dey, Bruce Boxleitner (93 min). 5913262
15.00 Deux flics à Miami. Une belle pour Crockett. Série.
16.30 Hit Machine. Variétés.
17.00 Filles à papas. Série.
17.30 Studio Sud. Série.
18.00 Cadillac Blues. Série.
19.00 Code Quantum. Série. Quand l'orage gronde.
19.54 Six minutes d'information.
20.00 Notre belle famille. C'est dur d'apprendre à être un homme. Série.
20.35 et 0.00 Capital 6. Magazine.

20.45

GRAINES DE STARS
Divertissement présenté par Laurent Boyer et Yves Lecoq. En direct de la Cigale. (145 min). 289777
Toujours le même principe qui permet aux téléspectateurs d'élire leurs favoris.

23.10

AU-DELÀ DU RÉEL, L'AVENTURE CONTINUE
Série. La voie de la raison (50 min). 4728932
0.05 Sexy Zap. Magazine (40 min). 5598319
0.45 Best of techno. Musique.
2.15 Black Ballad. Documentaire. 3.05 E = M 6. Magazine. 3.30 Culture rock. Magazine. 4.25 Fréquenstar. Magazine.

Canal +

▶ En clair jusqu'à 13.45
12.30 La Grande Famille.
13.45 Léon ■ Film de L. Besson (1994, 106 min). 3684965
15.30 Babylon V.
16.15 Le Journal du cinéma (rediff.).
16.20 La Famille Pierrafeu. Film de B. Levant (1994, 87 min). 9800845
18.00 Le Dessin animé.
▶ *En clair jusqu'à 20.35*
18.24 Help ! Série.
18.35 Nulle part ailleurs. Invité : Luc Alphand.
20.30 Le Journal du cinéma.

20.35

VANESSA PARADIS
Le concert live (65 min). 962338
Après deux ans d'absence, Vanessa Paradis donne un concert en exclusivité pour Canal+, où elle interprétera des extraits de ses albums.
21.40 Flash d'information.

21.50

SALE TEMPS POUR LES PAUVRES
Téléfilm de Paul Unwin (51 min). 4610390
Un scénariste malchanceux se retrouve à la rue après s'être fait prendre sa place par un clochard.
22.40 Ça cartoon, dix ans.
23.00 Farinelli ■ ■ Film de G. Corbiau (1994, 106 min). 7439845
0.45 La Révolte des prétoriens. *Film d'A. Brescia (1964, v.o., 94 min).* 6946984

Radio

France-Culture

20.00 Le Rythme et la Raison. Stravinsky, cosmopolite et slave (5).
20.30 Radio archives. Jacques Soustelle (1).
21.32 Black and Blue. Blues et jazz écrits. Avec André Hodeir.
22.40 Nuits magnétiques. Les Petites Ondes : Roquefort-des-Corbières.
0.05 Du jour au lendemain. Michel Leiris (Miroir de l'Afrique). 0.50 Coda. Albanie : Polyphonies instrumentales (5). 1.00 Les Nuits de France-Culture (rediff.). Entretiens avec Amélie Nothomb ; 1.57, Ernest Hemingway (1899-1961) ; 3.21, Le Gai Savoir : Gérard Haddad ; 3.59, La sculpture polyphonique ; 5.48, La chapelle Sixtine à voir et à entendre (5).

France-Musique

20.00 Concert franco-allemand. Donné à Berlin et émis simultanément sur les Radios de Francfort, Leipzig et Sarrebruck, par le Chœur et l'Orchestre symphonique de la Radio de Berlin, dir. Karl-Anton Rickenbacher : La Transfiguration de Notre-Seigneur Jésus Christ, de Messiaen, Yvonne Loriod, piano.
22.00 Soliste. Stéphane Grappelli.
22.30 Musique pluriel. The Last Days pour deux violons : Prélude, Intermezzo II, The Corinthian Middle, de Gavin Bryars ; Le Gel, par jeu, de Pesson, par l'Ensemble Fa, dir. Dominique My.
23.07 Ainsi la nuit. Quintette pour piano et cordes op. 84, d'Elgar, par l'Ensemble Nash ; Etudes sur des chants populaires anglais, de Vaughan-Williams.
0.00 Jazz Club. En direct du Jazz-Club Lionel Hampton, à Paris. La chanteuse et pianiste Diana Krall, avec Russell Malone, guitare, Paul Keller, contrebasse. 1.00 Les Nuits de France-Musique.

Radio-Classique

20.40 Les Soirées de Radio-Classique. Heinrich Heine. Die Loreley, ouverture, de Bruch, par l'Orchestre philharmonique du Rhin, dir. Wolfgang Balzer ; Der Doppelgänger, de Schubert, Wolfgang Holzmair, baryton, Imogen Cooper, piano ; Œuvres de Mozart, Chopin, Rossini, Paganini, Liszt, Berlioz.
22.35 Les Soirées... (Suite). Œuvres de Mendelssohn, Liszt, R. Schumann, Catalani, Wagner. 0.00 Les Nuits de Radio-Classique.

Les programmes complets de radio, de télévision et une sélection du câble sont publiés chaque semaine dans notre supplément daté dimanche-lundi.
Signification des symboles :
▶ Signalé dans « Le Monde Télévision-Radio-Multimédia ».
■ On peut voir.
■ ■ *Ne pas manquer.*
■ ■ ■ Chef-d'œuvre ou classique.
♦ Sous-titrage spécial pour les sourds et les malentendants.

Les soirées sur le câble et le satellite

TV 5

20.00 Fort Boyard.
21.30 Itinéraire d'un gourmet. Invité : Tom Selleck.
21.55 Météo des cinq continents.
22.00 Journal (France 2).
22.30 Taratata. Invités : Scorpions (France 2 du 28/4/96)
23.50 Intérieur nuit.
0.30 Soir 3 (France 3).

Planète

20.35 500 nations. [3/8] Le choc des cultures.
21.25 Antarctique : la nouvelle frontière [1/2].
22.15 Gangsters : stars des années 30. [1/2] Violences en Amérique.
23.05 Reptiles et batraciens.
23.35 La Monnaie, l'Or et l'Argent. [4/4] Europe : Vers l'Euro !

Paris Première

Stars en stock.
20.00 20 h Paris Première.
21.00 Roland Petit. [2/2] De Catherine Dupuis.
21.55 Musiques en scènes. Invité : Jérôme Savary.
22.25 Ballet : Giselle. En deux actes d'Adolphe Adam.
0.15 Paris Match Première.
0.45 Premières loges.
1.10 Totalement cinéma (30 min).

France Supervision

19.00 Cap'tain Café. Invité : Ménélik.
20.00 L'Eté des grands créateurs.
20.30 Taratata. Invités : The Cranberries.
21.50 Basket-ball. PSG-Nancy.
23.30 Concert : Wishbone Ash. Enregistré à Genève (50 min). 63911319

Ciné Cinéfil

20.30 Les Belles Jambes de Sabrina. Film de Thomas Miller (1958, N., v.o., 100 min) 2176154
22.10 Mémoires d'un flic. Film de Pierre Foucaud (1955, N., 75 min) 99097999
23.25 Charlie Chan à Honolulu ■ Film de Bruce Humberstone (1938, N., v.o., 70 min) 92180357

Ciné Cinémas

20.05 Le Bazar de Ciné Cinémas.
21.00 Running Man ■ Film de Paul Michael Glaser (1987, 100 min) 31334135
22.40 Amis et ennemis. Film d'Andrew Frank (1992, v.o., 100 min) 70871681
0.20 Le Cercle infernal ■ Film de Richard Loncraine (1978, 95 min) 28468385

Série Club

20.20 Skippy le kangourou.
20.45 (et 23.45) Le Masque. En scène pour la mort.
21.40 (et 1.00) Jim Bergerac.
22.30 Sueurs froides. *Les yeux de la nuit.*
23.00 Mission impossible, vingt ans après.
0.30 Vive la vie ! (30 min).

Canal Jimmy

20.00 The Muppet Show. Invité : Paul Simon.
20.30 Les Envahisseurs.
21.20 M.A.S.H.
21.45 Chronique du front.
21.50 Destination séries.
22.20 Dream On. Finale.
22.50 Seinfeld. Toute la vérité.
23.15 Country Box.
23.45 La Semaine sur Jimmy.
23.55 New York Police Blues. Episode n° 46.

Eurosport

14.00 Tennis. En direct. Tournoi messieurs de Prague : quarts de finale (120 min). 952845
16.00 Hockey sur glace. En direct. Championnats du monde : 1re demi-finale, à Vienne (Autriche, 150 min). 8752512
19.55 Football. En direct. 39e journée de D2 (125 min). 3332488
22.00 Basket-ball.
23.30 (et 1.00) Pole position.
0.00 Golf (60 min).

Les films sur les chaînes européennes

RTBF 1

20.45 Ma vie est un enfer. Film de Josiane Balasko (1991, 115 min). Avec Josiane Balasko. *Comédie.*

RTL 9

0.25 Mission 633. Film de Walter E. Grauman (1963, 95 min). *Avec George Chakiris. Aventures.*

TSR

20.50 Une étrangère parmi nous. Film de Sidney Lumet (1992, 105 min). Avec Melanie Griffith. *Policier.* 23.40 L'Amour avec des gants. Film de Guido Manuli et Maurizio Nichetti (1991, 90 min). Avec *Maurizio Nichetti. Comédie.*

Fou à écrire

par Pierre Georges

FOU À LIER ? Fou à écrire plutôt. Un psychiatre anglais, engeance redoutable s'il en est, vient de commettre une longue étude d'où il ressort notamment que les hommes de l'écriture, romanciers, dramaturges et poètes sont notoirement atteints de troubles mentaux.

Felix Post, l'auteur, s'est penché longuement sur la vie et les oeuvres de cent écrivains, britanniques et américains. Il a étudié leur cas, sondé leur coeur et leurs reins. Et son verdict, ou plutôt son diagnostic, est tombé. Sans appel ! 80 % des poètes, 80,5 % des romanciers, 87,5 % des dramaturges souffrent de troubles mentaux.

Psychose et dépression chronique seraient ainsi les mamelles de l'écriture. Et le bon docteur Post d'avancer une explication : les écrivains surchargent leur cerveau d'imaginaire. Ils souffrent en conséquence de petits dérangements de circuit. Un peu à l'image d'un disque dur informatique surchargé, le disque mou humain ne supporterait pas la saturation. D'où des problèmes mentaux et émotionnels.

L'explication est séduisante. De la bosse des maths, maladie connue des forts en thème, nous passerions au grain de folie littéraire, épice nécessaire à l'élaboration des grandioses travaux d'écriture. Les rois de la rédaction, les princes-poètes du vers de mirliton qui font la joie et la fierté de leurs enseignants seraient ainsi de petits malades plein d'avenir. Leur talent, donc leur folie, ou leur folie, donc leur talent, ne demanderait qu'à croître ou embellir.

Car toute la question est là. Ecrit-on d'autant mieux que l'on est plus fou ? Ou est-on d'autant plus fou que l'on écrit mieux ? Vaste débat ! De la poule et de l'oeuf, qui fait l'autre en littérature ? Sur ce plan, le psychiatre ne fournit pas de réponse précise. Il se contente d'évaluer les dégâts. Ou de procéder par notations cliniques.

Ainsi, dans ses travaux publiés par le *Journal britannique de psychiatrie*, souligne-t-il ce fait notable et notoire que le poète est buveur. Le poète est buveur en effet. Alcoolique à 31 %. Mais il l'est bien moins que le dramaturge qui, à 54 %, cherche l'inspiration dans la dive muse. Autre avancée des sciences de la littérature : Felix Post a constaté que l'écrivain vivait moins longtemps et divorçait plus souvent que son collègue poète, nettement plus pot-au-feu. Mais à l'inverse, ce dernier est sujet à des sautes d'humeur plus brusques et fantasques.

On imagine alors dans quel cumul des handicaps, des douces folies et des dons se trouve l'écrivain à tout faire. Poète-écrivain-dramaturge, on en sait désormais qui écrivent dangereusement. Comme d'autres peignent, sculptent et gravent au péril de leur mental !

Surtout si cette folie d'écrire se double, logiquement, d'une manie de la perfection. Ce qui serait bien le moins dans une revendication à la postérité. Or, précisément, une autre étude de l'Institut national de la santé mentale, à New York, aboutit à un résultat inquiétant. Parmi les malades traités pour dépression, une catégorie résiste à tout, psychothérapie et médicaments : les fous de perfection. Une des raisons possibles explique Paul Pilkonis, psychologue à l'université de Pittsburgh, *« est que ces amoureux de la perfection interprètent un petit succès comme un véritable échec »*. Autant dire qu'accorder à un écrivain « un succès d'estime » revient à l'interner d'office !

Au premier trimestre, 12 000 logements ont été livrés aux plus démunis

L'objectif gouvernemental de 20 000 attributions à la fin de l'année pourrait être atteint

LE PLAN gouvernemental en faveur du logement des plus démunis suit son cours et maintient le cap. Selon le bilan dressé à mi-parcours par le ministre délégué au logement, Pierre-André Périssol, jeudi 2 mai, 12 063 logements d'urgence ou d'insertion, répartis dans 1 220 communes avaient été livrés au 31 mars, dont 3 185 en Ile-de-France. Le pari de créer, dès la fin de l'hiver 1996, 10 000 premiers logements a donc été tenu et les 20 000 promis pour la fin de l'année ne semblent plus, désormais, hors d'atteinte.

A l'épreuve du terrain et des associations spécialisées qui ont été mobilisées pour l'occasion, le schéma prévu a néanmoins été nettement infléchi. L'objectif était, au départ, de créer, à part égale, des logements dit *« d'extrême urgence »* destinés à des personnes en grande difficulté pour des périodes courtes (quelques mois au maximum) et des *« logements d'insertion »* réservés, pour une période plus longue (jusqu'à deux ou trois ans), à des ménages moins marginalisés. Mais les associations spécialisées, créées dans la foulée de la loi Besson de 1990 et sur lesquelles s'appuie très largement le dispositif, avaient, d'entrée de jeu, manifesté leurs réticences à voir se multiplier des solutions d'hébergement très provisoires.

A l'arrivée, près des trois quarts des 12 000 logements déjà attribués sont des logements d'insertion et l'on ne compte que 4 000 à 5 000 simples chambres en structures collectives ou studios meublés. Le fait que les organismes HLM aient réalisé à eux seuls 60 % des logements par le biais de prêts locatifs aidés très sociaux (PLATS) explique aussi cette correction du projet initial. La plupart des opérations ont été réalisées par le biais de réhabilitations de locaux anciens et le coût moyen par logement est assez faible : 140 000 francs pour les appartements (dont 58 000 francs de subventions de l'Etat), 68 000 francs (dont 30 000 francs pour l'Etat) pour les simples places en centres d'hébergement. Enfin, il s'agit dans la majorité des cas d'opérations de petite taille puisque chaque programme ne regroupe, en moyenne, que cinq logements.

En Ile-de-France, les logements réalisés sont, pour 66 % d'entre eux, des petits logements d'une seule pièce. Les appartements de plus de trois pièces ne représentent que 17 % des logements livrés. 40 % des occupants sont des personnes seules, en majorité, précise le ministère, des jeunes de moins de vingt-cinq ans. Les femmes seules avec enfants constituent aussi près d'un tiers des bénéficaires. Une population qui semble correspondre à ce que l'on sait du « profil » des exclus du logement : diverses enquêtes montrent en effet qu'il s'agit, en majorité, de ménages de petite taille et que les isolés et les familles monoparentales y sont surreprésentés. Les personnes accueillies dans le cadre du plan Périssol ont de très faibles ressources : moins de 10 %, toujours en Ile-de-France, disposent d'un salaire stable ; 37 % sont RMistes ; 33 % vivent uniquement de prestations.

Des hôtels et des cliniques reconvertis

Pour la première fois, en plus des opérations de réhabilitation classique de logements vacants, de nouveaux type de locaux ont été mobilisés par les pouvoirs publics. Ainsi, en Ile-de-France, la moitié des trois mille premiers logements livrés sont d'anciens hôtels (511 logements), d'anciennes cliniques (122), des bâtiments appartenant à des collectivités locales (232), à l'Etat ou à des organismes publics (105).

Les Etablissements publics industriels et commerciaux (EPIC) n'ont pas véritablement joué le jeu puisqu'ils ne fournissent que 52 logements pour toute la région (soit 2 % du total). De la même façon, les banques et les compagnies d'assurances ont certes fourni 460 logements, mais il s'agit, pour la quasi-totalité, de logements réquisitionnés en août 1995. Le gouvernement avait alors mis la main sur 500 logements (dont 400 à Paris). Un deuxième train de réquisitions conduit en janvier 1996 en avait ajouté 700 (dont 500 à Paris).

Ce profil prévisible des ménages accueillis rend particulièrement aigu le problème de l'accompagnement social et de la pérennité de son financement. Au budget de 1995, la part revenant à l'Etat dans le financement du Fonds de solidarité logement (FSL) avait été augmentée de 110 millions de francs pour financer le suivi social des ménages assuré, dans les trois quarts des cas, par des associations. Mais rien n'est prévu au-delà de la phase de lancement du plan. Or, des tensions budgétaires fortes pèsent déjà sur le FSL. L'augmentation générale de la précarité soumet à rude épreuve ce fonds, géré par les caisses d'allocations familiales, dont le budget total dépasse désormais le milliard de francs et qui sert notamment à aider les familles en impayés de loyer. Dans beaucoup de départements, les difficultés de trésorerie, l'allongement des délais de paiement se sont multipliés depuis deux ans (*Le Monde* du 21 février). Dans un rapport sur le logement des personnes défavorisées qui vient d'être remis à M. Périssol, le Conseil national de l'habitat (CNH) plaide d'ailleurs pour que soit mis en place, au sein du FSL, un fond *« individualisé »* pour assurer la pérennité de l'accompagnement social dans ce nouveau type de logements.

A l'instar des responsables associatifs, le Conseil national de l'habitat (CNH) soulève la question essentielle de l'avenir des ménages accueillis dans ces logements. Compte tenu de la faiblesse de leurs revenus, ces derniers n'ont guère de chances d'accéder facilement au parc HLM. Si celui-ci loge de plus en plus de ménages modestes – un cinquième des RMistes en métropole –, c'est surtout en raison de l'appauvrissement des locataires déjà titulaires d'un bail. Face à cette situation nouvelle, les organismes HLM, dans leurs politiques d'attribution, font le gros dos et semblent plus soucieux de préserver – ou de rétablir – des équilibres que de s'ouvrir un peu plus aux populations les plus démunies. Pourtant, on voit mal vers quel autre segment du parc de logements pourraient se tourner les sortants du dispositif d'urgence.

Christine Garin

Alain Juppé prépare 60 milliards de francs d'économies budgétaires pour 1997

LE PREMIER MINISTRE, Alain Juppé, a réuni, jeudi 2 mai au matin, la quasi-totalité des membres de son gouvernement à l'hôtel Matignon. Cette *« réunion de travail »* budgétaire, qui ne figurait pas initialement sur l'agenda du chef du gouvernement, avait pour objet le cadrage du projet de budget pour 1997, à la suite des récentes déclarations du président de la République sur la nécessité pour le gouvernement d'être *« draconien »* s'agissant de la réduction des dépenses publiques.

Les coupes claires dans le budget de l'année prochaine pourrait atteindre 60 milliards de francs. En effet, M. Juppé a laissé entendre qu'il souhaite atteindre *« en francs »* l'objectif que le chancelier allemand, Helmut Kohl, s'est fixé *« en deutschemarks »* pour les restrictions de crédits outre-Rhin en 1997.

En déplacement à Amiens, vendredi 26 avril, Jacques Chirac avait annoncé que la préparation du projet de loi de finances pour 1997 serait placée sous le signe d'une très forte contrainte. Il avait déclaré : *« Nous devons être draconiens dans la diminution de la dépense. Il va bien falloir, de gré ou de force, avoir un changement de mentalité – je dirais presque une révolution de culture –, bien comprendre que l'argent qu'on prend au contribuable, producteur ou consommateur, doit être dépensé avec un souci constant de le faire de la manière la plus efficce possible . »*

« MÉTHODOLOGIE »

En réunissant les membres de son gouvernement, le premier ministre a donc décidé de mettre en oeuvre la directive présidentielle. Le premier objet de ce rendez-vous, indique-t-on à Bercy, était de faire de *« la méthodologie »* à l'usage des ministres. Il s'agissait de leur *« expliquer la procédure et de leur demander qu'ils s'impliquent personnellement »*.

La méthode choisie cette année est inhabituelle, à un double titre. D'abord, à cause du débat d'orientation budgétaire qui doit avoir lieu, à l'Assemblée nationale, les 14 et 15 mai, M. Juppé n'a pas voulu envoyer aux ministres la traditionnelle lettre de cadrage qui fixe l'enveloppe des crédits pour l'année suivante. Matignon estimait que les députés auraient pu en prendre ombrage, en soulignant alors que les grands choix avaient été faits sans eux. Le premier ministre n'a donc donné au ministère du budget qu'un *« mandat de négociation »* pour que les « conférences budgétaires » puissent se dérouler. Il importait, toutefois, que les choses avancent et que les ministres touchent du doigt l'ampleur des sacrifices qui étaient demandés.

La seconde originalité réside dans le montant des économies envisagées. Si le gouvernement arrête un projet de budget comprenant des crédits en diminution de 60 milliards de francs, cette architecture sera sans précédent dans l'histoire récente. Depuis 1988, les dépenses budgétaires ont toujours progressé sensiblement plus vite que l'inflation.

Une partie de ces économies devraient servir à réduire le déficit budgétaire. Voici un mois, le ministère du budget prévoyait de ramener celui-ci de 287,8 milliards de francs à 247,9 milliards en 1997 (*Le Monde* du 3 avril).

Olivier Biffaud et Laurent Mauduit

BOURSE

TOUTE LA BOURSE EN DIRECT 3615 LEMONDE

Cours relevés le jeudi 2 mai, à 10 h 15 (Paris)

FERMETURE DES PLACES ASIATIQUES

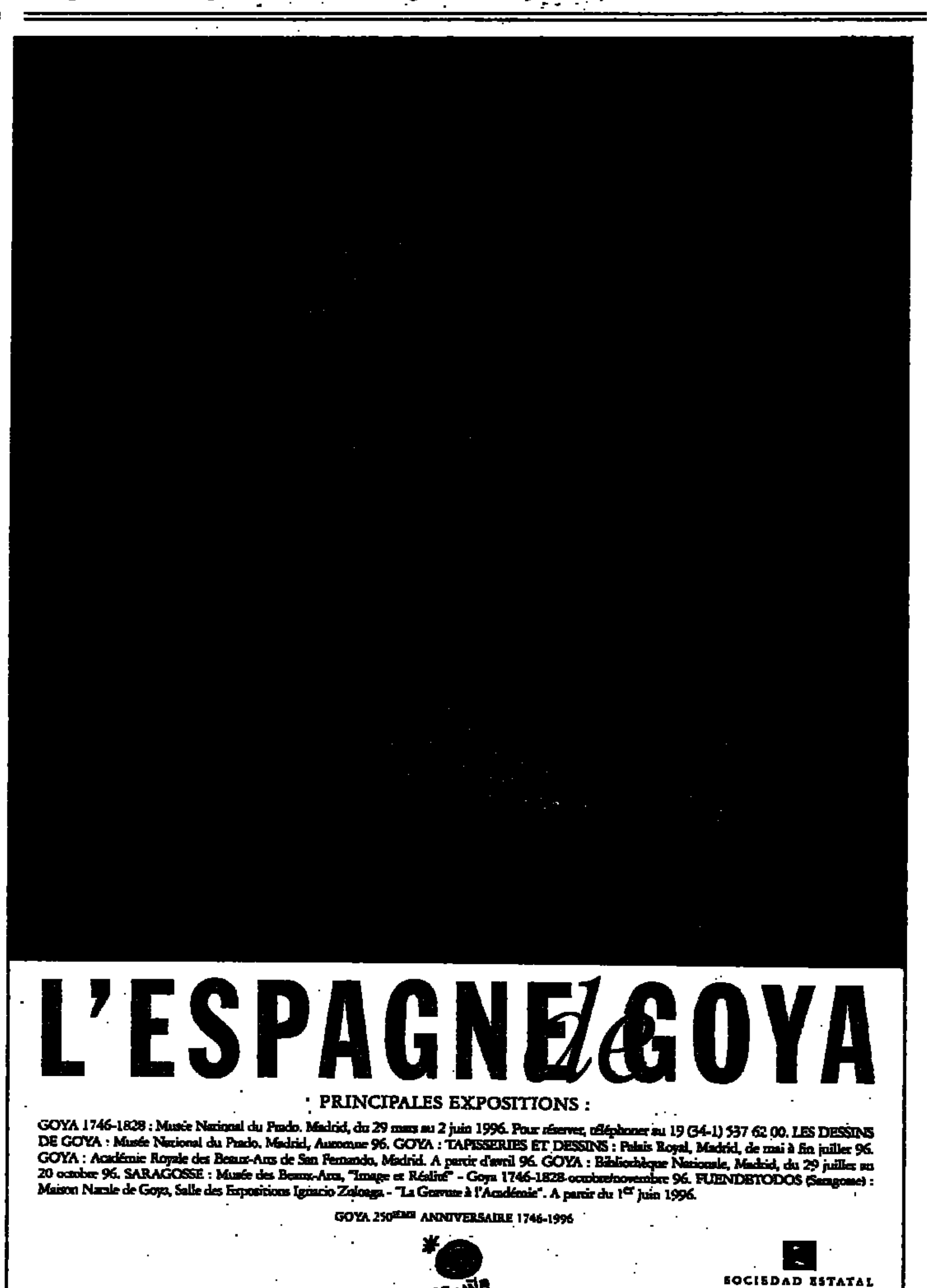
Tokyo Nikkei	22041,30	–0,87	+9,03
Honk Kong index	10964,50	+1,19	+9,66

Tokyo. Nikkei sur 3 mois

OUVERTURE DES PLACES EUROPÉENNES

	Cours au 30/04	Var. en % 29/04	Var. en % fin 95
Paris CAC 40	2146,79	+0,75	+14,68
Londres FT 100	3819,20	+0,26	+3,52
Zurich	—	—	+15,39
Milan MIB 30	1011	–8,83	+8,59
Francfort Dax 30	2500,93	–0,22	+10,96
Bruxelles	1724,35	+0,06	+10,56
Suisse SBS	—	—	+0,16
Madrid Ibex 35	360,46	—	+12,61
Amsterdam CBS	—	—	+14,99

Tirage du *Monde* daté jeudi 2 mai 1996 : 457 912 exemplaires 1 - 3





LE FEUILLETON DE PIERRE LEPAPE
« L'Etrangleur » et « Au souvenir de Dardé », de Manuel Vazquez Montalban
page III

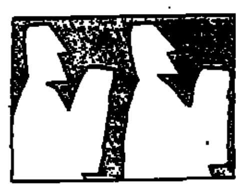
LES BELLES ÉTRANGÈRES
Le Canada et la « Can Lit » invités
page IV

Le Monde des LIVRES

VENDREDI 3 MAI 1996

MÉMOIRES
Portrait et entretien avec Benigno
page VII





LA CHRONIQUE
de Roger-Pol Droit
page VIII

LOUÉS SOIENT NOS SEIGNEURS
Une éducation politique
de Régis Debray.
Gallimard, 608 p., 140 F.



Régis Debray, Gaston Defferre et François Mitterrand en 1974

FUCIER/SIPA PRESS

Mémoires du compagnon Debray

De Castro à Mitterrand, l'écrivain – et militant – relate, sans complaisance pour lui-même et pour ces « seigneurs » qu'il a servis, la chronique d'une fin de siècle. Amère et lucide

C'est à La Havane, en juillet 1961, que j'ai rencontré pour la première fois un jeune homme maigre et légèrement bégayant que la saleté de sa chemise désignait au premier coup d'oeil comme français. Régis Debray était arrivé, je crois, sur un cargo.

Quand je l'ai revu à Paris, il était lié à un groupe essentiellement composé de normaliens, membres de l'Union des étudiants communistes, qui rêvait d'une revue, *La Ligne générale*. Référence à la révolution d'Octobre, retour aux sources du léninisme en ces années 60 où des mouvements révolutionnaires semblaient, un peu partout, pouvoir prendre le relais d'un communisme figé dans ses appareils post-staliniens. Trente ans plus tard, Régis Debray ouvre sa chronique d'*Une éducation politique* sur ce prodigieux bouillonnement qui agita le monde au sortir de la guerre froide. Il oeuvrait alors dans la fabrique de concepts de Louis Althusser : *« Clef de voûte : l'école de formation théorique »*, tel était le mot d'ordre. Glissa-t-il vraiment sur lui *« comme l'eau sur le canard »* ? Toujours est-il qu'aux années de formation normalienne, il en superposa d'autres : dix-huit mois de voyage à travers l'Amérique latine, *« à pied, à mule, en camion, en prison et en train »*. A son retour, il esquissa le cadre théorique des potentialités révolutionnaires de ce continent dans un texte aussitôt traduit à Cuba. Fin 1965, Fidel Castro l'invita personnellement à la Conférence tricontinentale. C'est ce que d'autres appellent avoir rendez-vous avec l'Histoire.

Apporter au volontarisme de la révolution cubaine la lumière d'une conceptualisation rigoureuse : c'était à la fois ambitieux et modeste. Pour l'ambition, inutile de développer. Pour la modestie, disons que d'emblée, Régis Debray est un oiseau rare en politique : refusant avec ténacité d'être homme de pouvoir, il a voulu être l'homme au service du pouvoir, en donnant pour finalité à celui-ci d'être au service des hommes. Il s'est rêvé compagnon de la Libération. Si l'on écarte le sens consacré – qui traduit une idéalisation singulière des combats de la Résistance –, les deux mots ont ici toute leur force : oeuvrer pour la libération, mais en compagnon, jamais en chef. Pourquoi ? Ici l'auteur se fait pudique sur les ressorts qui l'ont conduit à adopter la servitude volontaire comme la *« véritable voie de la libération humaine »* enseignée par son professeur de khâgne Jean Hyppolite. Pareillement, il reste discret sur l'origine d'une recherche en paternité qui l'a mené à se reconnaître successivement fils d'Althusser, de Castro et de Mitterrand.

François Maspero

En 1967, Régis Debray réalise doublement son projet. Il publie *Révolution dans la révolution* qui donne au castrisme son noyau et sa forme théoriques : la théorie du *foco*, foyer révolutionnaire armé. Et, au moment où sort le livre, il est présent physiquement au coeur du foyer, dans la guérilla bolivienne de Che Guevara. Suivent sa capture, la défaite et l'assassinat du Che et, pour lui, quatre années d'emprisonnement. La légende de Debray « le terroriste » est née.

Libéré, le voici derechef au Chili, compagnon du président Allende. Est-ce celui-ci qui le convertit à la vision d'un « socialisme en liberté », possible par les voies pacifiques ? *« La volonté de révolution comme passion mobilisatrice, mais sans le système d'autorité et d'encadrement du communisme. »* Socialisme de courte durée en tout cas puisque Allende se suicide en 1973 dans le palais présidentiel écrasé par les chars de Pinochet. Et conversion encore incomplète, puisque l'on voit ensuite Régis Debray avec les révolutionnaires sandinistes au Nicaragua.

Sauf à écrire un « Livre des retournements », Fidel Castro ne faisait plus un père crédible. A La Havane, Régis Debray est le témoin encombrant d'un passé révolu. Quant à la théorie, la rencontre des réalités des hommes dans ses années de liberté comme de prison lui en a enseigné les limites en politique : « Sierras *et* paramos *m'avaient donné l'occasion d'une régression côté esprit et d'une avancée côté cœur : la seconde compense amplement, dans mes balances intimes, la première. »*

C'est en France qu'il trouve son dernier père : François Mitterrand incarne alors, dans l'opposition, cette promesse de socialisme en liberté assassiné au Chili. *« En 1965, j'avais suivi le rebond d'espérances d'Europe au tiers monde ; en 1975, je repartais en sens inverse pour sauvegarder ce qui me restait de foi – transfert d'attentes du tiers monde vers une république socialiste d'Europe. »*

Compagnon de celui qui représente, aux yeux des révolutionnaires bon teint, la social-démocratie abhorrée : est-ce là un reniement ? Plutôt une de ces *« fidélités têtues »*, paradoxales seulement en apparence, au sens où l'entendait Pierre Vidal-Naquet lorsqu'il évoquait ceux qui, formés à l'école de la Résistance française, furent accusés de trahison pour avoir pris le parti de la rébellion algérienne. Fidélité, dans le cas présent, au vieux principe léniniste du *« maillon faible »* qui veut que l'on agisse où l'on peut faire levier : en l'occurrence, là où il semblait possible de changer le cours des choses dans la France giscardienne.

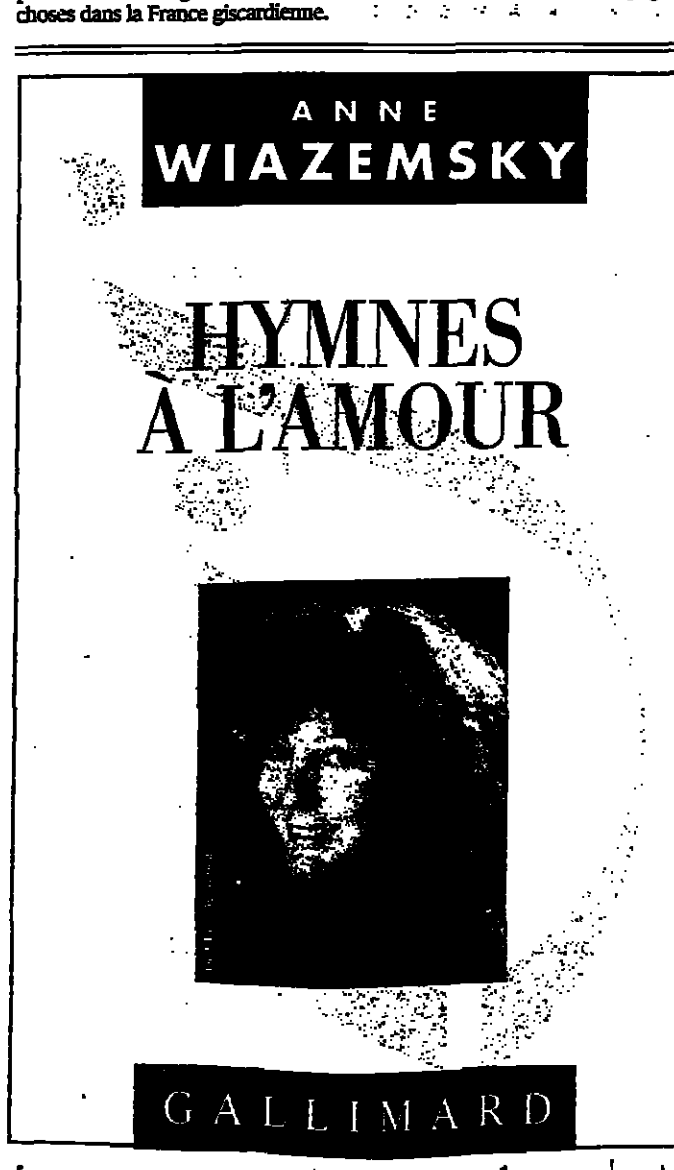
Fidélité, surtout, à une idée dont ce militant internationaliste a découvert en prison qu'elle lui était depuis longtemps chevillée au corps : celle de nation. Sa *« honte d'être français »* – après les guerres coloniales, l'Indochine, l'Algérie –, il ne s'était pas rendu compte, l'inconscient, qu'elle lui venait d'un ardent désir refoulé d'être fier de son pays. Pour qui n'a pas lu ou gardé en mémoire les pages éclairantes de *Que vive la République* (1), la nation telle qu'il l'évoque ici garde des contours mal définis, se résumant à l'expression *« la nation républicaine »* – meilleur remède, dit-il, au nationalisme –, sans trop s'attarder à établir la distinction entre l'attachement barrésien à la *« terre »* de la patrie et la passion jacobine émancipatrice, héritière de la Révolution. Comme si ça allait de soi. C'est peut-être dommage parce que les pages consacrées à une Europe gaullienne des nations, opposée à celle des économies, sont parmi les plus convaincantes du livre.

Vient mai 1981. Méprisant la ruée sur les postes gratifiants et bien gratifiés, il accepte le plus ingrat, qui lui semble le plus utile : celui de chargé de mission à l'Elysée. Si ce n'est pas l'imagination au pouvoir, c'est au moins l'imagination dans les coulisses du pouvoir. Ce sera surtout, juge-t-il aujourd'hui, un couac retentissant. Il découvre, chez l'homme qu'il assiste, ce qu'il hait le plus : le goût du pouvoir pour le pouvoir, son exercice avec la durée pour seule ambition. Il espérait voir la France redevenir, *« avec les héritiers de 89 et de 93, l'embêteuse du monde »*. Il voit *« Victor Hugo au service de la Bourse »*.

Certains liront ce livre comme une brillante galerie de portraits. Celui de Che Guevara, entre autres, est décapant et salutaire : le Che sans légende, tel qu'en lui-même enfin... Mais en rester là, c'est manquer l'essentiel. Les caractères ne sont évoqués que pour cerner les actions. Qu'il s'agisse des années Castro ou des années Mitterrand, c'est d'un bilan – amer – de la fin du siècle qu'il s'agit. Amer ? De tant de désenchantement se dégage pourtant une ultime fidélité.

(1) Odile Jacob, 1988.
★ **François Maspero a été l'éditeur du premier livre de Régis Debray intitulé : *Révolution dans la révolution* (1967).**

▶ Lire la suite page IX



Les « grâces » de Macedonio Fernandez

Derrière l'apparent désordre qui anime les écrits de ce poète-métaphysicien frémit un germe d'universalité

CAHIERS DE TOUT ET DE RIEN
de Macedonio Fernandez.
Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Silvia Baron Supervielle
et Marianne Millon,
José Corti, « Ibériques »,
132 p., 100 F.
ADRIANA BUENOS AIRES
de Macedonio Fernandez.
Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Marianne Millon,
José Corti, « Ibériques »,
314 p., 130 F.

Freud parachevait une nouvelle carte de l'âme ; Valéry cherchait à fixer les lois de la sensibilité ; Proust entreprenait son voyage vers le temps perdu ; Joyce jouait à être Adam distribuant leur nom véritable aux choses. Kafka, sur un ton mi-tragique mi-comique, prophétisait les cauchemars du siècle, etc. Et là-bas, de l'autre côté du jour, en Argentine, dans une pension de Buenos Aires ou de la pampa – la plaine des plaines dont seule l'imagination et le souvenir perçoivent l'immensité que le regard ne réussit pas à embraser –, un avocat, Macedonio Fernandez, qui a renoncé à exercer sa profession, consacre tout son temps à la spéculation pure, à la littérature – et à l'amitié.

Il écrivait sans cesse, mais il abandonnait derrière lui, dans les chambres de fortune où il avait séjourné, des tas de feuillets noircis, sous prétexte que l'esprit humain est condamné à découvrir, oublier et redécouvrir les mêmes réponses pour les mêmes interrogations. Macedonio soutenait que tout un chacun peut arriver par ses propres moyens à déceler le sens de l'univers, à condition de parcourir les dédales que l'intelligence lui propose pour le bonheur de les parcourir. Et l'on peut dire qu'il a moins imité les ouvrages – au reste, peu nombreux – qu'il avait lus, qu'il n'a réinventé la pensée de Schopenhauer et de l'Inde, ou l'idéalisme transcendantal de Berkeley : la première phrase de son « autobiographie » – *« L'Univers ou la Réalité et moi naquîmes le 1er juin 1874... »* –, n'est-elle pas un hommage à la philosophie de ce dernier ?

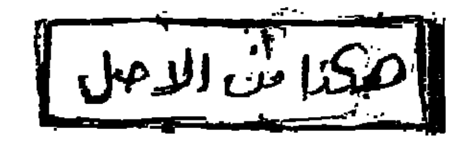
Poète ou romancier ? Romancier ou humoriste ? Humoriste ou métaphysicien ? *« Le plus grand métaphysicien du rio de la Plata »*, décréta une voix autorisée, celle d'Ezequiel Martinez Estrada. *« Le seul... et le dernier »*, ajoutèrent certains, corroborant, non sans ironie, le jugement. Au vrai, Macedonio est tour à tour l'un ou l'autre : il lui semblait vain de vouloir s'enfermer dans un genre, et vain de vouloir enfermer dans un livre ce qui est dérive, conflit entre le « moi » et la « personne » – l'inconscient n'étant pour lui que l'hostilité des autres « moi », spoliés au bénéfice du moi social, détenteur de papiers d'identité.

Hector Bianciotti

Aussi, il se refusait à publier ses écrits – hormis, à la demande de ses amis, quelques miettes d'une oeuvre qui, peu à peu reconstituée, allait compter, au lendemain de sa mort, une dizaine de volumes. On songe au mot de Michaux : *« Si tu traces une route, attention, tu auras du mal à revenir à l'étendue. »*

Si n'être pas quelqu'un pour les autres est proprement impossible, il n'en reste pas moins que la réticence du poète-métaphysicien à publier – à *« paraître »* – a fait de lui, plus qu'un créateur, une sorte de *« vénérable »* pour lequel la vraie culture est différente des connaissances livresques, et commence avec l'oubli ; et qui, comme Pascal, croyait que *« toute notre dignité consiste en la pensée »*.

▶ Lire la suite page III



le feuilleton

de Pierre Lepape

L'ÉTRANGLEUR
(El Estrangulador)
de Manuel Vazquez Montalban.
Traduit de l'espagnol par Bernard Cohen,
Seuil, 268 p., 120 F.

AU SOUVENIR DE DARDÉ
(Recordando a Dardé)
de Manuel Vazquez Montalban.
Traduit par Georges Tyras,
Christian Bourgois, 166 p., 95 F.

Portrait de l'artiste en mythomane

Montalban soumet son propre succès au feu critique de ses sarcasmes. Il se déchire de ses traits d'ironie, et se réserve ses aphorismes les plus allègrement meurtriers

Il y a quelques années, un éditeur, le Cercle d'art, a entrepris de publier le catalogue raisonné des œuvres du grand peintre catalan Antoni Tápies. Enorme travail de recension, plus de cinq mille dessins, aquarelles, peintures et sculptures, facilité néanmoins par l'attitude de l'artiste : dès 1949, alors qu'il n'était encore qu'un jeune peintre inconnu de vingt-six ans, Tápies avait pris l'habitude de photographier et de répertorier sa production. Comme pour donner un coup de main à ses futurs historiens ; comme si le débutant était déjà habité par la certitude de l'« œuvre » qu'il n'allait pas manquer de construire et de développer.

Cette anticipation orgueilleuse et optimiste est plutôt rare. En général, l'œuvre est une illusion rétrospective. On fait un livre ou un tableau, puis un autre, puis un troisième, etc ; au bout de quinze ans, de vingt ans ou de trente, on se retourne et l'on décerne un brevet d'unité à cette accumulation hétéroclite de toiles ou de volumes : « mon œuvre », comme on dit : ma vie. Un vague principe de classement. Balzac lui-même écrivit longtemps avant d'avoir l'idée de donner à ses romans divers une existence organique, *La Comédie humaine*.

Manuel Vazquez Montalban écrit des livres depuis plus de trente ans, depuis qu'en 1963 il a connu les prisons de Franco ; il avait vingt-quatre ans. Dès lors, il n'a plus arrêté, accumulant les essais, les poèmes, les romans, les articles, les livres de cuisine, les études ethnographiques, les analyses politiques, les nouvelles, les portraits au vitriol. Se conformant au modèle de l'« écrivain complet » – comme on le dit d'un athlète –, il a écrit sur le sport aussi bien que sur la cuisine, sur la peinture de Gauguin, sur la chanson catalane, sur la Movida, la guerre du Golfe, la famille royale espagnole ou sur l'éventrement de Barcelone, sa ville, au nom de la modernité olympique. Dans le seul domaine romanesque, il s'est également efforcé de multiplier les genres et les approches, de la science-fiction au roman policier, de la sotie érotique à la fresque historique et de l'enquête sociologique à la méditation intime sur la mémoire et sur l'identité.

Au bout, provisoire, de cette course folle, *L'Etrangleur*. Comme si, pour la première fois, l'écrivain Vazquez Montalban prenait le temps de souffler et de jeter un coup d'œil appuyé sur le chemin parcouru ; comme s'il consentait enfin à regarder, avec l'ironie qui est la sienne, cet immense tas de phrases, de lieux, de pensées et de personnages que les critiques nomment son œuvre. Chez un écrivain plus naïf ou plus complaisant, cela aurait pu s'appeler *Mémoires littéraires* ou *Ce que je crois* ou *Mes livres et moi*. Chez Montalban, qui se méfie comme de la peste des pièges de ce langage qu'on dit « simple », « direct », « franc » pour mieux en dissimuler les ressorts et les arrière-pensées, cela prend la forme d'un roman.

Mais ce recours à la fiction ne suffit pas encore à déjouer les trompeuses séductions du réalisme. Montalban n'invente pas l'histoire d'un écrivain, mais celle d'un fou. Le fou prétend s'appeler Albert DeSalvo et être l'étrangleur de Boston. Enfermé dans un asile-prison, il raconte, dans la première partie du livre comment il a trucidé trente-sept personnes, à commencer par ses parents, son épouse, ses deux enfants, son psychiatre, quelques-uns de ses professeurs, sa voisine du dessus pourvue de si jolies jambes, ainsi et surtout qu'Alma, le seul véritable amour de sa vie, si semblable à la Danaé du tableau de Klimt, cette jeune femme Arts déco aux cheveux rouges, au sein (gauche) triomphant et dont le plaisir, évidemment masturbatoire, jaillit comme une gerbe d'or.

Masturbation mentale et esthétique aussi que celle de cet homme muré dans le sépulcre d'une infirmerie pénitentiaire depuis de longues années et ne peuplant son imaginaire de personnages vivants que pour mieux concocter des façons de les faire mourir et des justifications pour accomplir ses crimes. Mais, à dire vrai, l'étrangleur n'invente rien. On n'a plus rien de nos jours à inventer dans l'art de tuer, ni dans celui de trouver de bonnes raisons pour le faire. Il suffit de puiser, comme un auteur de romans policiers, dans les pages des journaux, dans les discours des hommes politiques, dans les déclarations des économistes qui programment, une petite larme de compassion au coin de l'œil, le cours des emplois supprimés, des enfances prostituées, des régions condamnées. L'étrangleur est fou, c'est un fait ; *mais lui, au moins, n'a en réalité tué personne. Il n'est* qu'un simulateur, un mythomane, un pauvre homme claquemuré dans ses fantasmes. Peut-on en dire autant des personnes réelles qui s'agitent autour de lui, de ceux qui décident de ce qui est raisonnable et de ce qui ne l'est pas ?

Dans la seconde partie du livre, l'étrangleur, menacé d'une normalisation de sa pensée, d'une lobotomisation, se résigne à adopter, au moins extérieurement, le point de vue de ses geôliers. Il n'est pas DeSalvo, le monstre de Boston, mais Cerrato, le mythomane de Barcelone – Boston, Barcelone, simple question de rime. Il n'est plus un dément assassin, tout juste un faux : un faux criminel doté d'un faux savoir et de fausses raisons, sans aucune force de subversion. Une sorte de romancier à succès, de produit standard de l'industrie éditoriale de la méchanceté et du cynisme ; industrie qui n'est jamais aussi florissante que lorsqu'elle agrémente ses produits grand public d'un soupçon de cuistrerie littéraire destiné à flatter la distinction des amateurs éclairés.

Comme le dit l'éditeur d'Albert Cerrato : *« Je cherche un best-seller qui n'en ait pas l'air, et qui puisse passer de l'épreuve prétextuelle d'un premier tirage d'un million de fascicules avant de finir en édition super-limitée pour linguistes et bibliophiles, avec la garantie de variante possible dans les codes uniquement accessibles aux esprits choisis. Sur ce plan, l'électroménager a ouvert la voie : les réfrigérateurs standard de Westinghouse, sur commande, peuvent être équipés d'un compartiment pour caviar d'escargot, qui n'est à la portée que des bourses et des palais les plus exclusifs. »*

C'est son propre succès que Montalban soumet au feu critique de ses sarcasmes. Son succès populaire qui place régulièrement ses romans avec Pepe Carvalho en tête des meilleures ventes en Espagne – et désormais dans le monde entier. Mais aussi l'accueil enthousiaste que connaissent ces mêmes romans – et les autres – auprès des *« palais les plus exclusifs »* parce qu'ils y rencontrent – et y rencontreront encore dans *L'Etrangleur* – les traces divines de leur propre culture, de la dialectique marxiste aux poèmes de T. S. Eliot, et des méditations sur la décadence viennoise à la fin du siècle dernier à de vagues bouffées sentimentalo-sociales à propos du tango argentin.

Montalban interroge donc son œuvre d'étrangleur mythomane, ou, si l'on préfère, d'écrivain à vocation subversive. Son livre porte d'ailleurs en dédicace : *« A mes victimes »*, et l'on retrouvera en effet dans ce dernier roman bien des personnages qui hantaient les autres. C'est peu de dire qu'il se malmène. Il se déchire de ses traits d'ironie ; il se désosse au scalpel de sa lucidité et se réserve ses aphorismes les plus allègrement meurtriers. Il voulait provoquer, choquer afin de mettre à nu le mensonge des apparences, le discours lénifiant de la dictature ou celui, narcotique, de la « transition démocratique » et de la Pax americana. Il avait mis ses forces, son imagination, son savoir et son talent à inventer des formes de narration dont le principe central, la violence du sarcasme, paraissait garantir contre les tentatives de récupération. Il se retrouve écrivain choyé, fêté, confortable, parfaitement assimilé. Pour peu, le porte-parole délicieux de tout ce qu'il exècre et de tout ce qu'il combat. Que peut un écrivain ? Il existe quelques grands livres, pas nombreux, les doigts d'une main, sur la question. Et *L'Etrangleur* restera l'un de ceux-là.

A ce livre-bilan, à ce grand orchestre de l'humour noir et de la raison critique, il est heureux de pouvoir confronter un petit livre, le premier roman qu'écrivit Montalban, en 1965, *Au souvenir de Dardé*. Roman de la semi-clandestinité franquiste encore, où les choses, pour être autorisées à se dire, doivent être écrites à demi-mots ; où les inventions de la forme sont chargées d'indiquer et de masquer tout à la fois les révolutions du contenu. Mais *Au souvenir de Dardé* est déjà beaucoup plus qu'un exercice de ruse bien maîtrisé ; beaucoup plus qu'un vigoureux coup de peinture donné à cette littérature réaliste dont Montalban, par éthique, n'a jamais voulu complètement se séparer. A travers ce récit qui cultive les ambiguïtés – mais en montrant les ficelles dont elles sont faites –, qui joue du drame paysan et de la science-fiction, qui mêle la poésie savante et la chanson populaire, la description sociologique et le croquis d'humour, s'affirment à la fois l'originalité d'un regard et – déjà – cette certitude (cette illusion ?) qu'un écrivain n'est pas là pour amuser la galerie.

★ Paraît, également aux éditions Christian Bourgois, une anthologie des recettes de cuisine disséminées dans les romans de Vazquez Montalban : *Les Recettes de Carvalho* (370 p., 140 F). Actes Sud publie dans la collection « Voir et dire » la traduction par Christian Caujolle d'un texte écrit en catalan par Manuel Vazquez Montalban, *Les Travaux et les jours* ; un essai-reportage de l'écrivain sur les ouvriers de Barcelone, illustré de photos de Michel Vandeneckoudt.

version originale

Mikhaïl Veller, le trublion des lettres russes

Le vif succès de ce nouvelliste à la plume caustique intrigue. Ni dissident, ni auteur à message, dans un pays où la littérature est porteuse de valeurs, lui a choisi de s'amuser

A peine édités, les livres de Mikhaïl Veller disparaissent des kiosques. L'engouement du public est général. Certains critiques le voient déjà en auteur à succès, d'autres s'interrogent sur les origines de sa réussite et sur la diversité de son lectorat. Mais qui est donc ce Mikhaïl Veller dont les livres s'arrachent ? Un écrivain russe contemporain (né en 1948) qui vit actuellement en Estonie, à Tallinn. Non encore traduit en France (1), sélectionné pour l'édition 1995 du Booker Prize russe (2), il a défrayé la chronique, en Russie, pour la publication de son roman *Les Aventures du major Zviaguine* (Lan, Saint-Pétersbourg, 1995).

Il ne s'agit ni d'un écrivain à scandale ni d'un nouveau dissident. Mais Mikhaïl Veller bouscule la littérature. Doté de qualités littéraires certaines (*Le Canif de Serioja Dovlatov*, Znamia, *Les Légendes de la perspective Nevski*, Lan, Saint-Pétersbourg, 1995), il se complaît dans des sujets légers. Or, en Russie, comme le soulignait le poète Evgueni Evtouchenko, *« un écrivain est plus qu'un écrivain »*. C'est un humaniste et, jusqu'à la perestroïka, c'était aussi un homme du pouvoir qui se devait d'assumer son rôle social. Autrement dit, la littérature russe est porteuse de valeurs morales et Mikhaïl Veller s'amuse ! Voilà pourquoi Veller dérange. Il n'est pas un ingénieur de l'âme, ni un auteur à message, mais simplement un écrivain.

Il rit de tout : de la vanité, de la corruption, de la petitesse de tout un chacun. De la prostitution à l'Holocauste, son inclination pour l'humour l'amène à traiter des sujets les plus graves avec légèreté : *« Des Allemands de l'Ouest* [investisseurs] *sont arrivés, ils ont reniflé l'usine à gaz, grogné, un surtout, qui déjà pendant la guerre s'occupait du gaz des camps, celui-là, après avoir reniflé plus que tous, déclara qu'il était impossible de vivre ici, impossible de respirer ça, et que, s'ils voulaient qu'on travaille, qu'ils nous créent un lieu d'habitation à cinq kilomètres au moins du combinat, et que dans cette baraque, à un demi-kilomètre des cheminées, ils installent les condamnés à mort pour crime contre l'humanité. »* (« Marina », nouvelle du recueil *Les Légendes de la perspective Nevski*.)

Caustique, il joue avec ses personnages, dont certains sont d'ailleurs de moralité douteuse. L'image d'Epinal du médecin militaire – que Veller connaît bien puisque c'était la profession de son père – disparaît avec le major Zviaguine. S'étant donné pour mission de nettoyer la Terre du mal, en faisant justice lui-même, le major met ses compétences médicales au service du meurtre. Habile et efficace, Zviaguine soigne son travail. Dans une description imagée, Veller réduit l'assassinat à un acte médical, comme s'il voulait en gommer l'immoralité : *« Il râla dans un murmure, devint vitreux, rejeta sa langue et flancha. »* Et ce voile jeté sur l'immoralité lui permet de raconter plus librement la vie, avec tout ce qu'elle porte d'horreur et de perversité, comme la bonne conscience du major Zviaguine. Malgré l'impopularité de ses victimes, notamment un ancien criminel du KGB, le major laisse derrière lui un singulier malaise.

De même, dans *Les Légendes de la perspective Nevski*, le propos de Veller est sans équivoque. Il ne porte pas de jugement sur la société contemporaine, il la décrit, telle qu'elle est. Ancien étudiant à la Philfac (université de philologie et de littérature) de Leningrad, ayant pratiqué toutes sortes de métiers dans sa jeunesse, ses nouvelles couvrent un large panorama du quotidien russe à travers les lieux symboliques qui ont fait la réputation de la célèbre perspective Nevski. Des appartements communautaires (« La Tête ») au Musée de l'Ermitage (« L'armurier Tarasiouk ») en passant par la Neva, ce recueil de nouvelles est une véritable visite guidée de Saint-Pétersbourg. Veller sort du circuit touristique bien sûr. Il passe tout de même par l'Hôtel Europa mais aussi par l'institut de médecine, la Philfac, l'Hôpital du 25-Octobre, la « grande maison » (siège local du KGB)... Et si l'image qu'il donne de Saint-Pétersbourg et de sa banlieue passe par le prisme de la fiction, elle colle à la réalité. Tant et si bien que le lecteur est vite pris au piège dans un scénario complexe et très détaillé, où la similitude entre les héros et des personnes ayant réellement existé est flagrante. La confusion est totale. Veller pousse même le jeu jusqu'à conserver le nom des personnalités dont il crée les légendes. Ainsi en est-il de la légende du camarade Romanov, premier secrétaire du comité régional du parti à Leningrad, qui tenta d'emprunter à l'Ermitage le service de son homonyme, le tsar Nikolaï II (de la dynastie des Romanov), pour le mariage de sa fille (« L'armurier Tarasiouk»).

Mikhaïl Iossifovitch Veller.
Né en 1948, il vit actuellement à Tallinn, en Estonie. Après avoir étudié à l'université de philologie et de littérature de Leningrad, il y exerça toutes sortes de métiers : notamment assistant au Musée de l'athéisme et journaliste pour l'entreprise Skorokhod. L'été 1978, *Leningradskaïa Pravda* publia une petite nouvelle « Siostram po siorgam » (« A chaque sœur ses boucles d'oreilles »). Son premier recueil *Khotchou byt dvornikom* (« Je veux être concierge ») sera édité à Tallinn en 1983, où il s'est installé en 1979. Depuis, il a écrit une vingtaine d'œuvres, dont *Razbivatel Serdets* (« Le tombeur »), *Prikloutchenia Majora Zviaguina* (« Les aventures du major Zviaguine »), *Legendy Nievskovo Prospekta* (« Légendes de la perspective Nevski »), *Khotchou v Parij* (« Je veux voir Paris »)... Ses livres ont déjà été traduits en estonien, italien et danois.

Quand Veller frise l'indécence, c'est encore le parti-pris de la réalité. Sur l'antisémitisme, inséparable de l'histoire de la Russie et de l'URSS, ses anecdotes ont des accents d'humour noir. Après avoir expliqué tout uniment que la tradition commerciale [soviétique] privilégie les matières premières, Veller note qu'*« un juif s'échange contre trois sacs de blé canadien : tel est le rapport international des quotas de l'émigration avec les livraisons de denrées alimentaires »*. Ironique et incisif, il commente : *« Le monde du capital s'enrichit par des transactions inégales avec la patrie du socialisme »* (« L'armurier Tarasiouk »). Les différents aspects de la question juive en Russie sont régulièrement abordés dans ses nouvelles. Ainsi il raconte comment Tarasiouk, qui immigrera à Vienne, achète sa nationalité juive au Café Saïgon, qui fut le haut lieu de la bohème pétersbourgeoise, dans les années 70. Ou encore comment Efim, qui voulait s'initier aux sports de combat pour se défendre de l'antisémitisme ordinaire, se fit casser le nez par l'entraîneur de boxe, qui ne voulait pas de lui dans son club. Caricature ambulante, le pauvre Efim se promènera désormais avec un marteau dans sa sacoche (*« La légende d'Efim Blaïllchipe »*). Pour mieux illustrer dysfonctionnements et paradoxes, Veller intègre l'irrationnel à la vie quotidienne. Il suit une logique propre à la culture soviétique, qui fait cohabiter en permanence deux univers foncièrement différents : le discours et la réalité. Provoquant des situations particulièrement drôles ou dramatiques. Ainsi dans le recueil de nouvelles *Je veux voir Paris* (Lan, Saint-Pétersbourg, 1995), du centaure à l'ouvrier Korenkov, les héros appartiennent pleinement à la société civile. Parce que *« tous sont égaux »* et que *« l'enseignement est obligatoire »*, le centaure doit aller à l'école mais il y entrera seulement grâce au « piston » et à condition de ne pas remuer la queue pendant la promenade ni dormir avec ses sabots. Il sera professeur. Puis participera aux travaux d'été au kolkhoze, où on l'inscrira deux fois : *« homme et cheval »*. La situation cocasse se transforme alors en drame, le pauvre centaure devant bien sûr travailler comme un cheval et manger comme un homme (« Le centaure »).

Essentiellement nouvelliste, Mikhaïl Veller excelle dans les très courtes distances. D'une grande simplicité apparente, son écriture est particulièrement dense. Chaque paragraphe, voire chaque phrase, décrit une facette de la vie en ex-URSS. Les allusions, les références culturelles abondent. Elles se glissent dans le paysage et offrent discrètement plusieurs niveaux de lecture. Veller jongle avec les tons, les genres, les mots. En clin d'œil à Nicolas Gogol, les noms de famille qu'il invente sont parfois l'occasion de jeu de mots.

Par une composition très efficace, il plonge le lecteur à un rythme effréné jusqu'au cœur du récit. Ainsi dans la nouvelle « Je veux voir Paris », (du recueil du même nom, Lan, Saint-Pétersbourg, 1995), à partir d'une idée générale abordée tranquillement, il présente son héros en une série d'énumérations étourdissantes. Puis, en alternant les phrases très courtes et très longues, tous les éléments se succèdent à une vitesse vertigineuse. Dans les plus longues nouvelles, il joue ce procédé de narration en boucle. Et maintient le lecteur en haleine. Attaché aux personnages curieux, intrigants, invraisemblables, le lecteur, inquiet de leur sort, croit voir arriver la chute quand il ne s'agit que d'une impasse : le scénario bifurque. Veller rompt toute logique apparente et joue de la douche écossaise, sans s'essouffler, jusqu'à la fin. Brutalement, il clôt le récit, avec une dernière touche d'humour ou une once de philosophie.

Anne Rodier

(1) A l'exception de « La danse du sabre » (nouvelle extraite des *Légendes de la perspective Nevski*) publiée par la revue *LRS*, n° 18.
(2) Mikhaïl Veller fut nommé pour la 4e édition du Booker Prize russe pour son roman *Le Canif de Serioja Dovlatov*.

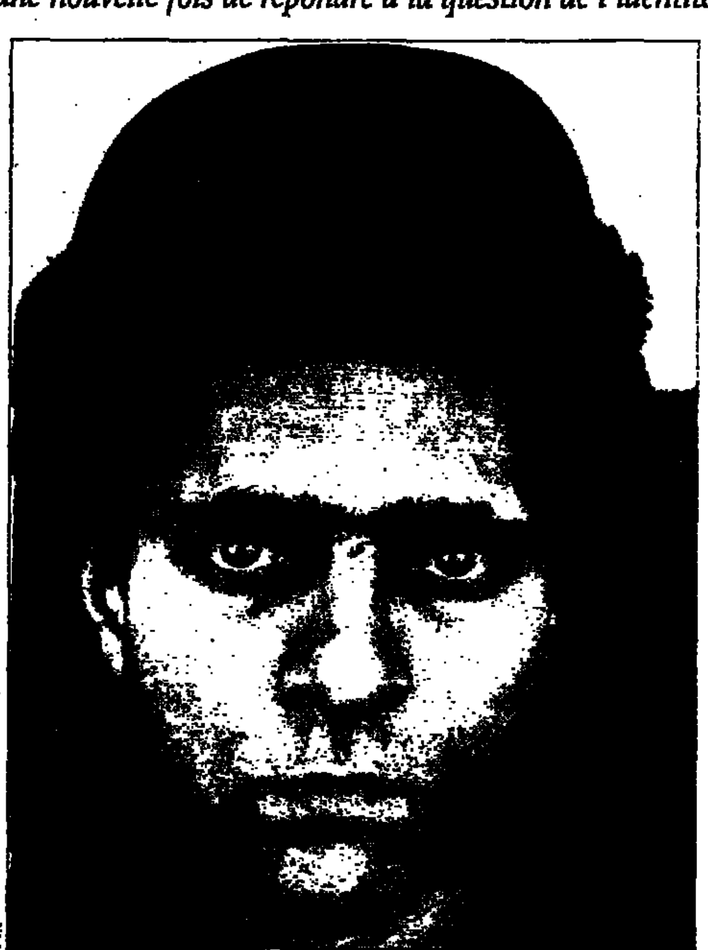
Hanif Kureishi, de nulle part

Trop anglais pour les Pakistanais trop pakistanais pour les Anglais. Autour de ce paradoxe permanent, le romancier et scénariste tente une nouvelle fois de répondre à la question de l'identité

BLACK ALBUM
d'Hanif Kureishi.
Traduit de l'anglais
par Géraldine Koff d'Amico,
éd. Christian Bourgois,
372 p., 150 F.

Depuis *Le Signe de l'arc-en-ciel*, son premier texte ouvertement autobiographique, en passant par *My Beautiful Laundrette* et *Sammy et Rosie s'envoient en l'air*, ses deux scénarios adaptés au cinéma par Stephen Frears, jusqu'au *Bouddha de banlieue*, son premier roman, le travail d'Hanif Kureishi ressemble à un long parcours de Sisyphe, tentant de répondre à chaque fois sans succès à la question : qui suis-je ? Une question complexe lorsqu'on est un fils d'immigrés pakistanais, tiraillé entre le respect des traditions familiales et la fascination pour une société anglaise qui vous attire et vous rejette en même temps, porteuse de valeurs à la fois cosmopolites et racistes. Hanif Kureishi n'a jamais cessé de se débattre dans ce paradoxe permanent, trop anglais pour des Pakistanais, pas assez anglais pour ses camarades de classe, confronté en permanence aux mêmes questions d'appartenance et d'origine. *« Il n'y avait que des Blancs dans la banlieue où j'ai grandi. L'Angleterre était alors, en plein milieu des années 60, un pays clairement raciste. Le National Front était dans la rue, la plupart de mes amis appartenaient à des organisations d'extrême droite. L'immigration de masse, à la suite de la décolonisation, avait été la cause de cette vague de racisme. Je me faisais sans cesse traiter de « paki », et ce racisme environnant m'a d'autant plus pourri la vie que j'étais issu d'un milieu libéral, un père pakistanais et une mère anglaise qui s'entendaient très bien ensemble. Je suis retourné au Pakistan en 1983. L'islamisation avait déjà commencé, et elle était déjà perçue comme un pas en arrière. On me regardait là-bas comme un Occidental et, dans cette société fondée sur le Coran, je me sentais tout simplement anglais. Je ne me suis jamais senti aussi anglais qu'à ce moment-là. »*

Pour échapper à ces mêmes contradictions, Shahid, le personnage principal de *Black Album*, le deuxième roman d'Hanif Kureishi, ne rêve que d'une chose : être raciste et ressembler enfin à ses camarades, proches du Front national anglais, et écumer comme eux le dimanche les stades de Millwall ou de Sunderland en scandant des slogans racistes. L'utopie de Shahid consiste à porter un blouson noir et à taper sur tout ce qui est basané. La réalité ne le situe pourtant nulle part. Ni chez Riaz et Chad, ses camarades d'université, comme lui d'origine pakistanaise, mais ralliés à un islam de plus en plus intégriste, au moment même où viennent de sortir *Les Versets sataniques*, ni chez Deedee, son professeur de lettres à l'université, à la fois son mentor et sa maîtresse, dont les valeurs marxistes s'écroulent au moment même où se déroule l'histoire, en 1989, avec la chute du mur de Berlin. Encore moins du côté de son père et de Chili, son frère, fascinés par le libéralisme thatchérien, regardant ses tentatives de devenir romancier comme la dernière absurdité en date d'un fils incapable de saisir que l'argent constitue le seul moyen de surmonter le handicap représenté par sa couleur de peau.



PIK

« Je sais pas en quoi je crois, j'ecris pour trouver une réponse à cette question »

« Il est difficile de parler de l'intégrisme islamiste. C'est un phénomène que l'on rencontre beaucoup dans les collèges. Cela me fait penser au trotskisme en Angleterre dans les années 70. Tout le monde était trotskiste, mais ce n'est pas parce que toute votre classe est trotskiste que tout le pays l'est. La plupart des musulmans en Angleterre ne sont pas fondamentalistes. Les fondamentalistes m'intéressent à cause des Versets sataniques *et de la violence qui en a découlé. Le fondamentalisme s'explique par l'arrivée des musulmans en Occident. Celui-ci est plein de distractions, il y a beaucoup d'argent, et la sexualité est tellement débridée, comparé au Pakistan ou à n'importe quel pays du tiers-monde. Le fondamentalisme est un moyen de créer une barrière de sécurité, comme une punition que l'on s'inflige. C'est une contrainte, une manière de s'accrocher à son identité dans une société où vous pouvez être n'importe qui. En Angleterre, c'est un moyen de se distinguer, de ne pas être occidental. »*

Shahid a beau tout essayer, l'intégrisme, le marxisme, le capitalisme sauvage, il en arrive impitoyablement à constater l'impossibilité de se situer dans un camp. Son identité est aussi difficile à définir que celle de Prince, son idole, androgyne, aux préférences sexuelles changeantes, à la peau à la fois claire et sombre, dont les paroles sans substance, célébrant un hédonisme de façade, renvoient sans cesse à un monde aux valeurs de plus en plus floues. Le territoire de Shahid se circonscrit aux quelques mètres carrés de sa chambre d'étudiant, tapissée de livres de poches, où il écrit, tel un travailleur clandestin, l'histoire romancée de sa famille, au son de *Black Album*, l'album de Prince. Shahid se heurte à une double fatwa, celle lancée, entre autres, par Riaz et Chad contre Rushdie, et une fatwa de l'ombre, beaucoup plus subtile, où l'attrait du groupe et la volonté de s'assimiler priment sur l'individualité.

Tout se passe comme si, à l'inverse des rapports de force, les politiques, les théoriciens de la politique et les intégristes avaient peur à la fois du poète et de l'individu unique. Shahid ne sera le mouton d'aucun Panurge. Il demeure l'exact opposé de ces gamins agglomérés les uns aux autres dans ces soirées rave où l'emmène Deedee. A l'image des couples engagés dans les marathons de danse dans *On achève bien les chevaux*, des centaines de jeunes collés les uns contre les autres dansent jusqu'à épuisement au son d'une musique hurlante, comme si le simple fait d'être ensemble agissait comme une drogue bienveillante, alors que perdre la tête reste la seule réponse pertinente à opposer aux conservateurs et au thatchérisme.

« Beaucoup de personnes ne savaient plus en quoi croire après la chute du mur. D'ailleurs, je ne sais pas en quoi je crois, j'écris pour trouver une réponse à cette question. Il semblerait qu'aujourd'hui les gens soient passés de la politique à la politique du plaisir. J'ai milité pour le Parti travailliste durant toutes les années 80. Sans doute par goût des causes perdues. Il y avait beaucoup de racisme à l'intérieur du Parti travailliste. Nous faisions parfois du porte-à-porte, mais il était hors de question que j'y participe vu mon allure de métèque. Beaucoup de travaillistes étaient aussi contre Rushdie, car ils appuyaient le tiers-monde. Selon eux, Rushdie était un bourgeois qui n'avait pas le droit d'insulter les travailleurs. Cette attitude m'a beaucoup déstabilisé. La plupart de ces personnes étaient des enseignants qui soutenaient une version fasciste du tiers-monde alors qu'ils étaient des libéraux. »

Si *Black Album* est de loin le livre le plus achevé d'Hanif Kureishi, c'est parce qu'il renonce pour la première fois à répondre de manière certaine à cette question de l'identité qui pourtant le taraude, acceptant l'interchangeable, et le fait d'être un sac de nœuds dont les contradictions n'ont plus à être surmontées. Ce n'est pas un égotisme, pas un « privé » et encore moins un « moi » qui intéresse Kureishi. Loin du Parti travailliste anglais ou de la mosquée, la vraie biographie de Shahid s'incarne dans l'activité poétique. Il ne sera pas un garçon de son temps. Complètement étranger à l'effondrement des idéologies marquant la fin des années 80, son passé, son présent et son futur sont désormais tout entiers contenus dans son écriture. Au début de *Black Album*, Shahid réalise que l'un de ses professeurs s'est mis à bégayer depuis la chute du mur, avant de mûrir les mots que son oncle Asif, journaliste au Pakistan, ne cesse, faisant allusion à la colonisation anglaise, de lui répéter : *« Ils nous ont donné leur langue mais nous sommes les seuls à savoir l'utiliser. »* Cette langue est désormais le seul territoire sur lequel Shahid puisse durablement s'établir.

Samuel Blumenfeld

Les « grâces » de Macedonio Fernandez

Suite de la page I

Sa première traductrice, Silvia Baron Supervielle (1), avouait que Macedonio avait été pour elle, longtemps, un personnage de Borges. Borges, qui le considérait comme son maître, soutenait qu'essayer de le définir était une entreprise impossible. Aujourd'hui, c'est le *« disciple »* qui nous éclaire et enrichit notre lecture du *« maître »*.

Vers 1922, celui-ci conçut le projet d'écrire le dernier roman mauvais – *« S'il est mauvais, il ne sera pas le dernier »*, aurait dit Borges, – et, en même temps, le premier roman appartenant au *« genre du bon roman »*. Le premier : *« Une œuvre d'imagination débordant d'événements – à en faire éclater la reliure – si précipités qu'ils* [commencent] *dans le titre pour être sûrs de figurer dans le livre. »* Le second : un récit qui se fait en cachette du lecteur, par une succession de préfaces, qui soudain s'échappe dans la rue avec tous ses personnages, ou bien qui est écrit par ceux-ci, voire lu par les créatures d'un autre roman...

Ainsi sont-ils nés, *Adriana Buenos Aires*, parodie des romans-feuilletons, et *Musée du Roman de l'Eternelle* (2), nourri, quasiment, d'une vie purement *« linguistique »*, et qui est une manière de chef-d'œuvre. On peut être ébloui, mais également irrité par le côté « farce » de Macedonio ; par l'ingéniosité appliquée et les proverbes captieux du causeur : *« Plus on vit, plus il est probable que l'on soit mort tôt, parce qu'on a eu plus de temps »*... *« Il était tellement parfait qu'on ne remarquait pas d'autre erreur chez lui »*...

Mais, dans ses livres désordonnés, dans les digressions qui les composent, un germe d'universalité frémit toujours. Macedonio observe, par exemple, que l'art a horreur de l'authenticité, qu'il est né pour *« faire œuvre de conscience, non pour faire œuvre de vie »* ; que la métaphore *« authentifie ce qui est ressenti non par moi* [par le poète], *mais par l'autre »* ; que n'importe lequel de nos états d'âme *« peut être un souvenir d'avant notre naissance, et même « préconceptionnel »* ; que les plus joyeuses envolées de l'*Invitation à la valse*, de Weber, ou la cadence sombre de la *Marche funèbre*, de Chopin, entraînent un pareil sentiment de plaisir, alors qu'une musique évoque le bonheur, et l'autre la tristesse...

Si ces aperçus semblent peu de chose au lecteur, il ne doit pas oublier que la pensée ne peut se développer que dans les interstices, les lacunes d'un système d'affirmations catégoriques ; et que le penseur est celui qui – convaincu que plus on écrit, moins on pense – *« vit »* volontiers dans ces lacunes, où tout à coup un éclair trace les mots d'une question, telle celle-ci, étonnante et souveraine : *« Quand l'ombre de quelqu'un se projette sur le feu, qu'arrive-t-il à la poésie ? »*

Comment, si l'on accueille ces mots, si on les fait siens, ne pas sentir qu'ils nous rapprochent du lieu où ce que depuis toujours on a ardemment désiré se tient en attente ?

Il y a de ces *« grâces »*, chez Macedonio...

Hector Bianciotti

(1) *Elena Bellmort et autres textes*. José Corti, 1990

(2) Gallimard, « La Nouvelle Croix du Sud », 1993.

r o m a n s p o l i c i e r s

Fantômes vénitiens

LAGUNE MORTE
de Michael Dibdin.
Traduit de l'anglais par Pierre Guglielmina, Calmann-Lévy, 349 p., 110 F.

Un décor troublant. Venise, recroquevillée sous un voile de brume glacée, lugubre et fantomatique. Un détective en situation ambiguë. Aurelio Zen, de la police criminelle romaine, revient dans sa ville natale pour mener une enquête confidentielle sur la disparition d'un milliardaire américain. Une affaire étrange et insaisissable. Vieillard solitaire, Ivan Durridge, qui vivait sur une île fortifiée, semble s'être mystérieusement évanoui, un après-midi où la marée était si basse que la lagune tout entière se trouvait paralysée. Les *carabinieri* se perdaient encore en conjectures que le ministère de la défense s'empressait de leur retirer le dossier et d'étouffer l'affaire...

Cette nouvelle enquête du fameux détective cher à Michael Dibdin flotte, comme Venise l'hiver, dans une atmosphère envoûtante. L'auteur n'a certes rien perdu de cette réjouissante causticité qui a fait sa réputation quand il décrivait la Grande-Bretagne de Mme Thatcher (*Coups tordus*, 1993), les coulisses du Vatican (*Cabale*, Grand prix de littérature policière, 1994) ou la grande bourgeoisie italienne, décadente et corrompue (*Piège à rats*, 1995). C'est avec la même vachardise gourmande que ce citoyen britannique poursuit aujourd'hui son portrait au vitriol d'une Italie qu'il connaît parfaitement pour y avoir longtemps vécu. Mais sous la pression de l'actualité, le ton se fait plus grave. L'amateurisme joyeux de la *combinazione* a pris le masque inquiétant de la corruption généralisée et la décomposition politique ouvert le bal des vampires et des démagogues de tout poil.

Après des années d'absence, c'est une Venise en déclin que retrouve Aurelio Zen, ravagée par le chômage, inquiète de son avenir et prête à se lancer dans les pires aventures électorales. Sur fond de *palazzi désertés*, de murs décrépits et de canaux putrides, c'est contre une armée de fantômes qu'il est amené à se battre. Fantômes d'un carnaval sinistre qui s'attaquent, la nuit, à une vieille *contessa* qui semble sombrer dans la folie. Cadavre à demi décomposé, fiché debout dans l'île des morts, au sommet d'une colline d'ossements. Aventuriers à la pâle figure, brutalement surgis des ruines, clones de spectres à la chemise noire, nés sur d'autres ruines.

Entre mémoire douloureuse et futur incertain, ce sont enfin ses propres fantômes que Zen doit affronter. En revenant dans sa ville natale, hantée par le souvenir d'un père dont l'ombre s'est perdue, un demi-siècle plus tôt, quelque part sur le front russe, c'est à sa propre identité qu'il doit faire face. A la fin du livre, quand les fils de l'intrigue se seront dénoués, demeurent ainsi quelques-uns de ces mystères irréductibles qui distinguent les grands romans, policiers ou non.

Michel Abescat

● **ENIGMA**, de Robert Harris

Mars 1943. Tom Jericho, jeune et brillant mathématicien est rappelé à Bletchley Park, près de Cambridge. Jour et nuit, des hommes et des femmes y travaillent à décrypter les codes d'Enigma, le système de chiffrement utilisé par les nazis. L'ambiance est à la catastrophe. Les Allemands viennent de modifier le code utilisé par leurs sous-marins, les fameux U-Boote, que Jericho était parvenu une première fois à décrypter. C'est à nouveau tout le sort de la bataille de l'Atlantique nord qui est en jeu. Une course contre la montre s'engage, alors que la tâche de Jericho se trouve compliquée par le comportement mystérieux puis la disparition de la femme qu'il aime et que s'impose petit à petit l'évidence de la présence d'une taupe au sein même de l'équipe... Excellent roman d'action, *Enigma* vaut surtout par la qualité de son récit et l'habileté de sa construction. Par son personnage principal aussi, fascinant et magistralement rendu : Bletchley Park, usine éphémère où six mille personnes, réparties dans des « huttes » de bois bâties à la hâte, glaciales et inconfortables, traitaient chaque jour trois mille messages, un toutes les trente secondes. Jusqu'au moment où l'un d'entre eux était discrètement retiré de la circulation. Car, aussi paradoxal que cela puisse paraître, dans le domaine du renseignement, *« il peut arriver d'en savoir trop... »* (traduit de l'anglais par Natalie Zimmermann, Plon, 320 p., 125 F).

● **K... COMME KILLER**, de Sue Grafton

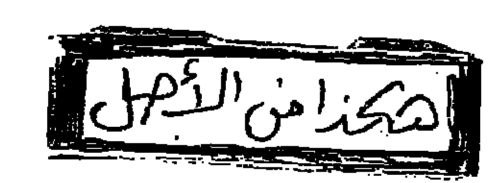
Son univers tient en quatre mots : *« La mort, le célibat, les revolvers et les fast-food. »* Elle roule dans une vieille VW aussi déglinguée que sa vie, s'habille de jeans et de pulls à col roulé et néglige systématiquement de remplir son frigo. Deux ans dans la police, deux *« mariages brefs entre vingt et trente ans »*, un métier de « mec » qui l'oblige à se battre pour exister, l'humour grinçant et distancié mais le « bon sens » très quotidien, Kinsey Millhone renouvelle avec bonheur la figure du « privé » et vaut à son auteur, Sue Grafton, un succès sans précédent, en partie fondé sur ce mélange subtil de marginalité dans le comportement et de conformisme dans le mode de pensée. Ses histoires, bien ancrées dans la réalité de l'Amérique de la *lower middle class*, se déclinent au fil d'un abécédaire aujourd'hui connu dans le monde entier. La dernière en date, *K... comme killer*, a pour objet une mort très mystérieuse : aucun moyen d'en déterminer la cause, aucun témoin, aucun suspect, aucun motif... Bien conduite, constamment relancée, cette nouvelle enquête est aussi l'occasion d'une belle confrontation entre Kinsey Millhone et une jeune fille victime de son indépendance, à laquelle elle va peu à peu s'identifier (traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Ben Zimet, Seuil « Policiers », 334 p., 99 F).

● **TOUS SANS EXCEPTION**, d'Enzo Russo

Il peut paraître étrange qu'au pays de la Mafia, de la Loge P2 et de l'opération « Mani pulite », le roman policier soit un genre si peu développé. Et qu'il fasse preuve d'autant de timidité par rapport à la réalité politique et sociale italienne. Aussi faut-il saluer la parution en français du dernier roman d'Enzo Russo, un des piliers du roman noir transalpin. Solidement construit, écrit d'une plume efficace, Tout sans exception raconte la guerre entre l'Etat italien et la Mafia à travers la confession d'un repenti, bras droit d'une étoile montante de Cosa Nostra. Au rythme de ses révélations, dans une atmosphère de paranoïa croissante, apparaissent les luttes entre familles mafieuses, les relations conflictuelles entre police et justice et, bien entendu, le pourrissement du système tout entier. Jusqu'à la révélation finale qui renverse brutalement la perspective et oblige à relire toute l'histoire sous un autre angle. Passionnant (traduit de l'italien par Sibylle Zavriew, Lattès, coll. « Suspense et Cie », 320 p., 129 F).

● **LA FILLE AUX YEUX DE BOTTICELLI**, d'Herbert Lieberman

Auteur du désormais classique *Nécropolis*, Herbert Lieberman raconte le duel entre le conservateur du Metropolitan de New York, qui veut organiser une vaste rétrospective Botticelli et un comte italien, tendance facho-psycho, qui, pour l'en empêcher, n'hésite pas à s'en prendre aux toiles. Habile, mais fabriqué et transparent, le livre sombre, dans sa deuxième partie, dans des effets grand-guignolesques qui lui ôtent une grande partie de sa crédibilité (traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Jean Esch, Seuil « Policiers », 400 p., 120 F).



La « Can Lit » arrive en France

Ils se sentent souvent mal aimés, c'est l'occasion de leur prouver le contraire : dix écrivains canadiens sont au rendez-vous des « belles étrangères »

Dix écrivains canadiens anglophones, certains déjà traduits avec succès, d'autres tout à fait inconnus chez nous, représentants de ce qu'on appelle là-bas la « Can Lit », sont en France jusqu'au 12 mai, invités aux rencontres des « Belles étrangères » qui, depuis dix ans, à l'invitation de la direction du livre du ministère de la culture, permettent de se familiariser avec des littératures mal connues, et de favoriser une politique de traductions. Des romanciers, un philosophe, un poète (peut-on dire une poète ?), habitant d'est en ouest, pour nous donner une idée de l'étendue de cet immense pays aussi large que le continent, mais où les maisons d'édition sont à peu près toutes à Toronto.

Ils se croient souvent mal aimés. Parce que les éditeurs français (et américains) les ont longtemps ignorés, réduisant le Canada à la seule littérature québécoise, donc francophone, les cantonnant dans des collections de nature, d'Indiens et d'ours blancs, ou bien les confondant avec les Américains des Etats-Unis. Mais les lecteurs, grâce aux traductions judicieuses, ont appris à connaître Mavis Gallant, Montréalaise de Paris, ou bien Michael Ondaatje, Margaret Atwood, Leonard Cohen, Mordechai Richler, Alice Munro, Thomas Findley, Nino Ricci (actuel président du PEN canadien), l'Indien (de l'Inde) Mistry, Robertson Davies. Et le Canada pourrait revendiquer aussi Nancy Huston, venue de Calgary à Paris pour écrire en français, ainsi que les étrangers « canadianisés », comme John Irving ou Josef Skvorecky. Mais qui se souvient que Marshall McLuhan, le père de la « Galaxie Gutenberg », était canadien ?

D'innombrables groupes ethniques n'ont cessé d'affluer, sans oublier les Chinois de Hongkong qui déboulent à Vancouver pour profiter, pendant qu'il est encore temps, d'un passeport britannique. Ce qui ne veut absolument pas dire que le Canadien se sente fidèle à la Couronne. « *La dernière reine ?* », interrogeait la semaine dernière avec impertinence le magazine *Maclean's*. Au fond, qu'est-ce qu'être canadien ? Le pays a changé si vite ; même les prêtres se font rares. Comme en témoigne l'histoire du pasteur anglican d'Ottawa qui a fait un procès au diocèse – dont les vues modernistes l'ont mené au chômage ! Il y a dix ans, dans un important article consacré au *Canada des anglophones* (1), John Saul écrivait : « *Après tout, le Canada est né d'un désir de ne pas être américain, du rejet des révolutions française et américaine.* » Quant aux Indiens, les « *natives* », comme on les appelle, le tiers-monde du Canada, ils dépérissent, annihilés, alcoolisés, parfois assimilés par le métissage. On trouve chez eux quelques rares auteurs qui parlent de la vie dans les réserves, tel le dramaturge Tomson Highway, le romancier Thomas King.

« *Est-ce qu'il y a des feuilles aux arbres à Paris ?* », demandent-ils tous. Ici on passe de la neige à Montréal aux inondations du Manitoba, et aux arbres en fleurs de l'île de Vancouver. Le printemps est en retard. « *Spring has sprung* » (« le printemps est là »), proclament pourtant les panonceaux des marchands de plantes, bientôt recouverts de cette neige qu'on n'attendait plus. Ils ont les accents les plus divers ; éparpillés dans un espace démesuré, plutôt isolés dans la nature, ils ne se sont pas forcément rencontrés ; et l'invitation qui leur est faite vient comme une reconnaissance. Elle a donné lieu aussi à quelques escarmouches assez violentes dans la presse, notamment à propos du brillant bouillant Mordechai Richler, qui estime avoir été « *snobé* », supprimé de la liste par l'ambassade du Canada – qui ne souhaitait pas le voir faire à Paris des déclarations anti-Québec intempestives. On dit que Margaret Atwood a refusé à cause des essais nucléaires, Ondaatje n'était pas libre à cause du film tiré de *L'Homme flambé*, Mavis Gallant s'était retirée, préférant, selon son éditeur, rester en dehors d'une chose « *trop chargée de politique* ». Alice Munro refuse de voyager.

Nicole Zand

Qu'est-ce qui différencie un écrivain canadien de ceux qui écrivent la même langue que lui ? Pour commencer à comprendre, nous avons suivi, d'est en ouest, la trace menant aux auteurs choisis.

Premier arrêt : Montréal. Il ne sera pas question, cette fois, des écrivains québécois qui doivent venir en France à l'automne. Bernard Pivot est passé par là pour préparer une émission sur la langue française qui pourrait passer début juin, au moment de la visite de M. Juppé. La question de l'indépendance reste partout sous-jacente, douloureuse pour tous, depuis le référendum qui a coupé la Belle Province en deux parties presque égales. Tous les journaux dissertaient sur les protestations rituelles de la communauté, au moment de la Pâque juive, à cause de l'absence dans les magasins des marchandises kacher étiquetées en anglais, contrevenant à la loi 101, qui interdit au Québec l'usage de l'anglais.

Ma première rencontre sera avec Neil Bissoondath, le Trinidadien qui a quitté Toronto, où se passent presque tous ses romans et qui est devenu plus québécois que bien des Québécois. Mais pas indépendantiste. La peau sombre, une mèche blanche, particulièrement élégant dans son allure et son élocution, il parle un français syntaxiquement parfait. « *Mes amis anglophones ne comprennent pas que j'adore le Québec au point d'aller vivre dans la ville de Québec. J'avais trouvé le déménagement à Montréal un peu difficile, surtout après Toronto, où j'ai passé seize ans et où tout le monde vit en harmonie, jusqu'à un certain point. A Montréal, les tensions sont plus vives. Ma femme est francophone, je suis anglophone, nous avions des amis des deux côtés et on a trouvé impossible de discuter des problèmes politiques, ou constitutionnels, et nous avons dû décider de ne plus aborder certains sujets. J'ai quitté Trinidad à l'âge de dix-huit ans, en 1973. Je savais déjà que je voulais être écrivain, que j'écrirais en anglais. La langue de naissance, c'est celle de votre âme.* »



LOUIS MONIER

Neil Bissoondath, illustration du multiculturalisme

Il a, comme il dit, « *une famille intéressante* ». Sa mère était la soeur de V. S. et de Shiva Naipaul. « *Le seul conseil que m'ait jamais donné Vido, c'était de venir au Canada, de n'aller ni aux Etats-Unis ni en Angleterre. A mon arrivée à Toronto, j'avais reçu une lettre de lui, une de ces lettres qu'on trouve dans les romans : il m'expliquait qu'il fallait me débarrasser des attitudes de Trinidad, que le monde s'ouvrait devant moi, et que c'était à moi de faire mon chemin. Je n'avais pas osé lui dire que j'écrivais... Je crois qu'il avait beaucoup souffert pour devenir écrivain. Mais il nous a montré le chemin.* »

Bissoondath a fait scandale l'an dernier en publiant un essai, *Le Marché aux illusions*. Il y dénonce la politique officielle fédérale du multiculturalisme. « *En arrivant ici, je n'ai pas eu envie de continuer à vivre comme dans le pays d'origine, on vient ici pour chercher une nouvelle vie. Quand j'expliquais à Toronto que je me sentais canadien, ce n'était pas acceptable à cause de la politique multiculturelle. Le multiculturalisme, c'est laisser chacun dans son ghetto, dans son groupe ethnique. La politique officielle veut "célébrer les différences". Ce qui revient à ne plus voir que les différences.*

» *On me traite de traître, de raciste, et même, à la télévision nationale, de "noix de coco", brun à l'extérieur, blanc à l'intérieur... Avec Charles Taylor, je sais qu'en gros nous sommes d'accord. Nous avons signé ensemble, il y a un mois, une lettre contre l'idée de la partition qui, au cas où le Québec deviendrait indépendant, couperait les parties anglophones du reste de la province, ce qui reviendrait à rejeter le Québec hors du Canada.* » Il conclut : « *Je reviens au roman maintenant. La politique m'intéresse, mais la littérature m'intéresse encore plus.* »

David Adams Richards habite Saint-John, Nouveau-Brunswick, dans le pays Maramichi, près de Moncton, la ville des Acadiens. (J'ai failli confondre avec Saint John's, l'ancien port de pêche de Terre-Neuve, où la morue a complètement disparu.) Une ville industrielle en crise, en grève contre le potentat local qui, des postes d'essence aux usines, règne sur la ville. Il aime la boxe, et aussi la pêche, la chasse, qui lui ont pendant longtemps permis de se nourrir. Il ne chasse plus. Il élève ses deux fils. Il écrit. « *Je n'avais jamais lu un livre avant quatorze ans et, pour Noël, un ami m'a donné* Oliver Twist. *Quand je l'ai terminé, je savais que je serais écrivain. En lisant Charles Dickens, en un sens, même s'ils étaient d'un autre siècle, je connaissais tout le monde dans le livre, Bill Sikes, Monks, Nancy. C'était fascinant. Après, j'ai énormément lu. Jack London, Edgar Allan Poe, puis Flaubert, Maupassant, Tolstoï, Hemingway, Fitzgerald, Emily Brontë, tout. Et j'ai commencé immédiatement à écrire.* »

Le succès est venu dès la première publication, *The Coming of Winter*, qui a même été traduit en russe. Il avait vingt et un ans. Le dernier, *Hope in The Desperate Hour*, qui vient de paraître, reconstitue des vies dont les chemins vont se croiser à la fin dans un conflit à propos de la terre : l'ancien chef d'une réserve Micmac qui va s'associer avec un businessman, Micmac lui aussi. « *J'aime Hardy, Poe, Joseph Conrad beaucoup. Je pense que le plus difficile est de montrer comment une époque entre en conflit avec une époque nouvelle. Je me sens une sensibilité rurale, très rurale, constamment confrontée à ce que serait un monde totalement urbanisé. En un sens, Dostoïevski, l'écrivain russe* (il dit Dostiveski), *a passé la plus grande partie de sa vie à Pétersbourg, Emily Brontë dans les Midlands. Tous les écrivains sont régionaux.* »

A Toronto, le Sri-Lankais Shyam Selvadurai habite une maison claire et ordonnée dans Parkdale, un quartier autrefois bourgeois qui s'est métissé. L'odeur du santal, le thé odorant servi avec des brownies, le chat Orlando, qu'il avait pris d'abord pour un mâle et qui, la réalité rejoignant la fiction de Virginia Woolf, s'est révélé être une chatte ! Il rit. Il parle avec l'accent chantant de l'Inde. Il est arrivé en 1984, avec ses parents fuyant les émeutes. « *Mon père est tamoul, ma mère cinghalaise. Il était champion de tennis et a même joué la Coupe Davis pour le Sri Lanka. Pour nous, grandir auprès d'un couple mixte était très intéressant. Nos parents nous avaient fait comprendre que le mélange des races produisait des enfants plus forts, plus beaux, plus intelligents. C'était un mariage d'amour, une sorte de conte de fées.* »

Autre conte de fées, son premier livre, l'an dernier, *Funny Boy*, qui lui a immédiatement apporté le succès. A vingt-neuf ans. « *C'est un roman en six nouvelles ; l'histoire d'un jeune garçon qui grandit au Sri Lanka entre 1977 et 1983 et qui découvre qu'il est "funny", gay. Il aime porter le sari et jouer avec les petites filles et va se rendre compte qu'il est différent, tandis que partout, autour de lui, c'est l'émeute.* » Le livre est sorti aux Etats-Unis chez Morrow. « *C'est une bonne année* », conclut-il. La France sera son premier voyage en Europe.

Un autocar jusqu'à Kitchener, la ville jumelle de Waterloo, à une centaine de kilomètres de Toronto, dans la belle campagne de l'Ontario, la région où se sont installés, dès 1784, des mennonites, ces fondamentalistes à la rigueur triste. C'est là qu'est la maison victorienne, près de l'étang encore gelé, de Jane Urquhart, décorée des dessins et peintures de son mari, Tony, qui enseigne les beaux-arts à l'université de Kingston. Une sorte d'harmonie chez cette admiratrice des soeurs Brontë (ses filles s'appellent Emily et Charlotte), qui ressemble à une Irlandaise et chez qui le romanesque sourd des éléments, l'eau, le vent, la foudre, la noyade. Elle vit près des lieux de ses romans. Découverte par Maurice Nadeau, elle reçut le Prix du meilleur livre étranger 1992, avec *Niagara* (en anglais : *The Whirlpool*, le tourbillon), une transposition de l'histoire de sa belle-mère, veuve d'un entrepreneur des pompes funèbres de Niagara Falls, qui reprend l'entreprise de son mari dans l'endroit du monde où il y a le plus de noyés, Niagara. Célébration de l'eau, invitation à tous les voyages, à toutes les morts, comme celle du marin qui, sur une côte du nord de l'Irlande, meurt dans les bras d'une jeune fille, dont toute la vie en sera changée. Ainsi commence *Away* (en français *La Tourbe et le Sable*), le dernier roman de Jane, sur la liste des best-sellers depuis des mois et qui a été choisi parmi les sept finalistes de l'important prix littéraire irlandais Impac qui doit être décerné le 22 mai.

Au fur et à mesure qu'on avance vers la Prairie, le Québec semble très loin. La densité des habitants devient plus faible. Winnipeg vous saisit d'abord par ses immenses étendues plates, désespérément plates. Blanches. A l'université du Manitoba, Carol Shields, Prix Pulitzer 1995 pour *La Mémoire des pierres* (plus d'un million d'exemplaires), enseigne la littérature. Mais peut-on enseigner ce qu'elle réussit avec une ébouriffante virtuosité et une fausse simplicité pour la fausse autobiographie de Daisy Goodwill-Flett (1905-1990) ? Les Inuits ne sont pas loin, et Carol tient à me montrer l'extraordinaire collection de sculptures inuits au Musée de Winnipeg. Avant que je poursuive ma route vers l'ouest, vers la Colombie-Britannique.

Là-bas, dans l'île de Vancouver, au sud de la ligne frontière avec les Etats-Unis, à sept heures de décalage avec le Nouveau-Brunswick, c'est déjà le printemps. Tout est vert et croule sous les fleurs à Victoria, paradis des retraités. C'est près de là que s'était réfugié Malcolm Lowry pour écrire *Au-dessous du volcan*. « *La plupart des Canadiens pensent que le Canada est un pays atlantique. Pour moi qui ai grandi ici, l'océan, c'est le Pacifique*, dit Jack Hodgins, qui est né là, petit-fils des pionniers et des défricheurs. *J'enseigne les mathématiques et l'anglais à l'université de Victoria, mais seulement un trimestre par an, et le reste du temps j'écris.* » Sur un rayon de sa bibliothèque, ses écrivains préférés : l'Américain Cormac McCarthy, à égalité avec la grande Alice Munro, et aussi l'Australien David Malouf. Un peu plus loin, des Irlandais, John McGahern, John Banville, William Trevor.

Sa voisine, à une vingtaine de kilomètres de là, Lorna Crozier, vient du Saskatchewan, la province qui a, dit-on, le plus grand taux de prêts de livres dans les bibliothèques. Elle se sent encore étrangère dans ce paradis « victorien » où elle est venue pour enseigner à l'université et où les amis se font rares. Elle est poète. Comme son mari, Patrick Lane. Elle vient d'une famille d'ouvriers. « *Mon père travaillait dans les champs de pétrole du Saskatchewan, un miracle qui a fait long feu. Et quand il a été vieux, au chômage, sans argent, il a acheté un taxi. Ma mère vendait les billets à la piscine et à la patinoire.* » A l'école, elle aimait la poésie : « *On étudiait les poètes anglais, Keats, Shelley, Wordsworth, et, tous les ans, Shakespeare.*

» *Personne ne nous parlait de poésie canadienne. Je ne pensais pas que je pouvais être poète. Un poète, pour moi, c'était anglais, masculin et mort. Mais pas quelqu'un de vivant, femme et dans le Saskatchewan ! Dans mon prochain livre, je reprends l'histoire de ma famille, les souvenirs de ma mère sur les "Dirty thirties", quand il n'a pas plu pendant toute une année, qu'il n'y avait plus de quoi nourrir le bétail et les chevaux, donc on ne pouvait pas atteler le buggie et elle ne pouvait pas aller à l'école. Vous imaginez, on dirait du Dickens, en plein XXe siècle ! Je ne sais pas si je rencontrerai des poètes en France : mais je n'ai jamais lu un poète français.* »

(1) « Le Monde des livres » du 6 novembre 1987.

Parmi les manifestations

Hommage à Robertson Davies (Opéra-Bastille, vendredi 3 mai à 18 h 30) ; Carol Shields et Jane Urquhart (librairie Nouveau Quartier Latin, 78, bd Saint-Michel, vendredi 3 à 17 heures) ; Autour de la nouvelle, avec Timothy Findley, Jack Hodgins, Shyam Selvadurai, Jean-Noël Blanc, Michèle Gazier (Hôtel de Massa, lundi 6 mai à 19 heures) ; Lorna Crozier et Jane Urquhart (Maison de la poésie, mardi 7 à 20 h 30) ; *L'identité culturelle : Neil Bissoondath, John Saul*, Charles Taylor (The Abbey Bookshop, mercredi 8 à 18 heures) ; Charles Taylor à l'ENS (45, rue d'Ulm, jeudi 9 à 18 heures) ; Lorna Crozier, Jack Hodgins, David Adams Richards, Carol Shields (Opéra-Bastille, vendredi 10 à 18 h 30), etc.

Egalement, rencontres avec des auteurs à Aix-en-Provence, Bordeaux, Dijon, Lyon, Montpellier, Rennes, Mont-Saint-Aignan, Strasbourg, Bruxelles. (Renseignements : 49-54-68-68).

Quelques titres en français

● Margaret Atwood : *La vie devant l'homme* (Laffont 1981) ; *La Servante écarlate* (Laffont, 1987) ; *Œil-de-chat* (Laffont, 1990) ; *La Voleuse d'hommes* (Laffont, 1994).

● Neil Bissoondath ; *Retour à Casaquemada* (Phébus 1992, 10/18 1994) ; *L'Innocence de l'âge* (Phébus 1993, 10/18 1995) ; *Le Marché aux illusions : la Méprise du multiculturalisme* (Boréal Liber, 1995).

● Leonard Cohen : *Musique d'ailleurs* (Bourgois, 1994)

● Timothy Findley : *Le Grand Elysium Hôtel* (Laffont 1986, 10/18 1992) ; *Guerres* (Le Serpent à plumes, 1994) *Le Dernier des fous* (Le Serpent à plumes, 1994) ; *Le Chasseur de têtes* (Le Serpent à plumes, 1996).

● Mavis Gallant : 9 volumes parus, notamment *Rue de Lille* (Deux-Temps Tierce, 1988), *Voix perdues dans la neige* (Fayard, 1991), *Poisson d'avril* (Fayard, 1995).

● Margaret Laurence : *L'Ange de pierre* (B. Coutaz, 1989).

● Lucy Maud Montgomery : *Anne et la maison aux pignons verts* (Julliard, 1987, Presses de la Cité, 1996). Un classique pour la jeunesse.

● Alice Munro : *Miles City, Montana* (Deux-Temps Tierce, 1991) ; *Lunes de Jupiter* (Rivages, 1993) ; *Secrets de Polichinelle* (Rivages, 1995)

● Michael Ondaatje : *La Peau d'un lion* (Payot, 1989), *Un air de famille* (Seuil 1993) ; *L'Homme flambé* (l'Olivier, 1993).

● Nino Ricci : *Les Yeux bleus et le Serpent* (Denoël, 1992).

● Mordechai Richler : *Gursky* (Calmann-Lévy, 1992).

● John Saul : *Baraka* (Denoël, 1984, Rivages, 1995) ; *Paradis Blues* (Payot 1988, Folio 1990) ; *De si bons Américains* (Rivages, 1994).

● Carol Shields : *Swann* (Calmann-Lévy, 1992) ; *La République de l'amour* (Calmann-Lévy 1993) ; *La Mémoire des pierres* (Calmann-Lévy, 1995).

● Charles Taylor : *Multiculturalisme. Différence et démocratie* (Aubier, 1992) ; *Le Malaise de la modernité* (Editions du Cerf, 1994) ; *Rapprocher les solitudes* (Presses de l'Université Laval, Québec 1992)

● Jane Urquhart : *Niagara* (Maurice Nadeau, 1991), *Ciel changeant* (Nadeau, 1993) ; *La Foudre et le Sable* (Albin Michel, 1995).



Pas de cattleyas pour le fugitif

A l'ombre de Proust... Yves Simon signe un roman d'amour dans la grande tradition classique

LE PROCHAIN AMOUR
d'Yves Simon.
Grasset, 314 p., 115 F.

Le narrateur du dernier roman d'Yves Simon, *Le Prochain Amour*, est frère de celui de *La Recherche*. Il aime d'autant plus Irène qu'il se souvient de Justine comme Albertine succède à Gilberte dans le désir du narrateur de Proust. Les amours se nourrissent d'être affamées, et Yves Simon lui-même fait référence à l'orchidée, signe du plaisir sexuel que Swann partage avec Odette jusqu'à ce que, l'ayant épousée, *« faire cattleya »* ne soit plus l'apaisement d'une angoisse maintenant fanée. Yves Simon choisit un thème romanesque à contre-courant de la mode. Ce pouvait être un piège, c'est une réussite.

Un homme et une femme se rencontrent et s'aiment follement. Il est écrivain, elle est hôtesse de l'air. Il tente de figer le temps, elle se faufile à travers les fuseaux horaires. Cette aventure banale ouvre de vastes brèches. Irène, offerte et consentante, fuit néanmoins. L'amant est trompé par cela même qui lui est donné à satiété : le corps possédé, pénétré, exploré n'épuise aucune soif. Irène s'échappe encore – pour se sauver : *« Lui demander pourquoi elle sait si bien aimer avec son corps et si mal avec sa vie ? »*

ROMAN DE SOLITUDE

Yves Simon a écrit la chronique d'une passion. Au risque assumé d'être anachronique, il ressasse la litanie du « je, t'aime-tu ne m'aimes plus-si tu m'aimais-je ne t'aimerais plus ». Roman d'un amour, roman de la solitude, roman grave sur le « prochain amour » qui est en filigrane dans celui que l'on croit vivre, imaginaire et douloureux jusqu'au deuil qui lui redonnera vie. D'où l'importance des personnages secondaires, confidents de tragédie racinienne, baume de la blessure : l'ami Walser, au coeur tendre et viril, Landsdorff, l'éditeur-père qui sait tout des sentiments et de leur dérive et attend que le romancier remette sa copie, à l'heure des bilans, la mère enfin, portrait ébauché parce que trop lourd de conséquences quand on cherche en vain son odeur sous les jupes de toutes les femmes.


PASCAL HAUSHERR
Chronique d'une passion

Yves Simon a écrit son livre dans le droit-fil de la tradition classique. *Le Prochain Amour* est l'ultime éducation sentimentale, juste avant de vieillir, parmi ces choses dérisoires qui pleurent l'absente : les voitures bousillées aussitôt qu'offertes, le canapé où Irène-Albertine fait dormir le copain. Yves Simon décrit un écrivain fragile en contrepoint d'une femme apparemment libérée qui se lasse de son amant trop attentif. Elle veut renaître, seule, plus tard sans doute rejetée à son tour par un macho qui lui racontera entre deux coups tirés ses exploits d'homme d'affaires. L'amant trop proche lui fait peur. Elle perçoit sans le définir l'égoïsme très particulier du romancier qui écrit ses fictions sur le meurtre de la réalité. Irène étouffe dans les rêves d'un homme obsédé par son rêve. La perfection de ses caresses, l'intensité de son attente, sa présence trop délicate la dévorent bien plus profondément que la muflerie du chasseur qui, paradoxalement, la laisse triste mais victorieuse. L'incompréhension des sexes seraitelle nécessaire à la passion ?

Le Prochain Amour décrit l'amant parfait qui sait tricher avec le temps (d'où les références à Proust) et qui sous le masque d'une douce soumission est le pire des dictateurs parce qu'il veut que la réalité passagère d'une liaison colle à l'éternité, inventant chaque femme d'après le fantôme de la précédente, dans un mouvement perpétuel de la mémoire dont elle est finalement exclue. En ce sens, Yves Simon transgresse les tabous actuels, car il pose comme obstacle à l'amour la possibilité qu'ont certains hommes fétichistes de comprendre la femme jusqu'à l'assimilation.

Le vrai partenaire est Walser, le témoin. L'amitié des deux hommes vient se lover dans les creux abandonnés par Irène : le commentaire de la passion survit à la passion. Du dernier au prochain amour, Walser est là, double vigilant du séducteur, dans la jouissance morbide des mots qui désespèrent du bonheur : *« Mais nous n'avons eu le temps de rien, Walser, n'est-ce pas ? »*

Hugo Marsan

Lignes de vie

Entre humeurs et pudeur, Roger Vrigny distille quelques « instants dérobés » à son existence

INSTANTS DÉROBÉS
(pages de journal)
de Roger Vrigny.
Gallimard, 144 p., 85 F.

Le journal d'un écrivain – surtout quand il ne prétend pas être le procès-verbal de toute une vie et se contente de lui dérober quelques instants, comme c'est le cas pour Roger Vrigny qui nous offre des extraits de celui qu'il a tenu de 1972 à 1991 – est, avant tout, le miroir d'un tempérament. Et Vrigny n'en manque pas. Il aime la polémique l'indignation est pour lui une vertu. Animé d'une exigence bougonne, il s'élève contre la fadeur unanimiste de notre temps et rêve d'une autre époque *« susceptible d'être fouettée, d'une garce qui retrouverait sa vigueur dans les cris, les larmes ou les rires »*. Les raisons de ses colères ? Le triomphe de la société des discoureurs, des faiseurs de commentaires qui expliquent tout, mais n'inventent rien ; la fascination louche exercée par *Portier de nuit*, le film de Liliana Cavani, sur un vaste public, *« les yeux agrandis d'horreur et d'admiration pour le mal »* ; le sort confortable réservé au collaborateur Benoist-Méchin ; les erreurs d'intellectuels qui, se mesurant à l'Histoire et arrangeant le monde comme des phrases, *« tombent presque toujours à côté »*.

Le seul domaine qui reste sacré à ses yeux est celui de la littérature. Vrigny aime les écrivains, et il leur rend de très beaux hommages – d'Ernst Jünger, qui lui a donné, lorsqu'il l'a rencontré, une impression de force et de détachement avec *« quelque chose de minéral dans toute sa personne »* – à Louis Guilloux qui *« lui a ouvert les yeux sur la condition ouvrière »* et jusqu'aux jeunes auteurs de la perestroïka dont il dépeint – au cours d'un voyage effectué en Russie – le difficile apprentissage de la liberté. Mais ce qu'il évoque avec le plus de perspicacité frémissante est le désir d'écrire, le tremblement étonné et *énigmatique qui saisit* un auteur devant des images récurrentes qui viennent le hanter – avant même qu'il ne commence un nouveau livre – sans qu'il devine encore leur sens. Des trombes d'eau lui donnent l'idée du *Garçon d'orage*, mais il attendra longtemps avant d'entreprendre vraiment, à partir d'elles, le roman. Roger Vrigny analyse aussi très bien (à propos, notamment, de la rédaction de *Sentiments distingués*) la merveille douloureuse du travail dans lequel un écrivain s'abîme, n'arrêtant pas, pendant des années parfois, de harceler, de se livrer à une battue, presque maniaque, de ce qui est le plus authentique en lui-même. Et il arrive d'ailleurs un moment, dans la vie, nous dit Vrigny, où, cessant de s'extasier devant l'ingéniosité d'un récit ou la virtuosité d'une intrigue, on ne demande plus qu'une chose à un auteur : la vérité.

Mais la vérité ne saurait être une dictature – la franchise systématique et forcenée étant souvent l'alibi des égotistes. Et Vrigny – en ce qui concerne ses sentiments très intimes – balance entre le désir et la peur de l'aveu, ce qui donne leur pudeur poignante aux pages de son journal. Il suggère, plutôt qu'il ne confesse vraiment, cette solitude qui *« fait froid dans le dos »*, son goût de l'égarement et de la perte, son attirance pour ce que nous coûte le désir et non pour ce qu'il nous rapporte, la douleur sourde d'un lointain et premier amour qui dévaste le coeur à jamais, son incapacité à saisir ensuite ce qui était possible, la manière, presque superstitieuse de dérober au bonheur seulement quelques instants – les plus lumineux étant ceux partagés avec son petit-fils, Anthony (les pages consacrées à leur voyage commun à New York sont très belles) car Roger Vrigny a, avant tout, la passion de la transmission.

Jean-Noël Pancrazi

L'héritage des rêves

Sur le ruban des songes et des souvenirs, Michel Waldberg évoque ses parents

LA BOÎTE VERTE
de Michel Waldberg.
La Différence, 186 p., 98 F.

A la mort de ses parents, Michel Waldberg s'est trouvé en possession d'un héritage inhabituel, qu'il a géré avec élégance et douleur, en publiant leur correspondance, *Un amour acéphale* (1). Patrick et Isabelle Waldberg ont participé plus qu'activement à l'aventure surréaliste. Amis de Breton, qui venait chercher Michel à la sortie de son école, à New York, où il a passé ses jeunes années, ils ont élevé leur enfant dans la familiarité de la poésie.

Le zen, avec ses illuminations et son ironie, l'amour, le goût de la provocation, la passion de la littérature « absolue », Rimbaud et Lautréamont, la communion de la peinture ont armé Michel Waldberg. Indépendamment de ses propres poèmes, il a rendu de nombreux tributs aux arts qu'il vénère : des ouvrages sur Sam Francis et Joan Mitchell ont prouvé l'intensité et la singularité de sa perception esthétique. Mais une blessure demeurait.

La maturité que l'on admet dans le miroir n'a pas effacé l'enfance. Outre le témoignage admirable sur un couple unique de l'histoire du surréalisme, ce sont les pages sur le maintien intact de cette enfance qui rendent la lecture de ce livre extrêmement émouvante. *« J'écris, peut-être, pour échapper au désespoir, mais, pour y échapper, je dois aussi le reconnaître, comme André Breton, "dans ses grandes lignes". »*

Un désespoir léger, si l'on peut dire : non pas un moindre désespoir, mais un désespoir assorti d'une injonction à la légèreté. A la manière du maître d'ironie, Kierkegaard, ou d'Apollinaire, auquel ressemblait Patrick Waldberg, avec sa lourde et noble stature et son œil effrayant et rieur. En ouvrant la *« boîte verte »* aux souvenirs, Michel Waldberg remonte dans son arbre généalogique pour retrouver une famille de rabbins polonais émigrés aux Etats-Unis. Ainsi aurait-il pu demeurer américain, comme son père, si ce dernier n'avait rencontré la Suisse Isabelle, sculptrice austère et passionnée, qui hante également ces pages d'une humeur plus sombre, plus secrète, commandée par la lutte avec et pour l'art. Ce dialogue avec l'art, dont les œuvres achevées, au fond, ne proposent que des fragments échappés au chaos, le fils le poursuit avec ses rêves, ses lectures, sa vision poétique du monde : *« J'ai rêvé que les rêves sont inscrits sur des rubans, de la longueur approximative d'un corps, un peu plus courts cependant, qu'une voix dans le rêve et qui rêvait les rêves avait baptisés "rubans de songes". »*

A ces rubans de songes, Michel Waldberg revient dans les dernières lignes de son livre, en citant, sans le nommer, Dôgen, le moine zen du XIIIe siècle : *« Le monde-jusqu'au-bout-dévoilé comme une rosée est un rêve. Ce rêve est précisément mille herbes éclaircies. Les incliner est juste, les entrelacer est juste. »* Patrick mort il y a dix ans, Isabelle morte il y a cinq ans ont envoyé, à travers la boîte verte, quelques signes de survie, c'est-à-dire, désormais, d'appartenance au legs de la littérature.

René de Ceccatty

(1) La Différence.

Au doigt et à la baguette !

POURQUOI CUR CU MA POSE DES QUESTIONS
d'Eric Lindor Fall.
L'Ecole des loisirs, « Neuf »,
152 p., 52 F.

Ceux qui auraient des bonnes fées la vision idyllique qu'en donnent les contes sont prévenus : celles d'Eric Lindor Fall ont beau avoir des baguettes magiques et accomplir leur mission – exaucer les voeux et venir toujours à temps pour faire des miracles –, elles n'en ont pas moins une sale caboche. C'est qu'elles ont leur dignité.

Ainsi l'impératrice du Très Céleste Empire du Haut a un ton trop *arrogant à leur goût*. Ne pouvant avoir d'enfant, la voilà obligée, à regret, d'avoir recours aux fées. Or *« vous les connaissez : elles sont impossibles ! »* Et l'impératrice, à la grande terreur de Dame Première, les injurie. Comme chacun sait, les fées entendent tout, surtout quand on les croit loin. *« Assises sur l'eau du bassin d'où elles avaient écouté toute la conversation, elles allumèrent une cigarette. »* Eric Lindor Fall, lui, joue avec le conte, il joue à faire un conte, dont les héroïnes sont les premières à reconnaître que les histoires où le baiser du prince arrange tout sont d'agréables sornettes. Son conte à lui est fantaisiste, jubilatoire, initiatique aussi. Dame Première, chargée de courir les routes et les mers afin de *« trouver l'antidote à la vacherie des fées »*, rapportera de son voyage bien plus qu'un *« remède anti-sortilège »* : la découverte du monde hors du *« Très Paisible Périmètre »* de l'empire, où les ogres deviennent appétissants, où l'on comprend que ce qui fait le plus peur est aussi ce qui fait le plus envie. Alors, devant la métamorphose de Dame Première, les *fées fredonnent* d'allégresse le Boumboula Poumpoula, qui se danse en levant la patte. A lire ce conte lumineux, on les imiterait bien.

Marion Van Renterghem

Initiations musicales sur tous les tons

Conscients d'une sensibilisation de plus en plus précoce des enfants à la musique, les éditeurs jouent sur toute la gamme des instruments éducatifs : livres, cassettes, CD et CD-ROM

La musique part à la conquête du département jeunesse de l'édition, avec ou sans CD, voire avec CD-ROM. Fini le temps *de l'auditeur passif et du lecteur* confronté au pensum biographique obsédé par la précocité exemplaire de certains génies ! L'enfant n'est plus désormais seulement un auditeur, mais de plus en plus souvent un producteur de *sons : chanteur, instrumentiste,* il pratique de plus en plus tôt dans tous les milieux socioculturels – et c'est déjà en soi une révolution. Il faut donc l'accompagner dans ces apprentissages de méthode, ingrats, l'entraîner dans cette sphère *magique qui* est, avec le sport, le rendez-vous commun de toutes les jeunesses. En marge du classique, mais simple et salutairement accessible travail d'Elena Cassina, *J'apprends à écouter la musique* (1), c'est le laboratoire permanent de Gallimard Jeunesse qui innove une fois de plus avec deux premiers titres de « Mes premières découvertes de la musique » (2), comme une reprise de l'exercice d'école immortalisé par *Pierre et le Loup* de Serge Prokofiev. Si le souci didactique est ici plus net que chez le compositeur russe, la poétique des deux récits, qui mettent en jeu des héros attachants (Tim le garçonnet et son chat Tom, d'une part, Petit Singe perdu dans la jungle, d'autre part), sait les rendre très attractifs. Les CD audio d'un bon quart d'heure *qui les accompagnent proposent* des musiques originales signées Louis Dunoyer de Segonzac pour *Les Vents*, Jean Pierlot pour *Les Percussions*, qui font de cette aventure des réussites éclatantes. Une mention toute spéciale pour le travail de Pierlot, qui n'en finit plus de ravir les jeunes auditeurs *fascinés par des sonorités* assez rares pour être mystérieuses.



D.R.

« Tim et Tom et les instruments de musique »

Plus actifs, les CD-ROM font aussi partie de la stratégie éditoriale de Gallimard, qui propose *Faites de la musique*, produit anglo-saxon que la maison française adapte au marché national. Le livret pédagogique confié à Ramuntcho Matta, dont certains se rappelleront le travail fruité et aérien, que chanta notamment Elli Medeiros, est exemplaire : tout est *possible, de la dissection d'une* partition proposée en modèle à la composition de morceaux originaux, le traitement des phrases, inversées, transformées par le jeu sur le rythme, les modes et les timbres. On copie ses créations que l'on range précieusement avant de se distraire puisque des *jeux de mémoire et des test d'audition* font de cette école de solfège une fête permanente. Un très grand rendez-vous (3). Comme celui que propose MilleMédias et Syrinx avec la *Promenade en musique* initiée par Anne Aubert (4). La première livraison explore la musique de chambre. Six étapes de la Renaissance de Gervaise, Dowland et Gabrieli aux modernes Berio, Ligeti et Crumb. Plus de vingt compositeurs, près *d'une vingtaine d'instruments* dont la voix, l'ensemble des interprétations étant confié à l'Atelier musical de Touraine. Des écoutes commentées, des parcours thématiques à la recherche du prélude, du scherzo ou du contrepoint, un carnet complémentaire comme une banque de données documentaires (biographie, glossaire, etc.). On attend avec impatience les rendez-vous suivants. Les pianistes et les violonistes vont envier les guitaristes qui, avec *Guitars Hits* d'Ubi Soft viennent de se voir proposer une méthode d'initiation (5). *« Un an de cours particulier pour maîtriser les techniques et les rythmes »* de l'instrument, promet la pochette. Et de fait le menu est impressionnant, puisque le didactisme est poussé si loin que chacun peut travailler en gros plan le doigté, le rythme, le style, passant de Jimi Hendrix à Bob Marley, de Cat Stevens à Stevie Ray Vaughan. Un projet de fou magistralement mené à bien. D'autres instruments pourraient suivre. Sachons être patients si l'on veut profiter d'un bonheur comparable.

Dans un contexte aussi inventif, on comprend mal l'inexcusable *dédain des éditeurs français* pour *La Casa dei suoni* que Claudio Abbado publia dès 1986 chez Garzanti et qui reparut en février 1995 avec les images du film qu'en tira son épouse Daniele. La cassette vidéo, diffusée par Sony (6), propose *un texte dit par* Jean Rochefort. Cependant, il n'existe pas de version papier de ce récit à la fois nostalgique et pédagogique qui conduit l'actuel titulaire de la Philharmonie de Berlin à évoquer son enfance (il peint un *« viva Bartok »* sur les murs d'une *Italie* fasciste qui perçoit presque un nouveau *« viva Verdi »*) avant de donner une véritable leçon de musique. A l'heure où les CD viennent donner à entendre l'illustration du propos théorique, peut-on trouver si superflu le message d'Abbado ?

Philippe-Jean Catinchi

(1) Illustr. de Roser Capdevila, Casterman, 44 p., 60 F.
(2) *Les Vents* et *Les Percussions* de Leigh Sauerwein, illustrés par Georg Hallensleben, réalisés avec le soutien du Conservatoire national de région de Boulogne-Billancourt.
(3) Morton Subotnick, Gallimard/Voyager, Mac et MPC, 349 F.
(4) Version Mac/MPC, 349F.
(5) Version PC pour l'instant (Mac à paraître en juin), 349 F.
(6) *La Boîte à musique*, Sony SHV 66304.

La douleur du mensonge

TOUT CONTRE LÉO
de Christophe Honoré.
L'Ecole des loisirs, « Neuf »,
128 p., 48 F.

Voici un livre qui disqualifie avec éclat les barrières absurdes entre littérature « de jeunesse » et littérature « tout court ».

P'tit Marcel a dix ans et doit son surnom tenace à son rang de benjamin au sein d'une famille soudée, complice et très contemporaine. Trois grands frères : Tristan Grandes Dents, Pierrot Rigolo, Léo Le Plus Beau, bien plus fragiles que Marcel lorsque le drame s'abat sur la maisonnée : Léo, dont la beauté *« fait partie de l'orgueil de la famille »*, annonce un soir qu'il a le sida. Le mal-être des grands n'est rien à côté de la rage du plus jeune, tenu hors de la confidence qu'il a néanmoins surprise. Au malheur s'ajoute le mensonge, lâcheté protectrice qui blesse sans préserver.

Marcel se révoltera, exigera l'aveu de la vérité, le partage avec ce grand frère qui échappe aux conventions des adultes. *« Léo, tu n'es qu'un petit révolutionnaire réactionnaire »*, lui lançait son père déstabilisé. *C'était avant que tout* ne vole en éclats, comme les vitres de la médiathèque, brisées dans un élan rageur. Comme une chrysalide qu'il faut éventrer pour accoucher de sa maturité. Grâce à Léo, tout contre Léo, pour un jour savoir qu'on a pu réussir *« à grandir sans lui »*.

Lorsque les deux frères sont réunis à Paris, l'échéance fatale du sida est un temps occultée par l'observation du génie de la Bastille. *« Ça a dû lui faire drôle au gamin, quand, d'en bas, il s'est vu en haut de cette colonne. »* Un livre formidable, poignant et juste, qui réussit le miracle de dire le *« je »* d'un enfant de dix ans. Avec des sautes d'humeur et de registre, qui rendent la vivacité comme la nécessité de l'interrogation de l'enfant sur le monde.

Ph.-J. C.

l i v r a i s o n s

● **A TOUTE VAPEUR**, de Jean-Luc Fromental & Laurence Quentin
Une fable délicieuse et rimée sur les méfaits de la télé et la magie persistante des voyages aux parfums exotiques. Où l'on suivra le périple d'une bouilloire qui veut rejoindre ses cousins les éléphants et ce qu'il en advint... Un bijou de poésie et d'humour à savourer sans modération (Seuil, 56 p., 65 F), **à partir de 4 ans.**

● **LUCHIEN**, d'Olivier Douzou
Mme Ida *« est aux abois »* : elle a perdu son chien Luchien. Avec l'invention que l'on connaît à Olivier Douzou, la qualité de son graphisme et son sens du jeu, on ne s'étonne pas de découvrir finalement l'animal qui n'a jamais cessé, narquois sans doute, d'observer la quête désespérée à travers la ville, sens dessus dessous. Une réussite de plus pour le secteur jeunesse d'un éditeur aussi courageux qu'imaginatif (Editions du Rouergue, 36 p., 68 F), **à partir de 3 ans.**

● **ÇA Y EST, JE VAIS NAÎTRE**, de Katsumi Komagata
Ceux qui n'ont pas eu la chance de découvrir l'univers de Komagata, naguère à Villeurbanne, en février à La Villette, doivent se précipiter sur ce livre qui raconte la formation de l'enfant dans le ventre maternel, jusqu'à sa naissance. Avec une double entrée, légère pour découvrir, plus scientifique pour comprendre. Avec toujours la magie des formes, des matériaux et des découpes qui font la griffe du concepteur japonais (Komagata, distribué par Les Trois Ourses, 1, rue Léon-Delhomme, 75015 Paris), **à partir de 4 ans.**

● **36, RUE DE LA FOLIE-DOUCE**, de Léo Hartas, texte de Richard Platt
Ou la folle journée, si le sous-titre n'était pas pris par *Le Mariage de Figaro*. Un récit croisé, fou, fou, fou de cette adresse explicite où cambriolage, inondation, accident de mongolfière ou crocodile en liberté rythment vingt-quatre heures de délire. L'immeuble vu en coupe, de ses combles aux égouts, permet une vraie narration, pari que ce type d'ouvrage, cher à Dorling Kindersley, ne parvient pas toujours à tenir (Mango, 32 p., 95 F), **à partir de 7 ans.**

● **TEKNIKOLOR**, de Didier Eberoni
Ne vous attardez pas sur la couverture, moins « décoiffante » que le propos de ce petit livre épatant. Pour devenir *« roi-président »* de Teknikolor, face à face Tourneboom, *« Prix Nobel de la Catastrophe universelle »*, et Moulinet, l'utopiste qui *« veut le bonheur dans le confort »*. Deux candidats qui proposent leur programme pour séduire un électorat que l'on plaint : auto pour créneau sans bobo contre ombres assassines pour ne plus savoir à qui se fier. Une parodie grinçante et drôle, décapante toujours, des promesses naïves ou perverses de tous les dirigeants. Formateur (Seuil, 48 p., 69 F), **à partir de 6 ans.**

● **MONSIEUR LINK**, de Fabrice Turrier
Une histoire courte, simple et sobre, de bon voisinage pour penser avec insouciance les règles du jeu social. Un trait et une palette tendres et confortables. Séduisante collection décidément d'un éditeur discret (Didier, coll. « Hurluberlu », 28 p., 62 F), **à partir de 5 ans.**

● **L'AMI**, de Christine Lesueur
Qu'est-ce qu'un ami, sinon celui qui partage, vous aime, vous comprend et vous aide ? Ici, ce sera un copain qui n'hésite pas à fédérer toutes les énergies pour secourir un enfant battu. C'est un prétexte salutaire pour faire connaître la déclaration des droits de l'enfant si largement bafouée par lâcheté, inertie ou méconnaissance tout simplement. Une œuvre civique donc, réalisée avec le concours d'Amnesty International (Ipomée-Albin Michel, 36 p., avec un livret à réaliser, 98 F), **à partir de 7 ans.**

Bénéfice d'inventaire

Colporteur de l'enchantement, le conteur Bruno de la Salle « déballe » en vrac ses trésors et ses secrets

LE CONTEUR AMOUREUX
de Bruno de la Salle.
Gravures originales
de Pierre-Olivier Leclercq,
Casterman, 320 p., 95 F.

Bruno de la Salle ne fait pas un métier ordinaire : il parcourt inlassablement l'énigmatique broderie que l'imaginaire des hommes a tissée par-delà le temps, croisant les cultures et les langues, les jeux du savoir et de la croyance, les destins du groupe et de l'individu pour livrer un corpus au sens premier fabuleux – de cette *fabula* antique qui disait le simple récit – que la tradition, perspicace, appela simplement un trésor. Depuis plus d'un quart de siècle, le conteur défend par l'exemple la magie de l'oralité, porte-voix des épopées évanouies qui l'ont accueilli dès l'enfance pour le garder à jamais.

Capable de dire l'*Odyssée* sur une place publique où le cercle des auditeurs l'accompagne en confiance sur ces sentes ombreuses qui vous protègent de l'éclat du réel, l'infatigable voyageur s'accorde aujourd'hui une halte pour nous livrer les étapes d'un parcours jalonné par les rencontres, livres et silences, confidences et musiques, où la solitude se corrige par la fidélité des retrouvailles, veillées partagées pour refaire les comptes, refaire le conte, miracle de la création collective dont les droits de copyright contemporains ne rendront jamais compte justement. Attention ! Ne vous méprenez pas. L'homme n'a pas la vanité de vous proposer l'une de ces autobiographies « à mi-vie » qui vous héroïse à bon compte. C'est presque incidemment que vous le rencontrerez au détour des légendes dont il compose un maillage personnel, tant par les choix des récits qu'il retient dans cette anthologie raisonnée que par la formulation qu'il en donne, rigoureux jusqu'à donner en détail la source des adaptations qu'il en fait. Preuve s'il en est besoin que l'oralité n'est pas le champ du laxisme mais celui d'une exigence plus forte encore que celle requise par l'écrit, puisqu'elle demande une attention définitive, la relecture étant déjà réinterprétation. Ce miracle de l'instant partagé, *identique à l'émotion musicale*, Bruno de la Salle l'a exploré lorsqu'il s'accompagnait d'un instrument qu'il avait du reste construit comme apprenti, un *Cristal Baschet* (du nom de ses inventeurs) combinant harpes de verre et de cordes, percussions et vibraphone. Mais, pour l'aède ou le griot, l'instrument premier, suffisant, c'est la voix humaine, dont le timbre, l'intensité, le ton, le rythme et le silence font l'essence même de la musique. Que la mise en jeu de la parole requière un fracas originel pour ouvrir le silence dont naît le verbe fondateur, ou simplement la contraction du monde dans un recueillement évangélique – puisque le conte est un moment de *« bonne nouvelle »* – la culture de l'oralité a à voir avec la communion sociale, on aimerait oser civique. Autant de vertus dont la littérature de jeunesse ne peut, à l'écrit, rendre l'évidence.

Aussi faut-il se précipiter sur ce merveilleux rendez-vous du verbe. Afanasiev et Grimm, *Les Mille et Une Nuits* et les traditions celtiques, les contes de bergers et les fables *initiatiques des rites religieux*, Bruno de la Salle déballe en vrac les trésors de sa besace chargée de la mémoire du monde. Quarante récits magiques, illustrés avec la discrétion du contrepoint par le beau travail de Pierre-Olivier Leclercq, complice de notre colporteur merveilleux, et, en incises, ces éclats de mémoire personnelle, sobres et précieux, comme un dialogue serein et retenu entre d'anciens amis.

Ph.-J. C.

★ ***Le Conteur amoureux*** **vient d'obtenir le prix Charles-Perrault 1996. Clin d'œil malicieux pour un passeur de rêve sans pareil.**

Physique et cérébral

La troisième livraison de la revue « Lire & Savoir » s'intéresse au sport et ouvre le débat

LE SPORT À L'ÉPREUVE
Du loisir à la compétition
Revue « Lire & Savoir » nº 3,
mars 1996, numéro dirigé
par Pascal Ceaux,
Gallimard-Jeunesse, 128 p., 79 F.

C'est déjà la troisième livraison de cette nouvelle revue, lancée à l'automne 1995 par le département Jeunesse de Gallimard. Après « La jeune violence » (nº 1), dirigé par Elisabeth Brami, « Société en jeu » (nº 2), concocté par Kathleen Evin, c'est au tour du sport d'être au cœur du débat d'opinion que propose la revue de Thierry Magnier. Cette publication ambitieuse bénéficie du concours du Centre national du livre, et c'est justice, tant les approches plurielles, croisées, pour proposer un outil de réflexion utile, s'adressent à tous les *acteurs de la vie scolaire, tant* parents qu'éducateurs et enseignants, sans exclure le jeune lecteur qui abordera sans problème, ni médiation, les témoignages (ici, ceux de la navigatrice Isabelle Autissier et du footballeur Alain Roche, ou, plus *anonymes, de deux élèves d'une* section sport-études d'athlétisme de la région parisienne). Un ensemble d'essais en tête, prolongé par des ateliers-lectures qui sont autant d'études du thème en débat à travers des œuvres du fonds Gallimard-Jeunesse, adaptées aux différents niveaux scolaires. Un bon point, même si la restriction du champ éditorial, somme toute prévisible, reste frustrante, d'autant que les bibliographies de références données en fin de revue permettent de rêver à certains titres parfois plus suggestifs, mais parus ailleurs. Dans cette troisième et dernière partie, on trouve en effet un guide complet des ressources, adresses utiles et éléments de recherche (films, livres, disques sans exclusive) qui peut aider à poursuivre la réflexion. Curieusement, pour l'heure, pas de place pour le courrier des lecteurs, lieu logique pour ouvrir le dialogue et l'alimenter.

En cette année d'olympisme particulièrement entêtant (centenaire de l'ère moderne oblige !), le travail de Pascal Ceaux et des essayistes qu'il a sollicités est particulièrement pertinent. Quelle culture représente *le sport aujourd'hui ?* Celle de l'ordre ou de la dissidence, couleurs fluo contre liserés tricolores et cadres stricts transgressés ? Le sport « alternatif », qui choisit de célébrer Cantona, au moment où l'établissement officiel le rejette pour ses atteintes aux normes admises, s'accommode de coloris, de graphisme, *plus largement d'une* bande-son (musique, langage) qui ne peuvent guère se rattacher à l'idéal promu dans le sillage de Coubertin (ils n'y prétendent du reste pas, en rupture volontaire avec l'orthodoxie. Le geste mesuré exemplaire semble céder devant le mouvement simplement vécu, sans leçon transmissible. Le hooliganisme *traduit-il dans* les stades la crise actuelle du modèle républicain ? Celle de l'identité masculine ? Ou n'est-il que l'écho des nouvelles violences urbaines ? On relève aussi une intéressante réflexion sur le rôle de fixer la mémoire *recomposée dévolu* au journaliste sportif, une autre, plus dense, sur l'enjeu des pratiques physiques dans l'école, qui fait de l'EPS et du sport des cousins proches, aux relations parfois tendues.

Enjeu *décrié (les thèmes de la* corruption, du dopage, du chauvinisme ou, moins grave, de la vanité de ces records battus grâce aux seuls progrès technologiques), le sport conserve un pouvoir magique d'émotion partagée, comme de dépassement de soi, *qu'on n'oubliera* pas plus d'évoquer que le crible critique, pareillement indispensable.

Ph.-J. C.

★ **Signalons la sortie le 14 mai du quatrième numéro de « Lire & Savoir », dirigé par Sylvie Bonnet et intitulé « Du désir d'apprendre ».**

La douleur du mensong

que et cérébral

VIE ET MORT DE LA RÉVOLUTION CUBAINE
de Benigno
(Dariel Alarcon Ramirez).
Traduit de l'espagnol (Cuba)
par Jean-Baptiste Grasset,
Fayard, 300 p., 130 F.

Le dérangeant ressouvenir d'un apôtre de « Che » Guevara

Il faut jouir d'une forme particulière de la notoriété pour signer un livre de souvenirs d'un simple surnom. Et il faut avoir mené une existence peu mesquine pour mériter de publier ce livre sous le pompeux titre de *Vie et mort de la révolution cubaine.* Mais Benigno, dont nul, à Cuba, ne se souvient qu'il s'appelle Dariel Alarcon Ramirez, personnifie l'héroïsme combattant dans l'aventure castriste. La proclamation, dès sa première phrase, de sa *« rupture avec le régime de Fidel Castro »* fait d'ailleurs de son livre-confession l'annonce de la désertion la plus retentissante endurée par les autorités de La Havane.

Sans doute faut-il remonter à mai 1987, à l'envol vers la Floride du général Rafael del Pino Diaz, pour trouver un départ comparable. Mais l'officier de plus haut rang ayant fait défection de Cuba n'était que le numéro deux de l'aviation militaire cubaine, un rouage dans un appareil. Avec l'exil du colonel Benigno, venu en France pour y vider son sac, c'est la légende même des « barbudos » qui se dérobe.

Benigno a survécu à toutes les campagnes, officielles et officieuses, du castrisme, en Amérique latine et en Afrique. Revenu de son premier combat, à dix-sept ans, en portant toute une nuit le corps d'un camarade mort et une mitrailleuse de 37 livres, il est celui qui *« ne sait pas ce qu'est la peur »,* selon le constat effaré de Camilo Cienfuegos, le leader guérillero avec lequel il entra en libérateur à La Havane.

Si les Cubains se pressaient toujours à ses conférences destinées à raviver la foi révolutionnaire, c'était pour entendre un homme parler sur le registre rarissime de la bravoure sereine. L'épisode le plus attendu relatait sa sortie de Bolivie parmi les six survivants de la guérilla de Che Guevara. Pousuivi par des milliers de soldats, Benigno avait deux balles dans le corps. L'une, dans l'aine, le gênait considérablement. L'autre dans le dos, l'inquiétait peu, disait-il, car des asticots nettoyaient la blessure, détail qui ne manquait pas de faire un tabac.

C'est sur le même ton que notre homme évoque maintenant les blessures de l'Histoire. Il revient sur la guérilla en Bolivie. Mais cette fois l'épisode à retenir survient au début. En novembre 1966, révèle-t-il, quand « Che » Guevara arrive dans les Andes pour entamer sa dernière campagne, Fidel Castro reçoit Mario Monje, secrétaire général du Parti communiste bolivien. On savait que ce dernier s'était rendu en Bulgarie à ce moment-là. Des historiens ajoutaient à ce voyage un saut jusqu'à Moscou. Mais de là, affirme Benigno, Monje a fait discrètement l'aller-retour de La Havane. Et le mois suivant, de retour en Bolivie, il a indiqué au « Che » *la position de son parti : pas une arme, pas un homme, pas un peso pour les guérilleros.*

Cette « trahison » si commentée du PC bolivien à l'endroit de la cause révolutionnaire n'était que l'application de la ligne moscovite. Précédée d'un contact direct avec Fidel Castro, elle prend un tout autre air. Le secret maintenu jusqu'ici autour de cet épisode jette même une lumière très vive sur les carences du leader cubain qui n'avait pas averti le « Che » de la situation réelle sur le terrain, pas plus qu'il ne parvint à communiquer avec lui ni à l'arracher à son encerclement tragique. Il a *« envoyé le « Che » se faire tuer dans la forêt bolivienne »,* en conclut Benigno en ajoutant, faisceau de présomptions, une jolie analyse des propos et des attitudes du guérillero promis au sacrifice.

Même si ce livre ne relate pas le détail de la déroute dont la gauche révolutionnaire fait un mythe, il permet de mesurer combien elle reste mal connue. De quel témoignage dispose-t-on sur la campagne bolivienne du « Che » ? Du journal de l'intéressé ? Ce sont des notes qu'il n'a pu développer. Du livre de Régis Debray, *La Guérilla du Che ?* Il est excellent, mais trouve ses limites dans la durée même du séjour de son auteur au sein de la guérilla, un mois tout juste.

Benigno, qui a vécu les onze mois du calvaire, et qui s'exprime pour la première fois librement, retouche le portrait du « Che ». Il le montre brave, irréductible, mais prompt aussi à humilier et à asservir ses subalternes. C'est un héros magnifique, mais un héros de tragédie grecque, hanté par le funeste et piégé dans le destin qui le mène à sa [redacted] perte. Lui et ses hommes sont *« des pierres tombées du ciel au milieu de la forêt »,* dit Benigno en demandant *« qu'étions-nous finalement venus faire là ? »* sans trouver la réponse. Lorsqu'il évoque les paysans méfiants à l'endroit des combattants, il retrouve même la lassitude aigre du journal du « Che » parlant de *« petits animaux »* à soumettre à *« une terreur organisée ».*

Au moment où des amateurs de vieilles lunes cherchent dans les paroles du sous-commandant Marcos, au Chiapas, l'écho du rêve guévariste fracassé, ce témoignage est une mise en garde contre la lecture idéologique de l'Amérique latine. Elle reste une terre où les postures comptent au moins autant que les idées. Ce point est d'ailleurs savoureusement illustré par le récit de la réunion du bureau politique du Parti communiste cubain, le 13 mars 1968. Benigno y assiste, en auditeur. Il voit Castro incapable de faire voter la nationalisation (les Cubains disent *« l'intervention »*) des commerces de détail, en raison de l'opposition des communistes « historiques » (Blas Roca, Machado Ventura, Carlos Rafael Rodriguez...). Le leader cubain tient pourtant à ce changement dont les historiens n'ont jamais saisi la motivation idéologique profonde.

Là, elle est révélée, enfin, pour la première fois, dans toute sa profondeur : *« Je vous promets sur mes couilles qu'on va intervenir exactement comme je l'ai dit »,* argumente le commandant en chef en imposant cette nouvelle étape de la ruine économique du pays.

La crudité, le désordre, les digressions du livre sont du discours même d'un *guajiro,* un de ces paysans cubains plus barde que diplômé de l'école des Chartes. L'Histoire selon Benigno est une Histoire narrée sans rigueur où le profil des individus, l'esprit d'un instant, les élans amoureux, les violences romanesques gisent au coeur de tout ce qui compte et se conte. Pourtant, il n'est pas certain que la maison Fayard aurait dû laisser son auteur user ainsi d'une orthographe phonétique pour les noms propres. Et que dire d'une *« crise des fusées »* en 1963 et non 1962, du nom d'un hôtel devenu celui d'une municipalité ou de la présence de coquilles Saint-Jacques dans la mer des Caraïbes !

La contrepartie de cette confidence à tout va c'est, bien sûr, l'ampleur du témoignage. Quinconque connaît Benigno devine qu'il traite des « missions internationalistes » au Congo, au Venezuela et ailleurs, ou bien des écoles de formation à la guérilla. Mais sa carrière, d'une diversité insoupçonnée, lui permet d'évoquer tout autant les pillages de l'armée cubaine en Angola que deux tentatives d'attentats contre Fidel Castro ou encore le régime des prisons – avec la révélation de l'existence d'un établissement unique au monde, un centre de détention pour *« garçons mineurs efféminés ».*

Dans tout cela, Fidel Castro se révèle omniprésent. Il s'occupe même d'entraîner son agent à passer les frontières avec de faux papiers ou de lui confier, en 1969, une mallette à porter au général Juan Velasco Alvarado qui peaufine son prochain putsch militaire au Pérou. Benigno, cela se sent, préférerait détailler son admiration pour Camilo Cienfuegos et « Che » Guevara, mais le récit de ses missions le ramène toujours vers le troisième « barbudo », le Commandant en chef abhorré qu'il n'a pu quitter qu'en quittant Cuba.

Benigno, le combattant modèle du castrisme, réécrit la saga des guérillas de libération. Derrière le courage et les armes, apparaissent doutes, errements et trahisons, les misérables secrets d'une révolution



GÉRARD RONDEAU

e n t r e t i e n

L'exil plutôt que la retraite

Il traîne quelque chose de triste, d'étrange aussi dans le noir regard de Benigno. Impossible d'oublier que c'est le produit d'une chirurgie révolutionnaire : ce guérillero de métier s'est fait refaire le visage pour retourner combattre en Bolivie, où sa photo circulait dans les unités de l'armée. Pour le reste, son allure maigre, ses mains fortes, son pas léger d'adolescent ne lui donnent en rien l'apparence d'un survivant. A cinquante-six ans, après avoir couru les pires dangers durant plus de deux décennies, il demeure tout à fait intact, au point d'avoir eu l'énergie de briser sa vie.

« Quelle était votre situation à Cuba ?

– J'étais colonel du ministère de l'intérieur, en retraite depuis juin 1993.

– Vous ne pouviez pas profiter de votre retraite ?

– Je vivais bien. Mon fils, âgé de treize ans, prenait un petit déjeuner avant d'aller à l'école, ce n'était pas si courant là-bas. J'avais une vache, des cochons, des volailles, un verger, tout ça sur le terrain autour de ma maison de la municipalité Sierra Maestra, à La Havane.

– C'est là que sont logés les vétérans de l'armée rebelle...

– Oui, Fidel Castro a fait bâtir un millier de logements pour eux. Mais je ne supportais plus de les voir manquer de tout et d'abord de nourriture. Moi, s'il me fallait quoi que ce soit, même des aliments industriels pour mes cochons, on me les donnait car je suis un des survivants de la guerre du « Che » en Bolivie. Mais mes voisins – je parle de gens qui ont fait la révolution les armes à la main – étaient confrontés au marché noir ou à la faim. *C'était impossible de vivre une retraite sereine dans ces* conditions, et depuis longtemps je voulais partir.

– Depuis quand ?

– Depuis le début des années 80. *Mais* je ne le sais pleinement que maintenant. C'est très long un processus de rupture, encore plus quand vous êtes une personne qui n'a pas reçu d'éducation, qui n'a pas appris à analyser dans sa jeunesse. A mon retour de Bolivie, en 1968, des questions me trottaient déjà dans la tête, mais quatre ou cinq jours passés avec Fidel Castro, à lui raconter ce qui a mené à la mort du « Che », m'ont apaisé. *« Le « Che » n'a pas commis d'erreur tactique »*, a dit Fidel. J'admirais encore Fidel. J'étais donc heureux, même si je me demandais pourquoi le « Che » n'avait pas été davantage aidé.

– Vous avez cherché longtemps la réponse ?

– Non, j'ai rangé la question dans un coin de ma tête car on m'a nommé à un poste où j'étais à la fois utile et compétent : *je dirigeais* l'entraînement des étrangers qui venaient à Cuba apprendre la guérilla. J'adore vivre hors d'un bureau.

– Vous aviez beaucoup d'élèves ?

– A certains moments, entre les Latino-Américains, les Africains, les Palestiniens et même des Asiatiques, j'avais jusqu'à 2 500 élèves à la fois, installés dans des campements de la province de Pinar del Rio. Certains revenaient. On avait trois formations : quarante jours, trois mois et six mois. Mais j'ai fini par me poser à nouveau des questions en raison de mon amitié pour *un leader dominicain, Francisco* Camano Deno, celui qu'on appelait Roman.

– Il a été tué en 1972, juste après avoir débarqué dans son pays pour monter une guérilla.

– *Cuba* a tout fait pour *que cela* s'achève ainsi. On s'est mal renseigné sur la zone où il s'installait. Fidel a fait attendre Roman plus d'un an pour un entretien qui ne venait jamais. Ses troupes se sont lassées. Des 96 hommes qu'il y avait au départ, il n'en restait que 8 quand Roman a débarqué. On parlait souvent tous les deux ; un jour, il m'a dit que j'étais courageux, mais que pour accepter ce qui se passait à Cuba, je m'étais forcément un peu éloigné de ce qu'avait été le « Che ».

– Que se passait-il ?

– Tout mouvement, tout parti qui venait se préparer à Cuba en repartait divisé, après avoir attendu exagérément car les temps n'étaient jamais propices à un départ de l'île. En fait, on répartissait les gens dans des logement séparés *et on s'efforçait de les endoctriner.* Cuba voulait diriger ou influencer la politique de tous les mouvements et de tous les partis en Afrique et en Amérique latine afin de servir ses propres intérêts. C'est ce qui a mené Roman à la mort.

– Qu'avez-vous fait en comprenant cela ?

– Rien. Je me suis juste fait le serment d'être prudent. Je ne pouvais exprimer ma volonté de rupture. Cuba est un pays où l'on apprend aux gens à rompre les liens d'amitié pour des raisons de sécurité. En orientant les conversations, je devinais que certains officiers *partageaient mes* préoccupations. Mais qui aurait osé exprimer des doutes sur un dirigeant cubain face à moi, un ancien compagnon du « Che » ? Et puis le travail m'a repris avec des *missions et les guerres* en Afrique.

– Vous n'aviez pas de doutes sur les guerres africaines ?

– Comme tous les Cubains, j'ai eu le sentiment de me battre en Angola pour une cause juste et définie, face au régime raciste d'Afrique du Sud. Mais l'expédition en Ethiopie, la guerre d'Ogaden, ont semé le doute dans toutes les têtes. Les Cubains n'ont jamais su ce qu'ils faisaient là-bas. Pour moi, *le choc décisif a pourtant été* de me retrouver à la tête des prisons, au début des années 80. Là, j'ai vu des traitements injustes, des assassinats de détenus impunis, et j'ai pu mesurer la corruption d'une administration.

– Elle n'est pas propre à l'administration pénitentiaire...

– Non, mais j'ai commencé à voir ce qu'est la classe des privilé*giés au sein du régime. J'ai vu son* impunité, sa façon de promouvoir ses enfants, de vivre à part et mieux que le reste du pays. A La Havane, il y a des quartiers comme Atabey ou El Laguito où sont désormais regroupés les dirigeants du régime. Ce sont des quartiers de villas magnifiques, mais vous ne pouvez pas vous y promener car les rues sont fermées de façon permanente par la sécurité.

– Comment avez-vous fait pour sortir de Cuba ?

– J'ai écarté la possibilité de sortir seul. Mon épouse est membre de la Sécurité d'Etat. Elle et mon fils auraient vécu un moment très *difficile si j'étais resté à l'étranger* lors d'un voyage. Et puis l'Angola, le Nicaragua, n'étaient pas les meilleurs pays pour préparer une fuite. Je suis venu en France une première fois en 1994 et j'ai *commencé à préparer mon départ.* J'ai fait des choses peu honnêtes par la suite. J'ai corrompu des dirigeants de l'Union des écrivains et des artistes pour avoir mes papiers. J'ai donné de l'argent et laissé espérer une donation grâce à un livre, *Les Survivants du Che,* publié l'an dernier aux éditions du Rocher. Ma femme et mon fils ont, de leur côté, obtenu l'autorisation de sortir grâce à des amis officiers qui ont *agi en toute innocence.*

– Vous ne regrettez rien de Cuba ?

– Tous mes biens seront confisqués, je le sais : mon auto, ma maison et toutes mes affaires. En fait, je vais regretter ma salle à manger Louis XV, parce que c'était Celia Sanchez, une dirigeante historique de la révolution, qui me l'avait offerte.

– Il n'y a pas que les objets, une vie reste là-bas...

– Depuis l'exil, je ne peux pas faire tout ce que je veux pour mon peuple, mais je peux faire plus qu'à Cuba, où chacun est condamné au silence. Quant à ma vie, à mes actions, j'ai beaucoup changé là-dessus. Longtemps, j'ai cru que la lutte, la préparation des hommes au combat, étaient une chose très noble. Mais les armes ne me manquent plus. Je vois la guerre comme une chose désastreuse. »

Propos recueillis par Jean-François Fogel

هكذا من الأصل

La chronique de Roger-Pol Droit

La douceur totalitaire

VIE DE PYTHAGORE
de Jamblique.
Introduction, traduction du grec et notes de Luc Brisson et Alain Philippe Segonds,
Les Belles Lettres, « La roue à livres », 244 p., 135 F.

Il n'aimait pas, vraiment pas du tout, qu'on mangeât des fèves. Ni même qu'on les touchât. Ses disciples s'en abstenaient. C'était d'ailleurs un des signes permettant de les reconnaître. Les pythagoriciens se pliaient en effet à quelques règles imprévisibles : éviter le fou rire, se laver d'abord le pied gauche, chausser en premier le pied droit, ne pas se ronger les ongles près d'un sacrifice, planter de la mauve, mais ne jamais en consommer – par exemple. Ces prescriptions avaient évidemment un sens symbolique, le plus souvent perdu aujourd'hui, connu des seuls initiés. Ceux-ci étaient soumis à toute une série de rites sélectifs – à commencer par *cinq ans de silence !* – avant d'être admis au sein de la *confrérie*.

Venir vivre à Crotone vers *500 avant J.-C., dans la secte* fondée par Pythagore, ne signifiait *donc pas seulement exercer* sa pensée aux analyses géométriques ou à *la* symbolique des nombres. C'était aussi s'inclure dans une communauté où les biens appartenaient à tous, où l'on écoutait le maître, vêtu de blanc, parler derrière un rideau (on ne pouvait le contempler que dans un deuxième temps). Lointains ancêtres des moines guerriers, les pythagoriciens exerçaient leur endurance, apprenaient à dormir peu et à manger très frugalement. Du miel, des plantes, quelques céréales composaient leur ordinaire.

Mais pas de fèves. Certains *choisirent* même *de mourir* plutôt que de transgresser cet interdit, *rapporte* Jamblique. Le même auteur, dans son extraordinaire *Vie de Pythagore*, traduite pour la première fois en français, explique de quelle manière le philosophe persuadait même les animaux d'obéir à cette loi. En témoigne l'émouvante conversion d'un bœuf raisonnable qui, par temps de vaches folles, vaut d'être rapportée : « *Voyant un jour un bœuf, à Tarente, dans une vaste pâture, qui mangeait des fèves vertes,* [Pythagore] *alla trouver le bouvier et lui conseilla de dire au bœuf de s'abstenir de fèves. Le bouvier se moqua de lui, disant qu'il ne savait pas parler la langue des bœufs, et que, si, lui, il la savait, il lui avait donné un conseil inutile, parce que c'est le bœuf lui-même qu'il aurait dû avertir. Pythagore s'approcha et passa plusieurs heures à chuchoter à l'oreille du taureau, et non seulement il le tint à cet instant volontairement à l'écart des fèves, mais même dans la suite on dit que ce bœuf ne goûta plus jamais de fèves du tout ; qu'il vécut très longtemps, à Tarente, dans le temple d'Héra, où il vieillit ; qu'il était appelé par tout le monde "le bœuf sacré de Pythagore" et qu'il était nourri de nourritures propres aux humains, qu'apportaient ceux qui venaient le voir.* »

Que signifiait l'énigme des fèves ? Le secret paraît avoir été bien gardé. Plusieurs explications existent, notamment leur rôle dans le tirage au sort des charges *publiques, dans les cités démocratiques.* Il faudrait se tenir à l'écart des fèves parce qu'à cause d'elles des gens incompétents se trouvent *chargés de responsabilités politiques*... Mieux vaut s'en tenir à une rude anecdote. Après que des pythagoriciens, plutôt que de traverser un champ de fèves, ont été massacrés par les troupes qui les poursuivaient, le tyran Denys de Syracuse s'adresse à la dernière survivante. Son mari vient d'être tué, elle est enceinte, elle a été torturée. Dira-t-elle pourquoi les fèves ne doivent pas être touchées ? Pour toute réponse, cette brave femme se coupe la langue avec les dents, et la jette au visage de Denys. Ah, les gens qui ont des secrets !...

Derrière le merveilleux et le légendaire, qui furent ajoutés sur le *tard, se discernent quelques traits* qui peuvent attendrir ou inquiéter, aujourd'hui encore. Nos philosophes ou nos savants ne parlent guère à l'oreille des bœufs ou des taureaux. Même les gourous les plus échevelés ne prêchent plus *aux ruminants. Le livre donne* pourtant l'impression de décrire *des faits d'une étonnante proximité*, malgré les siècles et les invraisemblances. Huit siècles environ – de 500 avant J.-C. à 300 après J.-C. – séparent l'existence effective de Pythagore, dont nous savons peu de chose, et le texte de Jamblique, un des derniers chefs de file du néoplatonisme. L'imaginaire a beau tenir une large place dans cette reconstruction, on ne se défait pas du sentiment que le modèle correspond à une réalité qui nous est encore familière. Pourquoi ? D'où vient l'idée que des pythagoriciens sont, peut-être, encore parmi nous ?

Ne pas considérer un trait isolément. Le souci diététique, la *conviction que chaque aliment* possède son influence spécifique, la préférence végétarienne ne forment qu'une partie du tableau. Y ajouter l'ésotérisme, l'enseignement uniquement oral (le secret ! le secret !), l'usage constant de symboles, les signes de reconnais*sance réservés aux adeptes*. Et aussi les convictions inentamables : *il existe un ordre du* monde, indissociablement naturel et moral ; il faut respecter la hiérarchie, divine et chiffrée, des lieux comme des êtres. Et encore la clôture du groupe, son élitisme forcené – douceur proclamée et disci*pline inflexible*. Et *finalement*, en arrière-plan, à peine mentionnée, la terreur, pour que les secrets soient tenus et les mystères gardés : « *châtiment et ordre* ».



SERGUEI

Crotone, vers 500 av. J.-C. Les disciples de Pythagore forment une confrérie secrète, végétarienne, discrètement fanatique. Certains de nos contemporains leur ressemblent...

C'est pourquoi la politique sera autoritaire ou ne sera pas : « *Il ne faut jamais laisser l'homme faire ce qu'il veut, mais il faut toujours qu'interviennent une autorité et une règle qui assurent la loi et le bon ordre, auxquelles se soumettra chacun des citoyens, car, lorsqu'il est abandonné à lui-même et qu'on ne s'occupe pas de lui, l'être vivant tombe bien vite dans le mal et le vice.* » A cette loi – divine, *cosmique et numérique* –, rien n'échappe. La règle doit s'appliquer à tous. Homme ou animal, aucun ne fait exception. La vie pythagoricienne ignore apparemment les nuances, et même quelques oppositions majeures. Par exemple celles du privé et du public, du civil et du religieux, du naturel et du culturel. On ne peut dire qu'il s'agit de catégories simplement modernes : la démocratie athénienne *reposait, au moins* pour une part, sur des clivages de ce type.

Ces divers traits donnent un air de famille à ceux qui, dans des cultures et à des époques fort dissemblables, ont cru à un ordre secret du monde, au rôle central d'une confrérie d'initiés soumis à une discipline physique et morale rigoureuse, ont prêché l'amitié et finalement régné par le fer et le feu. On trouve, chez les géomètres végétariens de l'antique Grande Grèce, la même pente autoritaire que chez certains de nos illuminés « *écolo-cosmico-ésoterico-new-age-zen-et-autres* ». Ils veulent le bien de tous, et la fraternité, et l'harmonie, bien sûr. Ils ne feraient pas de mal à une mouche, évidemment. Mais, au nom d'un équilibre supposé de la nature, dont ils détiennent les arcanes, les voilà prêts à faire plier toutes les volontés. Rien ne saurait les empêcher de combattre et d'écraser les ambitions humaines jugées contraires à la loi naturelle et divine qui leur fut révélée. Par respect de la vie « en général », au nom de la *grande parenté des espèces*, ils finiront peut-être par sacrifier des *vies humaines pour préserver* des végétaux ou défendre des insectes.

Mieux vaut se méfier du pacifisme à visage cosmique. Mieux vaut n'être pas trop vite captivé par la pitié symbolique, englobant sans discernement fougères et moustiques. Sans doute les membres de telles sectes sont-ils, considérés isolément, de gentils humains. Mais leur conviction inébranlable d'avoir pour maître « *un guide doux pour des gens doux et justes* » et d'œuvrer à bon droit pour le bien de tous laisse nécessairement fort peu d'espace aux autres, à leurs erreurs, et à leurs libertés. Il n'y a de place, dans leur pensée, ni pour le hasard ni pour *l'indifférence et la neutralité*. Parce que tout est doté, à leurs yeux, d'un sens, *ils ont déjà éliminé* l'incertain, l'absurde, l'aléatoire, le chaotique, le contingent... Cela ne se voit pas d'emblée. Mais le passage demeure possible, rapidement, de la douceur totalitaire à la terreur réelle.

Mémoires du compagnon Debray

Suite de la page 1

Régis Debray historien – ou plutôt « métahistorien », pour reprendre l'expression de Robert Bonnaud dans son livre *Les Succès de l'échec* (2) qui couvre la même période – ne renonce pas à l'histoire. Refusant le discours de la postmodernité, il persévère : même à l'âge d'Internet et du tout-spatial, l'avenir reste à l'ordre du jour. Seulement, au jeune homme qui adhérait à l'axiome scolastique qui veut que les *masses soient le moteur de* l'histoire a succédé un homme à qui *l'expérience a montré que* ces masses sécréteront toujours des « *seigneurs* » *et qu'il* reste à s'accommoder de cet inévitable rapport *dialectique. Jeu de miroirs* – sans fin ? c'est justement l'avenir qui le dira –, qui justifie le titre grinçant : « *Loués soient nos seigneurs* »...

La lucidité, disait René Char, est la blessure la plus rapprochée du soleil. Si cette traversée de trente ans de notre siècle est lucide et lumineuse, c'est qu'elle ne voile aucune blessure : elle est aussi impitoyable pour les seigneurs que pour l'auteur lui-même et pour le lecteur. Enfin un vrai, un grand livre de Mémoires politiques. Pas de recherche du bon profil, de quête d'absolution, de scoops refroidis, de règlements de comptes après coup, de défilé de faire-valoir. Cet écrivain français, « *ni contemporain capital, ni témoin important* », qui aime citer le cardinal de Retz et préfère les philosophes combattants aux intellectuels engagés – « *J'aimerais pouvoir dire : je n'ai jamais été un intellectuel engagé* » – se garde de prendre d'autre pose que la plus insupportable qui puisse être : celle de ne pas prendre la pose. Insupportable pour lui. Insupportable pour les autres. Au fait : comment appelle-t-on des gens comme le cardinal de Retz ? Des moralistes ?

François Maspero

(2) Arcantère, 1993.

Pour en finir avec le mythe de la « race » indo-européenne

Société, culture matérielle, archéologie et système conceptuel : l'ouvrage de Bernard Sergent fait un état des lieux des dernières connaissances sur cette civilisation disparue. Une somme précieuse et salutaire contre de dangereux errements pseudo-scientifiques

LES INDO-EUROPÉENS
Histoire, langues, mythes
de Bernard Sergent.
Payot, coll. « Bibliothèque historique »,
540 p., 260 F.

TRAITÉ D'ANTHROPOLOGIE DU SACRÉ
Volume II : L'Homme indo-européen et le Sacré
Sous la direction de Julien Ries.
Edisud, 304 p., 300 F.

La notion d'indo-européen est à *manier avec précaution* : innocente par elle-*même, elle n'en suscite pas* moins inquiétude ou engouement *suspect. C'est le risque de* toute recherche des origines, surtout lorsqu'elle remonte à *six ou sept millénaires*. Cette vertigineuse filiation a inspiré les chantres du racisme et la plupart des « penseurs » nazis. Dévoyant l'inoffensif vocable d'« Aryens », par lequel Indiens et Iraniens se désignaient eux-mêmes, ils en ont fait le prototype de la pure « race blanche ». Comme les conseillers « scientifiques » de l'extrême droite française veulent voir dans le « modèle indo-européen » le garant d'un type d'homme bien défini, grand blond aristocratique opposé à la masse courtaude et noiraude (je n'invente rien). En réaction à ce délire, des intellectuels bien intentionnés ont rejeté le péché originel sur les études indo-européennes elles-mêmes, domaine sulfureux et promis à une sorte de boycott scientifique.

Le livre solide de Bernard Sergent vient donc à point nommé dissiper ces faux-semblants. Nous avons là une véritable somme, sans exemple en France, et qui remplace la célèbre encyclopédie, en allemand, de Schrader et Nechter (1917-1928). *Histoire, langues, mythes*, précise le sous-titre ; il faudrait ajouter, pour ce passionnant voyage, de l'Islande à l'océan Indien et de la Baltique à *la Méditerranée : sociétés, culture* matérielle, archéologie et systèmes *conceptuels*.

Tout est parti de la langue. Nul n'aurait songé à mettre en rapport les cultures des Anglais, des Italiens, des Slaves, avec celles des Indiens, des Hittites, des Arméniens, si les philologues du siècle dernier n'avaient démontré qu'il existait un lien de « parenté » entre les langues que parlaient ces peuples. C'est pourquoi la définition de ces Indo-Européens ne saurait être que linguistique. Georges Dumézil aimait à dire que ce composé barbare n'était rien d'autre qu'une formule algébrique commode.

A partir de ces données, confrontées *à celles de l'archéologie*, les comparatistes se sont efforcés de *reconstituer les réalités de ce* monde disparu, écologiques, cultu*relles, sociales*, institutionnelles, religieuses. Sergent, faisant état des toutes dernières découvertes, dresse un bilan très complet de ces innombrables tentatives. Aucune activité humaine n'est laissée de côté, et le lecteur trouvera la réponse à toutes les questions qu'il peut se poser à propos d'une civilisation morte. Ainsi se découvrent une pensée, une idéologie, autrefois communes à la plupart de ces peuples, et restées longtemps agissantes. On ne s'étonnera pas de trouver, sous la plume de son disciple, un exposé circonstancié de l'œuvre de Dumézil. En confrontant les textes indiens, iraniens, latins, scandinaves et celtes, le fondateur de la « nouvelle mythologie comparée » avait fait une découverte capitale. La pensée symbolique des Indo-Européens est dominée par un système « triparti ». La société, la théologie et les principales activités humaines étaient conçues et représentées dans le cadre de trois fonctions : souveraineté magique et juridique, force guerrière, prospérité et fécondité. Chez certains de ces peuples, le modèle, d'abord purement conceptuel, *instrument d'analyse des activités* humaines, s'est peu à peu cristallisé, *solidifié*, donnant naissance à l'échelle rigide des trois « varna » de l'Inde ancienne ou des trois « pishtra » de l'Iran : prêtres, guerriers, agriculteurs. Ce processus est révélateur : il confirme que la représentation trifonctionnelle du monde n'est pas un reflet de la division sociale réelle, ni une simple projection conditionnant le symbolique et l'imaginaire, mais d'abord un principe de classification, donnant forme aux panthéons, aux mythologies, aux épopées. *Ses effets* les plus saisissants se manifestent *d'ailleurs dans des domaines* très divers. Ainsi la médecine et la classification des remèdes, chacun correspondant à une fonction, avec la magie, le couteau, les plantes ; ou encore la triple théorie des mariages : par don solennel, par rapt, par achat.

L'œuvre de Dumézil *laissait* toutefois en suspens un problème historique de taille : tous ces peuples ont eu en commun des « rois » et des prêtres, des corps spécialisés de guerriers, ainsi qu'une masse d'éleveurs-agriculteurs, institutions bien réelles. A côté, et sans doute en même temps, un dispositif générateur triparti, reposant sur ces mêmes fonctions, mais prises cette fois comme matériau d'un principe classificatoire. Comment imaginer les rapports entre les catégories sociales effectives et ce schème d'organisation quasi philosophique, puisque en somme les composantes étaient les mêmes, les trois fonctions, mais agissant à des niveaux différents ? Or Sergent, et c'est une des grandes nouveautés du livre, esquisse une solution simple et ingénieuse, fondée sur un processus évolutif vraisemblable, et qui tient sa force de ce qu'il fait place aux deux instances en question, réelle et conceptuelle. Il faudra poursuivre dans cette voie novatrice.

Enfin, le livre tient une gageure : nous faire connaître les grandes théories sur la préhistoire matérielle des Indo-Européens et nous mettre au fait des chantiers en cours. En cinquante pages, nous apprenons l'essentiel de ce qu'il faut savoir sur « les Indo-Européens et l'archéologie » au dernier chapitre, où sont traités notamment les difficiles rapports entre données linguistiques et *realia* observables, où sont démêlés les réseaux complexes des sites primitifs et des itinéraires, depuis la « patrie » inconnue jusqu'aux *dizaines de peuples* restés dans l'histoire. Tous viennent probablement *d'une zone située* au sud de la Russie, non loin de la Caspienne, avant de s'orienter vers le sud et le sud-est, en direction de l'Asie, ou vers l'ouest et le nord-ouest, en direction de l'Europe. Au passage, l'auteur évacue fantasmes anachroniques et malsains, notamment en faisant le point sur les données de l'anthropologie physique moderne, pour en finir avec le malencontreux mirage d'une « race » indo-européenne.

Cette encyclopédie d'un monde encore mal connu en France, au-delà de son agrément et de son intérêt scientifique, aura des effets salutaires. Car il exorcise les mauvais génies du racisme forcené et d'un antiracisme mal orienté, en montrant que les langues et les cultures indo-européennes sont des objets de science comme les autres, à condition de ne pas y introduire au préalable ce qui n'y avait jamais été.

CONTRE-EXEMPLE

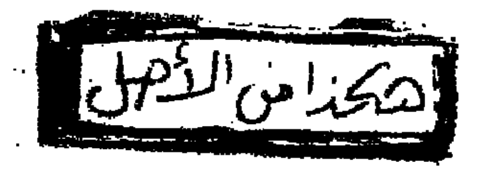
C'est malheureusement ainsi que procède un ouvrage collectif, *L'Homme indo-européen et le Sacré*, qui, paru presque en même temps que le précédent, se situe à l'opposé, florilège exemplaire de ce qu'il ne faut pas faire. Ses sept contributions, que rien ne relie entre elles, portent chacune sur une culture isolée, sans même l'ébauche de la moindre comparaison. Deux chapitres se veulent synthétiques : ils ne font qu'aligner des généralités sans corps ou récapituler les thèmes traités dans les articles. Sa démarche d'ensemble, sa conception du « religieux » et ses méthodes désuètes font que ce livre, à un article près, aurait pu être écrit il y a cinquante ou cent ans. Les considérations sur la mythologie sont d'une banalité affligeante, qui date qui plus est. On relève des fautes élémentaires, appelant sourire ou irritation, comme « mère » en arménien, *maite* (!) au lieu de *mayr*.

Plus grave, on y trouve, beaucoup trop répétés et lourdement insistants, des développements où la science n'a rien à voir. Ainsi l'un des auteurs voit-il dans « *la familiolâtrie le trait le plus pertinent de la mentalité indo-européenne : l'actuelle désaffection de la famille* (...) *représente à coup sûr notre véritable rupture avec l'indo-européen* ». D'autre part, « *la culture indo-européenne a dû réprouver le célibat, l'avortement, et l'homosexualité* ». D'où la conclusion, applicable à notre temps : « *Les mesures qui, dans tout l'Occident, tendent à entériner ou même favoriser ces pratiques témoignent d'un indubitable reniement des origines.* » Du coup, on ne sera pas étonné d'apprendre que les Indo-Européens étaient « *des hommes d'ordre* ». On n'ose demander : de quel ordre ?

Pourquoi citer ces errements ? Parce qu'ils reproduisent exactement le processus mental qu'enclenche trop souvent chez certains l'idée même d'*indo-européen* : leur répulsion pour les réalités de notre époque – présence d'étrangers « *noirauds* » pour les uns, libéralisme politique et moral pour d'autres – les incite à projeter du côté des origines une sorte d'image inversée de notre propre société, paradis perdu qui témoigne de notre actuelle décadence.

Que fait donc dans cette galère un authentique savant comme Gherardo Gnoli, dont l'étude sur le zoroastrisme est très sérieuse ? Sans doute aura-t-il été abusé.

Georges Charachidzé



Cloots, seigneur et sans-culotte

ANACHARSIS CLOOTS OU L'UTOPIE FOUDROYÉE
de Roland Mortier.
Stock, 528 p., 150 F.

Anacharsis Cloots est un personnage à l'inépuisable complexité. Comme si sa vie n'était qu'une trame de contradictions qu'il a lui-même volontairement assumées. Baron et jacobin, riche seigneur et sans-culotte, allemand et « gallophile », « fayettiste » et girondin, Cloots finit en mars 1794 sous le couperet de la guillotine. Rarement étudié, Cloots *restait une énigme*. En en retraçant le parcours biographique, Roland Mortier n'en chasse pas les mystères, mais tente au contraire de les comprendre ; en les arrachant au seul schéma de l'engagement révolutionnaire, pour mieux les replacer dans la culture intellectuelle et politique de la fin de l'Ancien Régime. C'est le principal mérite du livre : il démontre avec minutie et nuance que la Révolution ne fut pour Cloots qu'un aboutissement, la *« réalisation d'un rêve »* dont les multiples possibles avaient déjà été explorés auparavant, *théoriquement dans* les *opuscules* prérévolutionnaires (Cloots publie les deux tiers de son œuvre avant 1789), ou concrètement à l'échelle réduite d'un domaine foncier. Là naissent ce que les révolutionnaires nommeront des *« contradictions »*, mais que, dans le laboratoire des Lumières, l'on peut mieux définir comme des voies d'expérimentation *suivies* jusqu'à leurs destinations les plus osées, les plus incertaines (droits de l'homme, république universelle, matérialisme ou libéralisme). Cloots a sans doute trop cru que ces chemins de *l'esprit pourraient s'ouvrir à un* homme neuf vivant dans une société nouvelle. En retraçant ces utopies, Mortier lui rend sa véritable dimension historique.

Antoine de Baecque

Derrida, dans l'épreuve de l'aporie

Si la philosophie est un vaste ensemble de contradictions insurmontables, comment la supporter ? En résistant

APORIES
de Jacques Derrida.
Ed. Galilée, 152p., 140F.

RÉSISTANCES
de la psychanalyse
de Jacques Derrida.
Ed. Galilée, 160p., 135F

LA RELIGION
Ouvrage collectif
sous la direction
de Jacques Derrida
et Gianni Vattimo.
Seuil, 240p., 140F.

Derrida, dans *Résistances*, à cette belle formule. *« On ne pense et ne prend de responsabilité, si on le fait jamais, que dans l'épreuve de l'aporie – sans laquelle on se contente de suivre une pente ou d'appliquer un programme. »* Le champ de la philosophie n'est-il pas, dans son ensemble, un vaste système d'apories – c'est-à-dire de contradictions insurmontables ? C'est en tout cas ce que semble montrer, texte après texte, l'entreprise derridienne. C'est aussi ce qui lui donne son caractère tragique. Prenons ce dernier mot sans *emphase inutile : l'emphase est, par* excellence, ce que déteste Derrida. Il n'en reste pas moins que son œuvre révèle une préoccupation croissante pour cette tragédie que constitue l'existence humaine. *Spectres de Marx* (1993) et *Force de loi* (1994), deux ouvrages marqués par l'ombre de Walter Benjamin, tentaient déjà de comprendre le naufrage de la politique. Quant à *Apories*, il ne s'agit de rien de moins que d'une méditation sur la « mort » : non seulement parce que les guillemets sont, avec l'humour, la meilleure arme contre l'emphase, mais parce qu'il est *impossible de parler de la mort en tant que telle*. On ne peut, tout au plus, qu'interpréter les représentations que s'en font les hommes : tel était le but des recherches pionnières de l'historien Philippe Ariès et de l'anthropologue Louis-Vincent Thomas.

A l'un et à l'autre, cependant, faisait défaut l'approche philosophique que Derrida esquisse en s'inspirant de l'analytique « existentiale » développée par Heidegger dans *Etre et Temps*. Sans pour autant donner le dernier mot à celui-ci, car si l'on doit relire Ariès à la lumière de Heidegger, force est de reconnaître que la lecture inverse n'est pas moins légitime : nouvelle contradiction insurmontable.

Comment supporter l'aporie ? En l'« endurant », en résistant. « Résistance » est, de son propre aveu, l'un des mots qu'affectionne Derrida. Rien de surprenant, là non plus, puisque l'activité du philosophe consiste à la fois à résister (à l'opinion, aux dogmes, aux conformismes ambiants) et à déchiffrer les forces qui, dans la culture, résistent à ces tentatives de penser « autrement » que constituent, chacune à sa manière, philosophie et psychanalyse. Car ce serait se tromper que de croire la psychanalyse bien acceptée par nos contemporains : il suffit, pour s'en convaincre, de voir le dédain dans lequel sont aujourd'hui tenus Freud et Lacan.

FREUD, LACAN, FOUCAULT

Résistances est donc un grand livre sur la psychanalyse, un livre qui met la question de la résistance au cœur même de la réflexion psychanalytique, à travers trois lectures de Freud, Lacan et Foucault. Freud parce qu'il lui revient d'avoir isolé, dans *Au-delà du principe de plaisir*, la force qui résiste en nous à la guérison et au bonheur. Lacan, parce qu'il demeure, parmi les psychanalystes, celui qui a le mieux pris en compte l'existence de ce que Freud avait nommé « pulsion de mort ». Et Foucault parce que sa méfiance bien *connue à l'égard du freudo-lacanisme* (auquel, par ailleurs, il devait tant) méritait d'être déchiffrée comme le symptôme d'une résistance paradoxale à ce qui, en fait, lui avait permis d'entreprendre ses propres enquêtes sur la folie et la sexualité. Au passage, Derrida éclaircit quelques énigmes liées aux relations ambivalentes qu'il a lui-même entretenues avec les pensées de Lacan et Foucault. *« Voyez-vous* – nous dit-il –, *je crois que nous nous sommes beaucoup aimés, Lacan et moi... »*. Comme tout amour, celui-ci a été traversé d'épisodes conflictuels. Lacan, on le sait, n'appréciait guère la critique. Foucault non plus. Pourtant, les échanges de signaux (souvent cryptés) n'ont jamais cessé entre eux et Derrida, qui rend ici aux deux disparus un hommage digne de ce qu'avait été leur « conversation » inachevée.

La mort, l'inconscient : ces préoccupations ne pouvaient qu'inciter Derrida à revenir sur la question de la religion qui le hante depuis longtemps. Le projet a commencé à se réaliser à Capri, en 1994, lors d'une rencontre amicale à laquelle participaient de grands philosophes européens : l'Allemand Hans-Georg Gadamer, l'Espagnol Eugenio Trias, les Italiens Gianni Vattimo, Aldo Gargani, Vincenzo Vitiello et Maurizio Ferraris.

Des interventions prononcées lors de ce colloque informel émerge *l'idée que le fameux « retour du religieux »* dont l'actualité, hélas, nous abreuve, exige, au-delà des propos de circonstance, des réflexions de fond. Quelle différence y a-t-il entre foi et savoir ? D'où vient qu'un texte, une loi, un commandement puissent être dits « sacrés » ? Quels rapports entretiennent la politique et la religion, la violence et le sacrifice ? Quels liens, enfin, mais également quelles déchirures marquent en profondeur les relations, toujours difficiles, entre les trois monothéismes bibliques ? Sans doute ces interrogations achoppent-elles, elles aussi, sur *bien des apories. Mais ce sont de* telles apories que devraient explorer ceux qui n'ont pas renoncé à l'idée que la philosophie puisse les aider à comprendre leur époque.

Christian Delacampagne

Voyage à travers l'espace graphique

Anne-Marie Christin revisite les multiples formes de l'expression graphique nées en Occident et en Orient et redéfinit les liens entre l'image et l'écrit

L'IMAGE ÉCRITE OU LA DÉRAISON GRAPHIQUE
d'Anne-Marie Christin.
Flammarion, coll. « Idées et recherches »,
252 p., 250 F.

Quel point commun existe-t-il entre une peinture pariétale, une tablette cunéiforme, un calligramme japonais, l'édition du *Coup de dés* de Mallarmé et l'affiche vantant les mérites du bouillon Kub dessinée par Cappiello sur les murs du Paris de l'entre-deux-guerres ? Pour répondre à cette question, Anne-Marie Christin a écrit un livre dense et particulièrement suggestif qui éclaire d'un jour nouveau le débat sur l'histoire des écritures et des images.

Cet ouvrage, abondamment illustré, nous conduit à revisiter les multiples formes de l'expression graphique nées en Occident comme en Orient. Il exige cependant du lecteur qu'il déplace son regard des figures (écritures ou images) vers les surfaces qui les portent. Ce geste réappris, l'incongruité de la question initiale s'efface. Les chevaux de la grotte Chauvet, les *waka japonais*, les lithographies Belle Epoque ou le poème de Mallarmé ont en commun d'être des assemblages de figures ou de signes dont la *signification* est *intrinsèquement* liée à la façon dont ils occupent l'espace sur lequel ils s'inscrivent.

Pour Anne-Marie Christin, on touche là à l'une des inventions *majeures de l'humanité* : la capacité de voir une surface non comme enveloppe extérieure d'une chose mais comme espace à deux dimensions portant des traces ou des *marques susceptibles* d'être lues (la divination serait la première manifestation de la culture graphique) ou de recevoir les marques intentionnelles laissées par les mains de l'homme.

Les conséquences de cette hypothèse sont nombreuses et la première concerne l'histoire des écritures. Pour Anne-Marie Christin, ces systèmes de signes tirent leur extraordinaire pouvoir de représentation de l'hétérogénéité de *leur nature*. Ce sont des *« mixtes »* dont le hiéroglyphe a déjà, à l'aube des civilisations de l'écriture, exploité tous les possibles. Les Egyptiens possèdent en effet des signes qui désignent des mots (les idéogrammes), des signes qui désignent des catégories (les déterminatifs) et des signes qui désignent des sons (les phonogrammes) ; mais ils savent surtout *disposer ces multiples codes dans* l'espace de façon à tirer un profit maximum de leur combinaison et de leur articulation avec l'image. Il en est de même pour les idéogrammes chinois ou pour la subtile combinaison des *kanji* et des *kana* japonais. Se pose alors d'une tout autre manière la question des écritures strictement alphabétiques nées entre les Xᵉ et VIIᵉ siècles *dans le bassin méditerranéen*.

AFFAIBLISSEMENT

Loin de les considérer comme l'aboutissement de l'histoire des écritures, Anne-Marie Christin voit dans le succès de leur diffusion un étrange affaiblissement du pouvoir d'écrire : *« L'alphabet semble être un système bien appauvri en regard de la flexibilité visuelle/verbale que propose l'idéogramme. »* Il est peut-être même l'instrument qui a enfermé notre civilisation dans un mythe logocentrique. La parole, fût-elle divine, est transparente à elle-même et sa « lettre », à défaut de son « sens », toujours intégralement transmissible puisque chacun des sons qui la constituent peut être codé par un signe.

Or les supports de l'activité graphique et de la voix, uni-dimensionnelle, restent définitivement dissemblables. Une syllabe ne peut être énoncée en même temps qu'une autre, mais deux signes ou deux images peuvent être joints en un même espace. Depuis la surface offerte à la divination de l'oracle (le sable des Dogons parcouru par le renard, le foie des animaux sacrifiés à Babylone, la carapace de tortue en Chine), jusqu'au calligramme oriental, il est des civilisations qui ont su être lectrices de la disposition spatiale des signes, avant ou après avoir inventé l'écriture. Les civilisations de l'alphabet auraient-elle perdu ce pouvoir ?

Anne-Marie Christin nous rappelle, suivant en cela Marcel Détienne ou Jesper Svenbro, que l'alphabet a pu être très longtemps utilisé comme l'étaient les idéogrammes, c'est-à-dire non pour restituer la succession des syllabes d'un énoncé mais pour permettre à l'homme qui regarde les lettres de produire une parole qui les accompagne, qui les paraphrase ou les commente. Bref, l'alphabet n'a pas préservé le lecteur du travail de reconnaissance et d'interprétation que toute lecture impose.

Dès lors, la coupure est peut-être moins celle qui se situe au moment de l'invention de l'alphabet que celle qui survient lorsque Gutenberg inscrit le caractère de plomb fondu dans le carcan de la réglette de cuivre où prend forme la ligne imprimée. Cette solution technique renvoie en effet l'image hors du texte (en particulier lorsqu'elle a été gravée sur cuivre) et confine l'écriture dans la régularité obligée de la succession des lignes. C'est à cette occasion que l'écriture occidentale pourrait avoir commencé à oublier qu'elle s'offre au regard qui la contemple autant qu'à la voix qui en restitue les sons. Pourtant, c'est aussi dans ces siècles où l'imprimé déploie ses redoutables pouvoirs que commence un long travail de réappropriation de l'espace graphique. La littérature permet d'en lire les avancées et les reculs. Car, même dans une civilisation de l'alphabet, l'histoire des œuvres du langage est indissociable de celle de leurs supports, l'histoire de la littérature est indissociable de celle du livre.

En effet, le caractère monovalent de l'alphabet a longtemps confié à la seule voix le rôle primordial dans la lecture des œuvres (« publier » un livre au XVIIIᵉ siècle, c'est encore en donner une lecture à haute voix, même si chacun peut sans difficulté le lire des yeux sur la copie qui circule). Il faut donc que l'imprimerie reconquière l'espace non obligatoirement contraint par la ligne qui était celui de la pierre ou du manuscrit. Cette avancée est tardive. La gravure de bois de bout permet, dans le courant du XIXᵉ siècle, de construire une nouvelle esthétique du livre dans laquelle image et texte peuvent se mélanger et le texte devenir image. La lithographie permet à l'affichiste toutes les audaces. Est-ce dans ces années que le lecteur occidental apprend à lire d'une autre manière ? Que, s'adonnant sans retenue à ces flâneries du regard que les murs de la ville, dans la débauche de la réclame, suscitent et bientôt imposent, il apprend que lire peut être voir ?

C'est en tout cas dans cet espace reconquis que Stéphane Mallarmé installe, avec l'impression du poème *Jamais un coup de dés n'abolira le hasard*, une nouvelle conception de l'écriture, de l'édition et de la littérature, ce que le poète appelle un *« espacement de la lecture »*. En faisant de la page imprimée cette surface *« élevée à la puissance du ciel étoilé »* (UN COUP DE DÉS, LE HASARD, UNE CONSTELLATION), Mallarmé a renoué avec la *« pensée de l'écran »* et, pour Anne-Marie Christin, a ramené l'alphabet à l'écriture.

Jean Hébrard

livraisons

HISTOIRE

● **LECTURES INTERDITES,** de Barbara de Negroni
Selon les textes réglementant la librairie sous Louis XV, l'impression et la diffusion des livres semblent contrôlées de façon absolue : *tout manuscrit, comme tout livre étranger, doit être examiné* par les services de la censure, qui en vérifient l'orthodoxie. Le crible paraît toutefois peu strict. Livres et libelles clandestins pullulent et la censure rendue publique s'avère la meilleure des publicités. Dans une excellente étude sur *le travail des censeurs, 1723-1774*, Barbara de Negroni analyse les compromis adoptés par ces hommes des Lumières, attachés à la prospérité des métiers du livre, et dont l'inefficacité relative tient aux liens qu'ils tissent avec les auteurs, permettant, par un dialogue constant, une sorte d'autorégulation des humeurs frondeuses de la république des lettres. D'une conception secrète du texte écrit, réservé aux initiés, on passe à la *croyance en une nécessité publique de l'imprimé comme* vecteur du débat d'opinion. Barbara de Negroni restitue avec finesse et précision les capacités de lecture, de résistance et d'adaptation de ce monde de la censure, agent régulateur de l'élargissement de la sphère du débat politique, milieu complexe, constamment travaillé par le compromis (Albin Michel, 395 p., 150 F).

● **MÉHÉMET ALI,** de Guy Fargette
Il fallait une certaine audace pour écrire une biographie de Méhémet Ali (1769-1849), fondateur de l'Egypte moderne. Seul un profane pouvait se lancer sans complexe dans une telle entreprise, qui a fait reculer plus d'un historien. Le livre de Guy Fargette n'apporte aucun élément inédit sur l'ancêtre du roi Farouk : il faut le lire comme une synthèse, à l'usage du grand public, d'une partie des ouvrages consacrés à ce règne exceptionnel. C'est une introduction, claire et mesurée, à un analphabète hors du commun, qui a su faire de son pays d'adoption un Etat puissant, et même un empire (L'Harmattan, 232 p., 140 F).

● **GOA, 1510-1685. L'Inde portugaise, apostolique et commerciale**
C'est dans la lusitanienne Goa, conquise dès 1510 par Albuquerque *pour le compte du roi Manuel, que Luis de Camoens connut la dé*bauche et la misère tout en écrivant les *Lusiades*. La ville populeuse, cosmopolite et bigarrée dut à François Xavier, qui l'évangélisa et y fut enterré, une fermentation spirituelle qui favorisa l'implantation de l'une des plus féroces versions de l'Inquisition ; ce que la réputation de raffinement, de lascivité et de luxure des habitants, alors expliquée par les contraintes du climat, ne suffit pas à justifier. La faillite de la cité, sanction logique des revers militaires qui condamnent la vitrine portugaise aux Indes, ne compromet pas le mythe d'une magnificence que les voyageurs n'hésitent pas à comparer à celle des premières métropoles européennes (Autrement, coll. « Mémoires » nº 41, 228 p., 120 F).

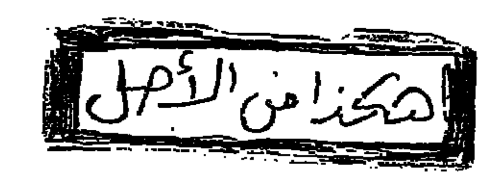
● **PONDICHÉRY ET LES COMPTOIRS DE L'INDE APRÈS DUPLEIX,** de Jacques Weber
La survie de la présence française dans la péninsule indienne, après *l'effondrement du rêve de Dupleix au XVIIIᵉ siècle, masqua une lé*thargie obstinée qui banalisait la corruption et l'incompétence. Les rares tentatives de reprise en main achopèrent moins en raison de leur autoritarisme que par le rejet de toute nouvelle donne qui perturberait les avantages acquis. Comme les indigènes ne s'indignaient ni ne se soulevaient tant que les Français s'abstenaient d'intervenir dans les affaires de castes et de culte, on comprend mieux le péril que représenta la politique d'assimilation de la IIIᵉ République qui misait sur la démocratisation par la pratique du suffrage universel. Pour les castes ainsi menacées, une seule solution : la mainmise sur les institutions par un terrorisme électoral d'une terrifiante efficacité. Disséquant le système du « Louis XI noir », Chanemougam, qui fit des comptoirs *« la terre des fraudes »*, Jacques Weber met en lumière l'erreur majeure de la métropole qui, négligeant l'assimilation par la culture pour jouer la carte institutionnelle, a favorisé un mouvement nationaliste qui précipita sa perte (Denoël, 448 p., 195 F).

● **FANTÔMES ET REVENANTS AU MOYEN ÂGE,** de Claude Lecouteux
L'ouvrage de Claude Lecouteux, spécialiste de littératures et civilisation germaniques médiévales – dont Imago s'attache à diffuser les travaux –, qui reparaît augmenté d'une préface où l'auteur fait le point sur les travaux qui ont vu le jour depuis la première édition (1986), est déjà un classique. Cette interrogation pionnière sur la destinée des morts qui reviennent a l'immense mérite de conclure rarement et de négliger le moins possible les croyances héritées du paganisme et bien maltraitées dans la documentation cléricale qui fait l'essentiel des sources. Forces maléfiques ou gages de fécondité, les revenants disent aussi le profil de l'au-delà qu'on imagine, acteurs à part entière dans l'histoire des mentalités. Signalons la parution aux Presses de l'Université de Paris-Sorbonne d'un autre volume de Lecouteux, lui inédit, *Au delà du merveilleux : des croyances au Moyen Age* (Imago, 272 p., 135 F).

● **HISTOIRE ROMAINE, LIVRES 40 et 41, César et Pompée,** de Dion Cassius
En marge des deux savants volumes de la Collection des Universités de France, Les Belles lettres continuent l'exhumation de l'historien bithynien Dion Cassius, dont l'*Histoire romaine*, même largement perdue, reste une source essentielle puisque sans concurrence pour le passage de la République à l'affirmation de l'Empire. Les livres 40 et 41 couvrent l'un des affrontements les plus fameux de la fin de la République courant du printemps 54 à la journée d'août 48 où César écrasa à Pharsale les forces pompéiennes. Un volume passionnant aussi par l'excellence de l'édition (introduction, traduction – du grec – et notes de Michèle Rosellini, Les Belles Lettres, « La roue à livres », 160 p., 135 F).

● **L'EMPEREUR DES ALCHIMISTES,** de Jacqueline Dauxois
L'empereur Rodolphe II (1552-1612) a de tous temps suscité la curiosité par son originalité singulière – il s'entoure de savants, d'astrologues et d'artistes, alors que l'Europe se déchire dans les querelles religieuses, abandonne Vienne pour Prague, dont il contribue à faire l'une des villes les plus magiques qu'on puisse rêver, choisit Arcimboldo qui le peint en Vertumne, dieu de la végétation quand ses frères les rois se drapent dans la pourpre et le fer. Devant la faiblesse de la bibliographie en français sur ce prince atypique, on saluera le chaleureux portrait qu'en brosse la romancière Jacqueline Dauxois, qui fait ici œuvre d'historienne avec une rigueur appréciable et qui soutient agréablement la compréhension intuitive du personnage (J.- C. Lattès, 336 p., 129 F).

● **CAMBACÈRÈS,** de Pierre-François Pinaud
Personnage décrié pour ses ralliements opportunistes – Jean-Louis Bory railla naguère *Les Cinq Girouettes* –, le deuxième consul mérite mieux que ces « exécutions sommaires », que la colossale fortune de l'homme politique n'a pas tempérées. Inspirateur du Code civil et de la Cour des comptes, son œuvre administrative nous vaut une intéressante enquête sur l'homme et le réseau qu'il utilise, peuplé de banquiers, de chevaliers d'industrie et d'affairistes qui n'ont pas disparu avec le Directoire. La réflexion sur la place réelle que joue la franc-maçonnerie dans ces liaisons, moins essentielle qu'on ne l'a écrit, est une des contributions notables de cette biographie bienvenue (Perrin, 274 p., 135 F).



ECONOMIE

● par Philippe Simonnot

Descartes, prudence

DU BON USAGE DE DESCARTES
d'Alain Laurent.
Ed. Maisonneuve & Larose, 127 p., 98 F.

Le moins qu'on puisse dire est que les économistes se sont peu intéressés au quatrième centenaire de la naissance de Descartes. Sans doute faut-il leur donner tort, au moins pour trois raisons. D'abord, cela ne fait jamais de mal de faire l'effort de penser par soi-même, comme nous y invite le grand philosophe, et comme c'est devenu fort rare dans le domaine économique à l'époque de la pensée dite unique, elle-même critiquée de manière unique. Ensuite, tous ces hommes d'argent qui nous parlent, comme le veut la mode, de morale dans les affaires feraient bien d'aller voir du côté du *Discours de la méthode* ou du *Traité des passions de l'âme*, comment la liberté individuelle ne se peut concevoir sans éthique, ni la seconde sans la première.

Enfin, il se pourrait bien, comme le montre Alain Laurent dans un petit livre d'une intelligence, d'une lucidité et d'une clarté toutes cartésiennes, que Descartes ait entrevu, un siècle et demi avant Smith, le mécanisme de la « main invisible ». Précisons tout de suite que Laurent n'est pas économiste, mais philosophe, ce qui donne d'autant plus de valeur à sa trouvaille pour l'histoire de la pensée économique.

Afin d'en apprécier toute la saveur, il faut d'abord rappeler, comme le fait très bien l'auteur, que le moi du *cogito, ergo sum* ne ressemble en rien au personnage égotiste, égoïste, abstrait, impersonnel, désincarné, solipsiste que tant de penseurs de second rang ont voulu en faire. L'aventure radicale de la liberté, l'autogénération du moi, le risque de se fonder seulement sur son libre arbitre, c'est aussi d'aimer la vie. « *Je suis du côté de ceux qui aiment le plus la vie* », écrit Descartes dans une lettre au physicien Huygens. C'est encore le « dévouement », *comme un dévoiement de soi vers autrui. Certes, le désintéressement* est le plus souvent intéressé (La Rochefoucauld). Mais c'est le propre des « *âmes basses* » qu'on ne peut les inciter à prendre de la peine pour autrui qu'en leur faisant voir qu'elles en retireront quelque profit.

Selon Alain Laurent, l'auteur du « Discours de la méthode » aurait entrevu, un siècle et demi avant Smith, le mécanisme de « la main invisible »

Pour que la béatitude de l'esprit soit au rendez-vous, il faut que le contentement jaillisse spontanément de l'acte vertueux, ou que celui-ci soit à lui-même sa propre récompense. La « générosité », chez Descartes, est la vertu suprême qui assure au sujet souverain le souverain bien. Comme nous voilà loin du cartésianisme rationaliste qu'on nous marchande habituellement dans les manuels !

Le siècle de Descartes est encore une époque où l'on ne cherche pas à améliorer tant la société que l'homme lui-même. Ce qui deviendra plus tard la question sociale, ou politique, ou économique, ou institutionnelle est encore une question morale. A cet endroit précis, cependant, Descartes ouvre, avec une audace timide la voie à ce qui deviendra chez Smith la « main invisible ». Ce pas, révolutionnaire, est accompli dans une lettre à Elisabeth, princesse de Bohême où il expose « *qu'encore que chacun rapportât tout à soi-même, et n'eût aucune charité pour les autres, il ne laisserait pas de s'employer ordinairement pour eux en tout ce qui serait en son pouvoir, pourvu qu'il usât de prudence, principalement s'il vivait en un siècle où les mœurs ne fussent point corrompues* » (6 octobre 1645). Ainsi, même en se comportant de manière égoïste, on ferait du bien aux autres, concourant au bien commun sans le savoir ni le vouloir.

L'ouverture est timide, car Descartes, comme pour faire pardonner son audace, met deux conditions au bon fonctionnement de cette main invisible avant la lettre : l'une est là sans doute pour la forme. Quand peut-on dire en effet que les mœurs ne sont point corrompues ? L'autre est fondamentale. Limitative ? N'est-ce pas demander beaucoup que chacun soit « *prudent* » ? Moins peut-être que si l'on réclamait ou imposait la sagesse. Car l'on sait bien depuis Aristote (*Ethique à Nicomaque*, livre VI), à qui Descartes fait ici sans doute allusion, qu'à la différence de la sagesse qui « *ignore l'intérêt personnel* », la prudence n'est pas une science, mais « *consiste pour chaque être à observer ce qui est bon relativement à lui et à s'en remettre à cela* ». Le Grec va même jusqu'à nous dire que « *certaines bêtes sont prudentes* » ! Bref, Descartes accepte ici *de facto* de déplacer, voire d'abaisser les objectifs moraux de la « société » – comme si la paix civile était à ce prix.

Souvenons-nous qu'entre cette lettre de 1645 et *La Richesse des nations* de Smith (1776) se situe le coup de force de Mandeville faisant des vices privés les facteurs du bien public (la *Fable des abeilles* date de 1714). La prudence est ridiculisée ainsi que les autres vertus dont l'« homme-diable » *(man devil)* décrit cyniquement, joyeusement les infortunes. Même chez le pieux calviniste Smith, qui hait le luxe et ne croit du reste qu'à moitié à l'efficace de la main invisible, la prudence n'est pas une catégorie pertinente du savoir économique. Tout au plus constitue-t-elle une des qualités, avec la force, la beauté, l'agilité du corps, la sagesse, etc. qui font que certains hommes sont supérieurs à d'autres (*Richesse...* Livre V, chapitre 1). Mais cette déréliction ne touche que le discours théorique, et ce n'est pas pour rien que l'on parle de « règles prudentielles » dans la pratique quotidienne de l'argent... Pour ne rien dire de la jurisprudence.

« *La vraie prudence*, écrit pourtant Alain Laurent, *conseille de fuir résolument tous les calculs intéressés et stratégiques pour s'en remettre à la volonté de bien faire sans rien en attendre.* » N'outrepasse-t-il pas, ne trahit-il pas ici Descartes ou Aristote, ou les deux à la fois ?

PASSAGE EN REVUE

● Sociétés et représentations
La deuxième livraison de la revue du Credhess (Centre de recherches et d'études en droit, histoire et sociologie du social, sous la tutelle de l'université Paris-I) est tout entière consacrée aux usages sociaux du corps. Ainsi que le disent d'entrée de jeu Rémi Lenoir et Myriam Tsikounas, qui ont dirigé le numéro, « *le dénominateur commun* » de ces approches « *est la souffrance* ». Souffrances des exclus, évoquées par Xavier Emmanuelli, secrétaire d'Etat à l'action humanitaire, lequel, dans un entretien avec Pierre Bouretz et Véronique Nahoum-Grappe, plaide pour une réhabilitation des asiles, contre l'« *externement abusif* » des SDF.
Autre point commun, le refus partagé de réduire le corps à une « *entité biologiquement constituée* ». Le corps parle. Il est également objet de raison, comme il l'était dès la fin du XVIIIe siècle pour la femme de Necker – mère de Germaine de Staël –, qui méticuleusement, montre Antoine de Bæcque, a préparé son embaumement et réfléchi sur son propre cadavre. Le corps est aussi objet d'art. Dans le *body art* par exemple, analysé par Murielle Gagnebin, qui exprimerait, par le détour de la complaisance et du sadisme qui en accompagnent les « performances », le caractère indépassable du corps d'ici-bas, privé désormais de la perspective du corps de gloire des religions de jadis.
Un corps enfin qui devient l'objet des tentations eugéniques à la Belle Epoque. Si les médecins français ne se laissent pas tenter dans leur masse par un eugénisme d'exclusion (élimination ou stérilisation des porteurs de « tares » supposées héréditaires) et s'en tiennent à l'hygiénisme, il y a quelques exceptions. Celle de Charles Richet, Prix Nobel de médecine 1913, en est une de taille, lui qui prône en 1921 l'interdiction du mariage « *non seulement des infirmes et des malades, mais encore des idiots, des déments et des criminels* » (*Sociétés et Représentations*, nº 2, 95 F, BP nº 5, 14410 Vassy).

INTERNATIONAL

● par Daniel Vernet

Fin du mythe de la Wehrmacht

EXAMEN DE CONSCIENCE
« Nous étions vaincus mais nous nous croyions innocents »
d'August von Kageneck.
Perrin, 214 p., 98 F.

En prononçant l'éloge des soldats allemands de la deuxième guerre mondiale dans son dernier discours officiel, le 8 mai 1995, à Berlin, François Mitterrand avait étonné son auditoire. Il n'avait pas loué le courage et le patriotisme de ces hommes – « *et peu m'importe l'uniforme* » – simplement pour rendre service à Helmut Kohl. Perplexe, le chancelier assistait alors à un débat entre ses compatriotes sur le point de savoir si le jour de la capitulation devait être célébré comme une défaite ou une libération. « *La démocratie est un cadeau de la défaite* », avait jadis tranché Heinrich Mann, le frère de Thomas.

De bons patriotes ? Dans les années 50, la question avait déjà été posée au moment de la reconstitution de l'armée allemande. La nouvelle Bundeswehr pouvait-elle se référer à la tradition de la Wehrmacht ? Ou aux officiers qui tentèrent de liquider Hitler parce que, « *sous ce régime, on n'a pas le droit de gagner la guerre* » ?

« *La discipline, l'obéissance, la fidélité, l'ordre, le sens du sacrifice, la persévérance, l'honneur même, n'avaient-ils pas été pervertis par l'ancien régime ?* », se demande aussi August von Kageneck. Dans un livre émouvant, il revient sur ces six années pendant lesquelles, jeune lieutenant à l'uniforme vert-de-gris, il a participé, à la tête de son peloton de chars à la « *guerre criminelle* », menée par le Führer. A dix-neuf ans, il était fier ; il se sentait « *investi d'une mission supérieure* » dans les premiers jours de la campagne de Russie avec ses hommes, « *de braves types, des paysans autrichiens, avec quelques ouvriers de la Ruhr et du Rhin* ».

L'épreuve de la débâcle renforça encore ce sentiment de camaraderie, de solidarité. Quoi qu'on sût, quoi qu'on pensât de ce qui se passait « après », dans les villages que venait de prendre l'armée régulière lorsque les groupes d'assaut de la SS faisaient leur entrée, on ne pouvait pas abandonner ses hommes, dans la boue et la neige, par des froids de - 50° C, à la vengeance des partisans russes.

Et puis voulait-on savoir ? August von Kageneck a choisi – avant d'être, de 1956 à 1985, le correspondant de *Die Welt* à Paris – le métier des armes par tradition familiale mais aussi parce que l'uniforme de la Wehrmacht était « *le seul qui garantissait dans une certaine mesure la propreté et l'incorruptibilité* » dans cette Allemagne nazie que toute son éducation catholique, rhénane, aristocratique l'amenait à détester.

Il se trompait. La Wehrmacht a « *servi d'instrument au plus monstrueux crime de l'Histoire* ». Elle a été l'outil efficace et constant des partisans du IIIe Reich pour la perpétration de l'Holocauste. A quelques exceptions près, ses chefs s'étaient ralliés à Hitler, ils attendaient de lui que le « *honteux diktat de Versailles* », fruit du « *coup de poignard dans le dos* » donné par les communistes à la Reichswehr en 1918, soit enfin vengé. Mais il ne leur suffisait pas de faire la guerre au « *judéo-bolchevisme* ». Il fallait encore que, bafouant tous les devoirs du soldat, ils approuvent les méthodes du régime national-socialiste. Le général von Reichenau ne demandait-il pas, dans un ordre du jour, « *la plus totale compréhension pour les mesures certes dures, mais justes prises à l'encontre de la juiverie sous-humaine* » ?

La Wehrmacht sans tache est un mythe que les historiens ont mis en pièces, aidés par la découverte de lettres de soldats allemands à leurs familles, interceptées par l'armée rouge et récemment retrouvées dans les archives soviétiques. Une exposition a été organisée sur ce thème l'année dernière en Allemagne. Un livre vient de paraître avec de terribles photographies (*Vernichtungskrieg. Verbrechen der Wehrmacht, 1941 bis 1944*, « Une guerre d'anéantissement. Les crimes de la Wehrmacht, de 1941 à 1944 », publié sous la direction de Hannes Heer et Klaus Naumann, Hamburg Edition, 686 p., 68 DM) ; il montre l'étendue de la responsabilité de la Wehrmacht, responsabilité refoulée au lendemain de la guerre car, écrivent les deux auteurs dans la préface de cet ouvrage collectif, les vertus qu'on attribua aux soldats de l'armée régulière étaient justement celles dont on avait besoin pour la reconstruction et le miracle économique.

August von Kageneck était de ces soldats. Il ne fait pas œuvre d'historien. Cinquante ans après, il avoue simplement avoir eu la « *baraka de ne pas avoir été exposé à une situation où le sentier entre la conscience et l'obéissance est terriblement étroit* ». Il n'a fusillé personne, il n'a pas commandé de peloton d'exécution, il n'a pas assisté à une quelconque « action », mais il a vu des dizaines de soldats russes alignés dans une fosse, qui n'avaient pas été tués au combat ; mais il a entendu parler du massacre de juifs de Tarnopol à peine son unité avait-elle quitté la petite ville ukrainienne.

Certains ont protesté. D'autres ont refusé de laisser « *résonner la voix de la conscience. J'en fus* », dit August von Kageneck. « *Comment vivre avec le souvenir de telles monstruosités ?* » En assumant sa part de responsabilité et en cherchant le pardon de Dieu et des autres, de tous les peuples contre lesquels des crimes ont été commis au nom de l'Allemagne.



POLITIQUE

● par André Laurens

Un credo républicain

LA RÉPUBLIQUE CONTRE LA DÉMOCRATIE
de Yves Roucaute.
Plon, 240 p., 140 F.

Les cruelles désillusions engendrées par des utopies révolutionnaires qui avaient enflammé les masses et bâti des régimes, dont certains se sont écroulés tandis que d'autres résistent, les drames et impasses auxquels ont conduit tant de luttes, en principe libératrices, le passif laissé par de prétendues avancées démocratiques, sont à la source, au-delà de l'amertume et du désengagement, de toute une série d'interrogations critiques et refondatrices. Yves Roucaute s'inscrit dans cette problématique. Il s'y jette, plutôt, avec une furia iconoclaste qui *en fera bondir plus d'un !*

Le titre de son essai est, déjà, un paradoxe puisqu'il oppose la République et la démocratie. Comme toujours, il est difficile avec les porteurs de convictions fortes, dotés d'un aussi fort tempérament de polémiste, de faire la part des choses : la thèse soutenue procède-t-elle des enseignements de l'Histoire ou n'est-elle qu'un instrument permettant de revisiter celle-ci ? Les deux explications, sans doute, se complètent.

Quoi qu'il en soit, Yves Roucaute se fonde sur la chronique du siècle et fait partir sa démonstration de la guerre 14-18 car, estime-t-il, ce conflit, « *porté par les peuples* », a livré ces derniers « *aux marchands d'utopies* ». Les révolutions rouges ou brunes, le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, la règle majoritaire ont, dès lors, tout permis, tout justifié. La démocratie sans contrôle a pu verser dans les pires nationalismes, particularismes, rassemblements ethniques et, au nom de la révolution, dans les diverses versions du totalitarisme.

Yves Roucaute n'y va pas de main morte : « *Si la démagogie est la fille aînée de la démocratie, le fascisme en est la fille cadette et le nazisme la fille aînée* », écrit-il. Le communisme ne trouve pas davantage grâce à ses yeux, qu'il soit stalinien, maoïste ou français : « *Entre Brasillach et Aragon, la différence n'était pas de nature* », assure-t-il. L'auteur apostrophe son lecteur, l'agresse avec des formulations au vitriol et des données historiques troublantes, remet en cause la plupart des analyses des mouvements historiques de la période. Dans tous les cas, le coupable désigné est la sacralisation de la volonté des peuples, laquelle pouvait recouvrir de funestes tentations et une grande lâcheté. A son sens, les leaders, qu'il appelle « *échocrates* », ont deviné, suivi, voire exploité, les inclinations populaires, plus qu'ils ne les ont conduites.

Après les errements des démocrates bruns ou rouges, sont venus ceux des « *fauves* », dans le tiers-monde, à travers les mouvements révolutionnaires de libération nationale qui, loin d'avoir tenu leurs promesses, ont abouti à des formes de dictature. Yves Roucaute rend hommage aux capacités de résistance au fascisme des bourgeoisies, trop souvent occultées selon lui, souligne ce que le colonialisme a eu de positif et salue au passage l'action du roi du Maroc. Pour l'essentiel, sa vision d'une humanité livrée à ses fantasmes reste profondément pessimiste. Aussi, au culte de la démocratie sans partage et sans contrôle, qui flatte les courants dominants des peuples souverains, il oppose une conception élitiste de la République, fondée sur une hiérarchie des valeurs et des leaders sachant les assumer avec courage, fût-ce à contre courant, qu'ils soient de gauche ou de droite.

« *L'onction populaire ne suffit pas à transformer la force majoritaire en droit, et le droit en justice établie* », écrit-il. La véritable démocratie serait donc celle qui userait de cette technique de gouvernement pour la mettre au service d'une « *nation civique* », rassemblant des individus sans qu'ils perdent une once de leur singularité. Elle a pour nom République, cette « *grande invention française* », fondée, précise l'auteur, sur les droits des personnes, le respect de leurs biens et les autres valeurs de l'humanisme libéral. Dans une vision prophétique, l'auteur associe « *cet espace politique qui affiche son artificialité et son souci de préserver les singularités* » et les apports scientifiques, les seuls à avoir durablement marqué le siècle, pour en faire le moyen de sauver l'espèce, au-delà des peuples et races et de leurs attachements à leurs morceaux de planète.

En dépit de sa systématisation et de ses excès assumés, la thèse ne manque pas de force et elle pousse, jusque dans ses derniers retranchements, la réflexion sur la démocratie comme motivation se suffisant à elle-même. Si l'on voit bien ce que des valeurs républicaines (auxquelles il ne faudrait pas soustraire celles de la justice sociale et de la solidarité qui restent d'actualité) peuvent apporter à la démocratie, on se demande si elles auraient un avenir sans elle et, a fortiori, contre elle ?

SOCIETE

● par Robert Solé

Femmes d'après-féminisme

FEMMES, SI VOUS SAVIEZ...
de Béatrice Majnoni d'Intignano.
Ed. de Fallois, 399 p., 130 F.

Il y aurait beaucoup à dire sur l'obscurantisme du siècle des Lumières... Les femmes, en tout cas, ne lui doivent pas leur libération. C'est à la veille de la Révolution française que Rousseau a élaboré la fameuse théorie des deux sphères, selon laquelle la Nature imposerait à l'homme de régner sur la vie publique et la femme sur la vie privée. Que de sottises – et de dégâts – un tel partage des rôles n'aura-t-il pas suscités tout au long du siècle suivant !

Le code de 1804 précise que « *le mari doit protection à la femme, la femme obéissance au mari* ». Au regard de la loi, l'épouse est incapable. Elle ne peut ni disposer de ses revenus, ni exercer l'autorité à l'égard de ses enfants. La maternité est pourtant sa principale fonction, au service de la famille, de l'industrie et de la patrie. Il faut enfanter, après chaque guerre, pour réparer celle-ci et préparer la suivante. Mussolini le souligne en 1935 avec sa finesse habituelle : « *Femmes fascistes, les générations de soldats nécessaires à la défense de l'Empire seront telles que vous saurez les faire.* » Entre-temps, le Larousse du XIXe siècle a défini la femme de manière précise : « *Femelle de l'homme, être humain organisé pour concevoir et mettre au monde des enfants.* »

Béatrice Majnoni d'Intignano, qui enseigne à l'université de Créteil, est économiste. Mais c'est surtout en historienne et en sociologue, en femme aussi, engagée dans la vie sociale, qu'elle a entrepris de retracer les grandes étapes du combat féministe en Occident. Son livre a le mérite de mettre un peu d'ordre dans beaucoup d'idées, vraies ou fausses, sur les rapports entre les sexes.

L'une des grandes hypocrisies de la gent masculine, au pouvoir dans la Cité comme dans l'Eglise, aura été de hisser la femme sur un piédestal pour l'aduler dans son infériorité. Un certain sénateur Bérard résumait parfaitement cet état d'esprit, en 1919, lors d'un débat au Parlement : « *Plus que pour manier le bulletin de vote, les mains des femmes sont faites pour être baisées, baisées dévotement quand ce sont des mères, amoureusement quand ce sont des femmes et des fiancées.* »

La procréation est le domaine où la condition féminine a le plus changé depuis le siècle des Lumières, remarque Béatrice Majnoni d'Intignano. Grâce à la contraception, la plupart des naissances sont désirées. Accoucher est presque toujours « *un heureux événement* ». Certes, les femmes enfantent plus tard et moins souvent, mais le nombre des mères n'a pas diminué pour autant, au contraire. En 1900, une Française sur quatre ne connaissait pas la maternité. La proportion n'est plus que d'une sur dix aujourd'hui.

Le féminisme a connu deux grandes vagues. La première, à partir de 1870, a été celle des suffragettes, revendiquant l'égalité avec les hommes. Ce mouvement s'est éteint au lendemain de la première guerre mondiale, victime de son succès : l'obtention du droit de vote dans de nombreux pays européens, mais pas en France, patrie des droits de... l'homme. La deuxième vague, dans les années 1960-1970, a été celle des adeptes de la libération, qui insistaient sur la différence entre hommes et femmes et réclamaient réparation sous forme d'une discrimination à l'envers. Une vague réformiste, puis une vague révolutionnaire ? En réalité, les féministes des cent dernières années se sont partagées en plusieurs tendances : libérale, socialiste, marxiste ou radicale. Les plus radicales ont entretenu le mythe d'une femme supérieure à l'homme, après avoir été martyrisée par lui ; une femme appartenant à une culture distincte, capable même de « *faire un enfant toute seule* ».

L'arrivée massive des femmes sur le marché du travail, dans les années 70, a coïncidé avec la montée du chômage. Retourner à la maison ? Il n'en est pas question. Non seulement le progrès technique a libéré leur temps, mais il a fait perdre toute justification économique à leurs tâches domestiques. Cela dit, l'égalité entre les sexes est loin d'être réalisée. Les femmes, moins bien payées que les hommes, restent « *trois fois productrices* » : mères, ménagères et employées à l'extérieur. Si elles occupent de plus en plus des rôles importants dans la société, ce sont généralement des fonctions de responsabilité et non de pouvoir. Dans le domaine politique notamment, leur sous-représentation est consternante et lourde de conséquences.

« *Le temps des combats défensifs s'achève*, écrit Béatrice Majnoni d'Intignano. *Le temps de se comporter en minorité défavorisée aussi... Négocions un nouveau contrat social avec les hommes... Cessons de nous plaindre ou de nous taire.* » Trente ans après le Women's Lib, il s'agit d'entrer résolument dans l'après-féminisme, en montant sans complexe dans le train de l'Histoire.

Ken Saro-Wiwa, écrivain, militant et martyr

Chronique d'un dirigeant politique de la communauté Ogonie que le régime de Lagos n'a pu réduire au silence que par la potence

SI JE SUIS ENCORE EN VIE... *Journal de détention* (A Month and a Day, a Detention Diary)
de Ken Saro-Wiwa.
Préface de William Boyd,
traduit de l'anglais (Nigéria)
par Françoise Marchand-Sauvagnargues,
Stock, 330 p., 130 F.

Après l'exécution de Ken Saro-Wiwa par pendaison, le 10 novembre 1995, le général Sani Abacha, chef de l'Etat nigérian, se fit porter une cassette vidéo enregistrée lors du supplice. On peut voir là une preuve de l'inhumanité du général Abacha, mais aussi une inquiétude face à la formidable vitalité du martyr. L'énergie qu'a dépensée Ken Saro-Wiwa au cours de son existence (il avait cinquante-quatre ans lorsqu'on le mit à mort) était tout simplement prodigieuse. Ecrivain, dirigeant politique de la communauté ogonie, producteur de télévision, homme d'affaires, Ken Saro-Wiwa a mené plusieurs vies à la fois. La publication de *Si je suis encore en vie...* (la dernière phrase de cet ultime ouvrage) donne chair à ce personnage que les Français n'ont appris à connaître que dans l'année qui a précédé sa mort.

Sous-titré *Journal de détention*, ce livre ne relate pas les mois qui ont précédé l'exécution de Ken Saro-Wiwa et de huit autres militants ogonis mais la première arrestation de l'écrivain, en juillet 1993, et le mois qui la suivit, passé dans diverses geôles nigérianes. L'auteur, qui ne met jamais son talent d'agitateur-propagandiste dans sa poche, en profite pour rappeler les principales étapes de son combat. Elève brillant, Ken Saro-Wiwa se propulse dans la vie publique en choisissant le camp fédéral lors de la guerre de sécession, que les Français appellent du Biafra, contre les sécessionnistes ibos. Non que Saro-Wiwa ait été très attaché au centralisme, au contraire. Il soupçonnait les Ibos de vouloir établir leur hégémonie sur les petits peuples du delta du Niger, et plus particulièrement le sien, les Ogonis. Ceux-là sont cinq cent mille cultivateurs et pêcheurs, le colon anglais ne s'y est jamais intéressé, le gouvernement de Lagos à peine plus. Mais ce demi-million d'Ogonis (sur presque cent millions de Nigérians) vit, pour son malheur, au-dessus de millions de barils de pétrole, exploités par un conglomérat que dirige la multinationale Shell. Le pays ogoni, en trente ans d'exploitation pétrolière, est devenu un cloaque à l'atmosphère empoisonnée sans que jamais les habitants ne perçoivent ne serait-ce qu'une fraction des bénéfices colossaux que dégagent les multinationales et l'Etat nigérian.



SIPA PRESS

Un militantisme aux antipodes des grands rêves panafricains

Entre la fin de la guerre du Biafra, en 1969, et la fondation du Mouvement pour la survie du peuple ogoni (Mosop), en 1991, Ken Saro-Wiwa a eu le temps de devenir écrivain (deux livres au moins, *Soza Boy* et *On a Darkling Plain* sont considérés comme des éléments essentiels de la littérature nigériane contemporaine, ils n'ont pas été traduits en français), producteur du plus grand succès de la télévision nigériane, *Basi & Co*, un feuilleton comique qui visait à élever la conscience civique (un concept difficile à saisir en Occident), éditorialiste et enfin homme d'affaires prospère.

Tout cela, on l'apprend au fil des pages de *Si je suis encore en vie...*, récit un peu décousu, écrit avec une brutalité et une candeur souvent déconcertantes, qui va et vient entre le présent de la prison et les très riches heures de l'épopée de Ken Saro-Wiwa. Ces allers-retours sont eux-mêmes lardés de *documents* – proclamations, articles, discours qui forment le corpus de la doctrine de l'« *erectism* », un acronyme qui se développe en « *autonomie ethnique, contrôle des ressources et de l'environnement* ». Cette façon de faire de la politique par le bas est aux antipodes des grands rêves panafricains que le processus de décolonisation a fait naître, mais on en discerne la force dans tout le continent.

Au-delà de la théorie, *Si je suis encore en vie...* fait découvrir ce qu'est une vie africaine en politique. Ken Saro-Wiwa ne cache jamais la très haute opinion qu'il a de lui, mais on découvre, au fil de ses tribulations, que, sans un ego hors de proportion, il est sans doute impossible de s'affranchir des contraintes de tout ordre – culturelles, policières, religieuses – qui empêchent l'invention d'une modernité africaine.

Ce livre raconte, enfin, la plus grande réussite de Ken Saro-Wiwa, son opération de séduction des médias occidentaux, malgré la réticence initiale d'organisations comme Greenpeace ou Amnesty International. Avec l'aide de quelques alliés de poids – dont le romancier William Boyd, qui signe la préface du livre, ou Anita Roddick, la très millionnaire et très écologiste patronne de la chaîne The Body Shop, Ken Saro-Wiwa fit connaître le sort des Ogonis au reste de la planète. Le général Abacha et ses magistrats militaires ne le lui pardonneront jamais.

Le jour où se termine ce *Journal de détention*, quatre dirigeants traditionnels ogonis sont lynchés par des jeunes qui leur reprochent d'avoir collaboré avec le régime militaire. Ken Saro-Wiwa était absent lors des faits mais les militaires avaient trouvé le moyen de faire taire cette voix qui portait si loin. Il fut inculpé, jugé, condamné et exécuté.

Thomas Sotinel

La foi du déraciné

La première biographie du cardinal Lustiger, nouvel académicien

LUSTIGER, « JUIF, CARDINAL ET FILS D'IMMIGRÉ »
de Robert Serrou (avec Olivier Neri et Bruno Serrou).
Perrin, 318 p., 125 F.

Que peut-on attendre d'une biographie d'un homme aussi public que le cardinal Lustiger, dont *Le Choix de Dieu* avait déjà percé, en 1987, tous les secrets et les ressorts ? D'un livre qui, prévient Robert Serrou, n'est ni une « *hagiographie* » ni un « *réquisitoire* » ? A dire vrai, la surprise est double. Sans voyeurisme, cette première biographie du nouvel académicien nous fait entrer dans l'intimité d'un homme réputé pour sa carapace. Elle révèle surtout le paradigme - une figure de déraciné - qui semble le lien de toute sa vie et que le titre racoleur du livre (« *Juif, cardinal et fils d'immigré* ») traduit finalement bien.

« CYCLOTHYMIQUE »

Robert Serrou ne nous épargne rien des faiblesses de l'archevêque de Paris pour les westerns, le chocolat et les bandes dessinées ! Avec gourmandise, il livre les secrets des sacristies qui, dans l'univers impitoyable du haut clergé de Paris, font ou défont les réputations. Il faudra en prendre ou en laisser, mais garder l'essentiel sur la vérité d'un homme dont les collaborateurs se plaignent parfois de l'inhumanité : les trois « pauses » quotidiennes dans sa chapelle de la rue Barbet-de-Jouy, son pointillisme en matière liturgique, ses idées arrêtées sur l'esthétique sacrée, son flair politique et médiatique, son intransigeance intellectuelle, son caractère de chef de tribu à la fois très lâche et fermée.

Déraciné permanent ? Sa vie est faite d'allers-retours entre Paris, où il est né en 1926 de parents immigrés polonais, juifs non observants, et Orléans, où il est baptisé à quatorze ans et où il reviendra comme évêque quarante ans ans après. Entre-temps, ce fils sans mère (disparue à Auschwitz) se heurte à l'incompréhension de son père. Aumônier de la Sorbonne, il commence de moissonner quand *Mai 68 embrase l'Université*. Homme des faubourgs, il exerce dans une paroisse bourgeoise du seizième, avant d'être nommé, en 1979, évêque à Orléans. Et de revenir, un an plus tard, à sa source première dans la capitale, cette fois comme archevêque. « *Cyclothymique* », écrit Serrou. On le serait à moins devant les sinuosités d'un tel parcours. Mais Jean-Marie Lustiger accepte tout, abandonné à la volonté de Dieu.

Dieu a bon dos. Mais il est le seul roc auquel ce déraciné peut se raccrocher. C'est Lui qui ordonne, façonne, rythme un emploi du temps décousu. Qui guide ses rencontres et ses décisions. Lustiger vit toujours, confie une amie, comme si demain était la fin du monde. Un de ses confrères préfère dire que, devant le tragique de l'homme, « *Lustiger est tout de suite au pied de la Croix* ». On opposera la *verticalité* du juif, soumis à la Révélation de Dieu et à sa parole, à l'*horizontalité* du chrétien, qui le rend si moderne, ouvert à l'actualité la plus immédiate comme aux courants de fond de la pensée et de la culture contemporaines. Mais, chez le cardinal Lustiger, le juif et le chrétien ne s'opposent pas. C'est même de ce croisement entre le *vertical* et l'*horizontal*, entre le « laïc » et l'homme de Dieu, le « sorbonnard » et l'intime de Jean Paul II, qu'il tire ses ressources pour démystifier la Raison, le combat de toute sa vie. Car pour lui, s'il n'y a pas de foi sans raison, la Raison déifiée a échoué à vouloir protéger l'homme et le monde des deux totalitarismes dans lesquels le siècle a failli sombrer.

Henri Tincq

Péripéties hongroises

HISTOIRE DE LA HONGRIE
de Miklos Molnar.
Hatier, coll. « Nations d'Europe »,
470 p., 150 F.

En 1896, les Hongrois fêtèrent le millénaire de leur Etat. Commémoration incertaine. De nos jours, la prudence commande l'approximation. C'est entre 895 et 900 que fut conquis le bassin des Carpates. La dynastie arpadienne prit les commandes avec le prince Géza et surtout son fils Etienne, le Saint. Miklos Molnar, professeur honoraire de l'université de Lausanne, raconte l'obscure préhistoire, puis l'histoire tourmentée de ce peuple. Après une période faste, la Hongrie tomba sous les coups de l'Ottoman Soliman le Magnifique et fut dépecée (1526). L'envahisseur ne chercha pas à imposer sa foi et ses lois : rêvant d'Allemagne, d'Autriche, de Bohême, de Pologne, il n'avait aucun intérêt à affaiblir cette étape des conquêtes espérées sur le continent. La Hongrie, qui, elle aussi, songeait au Nord et à l'Ouest, n'avait pas flairé le danger venu de l'Est. Point ultime du flux ottoman, elle en connut, la première, le reflux.

Qu'est-ce que la Hongrie ? Un pays à géométrie variable qui selon les péripéties engloba ou perdit la Croatie, la Slavonie, la Dalmatie, la Transylvanie. Ses derniers rois furent aussi empereurs d'Autriche, ce qui n'alla pas sans drame. Terme logique d'une contradiction existentielle : pour chasser les Habsbourg, il fallait s'appuyer sur les Ottomans, mais sans l'aide des Habsbourg impossible de contenir les Ottomans. La Hongrie a payé cher sa situation géopolitique. Après 1918, elle perdit les deux tiers de sa superficie et les trois quarts de sa population. Grâce à Molnar, on connaît mieux ce peuple, lointain par la langue mais si proche par l'Histoire.

Bernard Féron

François Mitterrand, à la vie à la mort

Franz-Olivier Giesbert réactualise sa biographie de l'ancien président. Un portrait en pied qui cerne dans toute sa complexité un homme « labyrinthe »

FRANÇOIS MITTERRAND
Une vie
de Franz-Olivier Giesbert.
Seuil, 764 p., 170 F.

LE VIEIL HOMME ET LA MORT
de Franz-Olivier Giesbert,
Gallimard, 147 p., 79 F.

Franz-Olivier Giesbert a sur ses confrères journalistes et écrivains qui ont traité de François Mitterrand un avantage décisif. Il a été le premier et l'est resté. En 1977, à vingt-huit ans, il livrait au Seuil un *François Mitterrand ou la Tentation de l'histoire*, biographie complète pour l'époque, d'une écriture aisée, assez proche de l'hagiographie. Cette année, il repasse les plats agrémentés de sauces nouvelles et plus piquantes dans *François Mitterrand, une vie*, reprise actualisée, donc corsée, de l'original et d'un ouvrage intermédiaire daté de 1990, *Le Président*. Ce sont là, avec des lunettes différentes offertes au lecteur, les deux seuls livres qui peuvent prétendre retracer d'un bout à l'autre l'itinéraire personnel et politique de l'ancien président. François Mitterrand a certes été le sujet, souvent la cible, d'une littérature abondante mais partielle. Pour ne citer que les œuvres les plus importantes, Pierre Péan fait référence sur les activités de François Mitterrand pendant l'Occupation (*Une jeunesse française*, Fayard), Pierre Favier et Michel Martin-Rolland le font sur les quatorze années de présidence (deux tomes de *La Décennie Mitterrand* ont paru au Seuil en 1990 et en 1991, deux autres restent à venir). Et c'est justement parce que ceux-là, historiques, occupent désormais le haut du pavé qu'il était nécessaire à Franz-Olivier Giesbert de raconter, de la naissance à la mort, l'histoire d'un homme dont il reste tant à connaître.

L'auteur a donc fondu, pour l'essentiel, ses deux premiers livres et y a ajouté ce qu'il ne savait pas alors ou ne pouvait pas deviner quand il les a écrits. Les liens précis du jeune François Mitterrand avec l'extrême droite et son rôle modeste au début du régime de Vichy pour la première période, sa fréquentation de René Bousquet, ses lettres à Marie-Louise Terrasse, la fiancée qui deviendra Catherine Langeais, speakerine à la télévision et qu'il appelle « *mon Zou* », une floppée de poèmes des années 50 et 60 dont il est avantageux de sauter la lecture. Et aussi, cette « coquille » fameuse dans la chronologie de la fin du livre : « *Octobre 1934, il est pensionnaire à l'institution « marxiste » du 104 rue de Vaugirard* ». Les pères maristes, les petits pères Karl, pardonneront.

FIN DE RÈGNE

Puis les péripéties compliquées des gouvernements et des luttes intestines du Parti socialiste après 1990, les scandales politico-financiers de la fin du régime, le suicide de Pierre Bérégovoy, la découverte de la « seconde famille », la fin douloureuse du vieux président. Le tout nourri de documents inédits (une note, entre autres, de l'amiral Lacoste, chef de la DGSE au moment de l'affaire Greenpeace) et de nombreuses conversations, à éclipses, car François Mitterrand et Franz-Olivier Giesbert ont vécu une succession de fâcheries et de réconciliations sans concessions. Entre ces deux-là, c'était à la vie à la mort.

Au long de ces soixante-dix-neuf années d'histoires, s'épanouit le portrait d'un homme qui, comme l'écrit Giesbert, « *a l'air de poser pour le Larousse* », s'efforce de dessiner son autoportrait, s'embrouille un peu à trop vouloir embrouiller les autres. Giesbert relève des récits contradictoires, d'une version de ses livres à l'autre. « *J'aime les aventuriers, ils m'amusent* », dit le héros de l'histoire. François Mitterrand parle de ceux de ses amis qui ont versé dans l'affairisme canaille et l'argent voyou, sans doute aussi de lui-même. Féroce envers Pierre Bérégovoy, comme l'était l'ancien président – « *appariteur du déclin, huissier de la catastrophe* » –, Giesbert a de vieux restes d'indulgence pour François Mitterrand, « *pétainiste et résistant, socialiste et libéral, catholique et laïc, étatiste et provincial, autoritaire et tolérant* ». Il est « *complexe* », et voilà ! Comme la France.

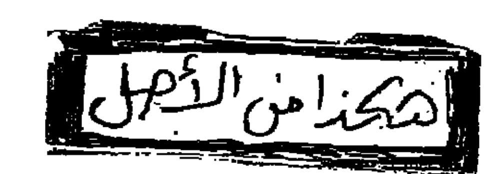
Complexité, ambiguïté d'un homme « *labyrinthe* », ce caractère insaisissable parce que secret ressort le mieux, curieusement, d'une période ancienne, une vieillerie à laquelle on ne s'intéresse plus guère, à tort. Il est passionnant de relire les chapitres que Giesbert consacre au Mitterrand ministre de la IVe République.

Que pensait au juste François Mitterrand lorsque, en novembre 1954, il affirmait « *l'Algérie, c'est la France* » ? Comment s'en sortait-il de ses débats avec lui-même, après avoir signé le décret confiant à l'armée l'administration de la justice en Algérie ? Pourquoi ne donnait-il pas sa démission, comme Mendès ou Alain Savary, alors qu'il enrageait, en petits comités, contre les tortures infligées aux « *rebelles* ». Les témoins de l'époque le voyaient tendu, silencieux, mal dans sa peau, d'humeur exécrable. C'est à ce moment du livre que l'on a le sentiment d'approcher l'homme au plus près, même s'il échappe encore.

L'auteur rappelle une formule de Jean d'Ormesson écrite après la mort de l'ancien président : « *A la fin de sa vie, ceux qui le détestaient le détestaient moins qu'au début. Et ceux qui l'aimaient l'aimaient moins qu'au début.* » Franz-Olivier Giesbert a taillé la route dans les deux sens, cela donne une parfaite moyenne.

On le ressent ainsi à la lecture du second livre de Franz-Olivier Giesbert, paru en même temps que l'autre, *Le Vieil Homme et la mort*, récit, pour l'essentiel, de deux conversations que l'auteur a eues avec celui qui allait bientôt mourir. Cela pourrait s'appeler « Moi, sans regrets, et Mitterrand, sans regrets ». A égalité, dirait-on. Un jour qu'ils étaient brouillés, François Mitterrand lui a prêté son tube de dentifrice, c'est dire. Ceux qui ont aimé le Mitterrand du Giesbert version 1977 en auront, du regret, à entendre la cruauté envers ses contemporains d'un vieil homme qui souffrait « *abominablement* », même quand il riait.

Jean-Yves Lhomeau



L'EDITION FRANÇAISE

● **Marabout pratique.** Les éditions Marabout, créées en 1949 et numéro un du livre pratique avec plus de 600 titres au catalogue et des ventes annuelles d'environ 3 millions d'exemplaires, se renouvellent à travers trois collections centrées sur les aspects pratiques et les thèmes de la vie quotidienne : « Découverte pratique Marabout », des livres courts et simples destinés aux lecteurs réfractaires au livre, « Guide pratique Marabout », pour les informations rapides et « Savoir pratique Marabout », pour approfondir un sujet. Yann Delalande, directeur de l'édition chez Marabout, explique que *« la communication était devenue difficile avec les libraires et nos clients des grandes surfaces : notre production de livres de culture générale (modèles de dissertation, livres d'informatique, lectures fléchées, etc.) nous a progressivement fait considérer comme éditeur parascolaire, alors que notre image première, c'est le secteur pratique. Sans abandonner le parascolaire, nous nous concentrons donc maintenant, à nouveau, sur ce qui a toujours fait notre spécificité. »*

● **Nouvelles archives à L'IMEC.** L'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC) vient d'accueillir de nouveaux fonds relevant des sciences humaines (avec les archives des philosophes Félix Guattari, François Châtelet et Sarah Kofman), de la littérature (archives de Jean Follain, Jean Tardieu, Pierre Emmanuel, Irène Nemirovsky et Emmanuel Roblès). En outre, le poète et essayiste Claude Vigée a confié à l'IMEC les manuscrits de ses œuvres et sa correspondance. Enfin l'IMEC a reçu les archives d'édition de Colette et de la revue *Change*).

● ***Frédéric Morel nommé directeur général des éditions J'ai lu.*** Frédéric Morel, quarante-trois ans, devient directeur général des Editions J'ai lu, filiale de Flammarion spécialisée dans le livre de poche. Il succède à Jacques Sadoul *« qui a décidé de cesser son activité professionnelle »*, comme l'ont annoncé, jeudi 25 avril, les éditions J'ai lu. Frédéric Morel, Ingénieur civil des Mines, occupait auparavant des fonctions de directeur de division chez Dim. Les éditions J'ai lu ont vendu, en 1995, 12,8 millions de livres sous les marques J'ai lu et Librio (livres à 10 francs).

● **Prix littéraires.** Le Prix franco-européen à Amélie Nothomb pour *Les Catilinaires* (Albin Michel) ; les Prix du livre d'architecture à Jean-Louis Cohen pour *Scènes de la vie future, l'Architecture européenne et la tentation de l'Amérique, 1893-1960* (Flammarion/Centre canadien d'architecture) et à Marida Talamona pour *La Maison de Malaparte* (Carré).

Rochefort-sur-Mer, éloge de l'invisible

Le somptueux décor de la Corderie royale a été le théâtre, du 26 au 28 avril, de la première édition du Festival littéraire des littératures océanes, « Balcon sur l'Atlantique ». Escale inaugurale : Lisbonne

Tout y était sérieusement préparé : débats, lectures et conférences ; théâtre, expositions et projections ; journée scolaire et café littéraire, fort bien mené par la bande du *Matricule des Anges* (1) ; séances de signatures organisées sous le chapiteau des libraires improvisé pour l'occasion... Gourmandise plus rare, on proposait de la musique, chansons « marinées » et fado, à déguster à la terrasse du café-restaurant qui mêlait plats charentais et portugais à sa carte. Les hôtes étaient d'un indéniable bon goût, accueillis sans chichis par Erik Orsenna et Paul Guimard, parrains du lieu. On pouvait même rencontrer de grands discrets tels qu'un Jean-Pierre Abraham, qui ne consent jamais à sortir de sa retraite...

Il y avait donc tout cela qui relève d'un Festival littéraire sympathique et de qualité, comme il en existe tant. Avec son lot nécessaire de petits couacs et d'imprévues déceptions que les organisateurs décortiquent généralement longtemps encore après l'envol des auteurs et de leurs lecteurs. Tout cela mais autre chose encore, plus difficilement traduisible et quantifiable, qui tenait à la nature même du propos de la manifestation programmée du 26 au 28 avril à Rochefort. *« De ma langue, on voit la mer. »* Très vite, la formule poétique du portugais Vergilio Ferreira a circulé comme un trait fédérateur. À l'invitation du Centre international de la mer (CIM) et de l'Office du livre en Poitou-Charentes, une trentaine d'écrivains de l'Arc atlantique, déployé de l'Algarve à l'Ecosse, sont venus témoigner dans la ville natale de Pierre Loti (2) de cette appartenance commune, exprimée du sud au nord dans un bel éventail de singularités et de diversités. Ces trois journées d'éloge de l'invisible, de l'inachevé et du fragmentaire étaient organisées dans le cadre superbe de la Corderie royale, entre la boucle de la Charente et le jardin des Retours.

L'ancien arsenal, situé à mi-distance de l'Espagne et d'Ouessant, était sans doute le cadre idéal pour discourir de l'impalpable du sentiment géographique. Imprégnée, depuis le XVII[e] siècle, par la culture des ailleurs visités par les grands voyageurs, Rochefort-sur-Mer vit un beau paradoxe qui force l'imaginaire de cette ville d'estuaire miraculeusement édifiée sur les sables mouvants : l'océan, si proche, frémit aux portes de la cité pensée par Colbert mais se dérobe au regard... Rien d'étonnant, dès lors, dans l'invention d'un « Balcon sur l'Atlantique » ; avec vue, entre autres paysages, sur Dublin, Bordeaux, La Rochelle, Saint-Nazaire, Douarnenez, Nantes, Porto et Lisbonne.

Lors de cette esquisse d'exploration de la carte littéraire atlantique, il a beaucoup été question de lignes de fuite, d'échappées et d'entre-deux, de « pays où l'on n'arrive jamais », d'éternels retours éternellement différés... Bref, de tout un imaginaire de l'insaisissable auquel la capitale lusitanienne, au cœur de cette première édition, n'était pas étrangère. Pour le coup – les quelque 4 500 visiteurs venus de toute la région ont assisté au mirage –, la sobre et altière beauté des bâtiments conçus par Blondel s'est brusquement teintée d'une certaine langueur. Au cours de la petite croisière poétique improvisée jusqu'à l'île de Fouras, on nota même que le ciel, entre défilé de nuages et soleil plombé, s'était mis au diapason de la cité ouverte sur le Tage.

« Choisir Lisbonne, ville où le rêve et la réalité s'entremêlent, avait indiqué Emmanuel de Fontainieu, directeur du CIM, *c'est aborder les grands thèmes comme la ville-port, l'héritage colonial, le métissage, les îles, les migrations... C'est aussi mettre en évidence le croisement des cultures océanes. »* Il n'était pas meilleurs ambassadeurs que les neuf romanciers et poètes portugais présents à la manifestation pour tordre le cou à quelques clichés véhiculés sur la ville aux sept collines, et simultanément enrichir son grand livre de fables et de légendes. Le raffinement dans la fantaisie comme dans la lucidité étaient au rendez-vous en la compagnie de ces écrivains, qui s'exprimaient tous dans un excellent français. L'invitation au voyage commençait par le meilleur : *Lisbonne n'existe pas*, avaient-ils décrété dans un recueil publié à l'occasion du Festival (3).

Vieux parapets de l'Europe (négligés avec tant d'application par l'Europe contemporaine) impossibles à saisir dans leur totalité, d'aucun point de la ville. Ils restent donc à inventer constamment. Avec leurs mauvaises parts de vérité bousculant les chromos touristiques, que n'a pas épargnés la romancière Lidia Jorge : *« Comment dire, aux personnes qui sont descendues à l'Hôtel Borges avec leur premier amour et qui, assises à la Brasserie Trindade, ont goûté leurs premières gambas à l'ail de leurs vies, qu'au-delà de cette ville il en existe une autre qui, précisément, se liquéfie et pourrit ? (...) qu'au-delà de tout ce qui existe sous la forme de carte postale suinte la composition d'un venin qui assoupit ? »*

L'inénarrable poète Al Berto a beaucoup amusé en évoquant les éternels chantiers de cette ville en perpétuelle tentation d'ensevelissement depuis le tremblement de terre qui l'a ruinée en 1755. A l'en croire, l'occupation la plus sérieuse de l'immense majorité des Lisboètes consiste à regarder par les trous des palissades le petit nombre de ceux qui travaillent, parce qu'ils ne savent pas faire autre chose. *« Pourrons-nous continuer à parler de Lisbonne comme d'une ville hors du temps et des modes ? »*, s'est interrogé Virgilio de Lemos.

Certes, l'étonnante et constante sensualité des regards, une superbe ignorance du carcan de la montre et le goût de l'attente soulignés par Almeida Faria dominent toujours l'esprit de cette cité du métissage ; mais pour plus très longtemps sans doute. Deux villes coexistent déjà, évoquées par Nuno Judice. L'une, très moderne et pressée, à la toponymie internationale, l'autre, peuplée *« d'extraterrestres, vieux visages qui semblent être là depuis la fondation de la ville »*. En connaisseur des lieux, Pierre Veilletet n'a pas manqué de rappeler que Lisbonne et Dublin sont les deux seules villes au monde où l'on peut être immortel sans s'en rendre compte. Approbation gravement développée du côté des Irlandais Dermot Bolger et Colm Toibin. Parfois un peu à l'insu du public français, l'humour a du reste fusé sec et serré entre le nord et le sud. Une histoire de microclimat, sans doute...

Valérie Cadet

(1) Dans son excellente livraison d'avril, la revue *Matricule des Anges* propose notamment un long entretien-portrait avec l'écrivain portugais Antonio Lobo Antunes (en kiosques et librairies, 25 F).

(2) Jusqu'au 14 juin, la galerie Régine Lussan présente une exposition intitulée « Pierre Loti, poète photographe », et propose pour l'occasion l'édition originale d'un recueil limitée à mille exemplaires : *Photographies de Julien Viaud ou Pierre Loti, coureur des mers et coureur de rêves* (7, rue de l'Odéon 75006 Paris. Tél. : 46-33-37-50).

(3) *Lisbonne n'existe pas*. Dirigé et traduit du portugais par Annick Moreau. Le Temps qu'il fait, coll. « Balcon sur l'Atlantique », 128 p., 65 F.

Limoges, treizième !

La nouvelle édition de « Lire à Limoges », qui s'est déroulée dans la capitale du Limousin du 26 au 28 avril, a confirmé le succès public de la manifestation. Outre les "L" de l'aventure (lauréats 96 : Andrée Chedid pour *Les Saisons de passages* – Flammarion –, Philippe Mouchel pour *Le Mur de Pan* – Delcourt – et Bruno Heitz pour *Pli non urgent* – Mango) qui y sont décernés, auxquels s'est ajouté l'an dernier le prix Coeur de France (attribué samedi 27 à Anne Wiazemsky pour *Hymnes à l'amour* – Gallimard, « Le Monde des livres » du 9 mars), ces rencontres chaleureuses, entre près de deux cents auteurs et un public, pareillement éprouvés par la chaleur sous le chapiteau dressé place de la République, permettent de mesurer la réelle santé littéraire de la région. Ainsi le jeune groupe Fin de siècle, apparu l'an dernier avec une anthologie de ses textes poétiques au titre inspiré (*Le Vol de l'imprimante*), est de nouveau présent, avec un stand cette fois, pour faire connaître deux nouvelles parutions : un deuxième volume collectif, *En passant par l'océan*, où les contributeurs sont deux fois plus nombreux que dans le premier recueil, et *Les Affabulations excrémentielles* – le travail personnel de Jérôme Bertin, première signature à bénéficier en solo d'un mouvement actif qui tient à gagner en notoriété sans concession. Un bon point qui explique sans doute le soutien qu'il a reçu de l'université (39 E, rue Camille-Guérin, 87 000 Limoges). Les Presses universitaires de Limoges (Pulim) sont du reste assez dynamiques pour publier aussi bien des thèses et recherches de pointe (viennent de paraître le *Tolède entre fortune et déclin*, de Julian Montemayor, et le bref essai de Béatrice Leroy sur la littérature politique castillane des XIV[e] et XV[e] siècles) que des plaquettes à vocation touristique, monographies soignées sur les hauts lieux du Limousin (dernier titre paru : *Saint-Léonard-de-Noblat*). On signalera aussi le bel effort patrimonial concrétisé par un ouvrage consacré aux émaux, prestige de l'endroit, qui n'entend pas se contenter d'être un livre d'art mais aussi un parcours croisé entre l'œil de l'esthète amateur, celui de l'historien érudit et celui de l'artiste artisan. Une série à tirage limité propose en couverture un émail original riveté – une façon d'illustrer par l'exemple le thème de l'année : l'aventure de la création.

Il était logique que la jeunesse soit au cœur de cette évocation, et les réalisations des écoles ont justement prouvé – là la création était liée au thème du goût – par la fantaisie des projets et la diversité des matériaux que cet âge est résolument celui des audaces les plus libres. A treize ans, le rendez-vous de Limoges n'est pas si vieux qu'il ne puisse en préserver la grâce.

Ph.-J. C.

A L'ETRANGER

Polémique autour des vingt meilleurs romanciers

En 1983, le magazine littéraire anglais *Granta*, alors dirigé par Bill Buford, aujourd'hui au *New Yorker* (lire l'entretien avec Bill Buford dans « Le Monde des livres » du 22 mars), lançait une liste des vingt meilleurs écrivains anglais, parmi lesquel figuraient Kazuo Ishiguro et Martin Amis, entreprise répétée en 1993, vingt ans après la première expérience, avec toujours, bien entendu, c'est la loi du genre, quelques contestations, même si avaient été reconnus Jeanette Winterson, Will Self et Caryl Philips. Toutefois, tant que tout cela restait insulaire, pas de problème. Mais voilà que cette année, les Anglais, sous la direction du nouveau rédacteur en chef, Ian Jack, s'attaquent aux Américains et, dès l'établissement de la première sélection pour les vingt meilleurs de l'autre côté de l'Atlantique, les hurlements n'ont pas tardé à se faire entendre du *Village Voice* à *Vogue*. Les cinquante-deux finalistes ont été choisis par des écrivains reconnus : Anne Tyler, Robert Stone et Tobias Wolff sur des propositions de libraires, d'éditeurs et de bibliothécaires. Mais l'absence de Brett Easton Ellis ou de David Foster Wallace, par exemple, a visiblement agacé, même si certains trouvent qu'on parle déjà suffisamment d'eux. Les vingts heureux élus qui publieront un texte inédit dans le numéro de juin de *Granta* sont donc : Sherman Alexie, Madison Smartt Bell, Ethan Canin, Edwige Danticat, Tom Drury, Tony Earley, Jeffrey Eugenides, Jonathan Franzen, David Guterson, David Haynes, Allen Kurzweil, Elisabeth McCracken, Lorrie Moore, Fae Myenne Ng, Robert O'Connor, Chris Offut, Stewart O'Nan, Mona Simpson, Melanie Rae Thon, et Kate Wheeler.

● **LONDRES : UN CHACAL SOLITAIRE**

Il ne faudra plus dire Wylie, Aitken & Stone, mais Wylie tout court, d'un côté, et Aitken & Stone, de l'autre, car cette association vient de se dissoudre. L'histoire avait commencé il y a dix ans, quand le jeune Andrew Wylie avait contacté Gillon Aitken, l'un des plus gentlemen des agents anglais, et son associé Brian Stone pour leur demander s'il pourrait représenter leurs auteurs aux Etats-Unis. Aitken avait commencé par refuser, puis un contrat avait été signé permettant à Wylie de lancer son entreprise en échange de la moitié des actions. Le succès venant, Wylie a pu rembourser les investissements de ses partenaires britanniques (avec intérêts) et donc racheter ses parts. Pour Wylie, tout cela procède d'un consentement mutuel, pour Aitken, de divergences dans la manière d'aborder le métier. Faut-il faire remonter la mésentente aux négociations qui ont permis à Wylie d'obtenir un contrat de 500 000 livres (environ quatre millions de francs) pour Martin Amis, mettant fin à son amitié avec Pat Kavanagh, la femme de Julian Barnes et son agent depuis ses débuts (« Le Monde des livres » du 20 janvier 1995) ? A l'affaire Eric Jacobs – client d'Aitken –, qui voulait publier le journal des derniers jours de Kingsley Amis (« Le Monde des livres » du 22 mars) ? Difficile à dire. Les commentateurs et les clients des uns et des autres s'accordent à dire que l'association permettait à l'un comme à l'autre de jouer au Gentil et au Méchant, mais que le Méchant n'était pas forcément celui que l'on croyait. Car si Wylie a été surnommé le Chacal – et non pas comme on aurait pu l'imaginer le Coyote (qui s'appelle en anglais Wile E. Coyote dans le célèbre dessin animé qui l'oppose au bip-bip) –, ce Chacal ne serait qu'un gros matou, selon, par exemple, Salman Rushdie. Toujours est-il qu'il représente beaucoup d'écrivains parmi les plus grands, de Philip Roth à Saul Bellow en passant par William Gaddis ou Norman Mailer, sans oublier les amis de toujours, Salman Rushdie et Martin Amis.

s o m m a i r e

AGENDA

● **LE 6 MAI, à Paris : paix.** Rencontres-lectures sur le thème « Paroles pour la paix » à la Bibliothèque publique d'information, avec Naïm Araydi, Tsipi Shahrour et Roni Someq. Présentation par Michel Eckart-Elial et Jabbar Hussin, lectures en arabe, hébreu et français (21 heures, Centre Georges-Pompidou, salle d'actualité, 19, rue Beaubourg 75197 Paris Cedex 04, tél. : 44-78-44-12).

● **LE 6 MAI, à Paris : océan Indien.** Un débat consacré à « L'océan Indien et ses mythes » est organisé à l'Institut italien de culture. (18 h 30, 50, rue de Varennes, 75006 Paris.)

● **LE 7 MAI, à Nancy : Primo Levi.** « Shoah, *mémoire et écriture* : Primo Levi et le dialogue des savoirs », tel sera le thème du colloque organisé par le Forum de l'IFRAS et l'Institut culturel italien de Strasbourg (1, avenue Raymond-Pinchard, 54100 Nancy, tél. : 83-93-36-28).

● **LE 9 MAI, à Paris : mémoire.** Conférence de Vincenzo Consolo sur le thème « Pour une métrique de la mémoire », à la Bibliothèque publique d'information du Centre Pompidou. Cette rencontre s'inscrit dans le cadre d'une série d'interventions d'écrivains invités à parler de leur travail et de leur conception du roman en tant qu'objet (18 h 30, Centre Georges-Pompidou, petite salle, 1er sous-sol, 19, rue Beaubourg, 75197 Paris cedes 04, tél. : 44-78-44-12).

● **LES 14 ET 15 MAI, à Paris : Max Frisch.** Le Centre culturel suisse organise un colloque Max Frisch, qui abordera, entre autres, les rapports de l'écrivain avec la Suisse et sa littérature (38, rue des Francs-Bourgeois, 75003 Paris, tél. : 42-71-38-38).

● **LE 17 MAI, à Milan : Paul Valéry.** Une journée d'étude consacrée à « Paul Valéry inedito » est organisée par le Centre culturel français de Milan et l'université de Bergame. Des universitaires français et italiens participeront à cette journée, au cours de laquelle le poète Emilio Isgro lira des textes de Valéry. (A partir de *10 heures, salle Dei Giuristi, Piazza* Vecchia, Bergame. tél. : (2) 550-17-939.)

● **DU 31 MAI AU 2 JUIN, à Paris : poésie.** L'association *Les Parvis poétiques*-Marc Delouze et Danielle Fournier, animera un festival sur le thème « Le 18e : tout un poème ». (76, rue des Martyrs, 75018 Paris, tél. : 42-51-64-28.)

● **LE 12 JUIN, à Lyon : poésie.** Dans le cadre de l'« Ecrit-Parade » de la bibliothèque municipale de la Part-Dieu, lecture-rencontre avec Charles Dobzynski, poète, journaliste, fondateur de la revue *Faites entrer l'infini* et secrétaire général de l'académie Mallarmé (19 heures, salle de conférences, 30, boulevard Vivier-Merle, 69431 Lyon Cedex 03, tél. : 78-62-18-13).